NKV

CRAVEN

ANNE SÉVERIN

Paris. — Imp. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

Mme AUGUSTUS CRAVEN

ANNE SÉVERIN

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS

Librairie Académique

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1868

A LADY GEORGIANA FULLERTON

Chère lady Georgiana.

Ces pages ont été commencées à l'époque où le cher et long travail de ma vie était suspendu, lorsque j'avais besoin de m'en distraire et en quelque sorte de l'oublier, pour recouvrer la force de le poursuivre et de l'achever.

Ce fut alors que, par vos conseils, je commençai à composer cette histoire, et je veux, aujourd'hui qu'elle est terminée, lui porter bonheur en la mettant sous la protection de votre nom.

Ce nom rappelle un grand nombre d'œuvres

charmantes dont le souvenir pourrait bien nuire, il est vrai, à celle qui se produit sous vos auspices. Une pensée, toutefois, leur est commune : celle de concilier le goût de la jeunesse pour les fictions, avec la répulsion pour les mauvais livres qui devrait être de tous les âges.

Dans votre patrie, qui est devenue la mienne, il se trouve plus d'un roman que l'on peut lire, non-seulement sans danger, mais avec fruit. J'en appelle ici aux souvenirs (rangés parmi les meilleurs de ma jeunesse) que réveillent les noms de miss Austen, de miss Edgeworth, de Walter Scott, et de tant d'autres qui les ont suivis alors et depuis, parmi lesquels le vôtre brille aujourd'hui d'un doux et pur éclat.

Les œuvres des romanciers français n'ont point ce caractère : la plupart de leurs auteurs seraient fort étonnés eux-mêmes s'ils apprenaient qu'ils ont non-seulement amusé et captivé leurs lecteurs, mais qu'ils leur ont fait du bien ! Cette prétention n'est point la leur : ceux qui les admirent le plus se bornent, à cet égard, à dire qu'ils ne leur ont pas fait de mal, comme

les gens accoutumés aux liqueurs fortes disent qu'ils savent boire avec excès, sans s'enivrer.

Toutefois, malgré l'attrait du talent et parfois même l'éclat du génie, à côté du public qui dévore leurs œuvres, il s'en trouve un autre qui accepterait volontiers une nourriture plus simple et plus saine, si l'on en juge par l'empressement avec lequel les romans anglais sont traduits et par le grand nombre de lecteurs qu'ils trouvent en France. Un livre du même genre, qui ne serait pas une traduction, pourrait-il espérer la même fortune? Je ne sais; en tout cas, il faudrait, pour cela, une égalité de talent qui manifestement n'existe pas ici. La seule prétention de cet essai est donc celle d'avoir l'utilité du brin de paille soulevé par le vent, et, dans la direction qu'il indique, d'être bientôt suivi de manière à être promptement effacé et oublié.

Cava (près de Salerne), 31 octobre 1866.

ANNE SÉVERIN

LE MARQUIS DE VILLIERS

I

Vers le commencement de ce siècle (trente ans environ avant l'époque où se passe l'action principale de ce récit) un grand nombre d'individus se trouvaient réunis un soir dans une vaste chambre éclairée par une lampe suspendue au plafond, et dont une table ronde chargée de papiers composait à peu près tout l'ameublement.

Cette réunion formait un assez bizarre assemblage dans lequel jeunes et vieux, riches et pauvres, paysans et grands seigneurs étaient confondus : de loin en loin on remarquait aussi peut-être quelques-unes de ces figures suspectes qui s'attachent à toutes

les causes lorsque, bonnes ou mauvaises, elles sont obligées de chercher l'ombre. Un seul parmi eux gardait son chapeau et semblait l'objet d'une sorte de déférence, qui ne se trahissait toutefois que chez quelques-uns par cette attitude indéfinissable qui, malgré la plus grande familiarité, n'abandonne jamais les véritables grands seigneurs vis-à-vis d'un prince. Les autres sont presque toujours ou trop obséquieux ou trop à leur aise.

Ce n'était pourtant pas vers ce personnage que les yeux étaient le plus souvent tournés, mais vers un homme de haute taille, caché à demi en ce moment par le rideau d'une fenêtre dans l'embrasure de laquelle il s'était retiré pour lire un papier qu'il tenait à la main.

Depuis quelques minutes, la porte n'avait plus été rouverte; les derniers venus se chauffaient auprès d'un feu de charbon de terre (car ceci se passait à Londres, et bien qu'on ne fût qu'à la fin d'août, la nuit était froide et pluvieuse), les autres causaient par groupes et leurs voix s'élevaient parfois, mais se baissaient presque aussitôt, avertis par le signe de l'un ou l'autre des assistants; on n'entendait plus alors que le bruit indistinct de paroles échangées tout bas, accompagnées de regards fréquents dirigés vers la fenêtre.

Vers dix heures et demie, la porte, fermée depuis

près d'un quart d'heure, se rouvrit encore une fois, sans bruit, et laissa passer un jeune homme qui se glissa presque inaperçu vers le foyer. Après avoir secoué la pluie qui inondait son chapeau, il se pencha un instant vers le feu, dont la lueur éclaira alors des traits si fins, qu'on aurait presque pu les prendre pour ceux d'une femme, si une moustache blonde et l'expression hardie de grands yeux bleus n'eussent donné à cette charmante figure un air singulièrement martial. Après s'être chauffé un instant, le nouvel arrivant leva la tête, et rencontra le regard d'un personnage d'une quarantaine d'années debout près de lui. Ce regard était noble et fier, mais il devint sombre et un éclair de malveillance, presque de haine, le sillonna lorsque celui qui venait d'entrer lui tendit la main. Le jeune homme ne le remarqua point.

— Il est tard, n'est-ce pas? dit-il à voix basse; près de onze heures, je crois?

— Oui, si tard que je ne vous attendais plus. Je n'en étais pas surpris, du reste... M. Guillaume des Aubrys a mieux à faire que de venir à une semblable distance du monde habité, et ce n'est pas d'ordinaire à battre le pavé qu'il passe son temps à pareille heure.

— Vous saviez pourtant, monsieur le marquis, que j'avais été averti? dit le jeune homme d'un air grave. Pour qui me preniez-vous donc?

— Ne vous fâchez pas! je n'ai point eu le dessein de vous offenser. Je puis même vous jurer que si j'avais votre âge et si j'étais à votre place, j'aurais eu, pour mon compte, grand'peine à me décider à venir ici.

— A ma place! que voulez-vous dire? s'écria vivement le jeune homme. Qui plus que moi est obligé d'y être aujourd'hui? Vous avez donc oublié, ajouta-t-il au bout d'un instant, que Raoul des Aubrys était mon frère?

En disant ces mots, son visage prit une expression qui contrastait avec la douceur de ses traits.

— Pardon, pardon, des Aubrys, dit l'autre d'une voix adoucie, sur l'honneur je pensais à autre chose... et ma pensée n'avait rien de blessant pour vous.

La conversation en était là, lorsqu'une voix sonore et accentuée se fit entendre. Il y eut à l'instant même un silence profond et tous les yeux se tournèrent vers celui qui allait parler, et qui s'était maintenant rapproché de la table. Le visage sur lequel la lumière tombait ainsi d'aplomb était celui d'un homme de trente-cinq ans environ, dont les cheveux roux et déjà grisonnants descendaient presque jusqu'à ses épaules, laissant à découvert des traits rudes, brunis par le soleil, et dont l'ensemble n'eût été que vulgaire, sans l'extraordinaire expression de ses yeux, qui tantôt eût fait trembler les plus hardis, tantôt

rassuré les plus timides. Éloquent sans le savoir et sans le vouloir, ne cherchant qu'à expliquer clairement un dessein auquel il conviait les assistants à prendre part, il leur faisait partager cependant toutes ses émotions, les entraînait, les transportait, et bientôt il fut si bien leur maître que de plus longues explications lui semblèrent superflues.

— En voilà assez, messieurs, dit-il brusquement... Au fait maintenant sans plus de paroles · que ceux qui veulent me suivre lèvent la main.

Toutes les mains se levèrent à la fois et il y eut une sorte d'acclamation qu'un geste de l'orateur réprima sur-le-champ.

— L'appel que je viens de faire, dit-il, n'avait pour but que de m'assurer d'une chose : c'est que tous ici vous êtes prêts à me suivre et que je suis libre de choisir parmi vous. Maintenant voici les noms de ceux que j'appelle.

Il jeta les yeux sur une liste qu'il tenait à la main, prit une plume et regarda autour de lui pour voir s'il y avait là un siége. En ce moment Guillaume des Aubrys, dont les yeux ne l'avaient pas quitté un instant depuis qu'il avait commencé à parler, s'élança hors de la chambre et rentra presque sur-le-champ apportant un escabeau de bois. Le conspirateur s'arrêta un instant pour regarder celui qui venait de lui rendre ce service.

— Qui êtes-vous, mon enfant, et que faites-vous ici?

— Je suis Guillaume des Aubrys, et je suis venu ici pour vous suivre.

— Des Aubrys!...

Une expression triste et tendre transforma la physionomie du hardi partisan; il emmena vivement le jeune homme près de la fenêtre et lui dit :

— Le plus brave et le plus cher de mes compagnons portait le même nom que vous, Raoul des Aubrys.

— C'était mon frère, et c'est à côté de vous, n'est-ce pas, qu'il a été cruellement massacré?

Un signe de tête répondit seul à cette question et un regard où brillait à travers l'émotion une impitoyable ardeur de vengeance. Puis il reprit :

— Dites-moi, ce brave enfant m'avait chargé pour sa mère d'un triste envoi, ses cheveux et quelque chose encore.

Guillaume, sans répondre, tira de son sein un large médaillon d'argent, il l'ouvrit : d'un côté était enchâssée une boucle de cheveux épais et blonds comme les siens, de l'autre un morceau de toile blanche ayant la forme d'un cœur et tachée de sang.

— Voici ses cheveux, dit-il, et voici le cœur qui était sur sa poitrine lorsqu'il a été frappé; c'est en recevant ces tristes souvenirs, après de longs jours

d'angoisse, que ma mère a appris qu'il n'existait plus. De cette douleur-là, ma mère est morte, et moi, j'ai à les venger et à me battre à mon tour contre ceux qui les ont tués tous deux. Vous comprenez donc bien que je pars; s'il y en a qui restent, je ne puis pas être de ceux-là.

— Mais, de tous ceux qui sont ici, je ne veux en emmener que vingt.

— Je serai l'un d'eux.

— Écoutez-moi, Guillaume, ne partez pas avec moi, cette fois. Un autre jour, une autre heure, viendront pour vous, pas celle-ci; elle est trop sombre, trop désespérée, ce n'est pas d'enfants de vingt ans que j'ai besoin.

— Non, répondit Guillaume, c'est cette fois que je veux partir... plus tard, qui sait? je n'en aurais peut-être pas le courage et je serais capable de ne pas répondre à votre appel. Emmenez-moi, ce n'est qu'au retour que je pourrai être heureux, et je suis pressé de revenir.

— Mais, malheureux enfant, tu ne reviendras pas!

Ce mot, prononcé avec un redoutable accent de conviction, fit tressaillir le jeune homme. Une ombre voila ses yeux, il sembla un instant se troubler et lutter avec lui-même; mais enfin, il dit, d'une voix ferme, bien qu'un peu émue :

— N'importe, il en sera ce que Dieu voudra, je pars.

La séance, un moment suspendue par ce colloque, fut promptement reprise, et après quelques instants de discussion, il se fit un nouveau silence. La liste des partants fut lue à haute voix; elle contenait quelques noms obscurs mêlés aux noms les plus illustres. Celui de Guillaume des Aubrys était le dernier; il y eut un cri et comme une réclamation générale; la jeunesse et la figure de Guillaume inspiraient un intérêt universel, et tous (hormis un seul) se sentirent émus à la pensée de le voir partir pour affronter une si périlleuse entreprise.

Il fut un instant entouré et assailli de représentations, de conseils et de supplications, mais Guillaume ne répondait à personne. Ses pensées étaient ailleurs, il se pencha vers le chef qui était demeuré assis, occupé à déchirer avec soin la liste qu'il venait de lire.

— Quand faut-il être prêt? lui dit-il à voix basse.

— Nous partons sur l'heure.

— Sur l'heure! quoi! d'ici! sans avoir le temps de dire adieu à... à personne, sans prendre aucune disposition?

— Vous ne pouvez rien emporter. Nous trouverons ailleurs les seules choses dont nous ayons besoin : de l'argent et des armes. Il est déjà près de minuit :

avant deux heures nous devons être loin d'ici. Hésitez-vous? Il en est temps encore!

Le moment de l'action était venu, il ne restait plus rien de l'émotion précédente, et la voix de celui qui parlait était devenue impérieuse et presque rude.

Guillaume ne répondit qu'en secouant la tête; mais une vive douleur sembla contracter un instant ses traits, sans manifester aucune faiblesse toutefois. Il s'agenouilla près de la table et écrivit à la hâte quelques mots, puis ôtant de son cou le médaillon d'argent qu'il portait, il en fit un paquet auquel il joignit la courte lettre qu'il venait d'écrire. Après avoir réfléchi un instant, il jeta un regard autour de lui et aperçut bientôt celui qu'il cherchait : c'était le même qui lui avait parlé à son entrée dans la chambre. Il alla droit à lui.

— Monsieur le marquis, dit-il, voulez-vous bien me permettre d'avoir un entretien avec vous?

Un imperceptible mouvement de surprise et d'hésitation fit place presque sur-le-champ à un sentiment meilleur, et le marquis répondit d'une voix franche et cordiale :

— Je suis à vous, des Aubrys, disposez de moi... Mais pouvons-nous causer ailleurs qu'ici?

— Venez, dit Guillaume, et il ouvrit la porte de la chambre, qui donnait sur un étroit palier. Cette chambre occupait le dernier étage de la maison.

Guillaume descendit rapidement les marches qui conduisaient à l'étage de dessous et s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit sans frapper.

— C'est ici que demeure La Mothe, dit-il tout bas, mais il est en haut fort occupé et ne nous dérangera pas en ce moment.

Ils entrèrent. La chambre était petite, et dans un grand désordre que laissait apercevoir la lueur incertaine du réverbère allumé dans la rue.

Cette clarté suffisait pour empêcher les deux personnes qui venaient d'entrer de se heurter contre les meubles, mais ne leur permettait pas de se voir distinctement.

— N'importe, dit Guillaume. nous n'avons pas le temps d'aller chercher de la lumière et d'ailleurs cela n'est pas nécessaire.

Il s'arrêta un instant, comme s'il reprenait haleine, puis il dit :

— Monsieur le marquis, il est étrange, n'est-ce pas, que je m'adresse à vous en ce moment, ayant depuis si peu de temps l'honneur de vous connaître?... Mais d'abord, j'ai confiance en vous, et ensuite vous allez voir pourquoi c'est à vous que je remets en ce moment ce paquet qui contient mes volontés dernières.

Le marquis fit un léger mouvement, mais ne répondit pas.

— Si je reviens, continua Guillaume, vous me le rendrez.

Il s'arrêta encore un moment, puis il continua rapidement :

— Vous savez, et vous seul le savez ici, à qui, en ce moment solennel, il m'en coûte le plus de ne pas dire adieu. O mon Dieu! mon Dieu!

Et malgré tous ses efforts, un sanglot souleva sa poitrine. Mais cette douloureuse et involontaire exclamation ne l'interrompit qu'un instant; il reprit bientôt d'une voix affermie et parlant vite, car il sentait que l'heure pressait :

— C'est à elle, monsieur le marquis, que je vous prie de remettre ce paquet qui contient aussi une lettre, si vous apprenez que... si vous apprenez ma mort.

Le marquis lui serra la main.

— Vous prendrez garde, ajouta Guillaume, car elle m'aime et ce sera une terrible nouvelle.

Aucune lumière, nous l'avons dit, n'éclairait leurs visages; sans cette circonstance, malgré son agitation, Guillaume eût peut-être aperçu l'effet que produisaient ces mots sur son interlocuteur. Mais il sentit seulement trembler la main qui tenait encore la sienne, et il entendit une voix, dont l'accent était celui de l'honneur, lui promettre l'exact accomplissement de sa volonté; avec l'élan d'un jeune

cœur, il se jeta dans les bras de celui qui en ce moment lui semblait presque un père. Le marquis l'y reçut, l'y tint embrassé et jura en silence de n'être point indigne de la confiance dont il était l'objet.

Une demi-heure après, le jeune Vendéen était parti, et le marquis ému et pensif regagnait à pas lents sa demeure, située dans l'une des rues voisines de Portman-Square.

La porte d'une très-modeste maison s'ouvrit dès qu'il frappa ; il était plus de deux heures du matin et il était attendu avec une inquiétude visible par le serviteur, devant lequel il passa sans rien dire, et qui le suivit en silence dans une petite chambre au rez-de-chaussée, où un bon feu était allumé et un léger repas préparé. D'un geste, le marquis fit enlever le plateau qui contenait ces apprêts, et le même signe suffit au discret serviteur pour disparaître lui-même.

Resté seul, son maître jeta sur la table son chapeau et son manteau, s'approcha de la lumière et lut ces mots, tracés d'une main agitée sur le paquet dont il était dépositaire :

« *A M. le marquis de Villiers, pour être remis par lui à mademoiselle de Nébriant, dans le cas où il apprendrait ma mort.* »

Il ouvrit un bureau placé dans l'angle de la chambre et y enferma ce dépôt ; puis il revint s'asseoir

auprès de la cheminée et y demeura enseveli dans une si profonde rêverie, que le jour commençait à poindre lorsqu'il se leva enfin et quitta la chambre pour aller se jeter sur son lit.

II

Le marquis de Villiers entrait à cette époque dans sa quarantième année, et quoiqu'il semblât moins âgé, on ne s'étonnera pas qu'aux yeux de Guillaume des Aubrys qui n'en avait que vingt, il parût être presque un vieillard. Il n'y avait, du reste, guère plus d'un mois qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois, et aucune intimité ne s'était formée entre eux. Guillaume cependant partageait toutes les opinions du marquis ; il reconnaissait et estimait son noble caractère, mais, en dépit de lui-même, il se sentait pour lui une sorte de répulsion, et, à en juger par certains indices, cette répulsion était réciproque. Le jeune homme, toutefois, s'en préoccupait peu. Il avait vu paraître le marquis de Villiers un soir chez madame Perceval, où il passait lui-même la plus grande par-

tie de son temps, et il n'en avait point été surpris, car madame Perceval s'était appelée jadis la comtesse de Nébriant, et elle était la cousine du marquis de Villiers. Toute relation entre eux avait cessé, il est vrai, depuis l'époque de ce second mariage, contracté pendant l'émigration et que le marquis avait regardé comme une impardonnable mésalliance. Mais madame Perceval, ou ne s'en était point aperçue, ou ne s'en était point préoccupée. Retirée depuis quatre ans aux environs de Londres, elle y élevait en paix sa fille, et avec elle une autre enfant du même âge, née d'un précédent mariage du docteur Perceval; et sauf un nuage de tristesse qui assombrissait à cette époque la vie de tous, madame Perceval vivait heureuse, honorée et paisible. Les deux jeunes filles grandissaient ensemble comme des sœurs et s'aimaient comme si elles l'eussent été effectivement. La bonne Louise Perceval éprouvait même pour celle qu'elle nommait « sa sœur française » une admiration sans bornes, mêlée d'une sorte de respect qui, toutefois, tenait à la tendresse et non à la différence de rang qui existait entre elles, différence dont la plus noble des deux se souvenait encore moins que l'autre.

C'était, en vérité, une créature singulièrement attrayante que la jeune Charlotte de Nébriant, à l'âge où nous la présentons en ce moment au lecteur :

grande, gracieuse et digne, ses cheveux blonds et brillants entouraient comme une auréole son noble front ; ses lèvres, facilement entr'ouvertes par le plus doux sourire, laissaient entrevoir des dents blanches comme des perles, et l'expression de ses grands yeux, parfois rieuse comme celle de sa bouche, parfois grave et alors presque imposante, faisait dire alternativement : « Quelle charmant enfant ! » ou bien : « Quel ange ! » parole qui semble banale, mais qui ne l'est pas tant qu'on le croit, car, pour qu'elle vienne aux lèvres, il ne suffit pas de la pureté des traits, mais il faut, selon nous, que le visage qui l'inspire reflète plus ou moins clairement cette beauté intérieure et céleste dont l'autre n'est que l'image.

Tel était bien, en effet, le caractère de la beauté de Charlotte, et c'est ainsi qu'elle était apparue pour la première fois aux yeux du marquis de Villiers, à un concert public où le hasard l'avait conduit un jour pour entendre madame Catalani, alors aux premiers jours de sa célébrité, et où, par une rare exception à leurs habitudes, Charlotte et Louise se trouvaient avec leurs parents. Elles étaient l'une et l'autre vêtues de blanc : c'était alors la mode en Angleterre pour toutes les femmes en toilette du matin et, pour le dire en passant, cette mode était jolie et atteignait mieux qu'une autre le but que se propose toujours

la mode, même la plus extravagante : celui de diminuer la laideur et rehausser la beauté. Charlotte, bien que mise comme les autres, était remarquable entre toutes, et, sans s'en apercevoir, elle attirait tous les regards. Quant à elle, si un peu d'embarras la faisait parfois rougir, ce n'était que lorsqu'un jeune homme placé près d'elle et dont la chevelure blonde ressemblait à la sienne, lui disait à voix basse quelques paroles auxquelles elle répondait par un sourire, mais sans trop se laisser distraire de la musique, qui semblait être pour elle un plaisir vif et nouveau, à en juger par l'émotion qui se peignait sur ses traits, et par les exclamations qui lui échappaient malgré elle.

Le marquis de Villiers fut frappé comme il ne l'avait jamais été de sa vie ; et avant d'aller plus loin, peut-être serait-il à propos de dire encore ici quelques mots sur son caractère et sur les circonstances de sa vie jusque-là. Moins par vertu que par orgueil et par dédain, ou même par esprit de contradiction, le marquis était demeuré étranger dans sa jeunesse à la plupart des excès des hommes de son temps. Cette société, qu'il défendit plus tard, ainsi que tout l'ordre de choses dont elle faisait partie, avec une sorte d'emportement, il en avait décrié plus qu'un autre la frivolité et la corruption, et se rendait original à vingt-cinq ans par une sorte de misanthropie qui n'était pour-

tant pas chez lui de l'affectation. La façon dont la plupart des hommes de son âge passaient leur vie lui semblait véritablement misérable, et il aurait voulu occuper autrement son temps et son cœur. Car il avait du cœur ; et, à côté d'un orgueil souvent déplaisant, il avait l'âme noble et fière ; il eût été capable de dévouement, de tendresse, et plus encore de passion. Mais tout cela n'était pas de mise aux derniers jours de la société qui avait vu ses débuts dans le monde. Cette société, possédée du vertige qui précède et présage les grandes calamités, s'en allait vers l'abîme avec une légèreté insouciante, se moquant de tout au ciel et sur la terre, et laissant d'elle un souvenir qui serait demeuré flétri, si, relevée par l'épreuve, ennoblie par le courage, rachetée par des flots de sang généreusement versé, elle n'eût prouvé en luttant, succombant et se relevant, qu'elle n'était pas réellement morte, « mais endormie » comme celle à laquelle le Sauveur tendit un jour sa main souveraine. Seulement, pour elle le sommeil avait été l'ivresse, et le réveil fut l'expiation.

A son début dans le monde, le marquis avait été le point de mire de toutes les mères ayant des filles à marier, et il n'y avait pas de riche ou de noble alliance qui ne lui eût été offerte. Mais il avait refusé de se marier sans que personne pût deviner le motif de cette résolution. Elle tenait au fond à une connais-

sance assez juste, bien qu'imparfaite, de lui-même. Il n'admettait pas sans doute qu'il fût orgueilleux, impérieux et dédaigneux. Ces défauts-là, pour ceux qui les ont, se transforment habituellement en fierté, fermeté et dignité, qui sont leurs plus voisines vertus. Mais le marquis savait très-bien qu'il était irritable, violent, et sujet à des emportements dont il rougissait souvent lui-même.

« Il faudrait, pensait-il, me corriger et je ne m'en sens guère l'envie, ou bien il faudrait que cela me fût pardonné. Or, une femme ne pardonne l'emportement que chez un homme qu'elle aime, et le moyen d'être aimé d'une péronnelle qui sortira de son couvent le jour du contrat, ne connaissant de ma personne que ce qu'elle en aura entrevu à travers la grille et ne voyant en moi que le moyen de mettre un grand habit pour aller à Versailles d'abord, et puis où bon lui semblera. Non, non, restons garçon. Mon frère, s'il veut, empêchera le nom de s'éteindre. »

C'était à peu près le langage qu'il se tenait à lui-même, tandis que ses amis disaient qu'il expierait un jour tous ces dédains par quelque insigne folie. Mais bientôt ces plaisanteries cessèrent, d'autres discours prirent leur place, sérieux et graves comme la tempête qui allait venir et dont les signes précurseurs commençaient à se faire reconnaître. Le marquis de Villiers fut un de ceux qui s'y trompa le moins. Il

n'eut pas un instant l'illusion d'un danger imaginaire ou passager. Il comprit sur-le-champ la portée de chaque indice, mais il le comprit uniquement pour haïr et détester ce qui allait surgir et pour y résister de toutes ses forces, quel que fût cet ordre nouveau et encore inconnu qui allait remplacer l'autre. Beaucoup de ses amis quittaient la France, et, dans la disposition où il était, il eût semblé naturel qu'il en fît autant. Mais non, se défendre jusqu'au bout et mourir sur place, telle fut son unique pensée et sa résolution première. Sur ces entrefaites, son frère, qu'il avait toujours tendrement aimé, prit tout d'un coup un parti absolument contraire au sien, et se déclara pour la révolution. Alors pour échapper à la douleur de trouver en face de lui un tel adversaire, douleur qui à ses yeux était une honte, le marquis partit. Une fois de l'autre côté de la frontière, il ne lui fut plus facile de la repasser, et sa vie devint, pendant vingt ans, celle de tant d'autres victimes de l'honneur, qui, malgré les illusions, les erreurs et les fautes qu'on ne cesse de leur reprocher, soutinrent pourtant en tous pays la dignité du nom français et surent rendre ce nom cher et vénérable parmi ceux-là mêmes au milieu desquels il allait bientôt retentir, redoutable et glorieux.

On trouvera sans doute étrange qu'un homme tel que celui que nous venons de dépeindre, parvenu à

l'âge de quarante ans, et maître de lui plus qu'un autre, ait pu tout d'un coup s'émouvoir à la vue d'un beau visage, au point de recevoir une impression profonde et décisive. La chose est, en effet, rare et surprenante, mais elle arrive quelquefois, et le marquis de Villiers fut un malheureux exemple d'une de ces exceptions aux règles ordinaires de la vie raisonnable.

A peine eut-il aperçu Charlotte qu'il lui fut impossible de détacher d'elle ses regards. Placé de façon à la voir sans être vu, il ne cessa pas un instant de la contempler pendant toute la durée du concert, et sa première pensée en revenant de cette extase fut celle d'empêcher cette lumineuse apparition de s'évanouir sans retour et de le laisser dans la nuit.

Tout le monde se levait, et il allait s'élancer au hasard et peut-être se conduire de la façon la plus étrange, lorsqu'un cri de surprise et de joie lui échappa. Il venait d'apercevoir madame Perceval qui, placée à l'extrémité du banc où se trouvait sa fille, avait été cachée à ses regards jusqu'alors. Il ne l'avait pas vue depuis quatre ans, mais il la reconnut sur-le-champ et devina en même temps que cette charmante fille n'était autre que sa jeune parente, mademoiselle de Nébriant.

La Providence semblait véritablement le seconder! Il franchit en un instant la distance qui les séparait

et quoiqu'il n'eût jamais revu madame Perceval depuis son second mariage, il n'hésita pas à s'approcher d'elle et à se faire reconnaître, en mettant à cet acte de courtoisie toute la bonne grâce dont il était capable. Madame Perceval, heureuse de revoir un visage ami et associé aux souvenirs les plus chers de sa vie, le reçut avec cordialité, lui présenta son mari, auquel le marquis tendit la main avec un empressement qui se ressentait de son transport intérieur, puis il offrit son bras à madame Perceval, qui l'accepta, pendant que le docteur prenait celui de sa fille, laissant au jeune homme blond celui de Charlotte.

Au moment où elle allait quitter le marquis, madame Perceval lui dit :

— Voici ma fille, que je vous présente.

Et la belle Charlotte leva un instant sur lui des yeux qui, en ce moment, prirent leur expression la plus grave.

— Et voici, dit-elle, ma belle-fille.

Le marquis salua encore, mais cette fois sans regarder. Le docteur, sa femme et les deux jeunes filles, montèrent en voiture ; le jeune homme s'élança sur le siége.

— Me permettez-vous de venir vous voir? dit le marquis vivement au moment où la calèche allait s'éloigner.

— Oui, oui, assurément; vous nous trouverez à la maison tous les soirs.

Et, au moment où la voiture partait, madame Perceval lui jeta sa carte, au bas de laquelle se trouvait son adresse.

Le marquis la prit d'une main, tenant encore son chapeau de l'autre, et demeura ainsi dans une attitude assez étrange, dont les regards des passants finirent par l'avertir. Il remit alors brusquement son chapeau, l'enfonça sur ses yeux, et regagna son logis avec la sensation d'être un autre homme que lorsqu'il l'avait quitté deux heures auparavant.

Le lendemain, à huit heures du soir, il était à Kensington et frappait à une petite porte sur laquelle se lisaient en lettres blanches les mots: *Elm Cottage*. Il fut promptement introduit dans un grand salon qui s'ouvrait sur une verte pelouse, où de loin, il aperçut plusieurs personnes assises sous une immense catalpa. Il s'avança avec un peu d'embarras, mais l'accueil de sa cousine le mit bientôt à son aise, et peu à peu son battement de cœur se calma. Il regarda Charlotte et la trouva plus belle encore que la veille. Il remarqua aussi, pour la première fois, la figure douce et intelligente de Louise. Enfin, il vit à quelques pas d'elle un jeune homme assis près de Charlotte, mais ce n'était point le même qu'il avait vu au concert. Celui-ci était grand, pâle, et avait l'air fort

sérieux. Après avoir salué le marquis à son arrivée, il demeura les bras croisés, écoutant Charlotte lorsqu'elle parlait, et ne parlant lui-même que lorsqu'elle lui adressait la parole.

On ne cause jamais très-bruyamment quand le jour baisse, et la conversation, assez vive d'abord, languissait maintenant, lorsqu'un nouveau coup frappé à la porte fit tressaillir Charlotte. Celui dont le marquis remarquait l'absence avec une secrète joie, le jeune homme blond de la veille, parut sur le perron et s'approcha ; Charlotte rougit. L'autre jeune homme quitta à l'instant la place qu'il occupait près d'elle, et le nouveau venu, après avoir salué madame Perceval, s'empara comme de droit de la place qui lui était abandonnée... Le marquis sut alors à quoi s'en tenir, et il ne lui resta plus à apprendre qu'un nom qui fut prononcé presque sur-le-champ; il était loin de lui être inconnu.

— Guillaume des Aubrys, lui dit madame Perceval, le frère du pauvre Raoul... Vous savez?

Le marquis savait, en effet ; car la mort tragique du jeune Raoul des Aubrys avait été une douleur commune à tous ceux du parti pour lequel il avait succombé.

— Guillaume et Charlotte sont fiancés, continua madame Perceval en baissant la voix, et leur mariage doit avoir lieu dans un mois.

Cette soirée fut pénible. Rentré chez lui, le marquis se demanda s'il ne ferait pas bien de ne jamais retourner à Elm Cottage?

Dans sa vie, fort triste jusque-là, il avait eu du moins tout le calme d'une fière indépendance, mais maintenant il se sentait menacé dans sa dignité, qui lui était si chère, par un sentiment difficile à dissimuler sans subir une contrainte odieuse à son caractère, et impossible à témoigner sans s'exposer au ridicule, plus redoutable que tout à ses yeux. Pendant quelques heures il se crut donc décidé à quitter Londres, mais bientôt le désir de revoir Charlotte et celui même de se retrouver dans un intérieur où l'on semblait lui avoir gardé sa place, l'emportèrent sur ce qui eût été le parti le plus raisonnable : « Après tout, se dit-il, souffrir pour souffrir, j'aime mieux que ce soit en restant qu'en partant. » Une fois, d'ailleurs résolu à se taire, il ne craignait de lui-même aucune faiblesse.

Le lendemain, il se trouva donc à Elm Cottage et tous les jours après celui-là, jusqu'à la veille de la réunion dont nous avons fait le récit.

III

On conçoit maintenant pourquoi le marquis avait été si ému en se trouvant choisi par Guillaume pour confident de ses dernières volontés ; pourquoi sa main avait tremblé en recevant le dépôt que lui avait confié le jeune Vendéen. On peut aussi deviner le combat qui se livra ensuite dans son âme entre la pitié et l'honneur, qu'il n'eût trahis pour rien au monde, et ce sentiment composé d'amour et de jalousie qui rendait sa vie depuis un mois un supplice, supplice dont il pensait avec une involontaire ivresse qu'il allait être soulagé au moins pour quelque temps. Guillaume était parti ! sa pensée n'allait pas au delà. Pour quelques jours, pour quelques semaines peut-être, il était délivré de l'intolérable vue de son bonheur. Quant aux chances de la terrible aventure dans laquelle il s'était engagé, il ne voulait penser qu'aux plus rassurantes et repoussait la pensée des autres, par une sorte de peur instinctive qu'elle ne fît naître en son cœur une horrible joie, dont il répugnait à sa noble nature de se trouver capable.

Le marquis commença par se demander ce qu'il

aurait à dire s'il était question devant lui de l'absence de Guillaume. Mais les premiers mots qu'il entendit en arrivant à son heure accoutumée à Elm Cottage le tirèrent d'embarras. Guillaume, sans prévoir la veille qu'il partirait si soudainement, en savait assez sur le but de la réunion à laquelle il allait se rendre pour se douter de l'expédition qui y serait proposée, et il avait pris soin de préparer Charlotte à une absence de plusieurs jours, laissant exprès dans l'incertitude le moment précis de son départ ainsi que celui de son retour. Guillaume croyait qu'avant de partir, il aurait le temps de revenir, ne fût-ce que pour un instant, et il avait compté alors dire à Charlotte toute la vérité, se fiant au courage qui, dans des temps de lutte, ne manque pas plus aux femmes qu'aux hommes; il ne regardait donc pas cette entrevue comme la dernière. Toutefois lorsqu'au moment de la quitter il lui avait dit tout bas en lui baisant la main: « A moi bientôt pour toujours! » un affreux serrement de cœur l'avait saisi et il était parti brusquement de peur qu'elle n'aperçût son trouble. Mais Charlotte était à ce moment de la vie où l'on ne croit qu'au bonheur. Aussi, pas un nuage n'obscurcissait son front lorsque le marquis la revit le lendemain, et ce fut elle-même qui lui expliqua l'absence de Guillaume de la façon la plus simple. Elle n'était ni triste ni inquiète. Guil-

laume était absent pour une partie de plaisir, il devait revenir bientôt et, après ce retour, ils seraient bien près du jour qui les rendrait inséparables!

Pendant quelques jours rien ne vint troubler la sécurité de Charlotte, ni les jouissances que procuraient au marquis les changements amenés dans les habitudes de la soirée par le départ de Guillaume. Lorsque la nuit leur faisait quitter le jardin, Guillaume et Charlotte avaient eu l'habitude de s'établir au piano et souvent d'y passer une partie de la soirée; ils chantaient ensemble, accompagnés par Louise, ce qui était une autre et plus douce manière de se parler. Ces petits concerts de famille plaisaient beaucoup au docteur Perceval, et ils semblaient avoir aussi un fort discret appréciateur dans le grand jeune homme aperçu sous le catalpa le jour de la première visite du marquis, et qui lui avait été présenté depuis sous le nom d'Henri Devereux : sans s'approcher des chanteurs, sans même les regarder, il semblait souvent les écouter, non-seulement avec attention, mais avec une émotion singulière. Quant au marquis, ce piano derrière lequel se retranchaient la jeunesse et le bonheur des fiancés lui était tout simplement odieux. Aussi n'était-ce pas pour lui un changement indifférent que celui de trouver maintenant Charlotte assise près de la table où il venait lui-même se placer, d'oser la regarder, tandis qu'elle travaillait près de

lui, de pouvoir parler devant elle, pour elle, et quand elle levait la tête de rencontrer parfois un sourire : tout cela c'était presque du bonheur en comparaison de ce qu'il avait souffert depuis un mois. Aussi, sans penser au passé ni à l'avenir, oubliant des Aubrys et s'oubliant lui-même, le pauvre marquis laissait passer les jours, et plus d'une semaine était déjà écoulée, qu'il se croyait encore au lendemain du départ de Guillaume et n'avait pas encore fait un pas pour s'informer du résultat de l'expédition dans laquelle il s'était engagé.

Un soir (c'était le 12 septembre), le petit cercle des habitants et des habitués d'Elm Cottage était réuni comme de coutume autour de la table, lorsque Henri Devereux, qui lisait un journal, tressaillit, et après un rapide regard jeté autour de lui, plia la feuille qu'il tenait et la cacha vivement. Charlotte, la tête baissée sur son ouvrage, n'avait rien vu, et ce mouvement avait échappé à tous, hormis au marquis. Devereux s'aperçut que son regard l'avait suivi, mais loin de l'éviter, il lui fit un imperceptible signe que le marquis comprit. Il se leva aussitôt, puis se dirigeant sans affectation vers la fenêtre :

— Une belle nuit! dit-il, Devereux; faisons quelques pas dans le jardin.

Il ouvrit la fenêtre et sortit. En un instant, Henri Devereux fut près de lui : il passa son bras sous celui

du marquis et l'emmena dans une allée qui longeait la pelouse.

— Monsieur de Villiers, lui dit-il, je ne suis pas dans vos secrets, mais votre cause m'est chère et vous pouvez me dire la vérité sans crainte ; je viens de lire dans ce journal un article qui m'inquiète... pour *elle*, ajouta-t-il après avoir hésité un instant et en jetant un regard vers le salon. Il vaut mieux qu'il ne lui tombe pas sous les yeux, ou du moins pas avant que vous m'ayez assuré que des Aubrys est réellement en Écosse et non point ailleurs. Dans ce cas, cet article serait une fable et n'aurait pas d'importance.

Le marquis considéra un instant s'il était prudent de répondre à cette question directe.

— Que dit cet article? demanda-t-il enfin.

— Qu'une vingtaine de Français partis de Londres, vers le 25 août, sont débarqués le 28 ou le 29, sur les côtes de Normandie, se rendant à Paris dans le but d'y soulever un nombre de mécontents suffisant pour attaquer le Premier consul au milieu de ses troupes... qu'ils ont été dénoncés et traqués, et qu'à l'heure qu'il est, enfin, ils sont tous en prison, d'où on ne doutait pas qu'ils ne fussent envoyés à l'échafaud. Parmi leurs noms se trouve celui de des Aubrys, désigné même spécialement comme « le frère de celui qui fut massacré en Vendée. »

Le marquis avait réfléchi que rien ne l'empêchait

de se confier à la loyauté d'Henri Devereux, et il dit alors sans hésiter davantage :

— L'expédition a eu lieu, et des Aubrys en faisait partie.

Il y eut un long silence. Préoccupés de la même pensée, ils marchèrent jusqu'au bout de l'allée et commencèrent à revenir sur leurs pas, chacun se taisant, sans s'apercevoir que l'autre se taisait aussi.

Le marquis dit enfin :

— Ce qu'il y a de mieux à faire pour le moment, c'est d'empêcher que ce journal ne tombe sous *ses* yeux. Peut-être cette nouvelle est-elle fausse ; en tous cas, demain je saurai à quoi m'en tenir.

Ils se serrèrent la main et revinrent à pas lents vers la maison. En approchant, ils aperçurent près de la fenêtre du salon Louise et Charlotte, sorties elles aussi pour regarder la lune et les étoiles, qui resplendissaient dans un ciel sans nuages. L'air était doux et caressant comme il l'est rarement dans les climats du Nord. Les arbres immobiles projetaient sur la pelouse leur grande ombre au delà de laquelle la lune répandait une lumière si vive qu'on aurait pu compter les petites marguerites dont était couvert le gazon. C'était une de ces nuits qui, plus que toutes les splendeurs du soleil, font pénétrer dans l'âme une promesse douce et assurée de bonheur ; et l'âme qui la comprend et s'y confie, croit et attend une chose

plus vraie que tout ce qui se nomme vrai ici-bas; seulement elle se trompe parfois sur l'étendue de cette promesse et sur le jour de son accomplissement, et elle applique aux choses passagères ce qui regarde les choses infinies. Mais, en somme, elle ne se trompe alors que parce qu'elle espère trop tôt, et parce qu'elle espère trop peu.

C'est ainsi qu'en ce moment se trompait, hélas! la pauvre Charlotte. La tête levée, les cheveux flottants, les yeux au ciel, elle se sentait émue et transportée. La beauté de la nuit, l'air embaumé, les étoiles, les fleurs, le monde entier, lui semblait refléter la joie sereine dont elle avait le cœur rempli. Sa mère l'avait suivie pour jeter sur sa tête un léger châle blanc qui tombait en larges plis jusqu'à terre. Ainsi posée, drapée et éclairée, elle ressemblait tellement à une apparition angélique, que le même sentiment arrêta à quelques pas d'elle les deux hommes qui sortaient de l'ombre du jardin. Ce sentiment, c'était une admiration passionnée mêlée en ce moment d'une déchirante pitié. Les yeux du plus jeune se remplirent de larmes. L'autre était moins attendri, mais plus ému peut-être, plus agité et plus profondément troublé; ils demeurèrent ainsi quelques instants immobiles, regardant Charlotte et n'osant lui parler.

Pauvre enfant!... qu'ils la laissent en effet contempler, admirer, vivre et jouir de cette heure qui

lui reste, car une fois cette heure passée, rien ici-bas n'en ramènera pour elle une autre semblable, et cet instant demeurera gravé à tout jamais dans son souvenir, comme celui où sa jeune vie recevait de l'amour et du bonheur leur dernier sourire et leur dernier adieu !

IV

Le marquis de Villiers, après avoir pris congé de sa cousine une heure plus tôt que de coutume, se dirigeait à grands pas vers sa demeure, lorsqu'en arrivant devant la grille du parc qu'il allait traverser, il s'aperçut qu'il n'était que dix heures. L'idée lui vint alors qu'il aurait peut-être le temps d'aller s'informer sur-le-champ de l'exactitude de ce qu'il venait d'entendre ; pour cela il fallait se rendre dans une rue située à l'extrémité de Pall Mall. Là se trouvait la maison que nous connaissons déjà, et qui, entièrement habitée par des Français, était, sinon un lieu avoué de réunion, celui du moins où l'on pouvait apprendre sans retard les nouvelles qui intéressaient le parti auquel tous appartenaient. Le détour était

long et le marquis hésitait un instant avant de changer de route, lorsqu'un homme venant du parc passa très-vite près de lui. Le marquis s'aperçut que celui-ci le regardait et semblait chercher à le reconnaître; il le regarda à son tour, mais l'ombre les enveloppait tous les deux, et le passant continua son chemin. Il le suivit des yeux un instant, puis se décidant à exécuter son projet, il traversa la rue et prit la direction de Pall Mall, marchant très-vite, et la lune éclairant de ce côté-là son chemin comme s'il eût fait grand jour. Tout à coup il crut remarquer qu'il était suivi; il entendit du moins derrière lui, sur le trottoir, des pas qui semblaient se mesurer exactement sur les siens. Sans s'arrêter, il redoubla d'attention pour voir si ses soupçons étaient fondés : il ralentit sa marche, les pas se ralentirent; il se mit presque au pas de course, les pas prirent la même allure; alors il s'arrêta tout court et fit brusquement volte-face. Londres était à cette époque rempli d'agents de la police française chargés de surveiller les démarches des émigrés, et il ne lui convenait nullement d'arriver ainsi escorté au lieu où il se rendait. Il retourna donc sur ses pas, comme nous venons de le dire, reconnut sur-le-champ l'homme qui avait passé près de lui à l'entrée du parc, marcha droit à lui et se trouva alors face à face avec celui qui le suivait. Quoique peu disposé à rire en ce moment, il eut cependant

peine à s'en empêcher en reconnaissant le visage effaré, essoufflé et joufflu qu'il rencontra ainsi :

— Quoi ! c'est vous, La Mothe? s'écria-t-il. Dieu soit loué ! c'est le ciel qui vous amène ; vous allez me dire tout ce que je veux savoir, et m'éviter la peine d'aller plus loin.

La Mothe était, on s'en souvient peut-être, le nom de l'individu dans la chambre duquel Guillaume avait eu avec le marquis son dernier entretien. Le principal emploi de sa vie était de découvrir et de colporter parmi les émigrés toutes les nouvelles qui pouvaient les intéresser.

— Qui diable croyiez vous avoir à vos trousses? répondit-il d'abord, dès qu'il eut repris haleine.

— Mais, quelqu'un à qui je ne voulais pas montrer le chemin de votre demeure, mon bon ami ; c'est dans votre intérêt que j'allais si vite d'abord et que je revenais maintenant sur mes pas, fort à propos, du reste, car j'ai à vous parler.

— Et moi aussi, dit La Mothe. Je ne vous avais pas reconnu dans l'ombre tout à l'heure... il me tardait de vous voir, de vous dire tout ce que je sais sur tout cela... de savoir si vous aviez appris quelque chose de plus... Ah ! grand Dieu ! quelle impitoyable mauvaise fortune !

— La Mothe, dit le marquis, je ne sais rien en détail et je veux tout savoir. Mettons-nous là.

Ils s'assirent sur l'un des bancs de pierre qui, de loin en loin, longeaient la grille du parc. Ils regardèrent autour d'eux : le trottoir était désert de ce côté. Le marquis reprit :

— Et maintenant les nouvelles sont-elles aussi mauvaises qu'on me l'a fait craindre ? Dites-moi tout ce que vous avez appris.

— Mauvaises ? dit La Mothe, mais les pires qu'on puisse avoir, il me semble, puisqu'ils sont tous pris et, à l'heure qu'il est, peut-être jugés, ce qui veut dire condamnés.

— Tous ! dit le marquis.

— Oui, tous, hormis deux.

— Deux ?

— Oui, deux.

— Savez-vous lesquels ?

— Sans doute ; des Aubrys et Saulny ; j'ai vu Saulny ; il est revenu, je lui ai parlé.

Le marquis entendit confusément les derniers mots ; une singulière sensation lui avait fait battre le cœur et monter le sang au visage.

La Mothe continua :

— C'est le premier malheur qui a sauvé Saulny ; il y serait comme les autres sans cela, et le pauvre Guillaume aussi, du reste, de sorte qu'après tout il vaut presque encore mieux pour lui qu'il en ait été ainsi.

Le marquis se remettait.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis que, pour ce malheureux Guillaume, cela vaut peut-être encore mieux que l'échafaud... même en bonne compagnie.

— Je ne vous comprends pas. Ne venez-vous pas de me dire à l'instant que Saulny et des Aubrys étaient sauvés, qu'il étaient revenus ?...

— Revenus ! Saulny, oui ; mais des Aubrys... Vous ne savez donc aucun détail ?

— Je vous ai déjà dit que non.

— Non !

— Eh ! non, La Mothe ; par le ciel, parlez clairement : vous lasseriez la patience d'un saint.

— Eh bien ! donc... Mais savez-vous au moins où et comment nos hommes comptaient mettre le pied en France ?

— Oui, sur la côte de Normandie, par la falaise.

— Juste. Par la falaise de Biville, haute de trois cents pieds... Cela fait horreur à penser ! Et savez-vous comment on y grimpe, à cette crête ?

— Je le sais, dit le marquis. Cela s'est déjà fait plus d'une fois : un câble avec de gros nœuds, je crois.

— Oui, c'est cela : un câble attaché au haut de ce rocher à pic... Il est inouï, n'est-ce pas, de penser que tant de gens aient pu se hisser par là ! Et dire que

ce soit l'un des plus adroits, certes et des plus hardis qui...

— De grâce, pas d'interruption, La Mothe, dit le marquis avec impatience... Que s'est-il passé? Le fait, le fait, je vous en conjure!

— Voyons, Villiers, ne vous fâchez pas en ce moment : j'ai trop de chagrin, et laissez-moi vous raconter cette triste histoire tranquillement, puisque vous ne la savez pas. La voici d'un bout à l'autre, telle que je la tiens de Saulny. Eh bien donc, il paraît qu'il faisait cette nuit-là un temps effroyable, tellement effroyable qu'en approchant de la falaise, tous et le chef lui-même furent d'avis que tenter l'escalade était impossible, et qu'il fallait attendre au lendemain. Alors Guillaume s'écria que c'était perdre un temps précieux, que si tous ne pouvaient se hasarder par le temps qu'il faisait, un seul le pourrait peut-être pour donner avis de leur arrivée à ceux qui les attendaient en haut et leur faire prendre patience; que lui, comme le plus jeune, le moins lourd (et il pouvait bien ajouter le plus téméraire de tous), il demandait à risquer l'ascension. On se débattit longtemps, mais enfin il insista tellement qu'on se décida à le laisser faire. On lui donna les principaux mots d'ordre; on lui attacha autour du corps une ceinture qui contenait les papiers les plus importants et les plus pressés, et on le laissa saisir des pieds et des mains le malheureux câble à

l'aide duquel, en moins d'un clin d'œil, il fut hors de vue...

Ici le pauvre La Mothe se couvrit le visage.

— Oh! c'est affreux, dit-il.

— Après, après? dit le marquis vivement ému.

— Eh bien, il paraît que, dans ce moment-là, un effroyable coup de vent s'engouffrant dans ces rochers força la barque à s'éloigner sous peine d'être brisée. Le vent soufflait de la terre, heureusement pour eux, mais non pour le malheureux Guillaume, qui se trouva deux fois soulevé de telle façon que ceux d'en haut le virent couché presque horizontalement, se tenant cependant encore vigoureusement, mais dans l'impossibité de gravir. Ils firent alors, de leur côté, des efforts désespérés pour attirer le câble à eux avec celui qui y était cramponné; mais ils luttaient contre la tempête, et la tempête était plus forte qu'eux. Ils le virent une troisième fois soulevé de la même horrible façon, et ce fut la dernière .. ils entendirent un cri, un seul, et tout fut fini.

— O Dieu! ô mon Dieu! s'écria le marquis sa tête dans ses mains.

Et le même homme, qui tout à l'heure avait eu peine à maîtriser une impression pénible, lorsqu'il avait cru comprendre que Guillaume était revenu, pleurait, oui, pleurait maintenant de douleur, en apprenant qu'il ne reviendrait jamais!

La Mothe sanglotait aussi de son côté. Il acheva cependant bientôt le peu qui lui restait à dire.

Le lendemain, la tempête apaisée, les restes du malheureux Guillaume avaient été recueillis par ses compagnons et confiés à M. de Saulny, son ami, et, après lui, le plus jeune de la troupe, pour les rapporter en Angleterre; il les avait, en effet, pieusement ensevelis dans le lieu le plus voisin de la côte, où s'était trouvé un prêtre catholique pour lui rendre les derniers devoirs. Les papiers dont Guillaume était porteur avait été détachés de son corps sans vie, mais on lui avait laissé un petit crucifix qu'il portait au cou et que sa main droite tenait étroitement serré, dernier acte et suprême prière au moment où, la force lui manquant, il avait abandonné le câble auquel était suspendue sa vie!

Après que ce récit fut achevé, le marquis demeura longtemps sans mouvement, sans parole, et dans un état de stupeur qui ressemblait tellement au désespoir, que La Mothe en fut effrayé et dit ensuite que s'il avait pu se douter que le marquis de Villiers aimait tant des Aubrys, il se serait gardé de lui apprendre si brusquement sa mort.

V

Le marquis passa la nuit tout entière debout, en proie à la plus inexprimable agitation. Revenu de la première stupeur que lui avait causée le récit de La Mothe, il s'était souvenu avec épouvante de la mission dont il était chargé. Les moindres circonstances de sa dernière entrevue avec l'infortuné Guillaume lui revinrent à la mémoire; tout autre sentiment était absorbé par une pitié profonde, pitié aiguisée (s'il m'est permis d'employer ce mot) par le remords des pensées et des désirs qu'il avait sans doute plutôt combattus que laissés vivre dans son cœur, mais cependant par lesquels il lui semblait avoir appelé de ses vœux l'épouvantable catastrophe qu'il était chargé maintenant d'apprendre à Charlotte. Il maudissait le sort étrange qui, après l'avoir rendu le confident de Guillaume, le rendait ensuite auprès d'elle le messager du malheur, et cependant n'avait-il pas accepté cette cruelle tâche, n'avait-il pas juré de l'accomplir et n'entendait-il pas encore distinctement dans les oreilles ces paroles de Guillaume, qui tant de fois y avaient retenti : « Vous pren-

drez garde, car elle m'aime et ce sera une terrible nouvelle ! »

Ce fut le souvenir de ces paroles qui le ramena à lui-même et lui fit comprendre la nécessité de songer au moyen de remplir son triste mandat, en ménageant le plus possible celle dont il eût acheté le bonheur au prix de sa vie.

Tout ce qu'il venait d'entendre serait, dans peu d'heures, su de tout le monde. Hier les journaux en parlaient déjà. Aujourd'hui, selon la coutume de Londres, ce seraient les crieurs publics ? Cette pensée le fit frémir, il chercha à se remettre, à réfléchir, à prendre un parti, et après quelques hésitations, il se decida enfin.

La nuit tout entière était passée. Le marquis vit paraître le soleil et attendit encore deux heures. Vers huit heures et demie, il descendit, ouvrit son bureau, y prit un paquet cacheté qu'il mit dans sa poche, et sortit.

Le jour s'était levé brillant et radieux. Charlotte était à sa fenêtre et regardait plus souvent le ciel et les arbres du jardin, que le livre qu'elle tenait à la main. Louise écrivait non loin d'elle à une table placée devant une autre fenêtre d'où l'on apercevait la porte d'entrée. La chambre où elles se trouvaient était simple, spacieuse, riante, et portait au plus haut point le cachet qui donne aux lieux la physionomie de ceux qui les habitent ; des livres en bon ordre rangés

sur plusieurs petites étagères suspendues aux murs, un beau crucifix en ivoire se détachant sur le papier bleu clair de la chambre et placé entre les deux petits lits; sous ce crucifix un prie-Dieu sur lequel deux personnes pouvaient s'agenouiller ensemble, des fleurs sur la cheminée et sur les tables, mêlant leur parfum à celui qui arrivait du jardin; tout dans cette chambre reposait et réjouissait l'âme et la vue, et c'était véritablement un lieu préparé pour l'étude et la piété, pour la jeunesse et le bonheur.

En ce moment on frappa et on sonna à la porte.

La jeune fille leva la tête et vit entrer le marquis : il donna un message au domestique qui était venu lui ouvrir, puis il s'adossa à la porte les bras croisés et attendit.

Louise avait beaucoup d'intelligence et de sang-froid accompagnés de l'oubli d'elle-même le plus complet. Cette disposition faisait qu'elle voyait juste et agissait vite toutes les fois qu'elle devinait pour les autres un besoin ou un danger.

Elle n'eut pas plutôt en ce moment jeté les yeux sur le marquis de Villiers, qu'elle se sentit saisie d'effroi. Le voyant de sa place très-distinctement, sans en être vue, elle remarqua son effrayante pâleur, l'altération de ses traits, l'expression morne de son visage, et ces circonstances, jointes à l'heure inaccoutumée de sa visite, prirent à ses yeux une significa-

tion sinistre. Elle sut cependant réprimer l'exclamation qui était déjà sur ses lèvres...

Deux pensées s'offrirent à la fois à son esprit : Charlotte dans la sérénité de son bonheur, et sa mère toujours souffrante et atteinte d'un mal que le moindre saisissement redoublait. Il fallait les épargner l'une et l'autre, si cela était possible.

Elle se leva.

En ce moment, un domestique parut. Avant qu'il eût le temps de parler :

— Faites entrer M. de Villiers dans la bibliothèque, dit Louise rapidement. Mon père est sorti, mais je descends à l'instant ; surtout qu'on n'entre point chez madame Perceval et qu'on ne la prévienne point de cette visite.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda alors Charlotte étonnée. Il y a donc quelque chose que tu sais et que tu ne me dis pas ?

— Non, dit Louise, je ne sais absolument rien, je te le jure. Et elle s'achemina vers la porte.

Arrivée là, elle s'arrêta, et poussée par un instinct qui était celui de la tendresse, elle revint près de sa sœur :

— Charlotte, lui dit-elle, ma chère Charlotte, je ne sais, mais le cœur me dit que nous allons apprendre un malheur... Prions Dieu de nous donner du courage pour tout ce qu'il voudra.

Elle embrassa Charlotte et sortit de la chambre. Mais ces mots ne furent pas inutiles. Comme on est quelquefois préservé de la mort par une branche d'arbre qui tout en blessant amortit une chute et fait arriver à terre meurtri, mais vivant, ces mots firent tomber Charlotte des hauteurs de sa sécurité dans un état d'appréhension vive, dont Guillaume devint sur-le-champ l'objet : la pensée se précipite toujours ainsi d'abord vers ce qu'elle a de plus cher, puis elle recule et passe par tous les degrés de la crainte et de l'espérance, redoutant tout, acceptant tout, hormis un seul malheur devant lequel tous les autres en ce moment ne sont rien.

La malheureuse Charlotte reculait ainsi devant la pensée de ce seul malheur, mais cette minute de préparation avait suffi peut-être pour empêcher le coup qui allait la frapper d'être mortel.

Louise resta hors de la chambre plus d'une demi-heure... Au bout de ce temps, la porte s'ouvrit doucement, elle reparut les yeux rouges, le visage d'une pâleur mortelle. Charlotte était à genoux devant le crucifix. En l'entendant, elle se leva vivement, et les deux jeunes filles se trouvèrent en face l'une de l'autre.

Charlotte regarda sa sœur et jeta un effroyable cri.

Louise la prit dans ses bras, la ramena vers le prie-Dieu, y tomba prosternée avec elle et ce fut là que

Charlotte reçut de ses mains le paquet cacheté qu'elle lui apportait; ce fut là qu'elle écouta le récit qu'elle venait lui faire, ce fut là enfin que les grandes eaux de la douleur passèrent sur sa jeune tête et la laissèrent pendant de longues heures étendue sans vie... Quand elle rouvrit les yeux, la nuit était presque venue. Au-dessus d'elle la blanche image du Christ se distinguait seule encore, et semblait jeter un regard de compassion divine sur l'enfant qui souffrait et pleurait à ses pieds!

« Il n'y a pas dans le cœur de plus effrayante rencontre que celle de la jeunesse et du désespoir, » a dit un écrivain de nos jours[1]. Effrayante en effet lorsqu'elle a lieu; mais tant que la lumière de la foi n'est point éteinte dans un jeune cœur, cette rencontre est impossible. La foi bénit et consacre cette difficile et douloureuse union de la jeunesse et du malheur, et parfois elle la rend indissoluble, car elle veut la durée, elle repousse l'oubli; elle est la gardienne des longs souvenirs comme des espérances immortelles, mais toujours elle écarte le sombre désespoir, hôte des âmes énervées et lâches. Le désespoir, escorté souvent de la folie et du suicide, mais plus souvent encore de la distraction effrenée, du mol oubli, et de la profanation de toutes les joies comme de toutes les douleurs du passé!

[1] Alfred de Vigny.

Ce désespoir n'approcha pas de l'âme de Charlotte. Du haut de cette croix, il tomba au contraire sur elle une de ces mystérieuses paroles qui pénètrent jusqu'au fond de l'abîme et y portent une consolation et presque une joie étrange, inconnue à la terre, et pour laquelle la terre n'a pas de nom. Mais ce langage terrible et divin ne se fait entendre qu'à l'heure de l'extrême désolation et lorsqu'il n'arrive plus au cœur brisé le plus lointain écho d'une consolation humaine.

VI

Nous avons peu de choses à dire sur l'année presque toute entière qui suivit ce jour. Rien en apparence ne changea dans la vie des habitants d'Elm Cottage après la mort de Guillaume. Aux yeux des indifférents, ce paisible intérieur demeura absolument le même, mais comme un paysage demeure le même lorsque s'en est retiré le soleil. Le sourire rayonnant de Charlotte, qui avait été pour eux la vraie lumière du foyer, était éteint sans retour. Après une longue maladie, ses forces étaient peu à peu revenues, ainsi

que sa beauté un moment altérée. Mais c'était une beauté transformée comme sa vie. Elle avait demandé à porter le deuil de Guillaume comme si elle eût été sa femme, et c'est ainsi qu'elle reparut pour la première fois aux yeux du marquis. La trouva-t-il moins charmante qu'auparavant? Cela est peu probable : le malheur de Charlotte devait plutôt augmenter la tendresse, le respect, la muette adoration dont elle était l'objet. Rien toutefois ne changea dans son attitude vis-à-vis d'elle. Rien non plus dans l'habitude de la voir tous les jours. Cette joie — la seule de sa vie — une seule parole peut-être eût suffi pour la lui faire perdre sans retour; aussi cette parole fut-elle soigneusement réprimée.

Henri Devereux, de son côté, continuait à venir tous les soirs : son amitié pour le marquis s'était beaucoup accrue encore depuis leur commune anxiété, et ils étaient aussi liés que le permettait la différence de leur âge et de leur position.

Charlotte ne chantait plus, mais elle aimait encore et plus que jamais la musique. Lorsque Louise se mettait au piano, elle l'écoutait de loin, assise dans l'ombre, afin qu'on ne vît pas couler ses larmes, Henri s'approchait alors parfois de Louise et demeurait quelques instants près d'elle. Lorsque cette conversation se prolongeait quelque peu, un éclair de joie traversait les yeux bleus de Charlotte. Un jour qu'il

en était ainsi, elle crut que le marquis l'avait remarqué, et elle l'interrogea du regard. — Elle aurait voulu qu'il encourageât sa pensée, mais le marquis lisait mieux qu'elle dans le cœur de Devereux ; il secoua la tête et fixa un instant sur Charlotte elle-même un regard qu'elle ne comprit pas, mais ce regard l'affligea en ne répondant pas comme elle l'aurait voulu à sa silencieuse demande, et sa tête soulevée un instant retomba tristement sur sa main.

VII

Depuis que le marquis de Villiers était en Angleterre, il avait toujours mené une vie fort solitaire. On ne l'avait vu en aucun temps fréquenter le monde, pas même ce monde d'exilés volontaires qui reconstruisaient loin de la France le grand monde détruit, et en conservaient l'image avec un soin à la fois puéril et touchant, ne reculant devant aucun sacrifice, acceptant sans honte vulgaire la pauvreté et toutes ses conséquences (hormis l'aumône demandée ou reçue), mais conservant intacts les habitudes, les traditions, les manières, ainsi que le langage du passé. On ai-

gnait parmi eux d'apprendre la langue du pays dans lequel le hasard de l'émigration avait conduit, de peur de perdre son accent français, ou même l'accent de la société dans laquelle on avait vécu, et l'on revint ainsi après vingt-cinq ans d'exil, parlant en effet un langage qui commençait déjà à s'oublier en France et qu'on n'y entend à peu près plus aujourd'hui : langage parfois incorrect, mais jamais vulgaire, rarement éloquent mais toujours noble, et qui, ce nous semble, caresse encore agréablement l'oreille lorsque par hasard on le retrouve chez les rares survivants de cette époque, comme ces vieux chants jacobites qu'aiment encore à entendre, aujourd'hui, les gens les plus indifférents, ou les plus étrangers au sentiment qui les inspira !

Personne ne remarqua les nouvelles habitudes du marquis, on ne le voyait guère moins que par le passé ; il continua à mener cette vie de délices et de tourments qui lui était devenue si chère, sans éveiller l'attention de personne. Ce n'était pas uniquement, du reste, le dangereux plaisir de contempler Charlotte qui l'attirait à Elm Cottage : la société de sa cousine lui était devenue aussi infiniment douce, et le docteur Perceval lui-même contribuait à lui faire aimer l'intérieur dont il était le chef. Depuis longtemps l'orgueilleux cousin de madame Perceval avait fait amende honorable de son éloignement pour l'é-

poux qu'elle avait accepté. Plus qu'un autre, il appréciait la valeur du mot *gentleman*, tel que les Anglais l'emploient, car, on le sait, ce mot, qui suppose toujours en France la noblesse du sang, a une acception beaucoup plus large en Angleterre, et s'applique à tous ceux que la nature ou l'éducation ont doués de cette noblesse de l'âme et du caractère qu'on leur reconnaît le droit et la puissance de créer. En ce sens, le docteur Perceval était un gentleman dans toute la force du terme. Sincère et fervent catholique, il portait de plus dans ses sentiments religieux le degré de vivacité qu'y ajoute toujours et partout la persécution telle qu'elle existait alors en Angleterre, sans adoucissement ni dans les lois ni dans les mœurs. Il s'était voué au soin des émigrés français, et surtout des pauvres prêtres échappés à la prison et au massacre, et il leur prodiguait des secours avec le respect dû à la foi confessée jusqu'au sang.

Mais tout catholique qu'il était, le docteur avait pour son pays natal un ardent et patriotique amour, et dans la générosité exercée à cette époque par tous ses compatriotes envers les émigrés, sans en excepter ceux qui étaient les ministres de la religion proscrite, il aimait à saluer l'aube d'une justice future sur laquelle il comptait et qu'il désirait avec ardeur pour l'honneur de sa patrie plus encore que pour celle de sa foi. Cette justice naissait en effet alors. Elle mit

peut-être à grandir plus de temps que ne l'imaginait le bon docteur, mais enfin lorsqu'elle eut vingt ans accomplis, elle parvint à faire entendre sa voix au sein du peuple britannique, et la liberté plaidant sa cause, elle la gagna. L'antique croyance reprit une place qui lui sera encore parfois disputée peut-être, mais qui ne lui sera plus jamais ravie.

Le docteur Perceval avait été un jour conduit par ses habitudes bienfaisantes dans le misérable réduit où la noble comtesse de Nébriant consumait en secret ses forces auprès de son enfant malade, travaillant la nuit et, du prix de son travail, cherchant à payer des remèdes qu'elle ne parvenait pas toujours à obtenir. Lutte fière et douloureuse, subie dans ce temps d'épreuves par un grand nombre de femmes nées au sommet des grandeurs et qui, en l'acceptant sans fléchir, se montrèrent presque toutes dignes des biens qu'elles avaient perdus.

Nous savons comment madame de Nébriant avait trouvé un protecteur et Charlotte un père, et ce qu'était devenue sous la bienveillante influence du docteur l'ensemble de cette existence au milieu de laquelle la pauvre enfant venait si jeune encore d'être visitée par la plus grande joie et par la plus grande douleur de ce monde.

VIII

Un jour le marquis en revenant chez lui après une courte absence reçut des mains de Thibaut un paquet de lettres et de cartes. Il regarda d'abord les cartes : l'une d'elles était de Henri Devereux, et il lut au bas ces mots écrits au crayon : « *Attendez-moi chez vous, j'ai à vous parler.* »

— M. Devereux a dit qu'il reviendrait dans une heure, dit Thibaut.

— C'est bien, j'y serai pour lui, dit le marquis, pour lui seul, ajouta-t-il, car il comprit bien que son jeune ami avait quelque chose d'important à lui dire, et il n'était pas exempt d'une certaine inquiétude sur ce que ce pouvait être.

Il jeta donc un œil distrait sur toutes ces lettres, n'ouvrant qu'un seul billet, sur l'adresse duquel il reconnut l'écriture de sa cousine ; il vit qu'elle l'invitait à dîner pour ce même jour, ce qui lui fit plaisir ; mais il ne put ouvrir ses autres lettres, car presque à l'instant, on frappa vivement à la porte et sans que Thibaut eût le temps de l'annoncer, Henri Devereux parut.

— Ah ! vous voici revenu ! s'écria-t-il en entrant. Dieu soit loué ! votre absence m'avait inquiété, et j'ai eu peur, oui peur, mon cher Villiers, de partir sans vous avoir revu.

— Partir ! s'écria le marquis, partir ! quand? pour où? pourquoi?

— Tenez, lisez, dit Henri.

Il donna une lettre au marquis, qui la lut d'un bout à l'autre. Cette lettre contenait l'offre d'un poste dans l'administration civile des Indes, poste qui ouvrait à Devereux une belle carrière, mais qui l'expatriait pour quinze ou vingt ans.

— Eh bien? dit le marquis.

— Eh bien ! j'ai accepté, je pars demain.

— Accepté ! dit le marquis avec surprise. Comment ! vous voilà parti, et parti pour quinze, pour vingt, pour vingt-cinq ans peut-être ! c'est-à-dire, même à votre âge, pour ce qu'on peut appeler la vie ! Henri, est-ce sérieux? ou badinez-vous?

— Non, dit Henri, je ne badine nullement, j'y suis décidé ; je n'ai plus rien à faire, ni en Angleterre, ni en Europe. J'ajoute que dans ce moment où je vous parle, il me semble ne plus rien avoir à faire sur la terre. Mais je comprends que ceci est une exagération et pourrait devenir pire que cela si je m'y laissais aller. Un homme a toujours quelque chose à faire de sa vie. Seulement, plus je partirai

vite et plus j'irai loin, plus je redeviendrai promptement capable de ce quelque chose.

— Partir demain! partir pour vingt ans! répéta encore le marquis.

— Eh qu'importe? répliqua Henri, je suis libre, très-libre, puisque j'ai pour unique parent en Angleterre un vieil oncle qui se soucie d'autant moins de moi que je suis son héritier... Voyez, Villiers, c'est précisément pour des gens comme moi que sont faites les belles carrières des Indes. Il faut, dit-on, pour cela, être actif, énergique, persévérant; je crois avoir toutes ces qualités autant qu'un autre. Mais j'ai de plus, une condition essentielle et qui manque à presque tous nos compatriotes.

— Laquelle?

— C'est de n'avoir point de *home*, mon cher ami! rien qui vous retienne, rien qui vous rappelle. Le *home!* vous comprenez ce mot, n'est-ce pas, Villiers, et vous savez tout ce qu'il renferme pour nous? de combien de grandes et de petites choses se forme le lien par lequel nous y sommes attachés? Le *home!* c'est la patrie, c'est le foyer, c'est la femme qui vous y attend ou qu'on espère y conduire, c'est le jardin, c'est la prairie, c'est la bruyère, à travers laquelle on a galopé tant de fois, dans la fraîcheur du matin, ou bien le soir, à l'heure où un bon feu et de bons amis vous attendent au retour. Le *home* d'un Anglais,

c'est tout cela et beaucoup plus que cela, mon bon ami... Vous voyez donc combien un homme comme moi doit se trouver heureux de n'en point avoir! C'est grâce à cette bonne fortune que vous apprendrez peut-être un jour que je suis mort, qui sait? juge ou même avocat général à Madras ou à Calcutta.

— Voyons, Devereux, dit le marquis, qu'est-ce que tout cela signifie? Dites-moi la vérité tout entière; vous n'êtes pas venu ici apparemment pour me la cacher. Qu'y a-t-il de nouveau? et pourquoi ce changement subit?

Henri resta un instant pensif, ouvrant et fermant un livre qu'il venait de prendre sur la table. Tout à coup il jeta le livre et regardant le marquis:

— Eh bien, mon cher ami, dit-il enfin, je vais vous le dire, car au fait je suis venu ici pour cela: écoutez-moi. J'ai eu, oui, sachez-le donc, j'ai eu l'insigne folie d'offrir ma main à une femme qui ne veut pas de moi.

Le marquis fit un mouvement.

— Vous?

— Oui, moi, cela vous étonne, n'est-ce pas? Qu'un homme qui n'est pas un enfant, qui prétend n'être pas un imbécile, puisse aller demander en mariage une femme à laquelle il n'a pas la plus lointaine espérance de plaire, une femme qui en a aimé un autre, qui l'aime encore, qui l'aimera

toujours, mort ou vivant, c'est du vertige, n'est-ce pas ?

Le marquis ne répondit pas.

Henri continua sans remarquer son silence

— Je me dis tout cela ; je le vois clair comme le jour, je l'ai même toujours vu, mais que voulez-vous? il y a des moments où le sens vous échappe. Elle semblait moins triste, nous étions dans le jardin, seuls par hasard, elle me parlait avec douceur et, malgré moi, sans savoir ce que je disais, ce qui remplissait mon cœur s'est trouvé sur mes lèvres. Voyez-vous, on finit à la longue par se lasser de feindre, de dissimuler, de se contraindre. Vous n'avez pas l'idée de ce que c'est. Aussi tenez, Villiers, voulez-vous que je vous le dise et le comprendrez-vous? ce serait à refaire que je le referais. Tout est fini, je le sais, je pars et je ne la reverrai jamais. Eh bien, je ne puis vous dire quel soulagement cela a été pour moi, quel bonheur je ressens encore maintenant, en songeant qu'elle sait tout, que je ne cache plus rien, et que j'ai pu, ne fût-ce qu'une fois, une seule dans ma vie, lui dire que je l'aime, que je l'ai aimée du premier jour, que je l'aimerai toujours !

Pendant qu'Henri s'exaltait en parlant ainsi, le marquis demeurait impassible; il avait la tête appuyée sur sa main, et l'écoutait sans le regarder.

— Et leur avez-vous annoncé votre détermination? dit-il enfin.

— Oui, hier au soir. J'avais reçu cette lettre depuis plusieurs jours et j'ai été à Elm Cottage après avoir envoyé ma réponse; ils ont tous eu l'air chagriné. Charlotte, qui se sentait la cause de cette résolution, était plus triste, plus abattue que nous ne l'avons vue depuis longtemps. Miss Perceval elle-même avait l'air plus grave, et il m'a semblé qu'en me disant adieu elle avait les yeux humides. C'est une si chère créature aussi que cette Louise!

Le marquis regarda en ce moment Henri. Il vit qu'il n'y avait pas dans son esprit le moindre soupçon d'un secret qu'il croyait avoir deviné, et il se tut, car il aurait cru en parlant manquer de respect à Louise et presque la trahir. Remis du premier trouble causé par la révélation qu'il venait d'entendre, il chercha d'abord à ébranler la résolution de son jeune ami, ce fut en vain. Henri s'était examiné, interrogé et condamné comme un juge ou plutôt comme un médecin qui voit d'un coup d'œil le degré du mal et l'opération nécessaire.

— Il ne s'agit, dit-il, que de souffrir et de savoir s'exécuter sans merci. — Souffrir horriblement, continua-t-il après un silence, et puis guérir, c'est là ce que je veux, et pour cela il faut une séparation qui ne soit pas un voyage, qui ne soit pas une absence,

mais qui soit l'abîme infranchissable, c'est-à-dire la distance et la durée. Il n'y a pas d'amour qui tienne à ce remède, soyez-en sûr; je sais bien que d'abord la distance au point de ne plus entendre prononcer son nom, la durée au point de se dire qu'on ne la reverra jamais, ce sera le fer et le feu sur la blessure; mais le fer et le feu guérissent enfin, et la cicatrice finit par se faire. C'est là-dessus que je compte.

— A cela je n'ai rien à répondre, dit le marquis, et si vous cherchez le repos par la voie de l'oubli, le chemin que vous prenez est, je le crois bien, celui où vous êtes le plus sûr de le retrouver.

— Il ne s'agit pas seulement du repos, dit Henri, il ne s'agit pas de guérir pour ne plus souffrir, mais de guérir pour pouvoir agir. L'action, c'est le devoir, c'est la vie; à tout prix il faut en demeurer ou en redevenir capable. Dussé-je mourir à la peine, je n'aurais fait qu'une chose raisonnable en m'arrachant de force à l'inaction mélancolique dans laquelle je vais tomber si je reste ici, et à laquelle je me regarderais comme un lâche de céder.

Pendant tout cet entretien, Henri avait eu à son insu vis-à-vis de son interlocuteur l'attitude de ce jeune duc de Rothsay, que Walter Scott nous dépeint une badine à la main, près de son favori blessé. Chaque mouvement de la badine semble à celui-ci dirigé contre sa blessure vive et saignante! et cette main

imprudente et légère lui inflige sans le savoir une espèce de torture. Le marquis se sentait de même atteint à chaque mot, et souffrait un inexprimable malaise.

— Pour vous, dit-il enfin, qui voulez guérir, qui voulez vivre, pour vous qui êtes jeune et qui avez une patrie, le remède violent que vous allez employer est sans doute le meilleur, et décidément, je vous comprends et je vous approuve. Mais supposez un homme qui n'ait point cette volonté de guérir et de vivre, qui n'ait plus la jeunesse qui donne le besoin d'action, ni la patrie qui lui donne un but, il aurait bien, je pense, le droit de dire comme dans cette romance nouvelle que Louise nous chantait l'autre jour :

Ah! gardez-vous de me guérir :
J'aime mon mal; j'en veux mourir!

et ne serait point un lâche pour cela.

Il se leva en disant ces mots, mais bien qu'il eût cherché à les accompagner d'un sourire, il y avait sur ses traits une telle expression de souffrance et ces paroles mêmes étaient si singulières, qu'Henri en fut un instant surpris. Mais il pensa que, sans le vouloir, il avait réveillé chez le marquis la douleur chaque jour croissante de l'exil. Cette pensée l'empêcha de donner un autre sens aux paroles qu'il venait d'entendre, et ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il

les compril, mais alors le temps et la distance les avaient depuis longtemps séparés.

IX

L'heure était assez avancée lorsque Henri quitta le marquis, et celui-ci n'eut que le temps de faire à la hâte sa toilette et de se jeter dans un de ces lourds « *hackney-coaches* » qui, à cette époque, servaient plutôt à préserver les piétons de la poussière ou de la boue du chemin qu'à le leur faire parcourir plus vite. Chemin faisant, le marquis se plongea dans les réflexions que devait faire naître l'entretien qu'il venait d'avoir. Il lui semblait assurément singulier de se trouver ainsi pour la seconde fois le confident des sentiments dont Charlotte était l'objet, et quoique le départ d'Henri n'eût aucune ressemblance avec celui de Guillaume, il y avait néanmoins en ce qui le concernait une singulière coïncidence. Au fond de son cœur, ce qui résultait de la conversation qu'il venait d'avoir, c'était un grand soulagement : plus d'un an s'était écoulé maintenant depuis la mort de Guillaume, et, bien que le marquis fût persuadé que Charlotte

n'aurait jamais pour aucun autre un sentiment égal à celui qu'elle avait ressenti pour son jeune fiancé, il s'était demandé parfois si le jour où elle s'apercevrait du dévouement silencieux d'Henri, cette découverte, jointe à toutes les qualités qu'elle lui reconnaissait, ne suffirait pas pour la décider à lui accorder sa main. Or, c'était là pour le marquis une question redoutable; il se sentait donc le cœur allégé en pensant au refus qui motivait le départ d'Henri, et Charlotte, lorsqu'il la revit, lui en sembla encore plus belle et plus charmante.

A son arrivée, Louise n'était pas dans la chambre. Le seul convive, hormis le marquis, était ce jour-là un jeune prêtre français qui, soigné jadis et sauvé comme tant d'autres par le docteur, demeurait son obligé et son ami et était de temps à autre son commensal. Il se nommait l'abbé Gabriel de Mérian, mais on le nommait habituellement l'abbé Gabriel.

On se mit à table, la place de Louise restant vide en face du marquis : la pauvre fille, se dit-il, n'aura pas eu envie de nous montrer ses yeux rouges, mais bientôt la porte s'ouvrit, et Louise, après s'être excusée d'être en retard, vint tranquillement prendre sa place à table. Le marquis évita d'abord discrètement de la regarder, ce ne fut que lorsqu'il fut sûr de n'être pas remarqué, qu'il leva les yeux sur elle, et vit alors un visage un peu plus pâle que de coutume, mais

parfaitement calme et ne portant aucune trace de douleur immodérée ou d'agitation récente. Sauf quelques accès de silence plus longs que d'habitude, sauf le vif mouvement avec lequel en rentrant dans le salon elle avait fermé le piano et soufflé les lumières qu'elle y trouva préparées comme à l'ordinaire, rien, absolument rien, n'indiquait chez Louise les émotions supposées par le marquis et qui lui avaient inspiré pour elle tant d'intérêt et de sympathie.

— Je me serai trompé, apparemment, se dit-il, j'en suis bien aise.

Si quelques heures plus tard, il eût entendu Louise dire tout haut la prière *pour les voyageurs*, il eût peut-être remarqué que sa voix tremblait et que l'accent de cette prière avait quelque chose d'inusité. Mais elle ne fut entendue que de l'amie qui priait près d'elle et de Celui auquel elle s'adressait et qui, l'œil ouvert sur toutes les deux, les vit pleurer cette nuit-là, chacune de leur côté, sans se parler l'une à l'autre de ce qui faisait couler leurs larmes.

En attendant, le marquis se sentait d'assez bonne humeur et faisait de son mieux pour animer la conversation, qui languissait un peu entre le docteur et l'abbé. Celui-ci semblait complétement absorbé par la lecture d'un journal qui se trouvait sur la table.

— Monsieur l'abbé est bien attentif, dit enfin le marquis, qui remarqua cette attitude; il n'a pas l'air

disposé à discuter avec nous aujourd'hui et à nous prouver, comme l'autre jour, que tout en ce monde est absolument pour le mieux et que je dois des grâces infinies à ceux qui ne m'ont pas guillotiné, par défaut de consentement de ma part. Quant à lui, il a été bel et bien massacré, mais comme il n'est pas mort, il ne trouve pas que cela vaille la peine d'en parler...

Le jour du massacre des Carmes, l'abbé Gabriel était en effet tombé blessé et évanoui sous un monceau de morts. Sauvé ensuite par un miracle et amené à Londres, il aurait pu rentrer plus tard dans le monde, car il était libre encore, mais il était demeuré fidèle à sa haute vocation, et le sacerdoce lui avait été conféré dès que, remis de ses blessures, il s'était senti capable d'en exercer les fonctions.

Il leva la tête et sourit : ce sourire et l'expression angélique du regard rendaient remarquable un visage dont tous les traits, du reste, étaient ordinaires.

— Vous avez raison, monsieur le marquis, je le reconnais, je n'en veux à personne, c'est un défaut que j'ai, j'en conviens, et je veux tâcher de me corriger... Mais que voulez-vous ! il y a toujours quelques paroles qui frappent plus que d'autres un homme qui lit l'Évangile ; pour moi, voici celles qui me reviennent le plus souvent à l'esprit : *Pardonnez-leur, mon Dieu ! ils ne savent ce qu'ils font.* Lorsque je songe

au jour où cette parole fut dite et à celui qui la proféra, alors tout ressentiment contre ceux qui ont attenté à ma chétive existence s'évanouit, et je ne leur en veux plus même assez pour avoir à leur pardonner.

Le marquis se tut un instant, peut-être involontairement attendri, mais il reprit bientôt.

— Avec cette belle manière de raisonner, mon très-cher abbé, il n'y aurait plus de bien ni de mal, on ne pourrait plus détester personne, on ne pourrait plus même penser qu'un coquin est un coquin, un misérable un misérable, et qu'un Bonaparte est un...

— Doucement, doucement! dit le docteur; M. l'abbé ne vous laissera pas dire beaucoup de mal, même de Bonaparte.

La figure du marquis se rembrunit.

— Ne pas dire de mal de Bonaparte, s'écria-t-il! j'espère que vous badinez, mon cher docteur, et que M. l'abbé n'étend pas jusque-là les conséquences de sa thèse miséricordieuse. Il sait ce qu'il fait, celui-là, je pense, continua-t-il entre ses dents; il serait difficile d'imaginer qu'il pèche par ignorance.

L'abbé Gabriel aurait voulu battre en retraite sur-le-champ; il lui dit cependant avec une douce gravité :

— Je bénis la main quelle qu'elle soit qui a rouvert à mon Dieu ses temples profanés et déserts.

— Et la main qui ensanglante aujourd'hui l'Europe, la bénissez-vous aussi?... répondit le marquis avec amertume.

L'abbé baissa les yeux et repoussa le journal qui était encore sous sa main.

— Non, dit-il, non, Dieu m'en est témoin, et lorsque, malgré moi, comme tout à l'heure, je me sens ému et entraîné par le récit d'une bataille, je me le reproche et il me semble avoir manqué à un des devoirs imposés par l'onction sainte.

— Il y a donc encore eu une bataille? interrompit le marquis.

— Oui, une grande et formidable bataille.

— Ah! et où cela?...

— Mais, pas loin d'Austerlitz, à ce qu'il paraît.

— Austerlitz! dans quel coin cela se trouve-t-il?... Est-ce une ville? un village?

— C'est un château en Moravie, je crois, dit l'abbé... L'emp... Bonaparte s'y trouvait la veille ou le lendemain de la bataille.

— Qui a jamais entendu parler de ce lieu-là? dit le marquis avec une humeur croissante.

— Je crois, répondit doucement l'abbé, qu'on n'en oubliera plus le nom après ce qui vient de s'y passer.

— Et c'est sans doute encore une défaite? dit le marquis d'un air sombre.

L'abbé Gabriel eut d'abord l'air surpris :

— Une défaite ! s'écria-t-il ; puis il se reprit et dit : Ah ! oui, une défaite si vous voulez... c'est-à-dire une nouvelle victoire des Français.

Le marquis s'approcha de la table, s'empara du journal et le lut en silence ; puis il le jeta au docteur et demeura plongé dans un abattement qui dura toute la soirée.

C'était un triste sentiment que le sien, et aujourd'hui que le temps a marché, il nous semble presque révoltant parce qu'il est devenu impossible ; mais, aux yeux du marquis de Villiers, la gloire de la France à cette époque était radicalement entachée comme le serait l'héroïsme d'une femme adultère. La France infidèle à son roi n'était plus pour lui en position d'être grande ou glorieuse ; et chaque pas de sa marche triomphante était regretté sans scrupule, comme retardant son retour vers le chemin hors duquel toute victoire lui semblait illégitime et toute gloire suspecte.

X

Le marquis rentra d'une humeur massacrante, et dès qu'il aperçut Thibaut tenant à la main les mê-

mes lettres qu'il lui avait déjà remises le matin, il lui demanda avec impatience pourquoi il l'importunait ainsi, et lui ordonna de le laisser en paix. Thibaut ne souffla mot; il déposa tranquillement les lettres sur la table de la chambre à coucher, où son son maître était monté sur-le-champ, et l'aida en silence à se déshabiller. Mais, au moment de quitter la chambre, il dit:

— Je portais en bas à monsieur le marquis les lettres qu'il avait oubliées ce matin, parce que dans le nombre il y en a une de France, et je pensais que peut-être monsieur le marquis l'ouvrirait avant de monter.

Le marquis se repentit sur-le-champ de son injustice.

— Êtes-vous fatigué, Thibaut? dit-il d'un tout autre son de voix.

— Non, monsieur le marquis.

— Eh bien! allez-vous coucher. Bonsoir, Thibaut.

— Monsieur le marquis est bien bon. Bonsoir, monsieur le marquis.

Cette réparation tacite faite à son excellent serviteur et la porte fermée, le marquis saisit vivement le paquet de lettres demeuré sur la table.

Une lettre de France! il y avait trois ans qu'il n'en avait reçu. Il la chercha avec empressement, et dès qu'il l'aperçut, en brisa le cachet avec tant de vi-

vacité qu'il ne remarqua pas que ce cachet était noir. Il lut :

« Monsieur le marquis,

« C'est avec une profonde douleur que j'ai à vous transmettre la nouvelle de la mort de M. le vicomte de Thénin... »

La lettre lui tomba des mains. Ce nom et ce titre étaient ceux de son frère, mais depuis quinze ans il ne les avait ni vus ni entendus... Sur sa demande expresse, jamais dans les lettres qui de temps en temps lui parvenaient, ce frère jadis si cher n'était nommé. Le marquis cherchait à l'oublier et croyait presque y être parvenu, mais il se faisait illusion et faisait en même temps injure à son propre cœur.

Il relut les mots qu'il venait de lire et s'arrêta une seconde fois... Toute sa tendresse refoulée depuis tant d'années sembla tout d'un coup refluer vers son cœur et le suffoquer. Après avoir si longtemps oublié le passé et méconnu son frère dans le soldat de la France révoltée, il ne se souvenait plus que de leur enfance, de leur jeunesse, de leur intimité si rare alors entre deux frères, et qui avait été telle qu'elle avait contribué à lui rendre tout autre ami importun...

Il se renversa dans son fauteuil, et sans chercher à s'en défendre, sans rappeler aucun des souvenirs qui tant de fois lui avaient semblé justifier sa

sévérité envers son frère, il s'abandonna sans contrainte à la douleur qui réveillait dans son cœur la tendresse du passé et il s'y abandonna avec une sorte de douceur. Le nom de « Roger, » qu'il n'avait pas prononcé depuis qu'ils s'étaient séparés, il le répétait maintenant avec l'accent des anciens jours... et sous l'influence de cette vive et douloureuse émotion, peut-être entendit-il au fond de son âme le murmure d'une de ces voix divines auxquelles toutes les passions imposent silence (non-seulement les passions viles, mais celles auxquelles les nobles cœurs eux-mêmes donnent accès), lui reprochant doucement d'avoir permis aux opinions violentes et passagères de ce monde de l'emporter en lui sur l'affection sainte, et d'en briser le lien volontairement et avant l'heure.

Il se passa quelque temps avant qu'il pût achever la lecture de sa lettre; il la reprit et la lut tout entière :

« Monsieur le marquis,

« C'est avec une profonde douleur que j'ai à vous « transmettre la nouvelle de la mort de M. le vicomte « de Thénin. Il a péri glorieusement dans la grande « bataille qui vient de se livrer. J'ose espérer que « cette circonstance ne sera pas à vos yeux un grief « de plus contre sa mémoire, et je me refuse à croire « que vous me reprochiez aujourd'hui d'enfreindre

« la défense que vous m'avez faite de vous nommer
« celui qui n'est plus.

« Vous n'ignorez pas, monsieur le marquis, que,
« bien que devenu il y a douze ans héritier de vos
« biens (que la loi eût sans cela confisqués comme
« appartenant à un émigré), jamais M. de Thénin n'a
« voulu toucher la moindre partie des revenus de ces
« mêmes biens, et, depuis son entrée dans l'armée,
« il a même refusé d'accepter la part qui lui revenait
« de votre fortune. Il a vécu et il est mort en soldat :
« Ma solde me suffit, » me disait-il ; « mon frère
« retrouvera intact le patrimoine de nos pères, et
« n'aura pas le déplaisir de penser que la révolution
« en a touché une obole ; en cela du moins, il ne lui
« aura pas été inutile d'avoir eu un frère républicain.
« Ces mots, il me les disait en riant, mais sa déter-
« mination était sérieuse, et il n'en a jamais changé.

« Lorsque la loi permit, il y a trois ans, aux émi-
« grés de rentrer en France et de reprendre posses-
« sion de ceux de leurs biens qui n'auraient pas été
« vendus, je vous écrivis pour vous dire que dès lors
« tout [illegible] dispos[illegible] je faisais par ordre
« de [illegible] ommer, puisque
[illegible] nsieur le
[illegible] ieux de-
[illegible] Je vous
[illegible] en France,

« ne fût-ce que pour faire acte de présence et pour « me donner les autorisations nécessaires afin que je « puisse continuer, si tel est votre désir, à adminis- « trer vos biens comme je l'ai fait jusqu'à ce jour, « d'après le vœu de M. de Thénin, et par amitié pour « lui, mais dans votre intérêt plus que dans le sien.

« Agréez, monsieur le marquis, l'assurance de « mon profond respect, ainsi que celle de mon sin- « cère et inaltérable dévouement.

« PIERRE SÉVERIN. »

Le marquis fut pendant quelques jours dans un tel accablement, qu'il ne put sortir de chez lui. Il écrivit à madame Perceval, lui annonça la perte qu'il venait de faire et lui parla de son frère comme si aucun dissentiment n'eût existé entre eux.

Lorsqu'il retourna à Elm Cottage, il apporta les lettres qu'il avait reçues, les donna à lire à madame Perceval; il parla de leur contenu devant Louise et Charlotte. Le nom de son frère, qu'il évitait naguère de prononcer, était maintenant sans cesse sur ses lèvres, et autant que cela était en son pouvoir, il alla même jusqu'à parler en termes modérés de la funeste résolution qui les avait séparés sans retour.

— Et qui est ce Pierre Séverin qui aimait tant votre frère? dit madame Perceval.

— Pierre Séverin? répondit sans hésiter le mar-

quis, c'est le plus intelligent, le plus honnête, le plus noble de tous les hommes.

Grande surprise de la part des trois femmes présentes, car elles n'étaient point accoutumées à entendre le marquis prodiguer les louanges à qui que ce fût, et ici il s'agissait d'un homme qui évidemment avait d'autres opinions que les siennes; cette circonstance rendait l'éloge beaucoup plus singulier. Aussi madame Perceval ne put-elle s'empêcher de s'écrier :

— Mais n'était-il pas du bord de ce pauvre Roger?

Le marquis se tut un instant, comme si on lui rappelait ce qu'il aurait voulu oublier lui-même, mais enfin il dit :

— Oui, cela est malheureusement vrai, Pierre Séverin a toujours été un rêveur, chose étrange pour un homme d'ailleurs dans l'occasion si énergique et si actif. Il était l'ami intime de Roger, et, quoique le plus jeune de beaucoup, il exerçait sur lui une grande influence. Il se peut que ses dangereuses illusions au début de la révolution aient contribué à la fatale résolution de Roger. Mais enfin, vous le savez, je n'étends pas à tous les mêmes obligations; ce qui me semblait être pour le vicomte de Thénin un acte déshon... (il se reprit) un acte condamnable, j'étais dès lors disposé à l'excuser chez Séverin. Un homme, même, comme lui, d'une ancienne famille de robe,

n'est pas attaché au trône par les mille liens que ne peuvent briser ceux qui ont dans les veines le sang de ses défenseurs jurés. D'ailleurs, dès que l'utopie commença à prendre corps sous la forme que nous savons, il quitta Paris, abandonna le barreau, où il avait déjà brillamment débuté, et se retira aux environs de Villiers, dans la petite ville de M..., où il se fit le hardi défenseur de tous ceux que poursuivaient l'iniquité et la barbarie des lois alors en vigueur. A ce métier-là, il devint promptement suspect, fut mis en prison et eût été indubitablement expédié comme tant d'autres, si Roger n'eût réussi à le sauver, et pour le préserver des dangers que sa générosité et son courage lui auraient sans cesse fait courir, il l'envoya à Villiers, dont la loi l'avait fait propriétaire, prétendant que Séverin était l'administrateur de ses biens. Séverin prit le prétexte au sérieux, et il les a si bel et bien administrés depuis, que si jamais je rentre dans mes foyers je m'y retrouverai plus riche que je ne l'ai jamais été... Bref, c'est la perle des honnêtes garçons, avec cela intelligent, studieux, savant même, je crois, et plus que brave, courageux de toutes les manières dont on peut l'être.

Ce panégyrique devait naturellement faire bien accueillir celui qui en était l'objet. Aussi Pierre Séverin le fut-il lorsque peu après il arriva en Angleterre : le marquis s'était refusé avec roideur à profiter

des lois qui permettaient aux émigrés de rentrer en France, et Séverin, las d'inutiles instances, se décida enfin à tenter lui-même un voyage dont le retour n'était pas sans péril. Il parvint toutefois à l'effectuer, et après deux mois de séjour en Angleterre, il repartit pour la France, emportant de ses visites à Elm Cottage un long souvenir et une secrète espérance dont il attendit du temps et de sa constance la réalisation.

XI

Près de quatre années s'étaient écoulées depuis ce qui précède, et l'affaiblissement graduel de la santé de sa mère marquait seul pour Charlotte le cours du temps, lorsqu'un malheur imprévu et soudain vint frapper ce triste et paisible intérieur. Le docteur Perceval consacrait son temps et ses soins, cette année-là, aux soldats que l'armée anglaise renvoyait malades ou mourants des champs pestiférés de Walcheren. Dans l'exercice de ce pieux devoir, il fut atteint lui-même de la contagion, et il expira en quelques heures.

Cet événement était survenu depuis environ six

semaines, lorsqu'en arrivant un jour comme de coutume à Elm Cottage, le marquis fut prévenu que sa cousine désirait lui parler et lui demandait de monter dans sa chambre, où elle était retenue depuis plusieurs jours.

A sa vue, il fut si effrayé de son changement, qu'il ne put le dissimuler.

Madame Perceval sourit tristement en lui donnant la main.

— Mon pauvre Gaston, lui dit-elle, vous voilà bien chagriné de me trouver si bas.

Le marquis prit sa main brûlante et amaigrie, et la baisa avec respect.

— Vous avez désiré me parler, dit-il, et me voici tout entier à vos ordres... Mais pourquoi ne pas attendre que vous soyez un peu moins faible ?

— Non, non, dit avec agitation madame Perceval, je n'ai pas de temps et je n'ai pas de forces à perdre... j'en ai cependant un peu plus que vous ne croyez.

Elle se souleva et s'assit sur le canapé où elle avait été couchée jusque-là, et continua :

— Ce que j'ai à vous dire est si grave, si extraordinaire peut-être, que je ne puis le remettre d'une heure, il y va de la paix de ce qui me reste de vie, il y va de celle de ma mort. Je ne serai tranquille qu'après que vous m'aurez entendue.

Le marquis la regardait en silence, effrayé de sa faiblesse, plus effrayé de son agitation.

— Parlez, parlez, lui dit-il enfin doucement, en s'asseyant près d'elle, je vous écoute et je vous prie d'avance de me regarder comme l'homme du monde qui vous est le plus entièrement dévoué... à vous et aux vôtres.

— Je le crois, répondit-elle, je le crois et je vais vous le prouver. Écoutez-moi donc, Gaston, c'est de Charlotte que je veux vous parler..

Le marquis tressaillit.

— Jusqu'au jour où mon dernier malheur m'a frappée, je vous l'avoue, tout en gémissant sur la vie brisée de ma pauvre enfant, je n'avais à son sujet aucune anxiété, je me sentais mourir (car il y a bien longtemps que je sais ce qui en est), mais j'étais tranquille; je laissais Charlotte ainsi que Louise sous la protection d'un père, et il me semblait n'avoir même rien à dire, rien à recommander, j'étais sûre de sa tendresse et de sa sagesse et je trouvais inutile de les attrister en leur parlant de ma mort! Pourquoi l'aurais-je fait? qu'avais-je à dire à celui qui mieux que moi savait penser, savait agir pour elles et pour moi?

Elle s'arrêta un instant pour essuyer ses yeux remplis de larmes. Le marquis l'écoutait avec une attention profonde et attendrie. Elle reprit :

— Mais depuis un mois ! ah ! grand Dieu ! que j'ai souffert, car tout d'un coup j'ai senti renaître le désir, je dirai presque la nécessité de vivre... ô Gaston, cette épreuve a été cruelle et je dois bénir Dieu d'avoir alors permis que l'abbé Gabriel fût près de moi, il a su me calmer... il a obtenu de moi d'abandonner mon enfant à Dieu, et enfin il m'a convaincue, oui, convaincue jusqu'à me rendre presque entièrement la paix, que l'orpheline gardée par lui sera bien gardée !

Elle s'arrêta encore.

— Je ne sais si Dieu a voulu me récompenser de cet abandon que je lui faisais de l'angoisse de mon cœur, mais à peine m'étais-je résignée à la pensée de laisser ma pauvre enfant seule et sans aucun appui dans le monde, qu'une idée s'est offerte à mon esprit, qui depuis cet instant ne l'a plus quitté, et quoi qu'il en arrive, quoi qu'il m'en coûte même, je veux vous la dire simplement, et vous me répondrez de même.

Elle leva sur lui ses grands yeux creusés par la souffrance, et, le regardant en face, elle lui dit après avoir encore hésité un instant :

— Gaston, voulez-vous épouser Charlotte ?

Si le marquis de Villiers avait reçu un coup de feu dans la poitrine, il n'aurait pas ressenti une plus violente secousse. L'inaccessible objet de ses rêves lui semblait tellement hors de la région des choses

possibles, que rien de ce que madame Perceval avait dit jusque-là ne l'avait préparé aux paroles qu'il venait d'entendre. Il devint mortellement pâle et, pour cette fois, son cœur battit si violemment, qu'il lui fut impossible de proférer une parole. La contrainte si longue et si entière qu'il s'était imposée était devenue pour lui une seconde nature. La transition était trop brusque, ce qu'il ressentait était un sentiment plus voisin de la douleur que de la joie. Il regarda sa cousine sans lui répondre, et ce silence dura si longtemps, qu'elle se méprit sur sa cause... Une faible rougeur passa sur son visage.

— Pardonnez à une pauvre mère, Gaston, dit-elle; je me sens tant de confiance en vous que j'en ai peut-être abusé... mais que voulez-vous? je vous avoue que ma Charlotte m'avait paru si charmante, qu'il m'avait semblé impossible de la voir souvent sans l'aimer.

Sans l'aimer! pauvre madame Perceval, elle aurait éprouvé une inquiétude d'une autre sorte si elle avait deviné quel écho répondait à ses paroles dans le cœur de celui qui l'écoutait, et elle aurait peut-être pressenti alors qu'elle préparait à sa fille un avenir moins calme qu'elle ne le supposait.

Le marquis, peu à peu et avec un très grand effort, redevenait maître de lui; cependant ce fut encore d'une voix très-altérée qu'il dit :

— Mais... mais Charlotte elle-même consentirait-elle à ce que vous proposez?

— Je ne vous dirai certainement pas, répondit sa cousine, que Charlotte ait de l'amour pour vous; mais ce qu'elle a, c'est comme vous-même pour elle, j'en suis certaine, une sincère et cordiale amitié; et aujourd'hui c'est bien plutôt ce sentiment-là qu'elle désirerait inspirer qu'une passion à laquelle elle ne pourrait plus répondre.

Ces paroles passèrent comme une froide lame d'acier à travers toutes les émotions qui bouillonnaient dans l'âme du marquis.

Il répondit toutefois d'une voix que l'émotion rendait presque méconnaissable :

— Ma cousine, je n'ai pas besoin de vous dire que vous me faites entrevoir une pensée que je n'eusse jamais osé concevoir... Quant à mes propres sentiments, il n'est pas nécessaire d'en parler, ceux de Charlotte seuls doivent être consultés... mais si vous croyez vraiment qu'elle consente à accepter ma main, si vous le croyez, je n'ai à vous répondre qu'une seule chose, c'est que ma main, c'est que ma vie sont à elle... Mais il faut que la décision vienne d'elle, *d'elle seule!*

Il se leva et sortit comme s'il eût marché en rêve. Madame Perceval le suivit des yeux avec un doux et bienveillant sourire. Elle se souvenait en ce moment

de l'antipathie pour le mariage attribuée jadis au marquis, et elle crut que son hésitation et son trouble n'avaient pas d'autre motif. Mais comme cependant ses dernières paroles ne lui laissaient aucun doute sur son plein acquiescement, elle se sentait heureuse et soulagée d'une grande crainte, car elle avait interrogé sa fille avant de parler au marquis et elle ne craignait de sa part aucun obstacle sérieux au projet qu'elle avait formé.

Rien n'avait jamais pu cicatriser la blessure de ce jeune cœur, et Charlotte eût refusé toute union qui lui eût été offerte au nom d'un sentiment qu'elle se sentait désormais incapable de ressentir. Mais donner sa main à un homme assez âgé pour être son père, et qui n'aurait sans doute pour elle que cette sorte d'affection à laquelle elle était toute disposée à répondre, c'était une destinée que Charlotte acceptait sans trop de répugnance. Elle sentait que non-seulement pour elle-même, mais pour sa Louise, elle ne pouvait pas avoir de protecteur plus noble et plus sûr que le marquis de Villiers; puis l'inquiétude sur son sort aggravait évidemment la maladie de sa mère: elle eût fait à son repos bien d'autres sacrifices.

— Quant à moi, disait-elle à Louise, ce ne sera pas du bonheur, mais ce sera du repos et des devoirs qui rempliront ma vie et même qui la rempliront de bien assez de joies, car après tout, Louise, ce bon-

heur de la terre tant désiré, tant poursuivi, vaut-il la peine de l'être! Le mien s'est brisé quand à peine je l'avais entrevu... Mais ces grandes joies complètes et effrayantes ne sont-elles pas toujours menacées? Et quelles proportions y a-t-il, grand Dieu! entre elles et la douleur qui les suit lorsqu'elles nous sont ravies!

Elle frissonna et cacha un instant sa tête entre ses mains, l'affreux souvenir se dressant devant elle. Mais bientôt relevant vers le ciel un regard ferme et serein, elle reprit, après s'être essuyé les yeux :

— Je t'assure qu'il y a des moments où je me trouve heureuse, oui, heureuse de voir tout cela si clairement à vingt ans!

Le rude chemin du malheur l'avait fait parvenir vite à ce point où la vie apparaît dans sa vérité, c'est-à-dire « pas toujours heureuse, mais toujours belle, » et par là même sévère, car « la sévérité n'est-elle pas un des caractères de la beauté sous sa forme la plus haute[1]? »

Charlotte comprenait cela avant l'âge, et elle eût été aussi heureuse qu'elle était sage, si celui auquel elle allait unir son sort eût été aussi calme et aussi sensé qu'elle-même.

[1] Madame Swetchine.

XII

Le jour où elle parut en blanc costume de mariée, Charlotte était cependant d'une pâleur mortelle : un déchirant et tendre souvenir, réveillé avec ardeur dans ce cœur de vingt ans, l'avait, à l'aube de ce même jour, presque fait hésiter encore. Mais la douce et compatissante autorité de l'abbé Gabriel avait raffermi son courage, et lorsque, deux heures après, elle reçut de sa main la bénédiction nuptiale, la prière lui avait rendu la fermeté et la paix.

Au retour de l'église, sa mère (qui n'avait pas pu l'accompagner à l'autel) n'aperçut sur son beau visage aucune trace de larmes. Le regard ému de son époux ne rencontra dans ses yeux aucun indice du regret qu'il y cherchait avec une inquiète jalousie, et rien ne vint troubler pour lui la félicité inespérée de ce jour.

La mort de madame Perceval suivit de près leur union. Les nouveaux époux s'établirent alors au bord de la mer, dans une habitation solitaire, où ils passè-

rent les premières années de leur mariage, qui furent aussi les dernières de leur séjour en Angleterre. Les événements commençaient à donner raison au marquis de Villiers, et le jour attendu par lui avec une espérance si obstinée se leva enfin. Après vingt-deux ans d'exil, il put reprendre le chemin de sa patrie, et, plus heureux que beaucoup d'autres, il rentra dans le château de ses pères, où, grâce à la générosité de son frère et au dévouement de son ami, il trouva à peine quelque trace de la secousse violente dont le sol tremblait encore. Tandis que la France était partout jonchée de ruines mêlées à des reconstructions qui (tant qu'elles sont incomplètes) ressemblent à d'autres ruines plus tristes que les premières, les vieux murs du château de Villiers avaient gardé leur aspect féodal, les belles tapisseries du salon étaient intactes, les grands portraits des ancêtres étaient demeurés à leurs places, en dépit des noms illustres inscrits sur leurs cadres et du blason qui les ornaient. En un mot, Pierre Séverin y avait défendu partout le passé comme l'avenir avec un soin qui semblait tenir à la fois du respect d'un fils et de la prévoyance d'un père !

Il fallait donc reconnaître que si la Providence avait été sévère au début de la vie du marquis de Villiers, elle compensait aujourd'hui ses rigueurs par une abondance de biens : il revenait dans sa patrie, qu'il

avait pu craindre de ne jamais revoir ; il y revenait avec son roi, dans l'ivresse de cette joie patriotique qui est l'une des plus ardentes émotions qu'il soit donné au cœur humain de ressentir.

Il ramenait, comme maîtresse et reine de son antique manoir, celle qu'il avait aimée en silence dans la pauvreté de l'exil, sans avoir jamais osé prévoir la réalisation du rêve qui s'accomplissait aujourd'hui.

Il y ramenait avec elle l'enfant héritier de ses biens, dont la naissance avait comblé, trois ans auparavant, toutes les joies de son cœur, comme elle complétait aujourd'hui toutes celles de son orgueil !

De son côté, lorsque la marquise de Villiers passa pour la première fois le seuil de cette belle demeure, appuyée sur son mari, tenant son fils par la main, accompagnée de Louise et précédée de l'ami qui leur avait préparé un tel retour, son sort semblait être non moins digne d'envie.

Pourquoi donc de temps à autre, une ombre passait-elle sur ce front pur ? Pourquoi une inexplicable inquiétude troublait-elle parfois ce regard limpide ?

Avant de nous l'expliquer, nous les suivrons dans la vaste salle à manger, où les lustres suspendus au plafond et le feu petillant au foyer répandent ensemble une joyeuse lumière : la table est brillamment servie, et, assis en face l'un de l'autre, le marquis et la marquise de Villiers en font les honneurs pour la

première fois. Leurs amis les plus chers les entourent, toutes les physionomies sont rayonnantes; celle de Pierre Séverin exprime une joie qu'il a peine à contenir, car Louise est placée près de lui ! La voilà donc telle que depuis trois ans elle est demeurée dans son souvenir !... Charmante sans être jolie, animant tout sans être brillante, et simple de cette simplicité adorable et rare exprimée dans ces grands yeux qui ne songent point à se baisser, qui regardent en face sans penser qu'on les regarde. Beau regard ! pur et sincère, que le grand poëte de nos jeunes années a bien su décrire[1] :

Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli.

Tel était celui de Louise. Pierre, tout en la regardant avec transport, ne lui faisait aucun compliment, mais il causait comme on le fait quand on veut plaire; et Louise en lui répondant, ou même sans lui répondre, lui laissait naïvement entrevoir qu'il n'était pas éloigné d'y réussir.

De l'autre côté de la table, on était sinon plus heureux, au moins plus animé. Quelques voisins, invités pour fêter le retour du marquis, étonnaient Charlotte par leurs joyeux éclats de voix et la vivacité de leurs

[1] Lamartine, *Harmonies.*

paroles; ce mouvement et ce bruit lui communiquaient une sensation de gaieté que sa jeunesse attristée avait trop peu connue. A côté de ces bruyants convives se trouvait, pour compléter la réunion de ce jour, l'abbé Gabriel, rapproché de ses amis pour ne plus les quitter, car bien que d'une famille qui lui eût permis d'aspirer aux plus hautes dignités de l'Église, il n'avait sollicité qu'une seule faveur, celle d'être nommé curé de Villiers, et il venait, en l'obtenant, d'atteindre le terme de sa modeste et sainte ambition.

Tout s'était très-bien passé jusque-là, et l'on était à la fin du dîner lorsque la porte s'ouvrit, et l'on vit paraître un enfant dont le charmant visage était encadré de longs cheveux bruns et bouclés : il sembla d'abord effrayé à la vue des convives, et il demeura immobile à l'entrée de la salle.

— Guy, dit le marquis, approchez.

Guy ne bougea pas. Charlotte leva involontairement sur son mari un regard qui sembla le contrarier; elle rougit, mais cependant elle éleva la voix :

— Guy, mon enfant, dit-elle, écoute-moi, viens ici !

Ces mots n'étaient pas achevés que l'enfant était dans les bras de sa mère; lorsqu'elle le tint sur ses genoux, elle le serra contre son cœur avec un vif mouvement de tendresse, mais lorsque Guy avait la

tête levée pour donner encore un baiser à sa mère, le marquis dit d'une voix sèche :

— Guy n'a pas mérité de dessert, envoyez-le coucher, cela lui rappellera qu'il doit m'obéir.

Charlotte devint écarlate ; sans hésiter pourtant elle ôta de la main de l'enfant le biscuit qu'il tenait déjà et elle le remit par terre, rouge et surpris.

En ce moment une voix s'écria :

— Un instant, un instant ! ne congédiez pas ce jeune convive, j'ai besoin de sa présence.

Cette voix était celle de Pierre Séverin. Louise, depuis l'apparition de Guy, était devenue distraite et ne l'écoutait plus. Pierre, attentif à tous les mouvements de sa physionomie, avait suivi avec elle les incidents de la petite scène qui venait d'avoir lieu. Il se leva en parlant, alla prendre l'enfant dans ses bras et se trouva ainsi en face du marquis.

Le mouvement d'humeur que celui-ci venait d'avoir était déjà passé, il n'en serait pas revenu si vite cependant sans cette heureuse intervention ; mais en ce jour, comment refuser quelque chose à Pierre Séverin, et quelque chose surtout qu'il était au fond charmé de lui accorder ? Le front du marquis se dérida, il sourit. Pierre rendit l'enfant à sa mère, puis, remplissant son verre, il dit d'une voix joyeuse :

— Messieurs, avant de quitter la table aujourd'hui, le premier beau jour de ma vie, buvons tous,

je vous prie, à la santé, à la bienvenue, au bonheur du marquis de Villiers, mon ami et *mon maître !*

Les verres furent vidés avec acclamation, et lorsque le silence fut rétabli, le marquis ému se leva à son tour et dit avec une expression qui prêtait parfois à ses traits un charme véritable :

— Messieurs, Pierre Séverin m'appelle son maître, il me permettra donc de vous dire quelle espèce de *serviteur* j'ai trouvé en lui.

Et alors, avec un accent calme d'abord, mais qui s'anima de plus en plus, il fit rapidement le récit de tout ce qui s'était passé en son absence, il raconta le dévouement de Pierre, ses périls, parla de ce qu'il nommait ses bienfaits, et se fût donné le généreux plaisir de glorifier beaucoup plus longtemps son ami, si Pierre, qui contre toute intention avait ainsi provoqué son propre éloge public et direct, n'y tenant plus, ne l'eût interrompu avec une impatience et même une brusquerie qui constrastait d'une façon comique avec le profond respect qu'il prétendait maintenir vis-à-vis de celui qu'il nommait son maître. Le marquis éclata de rire et tout le monde en fit autant. La gaieté devint alors générale jusqu'à la fin du repas et régna pendant tout le reste de la soirée.

Lorsque Séverin prit fort tard congé de Louise, elle aurait voulu le remercier ; mais comme il sem-

blait avoir agi par hasard et que d'ailleurs ces remercîments eussent été difficiles à formuler, elle ne les exprima que par quelques mots dont l'involontaire accent révéla à Pierre ce qu'il tenait le plus à savoir, et il se retira décidé à profiter sans retard de cet encouragement.

XIII

Pierre Séverin et Louise Perceval étaient fiancés depuis un mois et leur mariage devait avoir lieu dans peu de jours, lorsque le marquis entra un matin gaiement dans le salon où ils se trouvaient avec Charlotte :

— Voici des nouvelles, mesdames, dit-il, des nouvelles d'un ancien ami qui vous surprendront, mais qui, je le crois du moins, vous feront plaisir aujourd'hui à toutes les deux... Henri Devereux m'écrit pour la première fois depuis son départ, et il m'apprend entre autres choses qu'il est marié!

Il fut interrompu par une joyeuse exclamation de Charlotte. Louise rougit et sourit; mais ce fut Pierre qui répondit le premier :

— Bravo! excellente nouvelle! qui me fait le plus grand plaisir!

— Vous connaissiez Henri Devereux? dit le marquis surpris.

— Non, je ne l'ai jamais vu, mais... j'en ai entendu parler, et je lui veux du bien; c'est même l'homme du monde à qui j'en souhaite le plus en ce moment, ajouta-t-il en souriant et en s'emparant de la main de Louise, car je lui dois le bonheur de ma vie.

La petite main qu'il tenait serra la sienne, et Louise répondit tout simplement :

— Et moi aussi, Pierre, je vous assure que je lui sais bien bon gré d'être parti sans s'apercevoir qu'il y avait là une petite fille toute prête à le suivre s'il le lui avait proposé... Oh! Dieu a été bien bon pour moi!... s'écria-t-elle; et elle jeta sur Pierre un de ces regards qui valent mieux que les paroles.

— Et depuis quand est-il marié? demanda-t-elle.

Ne recevant pas de réponse, elle leva la tête et demeura interdite de l'étrange changement survenu dans la physionomie du marquis. Il était entré calme et souriant, et maintenant le nuage le plus sombre obscurcissait son front, et une pensée quelconque le troublait tellement, qu'évidemment il n'avait point entendu la question de Louise... Charlotte, non moins surprise, mais plus effrayée, le regardait sans parler.

Louise répéta d'une voix timide :

— Henri Devereux vous dit-il depuis quand il est marié?

Le marquis eut l'air de revenir à lui.

— Quoi?... Ah! oui! depuis quand il est marié? Mais voilà plus d'un an, à ce qu'il paraît : il a un enfant, une fille, je crois. Il a fait une belle carrière; sa femme est une des filles du gouverneur général des Indes...

Le marquis répondait, mais sans avoir l'air de penser à ce qu'il disait, et, tout d'un coup, comme s'il lui eût été impossible de maîtriser la bizarre préoccupation qui s'était emparée de lui, il passa au milieu d'eux, gagna à grands pas l'un des escaliers de pierre qui, à droite et à gauche de la terrasse, conduisaient au jardin, et disparut bientôt sous les arbres.

Charlotte se leva, alla s'appuyer sur la balustrade de la terrasse et le suivit pendant longtemps des yeux; puis elle revint lentement au salon, mais plus pâle et plus grave qu'auparavant. Elle mit la main sur son cœur avec une expression de souffrance. Bientôt elle appela Guy, le prit dans ses bras et quitta la chambre sans rien dire.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Pierre à Louise dès qu'ils furent seuls.

— Il m'est impossible de vous répondre, Pierre,

car je ne sais pas plus que vous comment expliquer ces bizarreries qui fort souvent m'affligent et m'inquiètent pour ma Charlotte. Elle ne se plaint jamais, mais elle souffre, cela est évident; je n'ose l'interroger.

Pierre demeura un instant pensif, puis il dit :

— Je me souviens que Roger, qui pourtant adorait son frère, me disait souvent que c'était son caractère inégal et violent qui l'avait empêché de se marier à vingt-cinq ans... Mais plus tard, lorsque je le revis en Angleterre, je vous avoue qu'il m'avait semblé être devenu un tout autre homme; jamais à cette époque je ne l'ai vu ni bizarre ni emporté.

— Ni moi, dit Louise. Pendant ces trois ou quatre ans où nous le voyions tous les jours, nous le trouvions sérieux, silencieux quelquefois, mais rien de plus.

— C'est singulier, dit Pierre, et c'est depuis son mariage qu'il est sujet à des accès comme celui qu'il vient d'avoir!

Louise réfléchit :

— Non, pas tout de suite... du moins je ne l'ai pas remarqué pendant les premiers temps. Charlotte semblait même être véritablement heureuse..., bien plus que je n'avais osé espérer qu'elle le serait jamais, après le coup affreux qui l'avait frappée!... Pauvre Charlotte!...

— Ce malheureux Guillaume! il l'adorait, n'est-ce pas? dit Pierre.

— Oh! dit Louise en joignant les mains, comment cela aurait-il pu être autrement! Vous la voyez aujourd'hui? Eh bien, Pierre, je vous assure qu'elle était encore dix fois plus jolie alors, et la beauté de son visage n'est rien en comparaison de celle de son âme. Il n'y avait pas moyen de ne pas adorer Charlotte. Ce pauvre Henri Devereux, tenez, il en serait mort s'il n'avait pas pris un moyen violent pour l'oublier. Oh! j'ai bien vu tout cela, moi, sans en rien dire, et vraiment je crois que sa passion pour elle était ce qui me le faisait aimer... Je le comprenais si bien! et je le plaignais tant, ce pauvre Henri!...

Si jamais la pure lumière du regard de Louise avait brillé d'un vif et doux éclat, c'était bien en ce moment, et Pierre, en la regardant, eut l'envie de se prosterner devant elle. Mais le tendre respect même qu'il ressentait arrêtait sur ses lèvres toute expression trop vive. Il semblait craindre de troubler par une louange ce candide et adorable oubli d'elle-même qui n'existait que parce qu'il s'ignorait.

Il murmura :

— Béni soit encore mille fois l'aveuglement qui a empêché Henri Devereux de profiter de cette pitié!...

Puis il dit :

— Encore un mot sur madame de Villiers; car je

vois bien, Louise, que le moyen de se faire aimer de vous, c'est de s'occuper d'elle... Le marquis a-t-il su toute cette triste histoire de Guillaume des Aubrys?

— Oui, assurément, dit Louise, et même je n'ai jamais su comment cela s'était fait, mais c'est le marquis de Villiers qui nous a apporté le dernier envoi de Guillaume et l'affreuse nouvelle de sa mort. Oh! je ne l'oublierai jamais!...

Et Louise, avec l'émotion que renouvelait toujours ce souvenir, raconta dans tous ses détails la scène dont se souvient le lecteur. Après avoir parlé de la dernière lettre et du médaillon de Guillaume, elle poursuivit :

— Ce qui m'a toujours fait trouver étrange que le marquis de Villiers eût été chargé de ce triste dépôt, c'est que ce pauvre Guillaume ne pouvait pas le souffrir.

Elle s'arrêta tout d'un coup, comme frappée d'un souvenir, et s'écria :

— Mais, à propos de ce médaillon... voici une circonstance qui me revient à la mémoire et qui eut lieu, ce me semble, précisément vers l'époque où Charlotte retomba dans sa tristesse d'abord dissipée. Un jour, c'était environ deux ans après son mariage (oui, Guy n'avait encore que quelques mois), je la trouvai en larmes, tenant entre les mains ce même médaillon brisé!...

— Brisé!...

— Oui, brisé; non-seulement le verre qui couvrait les cheveux était en pièces, mais la boîte elle-même semblait aplatie comme par un coup très-rude. Elle me dit qu'elle l'avait laissé tomber et me chargea de le faire réparer, puis lorsque je le lui rapportai, elle ne voulut pas le reprendre, et depuis j'ai toujours gardé et je conserve encore ce triste souvenir.

Pierre demeura assez longtemps en silence, après que Louise eut achevé son récit. Enfin il reprit :

— Et son enfant? le marquis a-t-il de ces inégalités avec lui?

— Mais oui, malheureusement... Il l'aime avec passion, et pourtant il est parfois d'une sévérité absurde pour un enfant de cet âge. Vous en avez vu un exemple l'autre jour, et, sans vous, le pauvre petit n'en eût pas été quitte à si bon marché. Dans d'autres moments il lui passe tout, ce qui est tout aussi mauvais pour Guy; car tout jeune qu'il est, il a des accès de colère qu'il faudrait réprimer... Mais déjà ce qui est pour moi inexplicable, c'est qu'il est toujours plus sévère et plus irritable lorsque Charlotte est présente que lorsque l'enfant est seul avec lui.

— Cela est fort bizarre, répéta Pierre; mais, d'après tout cela, il me paraît évident que cette charmante marquise n'a pas tout le bonheur qu'elle mérite, et quant à mon excellent maître, il lui reste

beaucoup à faire, ce me semble, pour être digne du sort qui lui est tombé en partage.

Ce n'était pas là un reproche que Pierre Séverin lui-même semblât se mettre en devoir d'encourir jamais.

XIV

On a dit mille fois qu'il était plus facile de ne pas jouer du tout que de jouer avec modération, et la vérité absolue de cet adage nous semble être tous les jours démentie par les faits. Mais ce qui est exactement vrai, c'est qu'il serait impossible de jouer longtemps en s'interdisant l'espérance de gagner jamais.

C'était pourtant quelque chose d'analogue qu'avait tenté le marquis de Villiers, lorsqu'il s'était imposé l'effort de ne jamais parler à Charlotte du sentiment qu'elle avait fait naître. Le révéler, selon lui, c'eût été implorer un retour impossible, le taire, c'était au contraire remplir la condition tacite qu'elle avait mise au don de sa main. Ces deux motifs dictés, l'un par son orgueil, l'autre par sa délicatesse, lui conseillaient ensemble le silence.

Charlotte, il le savait, n'avait jamais aimé que Guillaume des Aubrys, mais du moins il ne craignait plus qu'aucun homme vivant vînt aujourd'hui lui disputer son cœur, et pendant quelque temps ce bonheur sembla lui suffire.

Mais ce rôle de mari, si humble et si modeste, était très-peu conforme au caractère du marquis de Villiers, et il lui devint bientôt moins facile qu'il ne l'avait cru; sans aucune vanité (et, malgré son orgueil, le marquis en était tout à fait exempt), il sentait qu'il pouvait facilement plaire encore. Peu de femmes en effet eussent été insensibles à ce premier et profond amour d'un cœur si fier, si noble, si longtemps indifférent, et maintenant si complétement subjugué... Pourquoi donc cet amour si digne d'être avoué, fallait-il le cacher? pourquoi fallait-il le taire à celle qui l'inspirait, à sa propre femme! Pourquoi? Parce qu'un enfant de vingt ans lui avait dérobé d'avance ce cœur qui aurait pu lui appartenir : un enfant, dont l'amour était celui qu'on ressent à cet âge pour la première femme que l'on rencontre; un insensé, qui, maître de ce trésor, l'avait abandonné pour aller se jeter dans une aventure désespérée, sacrifiant à une aveugle soif de vengeance le bonheur, l'avenir et la vie de Charlotte!

Ces réflexions réveillaient dans l'esprit du marquis tous les sentiments du passé devenus plus amers

encore par l'inutile contrainte qu'il s'imposait. Dire à Charlotte toutefois et sans ménagements qu'il l'aimait avec passion, avec jalousie, avec tyrannie, et qu'il haïssait au même degré celui qui dormait depuis cinq ans dans sa tombe isolée, c'eût été sans doute l'épouvanter et peut-être lui faire horreur, mais s'il se fût adressé avec calme au cœur simple et sincère de sa femme, la plupart des fantômes qui le troublaient se fussent évanouis dès lors, et il n'en fût rien demeuré s'il l'eût interrogé, surtout après la naissance de son fils et lorsque cette joie maternelle, qui fait pâlir toutes les autres, eut transformé la vie de Charlotte. Malheureusement il n'en fit rien, et ce bonheur tant désiré devint bientôt au contraire, pour lui, une source nouvelle de tourments.

Un jour, c'était celui où le petit Guy paraissait pour la première fois revêtu du costume enfantin qui succède aux langes, jour où finit la beauté problématique du maillot et où commence la beauté ravissante de l'enfant, Charlotte, qui était assise près de son feu, se leva en l'apercevant et, dans un transport connu de toutes les mères, elle saisit son enfant dans ses bras et le couvrit de baisers en l'appelant des noms les plus tendres, les plus passionnés, les plus extravagants.

— O mon Guy ! ô mon enfant bien-aimé, que je t'aime ! que tu es beau ! oue c'est bon de t'avoir !

que c'est bon d'aimer enfin!.. d'aimer autant... autant qu'on peut aimer!

Ce furent là les mots, entrecoupés de baisers, que dit Charlotte, sans les mesurer, sans savoir même ce qu'elle disait, en serrant son enfant dans ses bras, et en embrassant l'une après l'autre ses petites mains, ses joues rosées, ses sourcils déjà noirs, ses beaux cheveux bruns.

— Tenez, tenez, Gaston, voyez s'il n'est pas beau, notre enfant!

Mais Gaston, qui était dans la chambre un instant auparavant, venait de sortir, et il se livrait en ce moment à un accès de désespoir insensé...

Pauvres mères!... si le divin juge devait prendre à la lettre leurs paroles, de combien d'idolâtries se trouveraient coupables les plus chrétiennes parmi elles!

C'était précisément ce que venait de faire celui que ces paroles auraient dû faire tressaillir de bonheur et d'espoir, si sa folie ne l'avait pas empêché de comprendre comme il l'aurait dû cet hymne de tendresse et de joie qui s'élevait en ce moment du cœur de sa femme.

A dater de ce jour, cet enfant si charmant et si cher lui apparut comme un second rival dans le cœur de sa mère, et sa secrète souffrance s'en accrut au point de parvenir avec peine à la cacher. Charlotte

remarquait avec anxiété cette tristesse croissante, et elle en cherchait en vain la cause, lorsqu'une scène imprévue et violente vint tout d'un coup la lui faire entrevoir.

Elle était seule dans sa chambre, et s'occupait à relire les lettres de sa mère, avant de les placer dans une cassette ouverte devant elle. Cette cassette contenait, parmi d'autres objets, le médaillon de Guillaume. Elle le regardait rarement, mais en ce moment elle le prit entre ses mains, et considéra pendant quelques instants le cœur taché de sang, et les cheveux blonds de Raoul des Aubrys, auxquels avaient tant ressemblé ceux de son frère... Elle ne pouvait jamais jeter les yeux sur cette triste relique sans une vive émotion... aussi les larmes obscurcirent bientôt sa vue et elle allait refermer le médaillon, lorsque son mari entra. Il aperçut les yeux en pleurs de Charlotte, et au même instant son regard tomba sur le médaillon, qu'il voyait pour la première fois... sur la boucle de cheveux qu'il crut reconnaître... sur les lettres qu'il s'imagina aussi être celles de Guillaume; et alors, comme une tempête longtemps contenue qui se dégage tout d'un coup des nuages et éclate, la longue angoisse du marquis de Villiers, les mille manières dont son cœur avait été torturé depuis dix ans, son amour, sa jalousie, la nouvelle amertume qu'à son insu Charlotte y avait récemment versée, tout

se réunit en un instant et en un seul accès de fureur; il saisit le médaillon, le jeta avec violence à terre, et le brisa sous ses pieds, puis pendant quelques instants, debout devant elle, pâle, hors de lui, il lui adressa dans un langage incohérent d'extravagants reproches.

Charlotte se sentait défaillir..., non pas d'indignation, mais d'effroi, car elle le crut en proie à une accès de délire, et elle le regarda en silence, sans essayer de lui répondre; peu à peu le marquis se calma et un douloureux sentiment de confusion s'empara de lui; c'était la première fois qu'il se laissait aller devant sa femme à un tel accès de violence, et il comprit l'effet qu'il avait dû produire sur elle. Mais le mal était sans remède, et il allait sortir de la chambre..., lorsque Charlotte, regardant le médaillon brisé à ses pieds, crut saisir au moins l'apparence d'une cause à cette étrange scène; alors d'une voix douce, mais que l'émotion rendait encore tremblante, elle dit:

— Un seul instant, Gaston, écoutez-moi avant de me quitter. Vous vous êtes trompé, ces lettres sont celles de ma mère, et les cheveux contenus dans ce médaillon ne sont point ceux de Guillaume, mais ceux de son frère. Je n'aurais point gardé les siens.

Si le marquis était tombé en ce moment aux pieds de sa femme, il aurait pu, par une parole, réparer

son emportement et en effacer la trace, mais de tels retours n'étaient point dans son caractère, et il n'y eut entre eux aucune explication. Le repentir du marquis ne se manifesta que par un redoublement de soins et de tendresse, destiné à effacer le souvenir de ce qui s'était passé entre eux, et Charlotte était trop généreuse pour ne pas accepter, telle qu'elle lui était offerte, cette muette réparation. Elle n'en demeura pas moins inquiète, alarmée, et une invincible tristesse s'empara d'elle. Le marquis, d'ailleurs, n'était pas guéri. Aucune scène nouvelle ne vint de longtemps, il est vrai, trahir son irritation secrète, mais elle se manifestait par de grandes inégalités d'humeur ou de bizarres accès, amenés, souvent d'une manière inexplicable, par la circonstance la plus légère, ou la plus indifférente parole.

C'était ainsi qu'un mot de Pierre et un regard de Louise avaient suffi pour soulever en lui une tempête... Louise aussi, à seize ans, en avait aimé un autre, mais quelle différence! Quel inexprimable bonheur était celui de Pierre, qui savait, à n'en pouvoir douter, que son amour avait dissipé comme un rêve cette illusion du passé! quelle douce confiance régnait entre eux! Qu'ils étaient heureux! et qu'il était à plaindre!... Voilà ce que disait le marquis de Villiers, assis la tête dans ses mains, sur un banc, au fond d'une des allées les plus sombres du parc; tan-

dis que sa femme pleurait toute seule dans sa chambre, et pensait, sans en murmurer, qu'il se trouvait dans la vie, même indépendamment des grands malheurs, des jours bien sombres et bien difficiles à traverser.

XV

Le chalet était un pavillon situé aux confins du parc de Villiers, auquel, dans le temps où le faux champêtre était à la mode, on avait donné une physionomie suisse empruntée à l'Opéra. Ce pavillon, transformé aujourd'hui par les soins de la marquise de Villiers, ne conservait du passé que son nom et allait devenir la demeure du nouveau ménage. C'était le présent de noce de la marquise à sa sœur adoptive, et c'était le seul qu'elle eût réussi à lui faire accepter. Le marquis aurait voulu faire plus et mieux pour Pierre. Mais Pierre était aussi décidé à n'y point consentir que Louise à partager son modeste sort tel qu'il était. La marquise se contenta donc d'arranger et d'orner le chalet avec toute l'intelligence de sa tendresse. En ce moment, la maisonnette était remplie de fleurs et

brillante de soleil. Les nouveaux mariés venaient d'en prendre possession; mais ce joyeux jour de noce avait aussi été un jour d'adieu, car en sortant de l'église, le marquis et la marquise étaient montés dans la voiture qui les attendait à la porte et étaient partis pour Paris.

Leur absence dura près de deux ans, et il fut même plus d'une fois question pour les deux amies d'une séparation plus longue encore. A diverses reprises, en effet, on avait d'abord offert au marquis de hautes dignités de cour : Charlotte en aurait facilement eu sa part, le nom qu'elle portait la mettant au premier rang parmi celles qui pouvaient être appelées à ce genre d'honneur, et sa beauté, sa grâce, l'attrait inexprimable qu'elle inspirait la faisant toujours désigner la première. Mais rien n'eût été plus contraire aux goûts de Charlotte que ce brillant esclavage, et elle eut du reste fort peu de peine à s'y soustraire, car le marquis était le royaliste le plus ardent, le plus dévoué, mais le courtisan le moins empressé et le moins habile du monde. Avec la bonne fortune, d'ailleurs, s'était réveillé son ancien esprit d'opposition ; après avoir été l'ami le plus fidèle des mauvais jours, il pouvait devenir l'ami le plus incommode des jours heureux, et dans un temps où les partis plutôt défaits que vaincus voulaient être ménagés et non bravés ou irrités, il eût été difficile au

marquis de Villiers d'être un utile ou un habile partisan de sa propre cause. Tout le monde s'en aperçut bientôt et les instances qui lui avaient été faites d'abord ne furent plus renouvelées. Alors, après avoir refusé toutes les faveurs offertes, il se sentit blessé de n'en avoir plus à rejeter et commença à parler avec humeur de l'ingratitude des princes. Charlotte trouva moyen d'empêcher ce grief de dégénérer en nouvelle cause d'irritation, mais elle en profita pour chercher à lui persuader d'abandonner Paris.

Retourner à Villiers, revoir Louise et Pierre, embrasser leur petite Anne, qui avait déjà un an et qu'elle n'avait pas encore vue, tel était le seul vœu de Charlotte. Il lui semblait aussi qu'elle avait besoin de Louise pour élever son fils... que Pierre lui donnerait de sages conseils et les ferait accepter au marquis sur un sujet qui lui causait une anxiété dont son bonheur maternel était fort souvent troublé. Quant aux plaisirs du grand monde, où elle se trouvait pour la première fois, loin de lui inspirer de l'attrait, ce côté de sa vie nouvelle avait au contraire renouvelé d'une façon tout à fait étrange les impressions douloureuses et presque effacées de sa jeunesse.

Elle n'avait jadis assisté à aucune fête avec Guillaume des Aubrys. Le concert qui, à son insu, avait eu sur sa destinée une si grande influence, était le seul lieu public où ils eussent jamais paru ensemble;

il était donc difficile d'assigner une cause à la bizarrerie dont nous voulons parler ; mais elle ne pouvait maintenant entendre un air de danse, elle ne pouvait se trouver environnée de lumières, de parures, de bruit ou d'éclat, elle ne pouvait même entendre le murmure d'admiration qui s'élevait autour d'elle, sans qu'un affreux serrement de cœur la saisît, et que la triste image de son jeune fiancé se dressât devant elle avec une vivacité que cette vision du passé n'avait jamais, lorsqu'elle venait la trouver au coin de son foyer ou auprès du berceau de son fils. Si elle eût osé avouer à son mari cette impression bizarre, elle en eût éprouvé un véritable soulagement, mais cette confiance lui était interdite par le souvenir du seul jour où le nom du malheureux Guillaume eût été prononcé entre eux, et par le soin manifeste que le marquis avait mis depuis lors pour l'éviter. Elle craignait de lui causer un nouvel accès de fureur, et supportait en silence cette sorte d'obsession étrange et pénible qui parfois avait presque le caractère d'une hallucination.

Elle arrivait, ainsi, un soir avec son mari, à l'une des ambassades où se donnait un grand bal. Charlotte était vêtue ce jour-là d'une robe de satin blanc et n'avait pour ornements que de magnifiques diamants qui étincelaient sur son front et au corsage de sa robe. Dans cette riche et simple parure, elle était si

belle, que lorsqu'elle traversa la chambre tous les yeux la suivirent :

— Quelle ravissante femme! s'écria un jeune homme assis près d'un personnage d'un énorme embonpoint qui venait de saluer Charlotte au passage, — et vous la connaissez, La Mothe?

— Comment! reprit l'autre, vous ne la connaissez pas, vous? En êtes-vous bien sûr?

— Sûr!... dit le premier en souriant et suivant du regard Charlotte qui disparaissait dans la salle de bal... Il ne serait pas, je crois, très-facile d'oublier une pareille figure si on l'avait jamais vue. Non, je ne la connais pas. Qui est-elle?...

Si on n'a pas tout à fait oublié le personnage auquel s'adressait cette question, on ne sera pas surpris de l'empressement avec lequel il répondit du ton d'un homme charmé de l'effet qu'il va produire.

— Mais, mon très-cher ami, ce n'est ni plus ni moins que la marquise de Villiers, la belle et charmante Charlotte de Nébriant.

— Grand Dieu! dit le jeune homme en se levant avec une vive émotion. Que me dites-vous là! Quoi! c'est elle! c'est elle!... C'est là Charlotte de Nébriant! Ah! pauvre Guillaume!...

— Oui, mon cher, continua La Mothe, c'est bien elle, c'est elle-même; consolée, mariée, mère de

famille, ce qui gâte un peu le roman peut-être, mais il ne faut pas vous en chagriner. Cela vaut mieux, après tout, que si elle se fût jetée à l'eau !

Il s'interrompit pour appeler un valet de chambre qui portait un plateau et y prendre une seconde glace.

— Mais, voyez-vous, ce qui m'a le plus désenchanté, moi, c'est que ce soit précisément Villiers qu'elle ait épousé.

— Elle aurait dû n'épouser personne, dit le jeune homme, les yeux toujours fixés sur la porte, au delà de laquelle il apercevait encore Charlotte. Elle aurait assurément dû n'épouser personne, répéta-t-il ; mais pourquoi pas le marquis de Villiers aussi bien qu'un autre et même mieux qu'un autre, car enfin, j'imagine, que cela aura été un mariage de raison?

— Voici pourquoi, mon cher (personne ne sait cette histoire-là mieux que moi), vous vous en souvenez bien parbleu, puisque c'est moi qui vous ai vu le premier à votre retour de ce funeste voyage...

— Oui, oui, je m'en souviens. Ensuite?

— C'est seulement pour vous dire que je voyais Villiers sans cesse et que je suis au fait de tout cela mieux qu'un autre. Eh bien donc, selon moi, le marquis de Villiers est le dernier qui aurait dû supplanter Guillaume, puisqu'il était son ami, son ami à ce point que, moi qui vous parle, je l'ai vu presque

tomber en syncope en apprenant sa mort que je lui ai annoncée, moi, *ex abrupto*, ignorant alors cette grande amitié.

— Moi aussi, je l'ignorais, dit le jeune homme, et cependant Guillaume me disait tout. Je me rappelle que, pendant les premières heures de notre fatal voyage, nous étions à cheval près l'un de l'autre, je lui demandais s'il avait pu faire ses adieux à mademoiselle de Nébriant (dont il me parlait toujours, mais que je n'avais jamais vue). Il me répondit qu'il en avait chargé un ami présent à notre dernière réunion et qui la connaissait. Voilà tout, nous avions en ce moment peu de loisirs pour causer, et la catastrophe qui suivit de si près me fit tout oublier... Guillaume était pour moi un frère, continua le jeune homme d'une voix émue, et quoiqu'il y ait douze ans de tout cela, l'impression reste pour moi toujours la même...

— Allons, allons, dit La Mothe, parlons d'autre chose. Ce n'est ni le lieu, ni l'heure de réveiller de si tragiques souvenirs... Mais écoutez, parbleu, le bon moyen de rentrer dans la réalité des choses de ce bas monde, c'est de vous faire présenter à cette jolie femme. Cela vous consolera de ne pas la trouver aussi éplorée que vous l'auriez voulu.

— Me faire présenter à elle!... Oui, je le voudrais bien, mais la connaissez-vous assez pour cela?

La Mothe eut l'air offensé du doute:

— Il n'y a pas ici beaucoup de gens qui la connaissent autant que moi ; la chose d'ailleurs ne me paraît pas exiger de grandes formalités ; laissez-moi seulement achever cette glace et je suis à vous.

En effet, la glace achevée, et la difficile opération de se remettre sur pied accomplie, M. de La Mothe s'achemina vers la salle de bal, suivi du jeune homme, et se mit en devoir d'y chercher Charlotte ; mais elle l'avait quittée et s'était réfugiée au delà dans un petit salon, où se trouvaient quelques personnes qui fuyaient comme elle le tumulte et la chaleur du bal.

Charlotte était plus que jamais ce soir-là en proie à l'angoisse dont nous avons parlé. Cette fête était la plus somptueuse à laquelle elle eût encore assisté ! elle y avait produit elle-même plus d'effet que de coutume... L'orchestre, au moment où elle entrait dans la salle de bal, jouait, sur un mouvement de valse, un air dont le motif pathétique lui sembla d'une mélancolie déchirante ; peu après elle se vit dans une glace, et se vit resplendissante ! Cette vue mit le comble à son trouble, elle gagna le coin le plus obscur de la petite pièce voisine, s'assit, ferma les yeux et demeura ainsi un instant la tête appuyée, cherchant avec peine à calmer son agitation et à réprimer ses larmes ; car là, dans cette glace, à côté de sa brillante image, elle avait cru revoir le pâle visage de celui qui ne lui apparaissait ainsi que dans les

fêtes où il semblait venir lui reprocher son oubli !

En ce moment, elle entendit son nom, elle ouvrit les yeux et vit debout devant elle un jeune homme qu'elle ne connaissait pas, et à côté de lui M. de La Mothe qui lui dit :

— Me permettez-vous, madame, de vous présenter le vicomte de Saulny ?...

Le vicomte de Saulny !... *son* ami !... celui dont elle n'avait jamais entendu prononcer le nom depuis le jour où elle avait appris que c'était lui qui avait rapporté son corps sans vie... Elle le regarda avec une sorte d'égarement... Cette apparition prit en ce moment à ses yeux un aspect presque surnaturel ; un spasme au cœur, auquel elle était sujette, la saisit ; sa vue se troubla, ses idées devinrent confuses, et, sans pouvoir proférer une parole, sa tête se renversa et elle tomba évanouie sur le canapé.

Elle fut à l'instant même entourée de toutes les femmes qui occupaient avec elle le petit salon. L'une offrait son flacon, l'autre son éventail, toutes étaient d'accord pour dire que la chaleur était la cause de cet accident, et ce fut là ce qui parvint aux oreilles du marquis qui accourut, lorsque Charlotte rouvrait les yeux et regardait autour d'elle, effrayée et confuse... Dès qu'elle aperçut son mari, elle fit un violent effort, se leva et saisit son bras, en le priant tout bas de l'emmener sur-le-champ. En effet, elle quitta le bal,

suivie jusqu'à la porte par un grand nombre de personnes, consternées de cet accident. Parmi elles se trouvaient M. de La Mothe et M. de Saulny. Arrivée sur le perron, au moment où elle allait monter en voiture, elle se retourna pour saluer le premier, et un mouvement irrésistible lui fit tendre la main au second. M. de Saulny la prit, s'inclina et la baisa avec un attendrissement respectueux; puis il la vit monter en voiture et disparaître. Ce moment fut rapide et il ne la revit jamais... Mais, à la fin d'une longue vie, il se souvenait de cette vision et en parlait encore.

Deux heures après, lorsque Charlotte fut débarrassée de ses diamants et de sa parure, et lorsqu'elle se retrouva seule avec son mari, elle lui fit tout d'un coup le récit complet, non-seulement de tout ce qu'elle avait éprouvé avant son évanouissement et de ce qui l'avait causé, mais encore de tous les sentiments de sa vie! Elle lui parla de Guillaume comme elle ne l'avait jamais fait, elle raconta l'histoire toute entière de leur jeune amour, elle lui dit comment elle en conservait le souvenir, comment aussi elle le combattait, enfin elle était encore dans une agitation fébrile, il ne lui était plus possible ni de cacher sa pensée, ni de craindre les effets de sa franchise. Ce qu'elle désirait ardemment c'était de quitter Paris, c'était de fuir le monde, c'était de retrouver Louise et la solitude... Elle parlait dans ce but, mais elle par-

lait aussi pour soulager son cœur nerveusement oppressé, et pour se délivrer de la fatigue de se taire !

L'effet de cette brusque expansion fut étrange. Malgré l'émotion de Charlotte, malgré l'impression si vive et si récente qu'elle venait d'éprouver, malgré tous les souvenirs du passé réveillés par elle sans ménagements, la vérité sembla mille fois moins formidable au marquis que ce fantôme d'une inguérissable passion, qui obsédait sa vie depuis tant d'années. Il ne pouvait douter de la parfaite sincérité de Charlotte, il avait en l'écoutant l'intime conviction qu'elle ne lui cachait rien, il savait donc tout maintenant, et, sachant tout, il crut pouvoir oser à son tour tout lui dire... Pour la première fois de sa vie, il lui parla aussi sans détour, et lui raconta en entier le roman dont elle était l'héroïne. Charlotte, surprise et presque confuse, comme si ce n'était pas de la bouche d'un époux qu'elle entendait ce récit et cet aveu, apprit alors enfin à quel point elle avait été aimée, à quel point elle l'était toujours!... et une lumière rassurante et nouvelle se fit sur ces heures de sombre bizarrerie qui l'avaient tant de fois affligée et avaient troublé son esprit d'une vague inquiétude plus pénible encore que la tristesse du moment présent.

Huit jours après, ils revenaient à Villiers, plus unis qu'au départ, et cette fois pour ne plus jamais

le quitter. Les années qui suivirent furent pour Charlotte les plus heureuses de sa vie. Non que pour la femme (même adorée) du marquis de Villiers, cette vie pût jamais être calme, mais les beaux jours y étaient plus nombreux, depuis que le triste malaise des premières années avait disparu, et Charlotte eût à peine remarqué l'ombre que jetait parfois sur son chemin l'humeur inégale et violente du marquis, si cette ombre ne fût jamais tombée que sur elle, et si l'enfant cher et charmant qui grandissait entre eux n'en eût jamais été atteint.

XVI

— Je te remercie bien, Guy, disait un matin la petite Anne Séverin en frappant dans ses mains. Oh! je te remercie; c'est vraiment, vraiment un cerf-volant, comme on n'en a jamais vu. Tiens, un, deux, trois, quatre, cinq, six...; il faut que je marche six fois pour arriver au bout... Oh! cette queue!... Oh!... merci!... merci!... merci!... jamais je n'aurais pu en venir à bout..., pas même avec l'aide de Jeanneton, qui a pourtant un frère qui va à l'école.

Guy recevait tous ces compliments sans surprise; agenouillé à terre, il donnait la dernière main au chef-d'œuvre qui lui semblait mériter pour le moins tout ce qu'en disait sa jeune compagne, mais ici il s'interrompit :

— Jeanneton! dit-il d'un air dédaigneux... Il vaudrait mieux que Jeanneton sût faire un cerf-volant comme moi... Jeanneton qui a un frère, c'est vrai, mais qui, au bout du compte, n'est qu'une petite fille comme toi.

En ce moment, la grande horloge du château sonna neuf heures; la petite Anne, qui faisait le tour du cerf-volant en comptant ses pas, « pour le mesurer par là, » disait-elle, s'arrêta tout à coup et d'une voix effrayée, elle s'écria :

— Neuf heures! Guy... Ah! mon Dieu, il est neuf heures, entends-tu?

Guy s'arrêta et eut l'air un instant interdit, puis il dit :

— Ah bah! j'ai le temps.

Il quitta pourtant sur-le-champ le cerf-volant et courut ramasser sur le gazon deux ou trois livres qu'il y avait déposés une heure auparavant, lorsque, pour son malheur, il avait aperçu de loin, sur la pelouse, Anne travaillant à son cerf-volant, et qu'il avait cédé à la tentation de venir « l'aider un moment. »

Maintenant il s'agissait de rattraper le temps que cet épisode lui avait fait perdre ; il se mit en devoir d'y parvenir, mais en vain; lorsque l'horloge sonna le quart, il leva la tête et regarda le cadran d'un air d'inquiétude et de reproche qui semblait dire : « Vous êtes bien pressée. »

Anne comprit son regard, et dit :

— Ah! mon Dieu! tu vois bien qu'il est trop tard! et c'est pour moi que tu as perdu ton temps! mon pauvre Guy... Oh! que je suis fâchée!

Elle était à genoux près de lui, et son visage exprimait son chagrin et son repentir.

Guy ne répondait pas, il s'efforçait d'apprendre vite, chose impossible lorsque l'attention a été distraite.

— Puis-je t'aider?... dit encore Anne.

— Tais-toi, dit d'abord Guy avec impatience.

Mais il se reprit bientôt, et dit :

— Oui, au fait, tiens, attends, fais-moi répéter.

Anne prit le livre.

Guy commença couramment. Anne respira. Mais, hélas! le commencement de la leçon avait été appris avant l'incident du cerf-volant, et il devint bientôt évident que Guy ne savait pas un mot du reste.

Le visage d'Anne se couvrit de larmes.

— Ah! mon Dieu! c'est fini, c'est inutile, tu vas être puni, tu vas peut-être encore être...

Elle s'arrêta, Guy comprit :

— Je vais être puni, c'est sûr, dit-il ; car c'est la troisième fois cette semaine que je ne sais pas ma leçon, mais n'aie pas peur, ce ne sera pas *cela*.

Ces mots avaient trait à une punition que (fidèle aux traditions de la jeunesse) le marquis avait une fois fait subir à son fils ; mais, sur les instances de la marquise, il avait promis de ne plus la renouveler.

L'horloge sonna neuf heures et demie.

Les deux enfants se levèrent et se dirigèrent vers le château. Guy marchant avec une résolution désespérée, comme un condamné au supplice ; Anne le suivant à pas pressés et s'essuyant les yeux du coin de son petit tablier blanc.

A la porte du château, ils rencontrèrent Jeanneton, grande et robuste fille de treize ou quatorze ans, fille du jardinier de Villiers.

— Je suis là pour vous emmener déjeuner, mam'-selle Anne, dit-elle.

— O Jeanneton, attends, attends un instant..., je ne peux pas venir à présent...

— Vous serez grondée, mam'selle, dit Jeanneton ; vous serez peut-être punie, ajouta-t-elle pour faire plus d'effet.

— Eh bien, tant mieux ! Guy, tu entends, je vais être grondée, je vais être punie aussi, moi.

Guy s'arrêta :

— Non, pourquoi? Va-t'en, Anne, je t'en prie, je ne veux pas que tu sois punie.

— Ça m'est égal : ça me fera plaisir.

— Je ne le veux pas, moi ; je te dis, va-t'en avec Jeanneton tout de suite.

En ce moment Thibaut parut dans le vestibule :

— M. le marquis attend monsieur Guy, dit-il.

— Va, laisse-moi, dit Guy, et il ajouta vite et à voix basse : Va et reviens le plus tôt que tu pourras.

Sur cette double injonction, la petite Anne se décida à mettre sa main dans celle de Jeanneton et à se laisser emmener, tout en tournant des yeux pleins de larmes vers le grand escalier, au haut duquel elle vit disparaître Guy avec un sentiment de terreur et de pitié que l'incertitude sur le châtiment qu'il allait subir augmentait encore. Elle se souvenait avec épouvante du jour terrible de sa fustigation, l'année précédente, et elle n'était que médiocrement tranquillisée par l'assurance qu'il venait de lui donner que « *ce ne serait plus cela.* »

Elle s'en allait donc à pas fort lents, et, malgré les instances de Jeanneton pour la faire marcher plus vite, elle n'avait pas fait vingt pas dans l'avenue, lorsqu'elle entendit tout à coup un cri perçant! un seul cri, et qui ne fut pas répété ; mais elle avait parfaitement reconnu la voix de Guy, et elle demeura

glacée de douleur et d'effroi. Elle ne voulait plus avancer, elle voulait retourner au château, et il fallut que Jeanneton usât presque de force pour l'emmener enfin pâle et éplorée au chalet.

XVII

Lorsque Guy s'était séparé d'Anne, dans le vestibule, il était parfaitement résigné à subir une punition assez sévère, car il avait été trois fois en défaut dans la même semaine : un sentiment de justice, singulièrement développé dans sa jeune conscience, l'avertissait qu'un châtiment lui était dû; il était donc tout disposé à l'accepter de bonne grâce; mais dès les premiers mots que lui adressa le marquis, le son de sa voix révéla à son fils qu'il avait de l'humeur, et toutes les bonnes dispositions de celui-ci s'évanouirent. Guy savait par expérience que ces jours-là son père était à peu près impossible à satisfaire, encore bien plus à désarmer. Les enfants ont tous cet instinct, mais Guy l'avait plus qu'un autre; il se tut, et sa physionomie prit une expression qui n'était ni celle du repentir, ni celle de la soumission.

La leçon commença, mais dès les premiers mots sa mémoire se troubla, et il demeura court, comme s'il n'eût pas même jeté un regard sur son livre, tandis que son visage endurci, impassible, presque impertinent, portait au comble l'irritation de son père; mais les paroles qu'il adressa à Guy eurent l'effet contraire de celui qu'il voulait produire. L'attitude de l'enfant devint de plus en plus insoumise, et, sans la promesse faite à sa mère l'année précédente, il eût indubitablement subi le même châtiment. Malheureusement celui auquel son père eut recours en ce moment, ne valait pas mieux; poussé à bout par l'impatience, il dit à Guy de tendre la main droite, et, bien qu'effrayé, Guy obéit bravement. Alors le marquis saisit une canne qui se trouvait près de lui et il frappa la main de son fils.

Guy poussa le cri qui avait effrayé Anne, et il tomba presque évanoui.

Son père n'avait mesuré ni sa force, ni le poids de l'arme dont il se servait, et il avait blessé l'enfant, qu'il voulait seulement châtier.

Le marquis, on le devine, fut effrayé et mécontent de lui-même au delà de ce qu'on peut dire, mais, selon son habitude, il n'en convint pas. La marquise, accourue au cri de son fils, le releva en faisant effort sur elle-même pour paraître calme, et elle emmena Guy, tandis que le marquis demeurait

immobile, se trouvant (et peut-être avec raison) le plus à plaindre des trois.

Anne, pendant ce temps, était au chalet, pleurant et ne voulant pas être consolée; ce qu'elle demandait surtout avec les plus vives instances, c'était de tenir la promesse qu'elle avait faite au pauvre Guy et de retourner au château, où son père consentit enfin au bout d'une heure à la ramener.

Pierre Séverin n'était jamais sans crainte lorsque l'éducation ou la correction de Guy était livrée à son père. Il désirait donc maintenant, au moins autant qu'Anne, savoir exactement ce qui s'était passé, et, tandis qu'il montait chez la marquise pour s'en informer, Anne se glissa dans la petite salle d'étude où elle savait qu'elle trouverait Guy.

Il était en effet tout seul, le bras en écharpe, l'air sombre et point attendri. Il écouta sans répondre les premières consolations que lui prodigua sa petite compagne, mais lorsqu'elle commença à se faire à elle-même de véhéments reproches, à s'accuser d'être la cause de ce qui était survenu, il l'arrêta tout court :

— Non, ce n'est pas toi, Anne; ce n'est pas toi et ce n'est pas moi, c'est lui.

— Qui lui ? dit Anne d'un air surpris.

— Lui, répéta Guy en fronçant le sourcil, mon père : je ne savais pas ma leçon, c'est vrai, mais ce

n'est pas pour cela qu'il m'a puni et qu'il m'a frappé, c'est pour autre chose... Pour cela il m'aurait fait autre chose... c'est pour autre chose qu'il m'a fait cela.

Anne ne comprenait pas un mot, et Guy lui-même vit qu'il n'exprimait pas clairement son idée.

— C'est égal, dit-il, je sais ce que je veux dire.

Il mit sa main gauche tout entière dans son épaisse chevelure dont les boucles brunes retombèrent en arrière, et il demeura ainsi, le coude appuyé sur la table, les yeux fixés sur la cheminée avec une expression que sa petite compagne ne trouva pas du tout satisfaisante.

— Mais moi j'aimerais à savoir aussi ce que tu veux dire, dit-elle. Voyons, Guy, parle-moi, je ne te comprends pas; tu as l'air d'être fâché, mais pas fâché d'avoir mal fait?

— Je n'en suis pas fâché non plus, dit Guy brièvement.

— Guy!

— Non, je n'en suis pas fâché, c'est-à-dire je n'en suis *plus* fâché; je l'étais ce matin, à présent je ne le suis pas, je suis fâché contre mon père.

— Guy! répéta Anne d'un air scandalisé.

— Oui, je suis fâché contre lui; pourtant ce matin, vois-tu, j'avais tort, je lui aurais bien demandé pardon tout de suite, mais maintenant... je ne peux

pas te dire ce que c'est, mais il me semble que c'est lui... Je ne peux pas t'expliquer cela, vois-tu, j'aimerais mieux être fâché comme je l'étais, je serais très-content d'être fâché comme cela... Je suis fâché d'être fâché comme je le suis... Tiens, tu m'embrouilles... Qu'est-ce que cela te fait, laisse-moi penser ce que je veux...

Mais Anne persistait à vouloir absolument démêler le fil embrouillé des idées de Guy :

— Tu veux dire peut-être, dit-elle, qu'une autre pénitence ne t'aurait pas empêché d'être fâché d'avoir mal fait, tandis que celle-ci....

— Juste... dit Guy. Oui, c'est cela : une autre pénitence, un pensum, une récréation flambée, que sais-je, du pain sec ou toute autre chose de ce genre aurait pu ressembler à ce que j'avais fait ; mais cela, dit-il, en indiquant d'un signe de tête son bras en écharpe, cela ressemble à... à avoir menti, à avoir rapporté... cela ressemble à avoir battu un petit... Voilà à quoi cela ressemble !

Après avoir ainsi énuméré la liste des énormités auxquelles, suivant ses notions de justice, eût été applicable la peine qu'il avait subie, Guy fut persuadé qu'il s'était enfin expliqué clairement et d'une façon sans réplique.

Il se sentit soulagé et eût volontiers maintenant accepté la distraction d'une partie de dominos. Mais

Anne restait sérieuse, debout, les coudes appuyés sur la table, ses deux mains sous son menton, et elle ne faisait aucune attention aux préparatifs du jeu que Guy faisait de la main gauche.

— Mais Guy, dit-elle enfin en promenant sa petite main sur les dominos qu'il venait de placer et les mettant en désordre sans s'en apercevoir, mais, mon bon petit Guy, tout cela ne fait pas que tu puisses être fâché contre ton père, et ce que tu dis là est mal, plus mal que tout ce que tu dis que tu n'as pas fait.

— Voyons, Anne, jouons, veux-tu ? Ne me taquine pas, à présent.

— Je ne veux pas te taquiner, mais je ne veux pas jouer si tu ne me dis pas que tu ne penses pas ce que tu as dit.

— Je ne peux pas dire cela, puisque je le pense.

— Comment faut-il donc faire, dit Anne d'un air pensif, pour s'ôter de l'esprit une chose qu'il ne *faut* pas penser ?

— Je ne sais pas, dit Guy ; il n'y a pas moyen, je crois : on pense ce que l'on pense, voilà tout.

— Mais non, mais non, dit Anne ; cela ne peut pas être, Guy. M. le curé nous l'a encore si bien expliqué dimanche en nous disant comment il faut donner à Dieu son cœur, son âme et son *esprit*. Il faut bien en ôter les mauvaises pensées pour cela, c'est sûr !

— Eh bien, dis-moi comment, dit Guy, et je t'as-

sure que j'en serai content ; j'aime tant quand j'aime mon père... Le jour où il m'a mené promener avec lui à cheval, tu sais? moi sur le poney, il avait l'air content de moi, il me regardait avec des yeux qui me faisaient tant de plaisir, et moi je l'aimais tant aussi ce jour-là ! J'aimerais bien mieux cela, va, que ce que je te disais tout à l'heure, mais je ne le peux pas, ce n'est pas ma faute. Je le vois toujours comme ce matin, avec des yeux si sévères... Et puis quand j'ai tendu ma main et qu'il a levé la sienne ! ô ma pauvre Anne, si tu l'avais vu !...

Anne frissonna, et ses grands yeux se remplirent de larmes ; mais elle les essuya résolûment, et tout d'un coup elle s'écria :

— Je le sais, moi, je le sais, le moyen... Tiens, Guy, écoute-moi bien. Veux-tu le faire ? veux-tu faire ce que je vais te dire ?

Guy, tout en maintenant la dignité de son sexe en rappelant de temps en temps à Anne qu'elle n'était qu'une petite fille, lui cédait cependant à peu près en toute occasion, et il convenait même souvent que, quoique la plus jeune de près de quatre ans, elle était la plus sage des deux :

— Voyons ce que tu vas dire, dit-il.

— Écoute donc, mon petit Guy, dit Anne en venant se mettre devant lui à moitié à genoux, à moitié assise sur ses talons, écoute-moi, je t'en prie.

C'est vrai, la punition était trop grande, *elle était plus grande que ta faute* [1]. Mais, comme je te le disais, cela ne fait pas que ce que tu me disais tout à l'heure soit bien; c'est mal, au contraire, sois sûr que c'est mal. Tu dis que tu ne peux pas t'empêcher de le penser, eh bien, écoute, rappelle-toi encore ce qu'a dit M. le curé : « Si vous pensez une chose que Dieu défend, tâchez de faire une action qui soit le contraire de cette pensée! » Tu t'en souviens bien, il nous a dit cela après le catéchisme, dimanche, comme s'il avait deviné ce qui allait t'arriver... Eh bien, mon petit Guy, aujourd'hui, là, maintenant, *fais un plaisir à ton père!*

Et, se levant d'un air animé, elle courut à une petite table où tous les livres de Guy avaient été jetés en désordre.

— Tiens, écoute-moi, fais ce que je te dis, et tu verras. Prends tes livres, apprends vite et bien tes leçons, tu le peux quand tu le veux, tu sais bien, et moi je ne dirai rien, je ne te distrairai pas, je resterai là sans bouger. Fais cela, je te dis, fais cela d'abord et tu verras ensuite... tu verras si tu ne guériras pas de ta mauvaise pensée.

A la proposition de ce remède, Guy fit d'abord une

[1] Expression d'une enfant de neuf ans dans une circonstance analogue.

effroyable grimace; mais Anne n'en démordit pas, et à force d'instances elle finit par se faire obéir. Les deux enfants se turent, et pendant une demi-heure on eût entendu une mouche voler dans la petite salle d'étude, Guy apprenant avec l'attention d'une véritable bonne volonté, Anne restant immobile de peur de le déranger.

Enfin Guy s'écria :

— C'est fini ! je la tiens enfin !... et cette fois c'est tout de bon !

Anne prit le livre, Guy répéta sa leçon imperturbablement d'un bout à l'autre.

— Et maintenant, lève-toi... Le peux-tu ? Ta main t'empêche-t-elle de marcher ?

— Non, dit Guy en riant, pas de marcher ; mais, aïe... elle me fait bien mal quand je remue...

— Pauvre Guy ! dit Anne attendrie de nouveau ; reste alors, ne bouge pas !

— Non, non, dit Guy debout, non, c'est fait maintenant.

— Appuie-toi sur moi, donne-moi l'autre main.

— Non, va devant, dit Guy, que son double effort avait remis tout à fait de bonne humeur, va devant, frappe à la porte et dis que je suis là.

Le marquis, la marquise et Séverin étaient encore ensemble, et pendant la conversation qui venait d'avoir lieu il avait été décidé que Guy serait envoyé au

collége. La pauvre mère avait fait elle-même cette proposition d'une voix ferme, Séverin l'avait appuyée, et le marquis, pénétré en ce moment du regret de son emportement, venait d'y donner son consentement, lorsqu'on entendit frapper un coup léger à la porte.

— Entrez, dit la marquise.

On vit paraître le visage rose et rayonnant d'Anne.

— C'est Guy, qui est là, dit-elle, et qui voudrait répéter sa leçon.

Tous les trois furent également surpris. La marquise avait été encore plus effrayée et chagrinée de l'effet moral produit le matin sur Guy que de sa souffrance physique. Séverin aussi avait craint pour le moins un long accès de morne obstination, tel qu'il lui en avait vu dans des circonstances analogues, et quant au marquis, qui ne croyait pas devoir reconnaître ouvertement son tort vis-à-vis de son fils, il brûlait du désir de l'embrasser, d'autant plus qu'il pensait que la peur le retiendrait maintenant bien longtemps loin de lui.

Ce fut donc avec une véritable émotion qu'il vit paraître devant lui son pauvre enfant, pâle, changé, le bras en écharpe, les cheveux en désordre, mais le visage animé d'une charmante expression et venant droit à lui, son livre à la main, sans peur, sans embarras, sans hésitation.

Le marquis prit le livre avec des yeux troublés. Guy répéta sa leçon d'une façon irréprochable, et avant qu'elle fût achevée il était dans les bras de son père, où s'effaçait en un instant le souvenir du grief qui, une heure auparavant, avàit troublé son jeune esprit et gonflé son cœur.

Pendant ce temps l'expression triomphante du visage de la petite Anne n'échappa pas à Charlotte; elle devina tout ce qui s'était passé entre les deux enfants.

— Regardez, Pierre, dit-elle, regardez le bon petit ange de mon pauvre Guy.

Et, la prenant dans ses bras, elle l'embrassa avec passion, tandis que M. Séverin, ému et satisfait, jetait sur sa fille un regard attendri et caressait doucement sa petite main entre les siennes.

XVIII

La proposition d'envoyer Guy au collége, c'était la marquise qui, la première, avait eu le courage de la faire, et lorsqu'elle avait obtenu le consentement de son mari, elle l'avait remercié comme s'il lui avait

accordé une grâce. Néanmoins, chaque semaine qui la rapprochait du départ de son fils semblait abréger sa vie du même nombre d'années. Ses yeux le suivaient avec une anxiété fiévreuse ; parfois, après l'avoir longtemps gardé près d'elle, elle le renvoyait tout d'un coup en lui disant : « Va, va-t'en un peu, que je m'accoutume à ne plus te voir. » Parfois encore, elle prenait sa tête entre ses mains et le regardait fixement, comme si elle eût eu peur d'oublier ses traits, et dans d'autres moments elle s'enfuyait dans sa chambre en l'entendant, pour y pleurer à son aise sans être vue, si ce n'est de Louise, qui souffrait de ses combats et pleurait avec elle.

Au milieu de cette agitation, on arriva au jour calme, béni, de la première communion des deux enfants, qui devait précéder d'une semaine le départ de Guy. Ce jour, important dans toutes les familles, fut mémorable au château de Villiers.

Dès l'aube, Charlotte était auprès du lit de son fils qui dormait encore, et elle le regardait avec un sentiment plus tendre, plus solennel que de coutume. En ce moment la paix de l'absolution, reçue la veille au soir, reposait sur son front et donnait à ce visage endormi quelque chose d'angélique, d'accord avec la pureté encore enfantine de son teint et le contour délicat de son visage. On eût peint sous ces traits, non pas un chérubin dans l'extase de l'adoration,

mais un de ces divins messagers envoyés, parmi les hommes et portant, dans leur ressemblance avec eux, l'empreinte d'une force et d'une pureté surnaturelles. Tel était Guy en ce moment; mais tandis que sa mère priait auprès de lui avec une ferveur inaccoutumée, un léger froncement de sourcil plissa le front de l'enfant et changea tout d'un coup cette expression céleste; une ombre passait dans son sommeil, elle fut fugitive... un doux sourire presque à l'instant effleura ses lèvres, il se réveilla et embrassa sa mère. Mais celle-ci, en le serrant dans ses bras, ne put s'empêcher de dire dans son cœur : « O mon Dieu, soyez toujours près de lui pour écarter de son âme toutes les ombres et y ramener toujours la lumière! »

La cérémonie était presque achevée.

L'abbé Gabriel, debout à l'autel, adressait encore quelques paroles aux deux enfants, à genoux l'un près de l'autre dans une émotion recueillie. Un rayon de soleil passant à travers les vitraux enveloppait les vêtements blancs d'Anne des couleurs de l'arc-en-ciel et jetait comme une auréole sur la tête de Guy; tout était autour d'eux calme et rayonnant... C'était bien l'heure sainte et sereine qui dépose dans l'âme le germe de tous les bonheurs, de toutes les vertus et de toutes les forces de la vie.

— Que toutes les grâces descendent sur vous et demeurent dans vos âmes, ô mes enfants, disait l'abbé

Gabriel en terminant son discours. Soyez fermes pour combattre, soyez patients pour souffrir. Mon cher enfant, soyez brave toujours et partout pour confesser la foi sans lâcheté, pour la défendre sans peur, mais brave surtout dans le grand combat contre vous-même Et vous, ma chère petite, soyez ferme et patiente, c'est là le courage que je vous demande aussi. N'oubliez pas ce jour et ce qu'il vous promet, n'oubliez pas ce que vous promettez à votre tour, et que la paix, la force et la grâce reposent et demeurent sur vous !

Ces paroles étaient simples, mais l'accent qui les accompagnait les faisait pénétrer jusqu'au fond des cœurs....

Charlotte, depuis le moment de sa communion près de son fils, avait été soudainement délivrée de l'étreinte douloureuse qui depuis tant de jours serrait son cœur, et elle ne sentait plus qu'une joie inconnue et nouvelle. Il lui semblait entendre au fond de son âme une voix qui lui disait que toutes les peines, toutes les douleurs, toutes les séparations de la terre étaient finies et qu'il n'y avait plus qu'union, bonheur, paix consommée et sécurité parfaite.

Elle demeura à genoux la dernière et se releva calme, attendrie et consolée.

Revenue au château, elle présida au déjeuner qui suivit la messe avec cette douce gaieté qui succède à

un doux recueillement; puis elle attacha au bras d'Anne un bracelet dont le fermoir laissait apercevoir à travers un cristal entouré de perles, une belle boucle de cheveux d'or, mêlés, avant l'âge, de quelques fils d'argent.

Plus tard, elle retourna avec eux à l'église, et vers le soir elle prit sa place accoutumée à table, où, en l'honneur de ce jour solennel, ils étaient tous réunis ; mais tout de suite après le dîner, se sentant reprise de cette douleur au cœur dont elle ne parlait plus, tant elle lui était devenue habituelle, elle remonta dans sa chambre et se mit au lit.

A neuf heures, lorsque Guy allait la quitter, elle l'embrassa tendrement et elle le bénit suivant sa coutume. Ce jour-là, elle bénit aussi Anne lorsqu'elle vint avec Louise lui dire adieu, avant de retourner au chalet.

Elle s'endormit pendant quelques heures et rouvrit les yeux vers minuit. Elle vit alors son mari, assis près de son lit, la regardant avec une tendresse inquiète. Quelque chose dans le sommeil de Charlotte lui avait inspiré une crainte vague à laquelle il ne voyait pas pourtant de cause apparente. Il lui tenait la main, et elle lui semblait brûlante.

— Souffrez-vous ? dit-il.

— Oh ! non, non, répondit-elle.

Le marquis se tut et baisa la main qu'il tenait

toujours, et cette main serra doucement la sienne.

— O Gaston! quelle belle journée! que je me sens heureuse!

Après avoir dit ces mots, Charlotte s'endormit... Elle s'endormit et ne se réveilla plus sur la terre.

. . . .

La communion reçue le matin auprès de son enfant avait été son viatique, et la promesse de bonheur entendue au fond de son âme était accomplie maintenant, et cette fois en entier! . . . .

Avant le jour, un médecin appelé par le pressentiment inquiet du marquis, arriva au château, mais ce ne fut que pour constater l'inutilité de tous les remèdes et pour déclarer que la cause de cette mort subite était une maladie de cœur dont la marquise de Villiers était atteinte depuis de longues années et dont l'origine avait dû être quelque grand saisissement ou quelque secousse violente ressentie dans sa première jeunesse.

XIX

Nous passerons sous silence les premiers jours d'une douleur que rien ne devait plus ni adoucir, ni dis-

traire. Nous ne dirons rien du deuil profond qui enveloppa toutes choses à Villiers et aux environs, où partout le nom de la marquise était connu et béni. Nous dirons seulement qu'au château tout se ressentit du caractère ardent et malheureux de celui qu'un coup si imprévu venait de frapper, que l'aspect des lieux y devint morne et désolé comme son désespoir, tandis qu'au chalet tout demeura calme et serein dans une douleur qui n'était cependant ni moins profonde ni moins vive.

Guy partit pour Paris accompagné de Séverin, et pendant les années qui suivirent, ce ne fut point au château, mais au chalet qu'il passa le temps de ses vacances. Plus que jamais, la douleur et les sombres habitudes de la vie du marquis le rendaient incapable de servir d'instituteur et de guide à son fils, et grande assurément eût été l'infortune de celui-ci, si la tendresse de Louise et celle de Pierre Séverin n'eussent tenu lieu de tout au pauvre enfant plus qu'orphelin. Guy trouvait du reste dans l'ami de son père toutes les qualités nécessaires pour diriger, sinon pour dompter sa fougueuse vivacité ; toutefois l'espèce d'indifférence dont il croyait être l'objet lui causait une surprise qui n'était pas exempte de ressentiment, et chaque fois qu'il revenait à Villiers avec l'espoir de ramener un peu de joie sous le toit attristé de son père, il se sentait le cœur serré et froissé par l'inutilité

apparente de ses efforts; cependant il était souvent reçu à bras ouverts et avec une satisfaction qui semblait réaliser toutes ses espérances. Comment, en effet, le marquis n'eût-il pas ressenti un sentiment d'orgueilleuse tendresse, en embrassant son fils tel que l'avaient développé les trois ou quatre années écoulées depuis le jour de son premier départ de Villiers ! Mais bientôt son abattement morose reprenait le dessus, la ressemblance même de Guy avec sa mère contribuait à l'accroître. Cette ressemblance était l'une de celles qui échappent aux indifférents, et qui pour ainsi dire ne sont pas permanentes, mais par instants, c'était le regard de Charlotte elle-même que rencontraient ceux qui l'avaient aimée, sous les longues paupières de son fils; c'était son sourire qui transformait, comme par un éclair, la bouche habituellement ferme et sérieuse de Guy; c'était la voix de sa mère dont le timbre semblait revivre dans sa voix. Mais dans l'âme du marquis, ces souvenirs réveillaient une impression qui ressemblait bien plus au désespoir qu'à l'attendrissement, et dont l'effet était de le rendre souvent plus irritable encore que par le passé. Guy, alors, s'irritait à son tour, s'oubliait jusqu'à manquer de respect à son père : puis ensuite plein de regret et de remords, il venait se réfugier au chalet, avouer ses torts et recevoir de bonne grâce les remontrances de Pierre, les doux conseils de celle qu'il nommait sa tante Louise, et ceux

plus doux encore de sa chère petite sœur Anne, qui étaient souvent les mieux suivis de tous.

Ainsi se passèrent quatre ou cinq ans, qui nous amènent à l'époque où la révolution de 1830 trouva Guy entrant dans sa vingtième année et achevant à Paris des études qui allaient l'admettre parmi les premiers, dans l'une des écoles dont l'accès était le plus difficile. Guy, fils unique et destiné, on le sait, à posséder une fortune digne de sa naissance, n'eût peut-être pas mis tant d'ardeur à s'ouvrir une carrière, si son existence eût été plus heureuse; mais il n'était plus assez jeune pour supporter la solitude du château de Villiers, et il l'était encore trop, suivant les idées de son père, pour pouvoir prétendre à une indépendance absolue. Il n'avait donc pour le moment rien de mieux à faire qu'à travailler courageusement pour entrer dans la voie qui lui était ouverte, et, tout en étudiant, il profitait de la liberté que lui laissait le professeur auquel il était confié, et qui depuis deux ans déjà le traitait plutôt en ami qu'en élève, ayant su comprendre que Guy abuserait infiniment moins de la liberté si elle lui était donnée, que s'il était tenté de la dérober.

Cette vie dans son ensemble ne lui déplaisait donc point, et quoiqu'il s'y attendît, ce fut avec un vif déplaisir qu'il se trouva brusquement rappelé à Villiers par une lettre de son père, qui lui ordonnait de quitter

Paris, de renoncer à tout projet de carrière, et de revenir sur-le-champ auprès de lui.

Assurément, Guy n'était nullement disposé à sympathiser avec le mouvement qui venait de renverser l'antique dynastie, dans laquelle se personnifiait pour lui non-seulement la monarchie, mais le pays lui-même; toutefois la lettre de son père stimula en lui l'esprit d'indépendance et d'opposition dont il avait assez largement hérité, et tout en annonçant en réponse son acquiescement et son retour, il ne put s'empêcher d'ajouter qu'avant de quitter « des camarades qu'il regrettait, et avec lesquels il eût été heureux de servir son pays, il désirait passer quelques jours encore auprès d'eux, et surtout se séparer le plus tard possible de celui qu'entre tous il nommait son ami. »

Cette lettre déplut au marquis pour plusieurs raisons. Les passions politiques ne sont point de celles qui se calment avec les années, et la révolution nouvelle les avait réveillées chez lui avec une vivacité à laquelle ajoutait encore la ténacité de l'âge. Pour la première fois on le voyait sortir du morne abattement de sa douleur, s'animer et se passionner comme dans sa jeunesse, avec moins de mesure et plus d'emportement encore. Il y avait quarante ans du jour où un dissentiment politique l'avait séparé de son frère, et maintenant, dans le regret exprimé par Guy, il lui

semblait, à tort, apercevoir le germe d'un chagrin du même genre ; non content de ce grief, il en trouvait un second dans l'allusion qui terminait la lettre de son fils, dont celui-ci de bonne humeur se fût peut-être abstenu, car il n'ignorait pas que son intime liaison avec un jeune homme dont la position et les relations étaient tout autres que les siennes n'avait jamais eu l'assentiment de son père ; mais, nous l'avons dit, il était dans la nature de Guy d'obéir avec impatience, là même où ce qui lui était imposé se trouvait d'accord avec ses opinions et sa volonté. Il n'était donc point exempt d'irritation en écrivant à son père, et celle qu'en retour sa lettre avait fait naître se manifesta par l'accueil glacial qu'il reçut à son arrivée dans ses tristes foyers.

Le dîner, en tête-à-tête, fut morne et silencieux ; Guy avait le cœur serré. Malgré ce qui troublait si souvent ses relations avec son père, il le respectait et l'aimait tendrement. Dans ce moment même, il se sentait attendri par les traces de ce nouveau chagrin visibles sur son front sillonné et sur sa tête blanchie. Il le regardait avec tristesse et compassion ; mais comme rien dans le regard froid et sévère du marquis ne semblait répondre au sien, il baissa les yeux, et une partie de la compassion qu'il ressentait se tourna sur lui-même, car Guy se regardait aussi comme fort à plaindre en ce moment. La grande salle

à manger où il se trouvait seul en face de son père, lui semblait lugubre. Villiers, qu'il aimait tant jadis, prenait l'aspect d'un lieu d'exil, maintenant qu'il y était ramené malgré lui. Ce vaste château était en vérité une cage étroite pour ses vingt ans. Et pas un mot qui lui donnât la perspective d'en sortir, pas un mot qui du moins adoucît son retour!

Il était assez naturel que tout cela lui parût mélancolique... Toutefois, au milieu de sa méditation rembrunie, se trouvaient deux points lumineux :

Le premier, c'était le chalet et tous ceux qui l'y attendaient.

Le second, c'était l'ami dont nous avons parlé et qui se trouvait en ce moment beaucoup plus près de lui que ne se l'imaginait son père.

En effet, au moment même où Guy allait se séparer du jeune Franz Franck, celui-ci avait reçu de sa tante établie dans une petite terre voisine du château de Villiers, une lettre qui l'invitait à y venir passer avec elle le mois de septembre; en sorte que les deux amis avaient eu la bonne fortune de voyager ensemble et ne s'étaient séparés qu'en arrivant à la petite ville de M... où Guy avait trouvé la voiture de son père, tandis que Franz montait dans une petite carriole envoyée à sa rencontre par madame Lamigny, sa tante.

Guy s'était gardé de faire part à son père de cette rencontre, surtout lorsqu'il s'était vu mal accueilli à

son arrivée; il nourrissait bien le hardi projet d'annoncer au marquis l'arrivée de son ami dans le voisinage et même celui de faire ratifier l'invitation qu'il lui avait faite de venir le voir au château... Mais, pour entamer ce sujet délicat, il attendait que le nuage qui assombrissait le front de son père fût un peu dissipé, lorsque celui-ci rompit tout d'un coup le silence par ces mots inattendus :

— Et M. Franck ! votre ami... a-t-il enfin reçu vos adieux?... En ce qui le regarde du moins, je suis obligé d'avouer que cette misérable émeute a eu un bon côté, car j'imagine qu'il doit avoir disparu dans la tempête ou du moins qu'il navigue dans des eaux tellement différentes des nôtres, que vous en êtes enfin séparé sans retour.

Le sang monta au visage de Guy, mais il se contint et répondit froidement :

— Vous vous trompez, mon père ! Franz Franck est royaliste. (On ne disait pas encore légitimiste.)

— Royaliste !... s'écria le marquis avec une extrême surprise.

— C'est-à-dire, dit Guy avec un peu d'embarras (car les opinions politiques de son ami n'étaient peut-être pas aussi prononcées que l'indiquait cette réponse), c'est là l'opinion de sa famille...

— De sa famille !... répéta le marquis avec une dédaigneuse ironie.

— De la seule parente qu'il ait au monde, du moins, madame Lamigny, sa tante, qui l'a adopté et à laquelle appartient le pré Saint-Clair, à quelques lieues d'ici.

Le marquis ne répondit pas. Guy alors, saisissant l'occasion qui s'offrait ainsi, poursuivit hardiment :

— C'est là que Franz se trouve en ce moment ; nous sommes revenus de Paris ensemble, et il est allé au pré Saint-Clair, tandis que je venais ici.

Rien au monde ne pouvait être plus désagréable au marquis que cette nouvelle. Par caprice et par préjugé, par suite aussi de quelques informations prises sur la famille du jeune Franck, il avait contre lui une prévention obstinée et ressentait par suite une répugnance qu'il croyait fondée pour l'intimité qui s'était établie entre ce jeune homme et son fils. Il avait vu cette intimité brisée par les circonstances, et maintenant il apprenait, au contraire, que, séparé de tous les autres camarades, Guy allait se trouver plus que jamais rapproché de celui-là, puisque le hasard le plus malheureux le ramenait dans le voisinage.

Il n'avait même pas de bon prétexte pour lui interdire le pré Saint-Clair, car il était vrai que madame Lamigny était connue dans toute la province pour avoir des opinions presque aussi ardentes que celles du marquis lui-même, ce dont en ce moment il était

loin de lui savoir gré; il était même tenté de s'écrier : « De quoi se mêle-t-elle?... » et de lui en vouloir d'une conformité qui lui enlevait une arme dont il aurait voulu se servir.

— Comment se fait-il, dit-il enfin avec humeur, que madame Lamigny soit la tante de M. Franck ?

— Elle est, je crois, la sœur de sa mère.

— Comment! s'écria le marquis, madame Lamigny était juive?

— Juive, mais pas du tout, mon père.

— Pas du tout! répéta le marquis; mais si ce n'est elle, c'est donc sa sœur « ou bien quelqu'un des siens? »

—Quelqu'un des siens, soit, dit Guy en souriant. La famille de Franz, il est vrai, est originairement juive... mais son père a quitté le judaïsme en épousant une chrétienne... Quant aux circonstances qui ont accompagné le mariage de notre voisin du pré Saint-Clair avec la sœur de celle-ci, je les ignore.

— Je les sais, moi, répondit le marquis, bien que peu informé de la parenté de madame Lamigny et ignorant jusqu'à ce jour qu'elle fût belle-sœur de l'usurier juif converti par les beaux yeux de sa femme, la mère de votre *ami*... Mais ce que je savais, c'était que Lamigny (un fort petit gentilhomme qui avait le mérite d'être bien pensant, mais qui n'en avait pas d'autre), courant l'Allemagne à une époque où il

n'était déjà plus très-jeune, y avait rencontré sa femme chantant, je crois, à quelque grand festival tudesque et lui avait offert sa main, parce que (il faut rendre justice à madame Lamigny) il s'était aperçu qu'elle n'aurait point accepté d'hommages d'autre sorte.

— C'est en effet, je le crois, une femme excellente et respectable, dit Guy avec un empressement qui tendait à rehausser la parenté peu brillante de son ami.

— Quelque excellente et respectable qu'elle soit, dit le marquis avec impatience, vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je ne vais point, à l'heure qu'il est, établir des relations avec le pré Saint-Clair, où je n'ai jamais mis les pieds, et j'espère que vous ne vous mettrez vous-même en aucune communication de voisinage avec eux. En un mot, Guy, je vous défends d'y aller, et encore plus de recevoir aucun d'eux à Villiers !

Le marquis se leva en disant ces mots et entra dans la pièce adjacente, qui était un petit salon où il se tenait d'habitude depuis qu'il habitait seul ce vaste château. Guy le suivit lentement en cherchant à maîtriser l'emportement qui commençait à bouillonner en lui... Pour en venir à bout, il pensa que le plus sage parti à prendre était de sortir sur-le-champ, et comme cette pièce, ainsi que toutes celles du rez-de-chaussée, donnait sur la terrasse, il ouvrit la fenêtre, sortit et

se mit à marcher au grand air... Mais l'effet de cette promenade ne fut point de le calmer, au contraire. Tout ce que venait de dire son père se représenta à son esprit et lui parut le comble de l'injustice. « N'était-ce point assez d'être tout d'un coup privé de tous les intérêts, de toutes les activités, aussi bien que de tous les plaisirs de son âge, et fallait-il encore être poursuivi dans une jouissance aussi innocente que celle d'une amitié de son choix, et cela sans motif, sans raison, sans prétexte, par un préjugé injuste et absurde, sans connaître même cet ami que l'on condamnait ainsi ! »

Et le cœur de Guy se gonflait au souvenir des nobles qualités, de l'intelligence, du génie de celui dont son père cherchait à le séparer. Et il arpentait la terrasse sous le ciel étoilé en répétant mille fois les mots : « Absurde ! injuste ! » et en s'exaltant de plus en plus, bien loin de regagner du sang-froid... Bientôt l'idée lui vint d'aller trouver Séverin, avec lequel il pourrait du moins parler à cœur ouvert, et il rentra dans le salon pour chercher son chapeau.

— Où allez-vous ? dit son père.

Guy répondit qu'il allait au chalet... qu'il n'avait pas vu Séverin encore... qu'il avait à lui parler...

— C'est inutile, dit le marquis. Séverin est absent depuis huit jours, et il ne revient que demain, et depuis son départ madame Séverin et Anne viennent

ordinairement tous les soirs passer une heure avec moi ; je pense qu'elles seront ici dans quelques instants.

Guy jeta son chapeau et s'assit en silence, les deux mains dans ses poches, les sourcils froncés, le cœur ému, les larmes aux yeux.

Son père le regarda.

— Vous voilà furieux ! dit-il. En vérité, mon cher enfant, vous êtes absurde, et votre caractère devient insupportable.

— Mon père, dit Guy d'une voix tremblante, je ne suis point furieux. Mais, je l'avoue, je suis désespéré !

—Désespéré, maintenant ! Quelle exagération ! dit le marquis avec ironie.

— Mon père ! mon père ! de grâce, ne me parlez pas ainsi.

Guy voulait implorer, mais malgré lui sa voix était impérieuse.

— Qu'est-ce à dire ? dit son père d'une voix sévère. Mon fils se croit-il le droit de m'imposer silence ?

— Non, mon père, je vous écoute, je vous ai écouté avec respect, et je voudrais vous obéir, mais je ne le puis. En un mot, dit-il en se levant, vous voulez me séparer de Franz, vous voulez que je renonce à son amitié, et moi... je ne le veux pas !

— Vous ne le voulez pas ! répéta lentement son

père avec une expression qui ne fit que stimuler la colère de Guy...

C'était un de ces moments où éclatait entre eux leur fatale ressemblance, et où leurs caractères se croisaient comme deux fers les blessant tous deux.

— Non, mon père, je ne le veux pas, s'écria Guy; je ne renoncerai pas sans raison à un ami que j'estime et que j'aime; je n'affligerai point son noble cœur, je n'humilierai point son juste orgueil, et je ne puis vous obéir, précisément à cause de ce qui vous inspire contre lui d'injustes préventions, à cause de sa naissance, à cause de sa position, à cause de sa pauvreté; je n'abandonnerai jamais Franz, et rien ne m'empêchera de demeurer son ami.

La colère du marquis croissait avec celle de Guy; mais il gardait un sang-froid qui exaspérait de plus en plus celui-ci.

— Tout cela est fort beau, fort généreux, dit-il, et jusqu'à un certain point fort juste, et nous serons même parfaitement d'accord lorsqu'il ne s'agira que de ce qui est dû à la situation malheureuse de M. Franck... Je veux même vous en donner la preuve sur-le-champ.

En disant ces mots le marquis ouvrit le tiroir d'une table placée auprès de lui et en tirant une bourse contenant une trentaine de pièces d'or, il la jeta à son fils :

— Tenez, dit-il, faites de cette somme tout ce qui vous conviendra pour votre ami et ne craignez pas que je vous refuse les moyens de la renouveler.

La bourse tomba avec bruit aux pieds de Guy.

La foudre y serait tombée qu'elle n'aurait pas produit en lui une commotion plus forte ou stimulé plus violemment ses nerfs et son sang.... Pour un instant tout disparut de sa pensée, hormis le sentiment d'une grave injure reçue; il se pencha, releva la bourse, et d'une main que la colère n'empêchait pas d'être sûre, il allait la rejeter à son père d'une façon qui en eût fait une arme terrible, lorsqu'il sentit une main ferme se poser sur son bras; il se retourna et vit auprès de lui la jeune Anne Séverin !... Arrivant comme à l'ordinaire par la terrasse, elle avait entendu en approchant leurs derniers mots, elle avait tout compris, et son geste avait été aussi rapide que sa pensée; mais ce geste ne suffit pas pour ramener Guy à la raison; aveuglé par la fureur, il saisit de son autre main le bras d'Anne et la rejeta loin de lui avec une violence qui la fit chanceler. Alors seulement, et tout d'un coup, il sembla revenir à lui.

Fut-ce au léger cri d'Anne? fut-ce à celui de son père? Non!... Ce fut à la vue des fragments d'un bracelet que sa main venait de briser sur le bras qui avait arrêté le sien. Ce bracelet était celui que sa mère y avait placé le jour de sa mort, et il n'y avait

rien au monde de plus sacré pour Guy que le double souvenir attaché à ce bijou qu'Anne ne quittait jamais... Et maintenant il en ramassait avec douleur et confusion les fragments épars et le fermoir contenant les cheveux de sa mère, dont le cristal, en se brisant, avait fait une blessure assez profonde au bras de celle qui le portait pour que son sang coulât en abondance.

Guy s'était jeté à genoux auprès d'Anne et lui demandait pardon. Il voulait prendre sa main, il voulait voir son bras meurtri ; mais Anne l'avait déjà enveloppé de son mouchoir, et, penchée vers Guy, elle lui répétait ces mots à voix basse : « Pas de pardon à moi, Guy, pas à moi, à lui, à lui seul ! » d'un accent si suppliant et à la fois si grave, qu'à genoux encore Guy mit la tête dans ses mains et demeura un instant en silence, rassemblant ses pensées avec un effort qui fut peut-être une prière... Après quoi la force et la clarté lui revinrent...

Il se leva, ramassa la bourse et la posa doucement sur la table près de son père; puis d'une voix émue et respectueuse, quoique avec effort, il dit :

— Mon père, je vous remercie de ce que vous vouliez faire pour Franz, mais il n'a pas besoin d'argent et n'en accepterait pas de moi. Je vous demande aussi de me pardonner mon emportement : je le réparerai en vous obéissant.

Le résultat de cette scène ne fut cependant pas celui qu'avait accepté le repentir de Guy. Bien que pour une raison différente, la vue du bracelet brisé avait causé au marquis une émotion non moins vive qu'à son fils, car, sans qu'il y eût un rapport exact entre cet acte de violence et celui dont il s'était rendu coupable lui-même vingt ans auparavant, le jour où il avait brisé le médaillon de Guillaume des Aubrys, l'un lui rappela vivement l'autre, et l'amer souvenir de l'emportement qui avait alors failli lui ravir sans retour la tendresse de celle dont il adorait la mémoire le disposa à la fois à l'humilité et à l'indulgence. Le lendemain, Guy reçut tout d'un coup de son père la permission qu'il n'osait plus lui demander, et peu de jours après, il amena son ami à Villiers. Quoique les traits de Franz rappelassent bien un peu son origine juive et que son talent trahît encore davantage sa qualité d'artiste, Guy eut cependant la satisfaction de voir un bon nombre des préventions du marquis s'évanouir à la vue du pâle et modeste jeune homme, dont les manières ne justifiaient en rien les objections soulevées dans son esprit par les deux griefs qui surtout les avaient fait naître.

La blessure d'Anne, aggravée par quelques morceaux de verre qui s'y étaient introduits, lui causa de longues souffrances et laissa une trace qui ne s'ef-

façа jamais. Guy fut affligé et repentant au point de se croire corrigé pour toujours; mais il n'en était point encore ainsi : ses résolutions ne prirent un caractère nouveau que lorsque, deux ans après, une plus douloureuse leçon lui fut donnée, à une époque qui fut dans sa vie le début d'une phase nouvelle.

LE CHALET

I

— Reviens près du feu, le vent s'élève. Rentre, mon enfant, je t'en prie. Tu attendras aussi bien ici qu'à la place où tu es.

Ces mots s'adressaient à Anne, qui ne sembla pas pas d'abord entendre la voix de sa mère. Elle était assise dans le jardin, à quelque distance de la fenêtre ouverte, et regardait devant elle, immobile et attentive, indifférente à la bise d'automne qui couvrait en ce moment le ciel de nuages et attristait la fin d'un des derniers beaux jours d'octobre.

Le petit jardin du chalet était tenu avec soin et, malgré l'arrière-saison, égayé d'un grand nombre de fleurs et d'arbustes dont les couleurs se distinguaient

encore dans l'ombre croissante du crépuscule. Ce jardin était entouré d'une grille à hauteur d'appui, et donnait, d'un côté, sur une vaste prairie, de l'autre, sur la route.

De la place qu'elle occupait, la jeune fille apercevait la prairie, le chemin qui la traversait en serpentant, et, au bout de ce chemin, les arbres du parc de Villiers, dont les sombres masses commençaient à se confondre avec les nuages gris et noirs amoncelés au couchant.

En entendant une seconde fois la voix de sa mère, Anne fit de la tête un signe d'obéissance ; mais avant de rentrer, elle alla encore jusqu'au bout de l'allée et demeura un instant appuyée contre la grille du jardin regardant au delà. Le vent qui augmentait toujours agitait autour de sa taille souple et mince les plis épais d'une robe de laine grise, rejetait en arrière ses cheveux et découvrait en entier son visage et son front : ainsi posée, il eût été difficile de ne pas remarquer sa tournure gracieuse, difficile aussi peut-être de n'être pas frappé de l'expression de son regard, de la finesse de ses traits, mais surtout d'un charme indéfinissable répandu sur toute sa personne, don mystérieux (pour lequel les Italiens seuls ont un mot) [1], qui efface la laideur et sans lequel la beauté cesse de plaire.

[1] Simpatica.

Après un dernier regard jeté sur le chemin de la prairie, Anne se décida enfin à revenir auprès du foyer où l'attendait sa mère. En rentrant dans sa chambre, elle ferma la fenêtre, et s'agenouillant devant le feu :

— Il fait en vérité froid ce soir, dit-elle ; l'hiver n'attend pas pour venir cette année que l'automne soit fini.

Elle regarda un instant le feu en silence, puis elle s'écria tout d'un coup :

— Qu'est-ce donc? ma mère... que pensez-vous que ce puisse être?

— Pourquoi veux-tu que ce soit quelque chose d'extraordinaire?

— Parce que jamais mon père n'est dehors à l'heure qu'il est : parce que jamais Guy n'a envoyé chercher mon père pour lui parler ; il a bien plus tôt fait de venir quand il a quelque chose à lui dire...

— Mais ce n'est peut-être pas Guy, c'est son père qui aura eu quelque affaire à communiquer à Séverin, et Guy l'aura seulement envoyé chercher de la part du marquis.

— Peut-être, dit Anne.

Et approchant de la table une chaise basse, elle s'assit, et resta en silence les yeux fixés sur la flamme du foyer qui, en ce moment, éclairait seule la chambre. Madame Séverin avait tiré son chapelet

de sa poche, au moment où l'obscurité l'avait obligée à fermer son livre ; mais à la manière dont elle le faisait passer d'une main dans l'autre, le tournant et le retournant en tous sens d'un air distrait, il était facile de voir qu'elle était moins étrangère à la préoccupation de sa fille qu'elle ne voulait le paraître.

La chambre, dans laquelle nous introduisons le lecteur pour la première fois, avait plutôt l'aspect d'une bibliothèque que celui d'un salon. Des livres en grand nombre, rangés alentour, ne laissaient de place que pour quelques gravures dont les cadres dorés se détachaient sur le papier sombre qui couvrait le mur. En face de la cheminée un piano était placé non loin d'une fenêtre dont la profonde embrasure contenait un siége et un bureau; plus près du feu, une table ronde, une causeuse et quelques fauteuils; tel était l'ameublement éclairé en ce moment par la lueur incertaine du foyer, et de temps à autre, un jet de flamme un peu plus vif permettait d'apercevoir au-dessus de la cheminée le portrait de la marquise de Villiers, belle, grave et touchante, telle qu'elle était à l'époque où ce portrait avait été placé au chalet.

Le silence durait depuis environ une demi-heure, lorsque l'horloge sonna. Au même moment la porte s'ouvrit, et un serviteur parut portant à la main une lampe qu'il plaça sur la table ronde.

Anne se leva vivement :

— Sept heures !... Sept heures déjà, est-ce possible, Sylvain ? dit-elle. A quelle heure précisément est-on venu chercher mon père ?

— A deux heures, mademoiselle.

— Deux heures... et il en est sept ! Vous a-t-on bien dit qu'on venait de la part de M. le comte et non pas de celle de M. le marquis ?

— De la part de M. le comte, dit Sylvain.

— Qui était-ce ?

Sylvain eut l'air de ne pas comprendre.

— Je veux dire, qui a-t-on envoyé du château ? Était-ce Thibaut, le valet de chambre de M. le marquis ?

— Non, mademoiselle, c'était Louis, le valet de chambre de M. Guy.

— Enfin, qu'importe, dit madame Séverin, après que Sylvain se fut retiré. Quel intérêt prends-tu à savoir quel est le serviteur qui a apporté un message aussi simple ? quelle idée te passe par l'esprit ?

—Mon idée, ma mère, la voici, dit Anne en venant se rasseoir : mon idée, puisque vous le voulez savoir, c'est qu'il est arrivé quelque chose de grave entre Guy et son père.

— Mais à quel propos ? dit madame Séverin avec une vivacité qu'elle cherchait à réprimer. As-tu quelque indice ?... se sont-ils disputés encore ?

— Disputés !... non ; du moins je ne le sais pas. Mais je sais que Guy n'était pas d'une humeur endurante aujourd'hui, et...

— Tu l'as vu !

— Oui, ce matin après la messe, j'avais pris par l'avenue pour traverser le chemin de la prairie, je marchais vite et sans m'apercevoir que Guy m'avait suivie. Lorsque j'ai reconnu son pas, je me suis arrêtée sur-le-champ, mais quand il m'a dit : « Si tu voulais bien ne pas courir ainsi quand j'ai à te parler, » j'ai bien compris au son de sa voix, et avant de l'avoir regardé, qu'il y avait quelque chose.

— Et qu'y avait-il ?

— C'est ce que je lui ai bien vite demandé. « Il y a, m'a-t-il dit, que je suis décidé à m'en aller, à ne plus revenir... Vois-tu, tout vaut mieux que de vivre ainsi, toujours critiqué, contrarié, méconnu... Oh ! oui, méconnu ! J'aimerais tant mon père, s'il me le permettait, mais le fait est que je lui ressemble trop. Il vaut mieux que cela finisse ; » et une foule d'autres choses. Il avait les larmes aux yeux, ce pauvre Guy, mais il n'en était pas moins déterminé et même violent ; violent, répéta-t-elle, comme je ne l'avais jamais vu depuis le jour où... Anne s'arrêta, et regarda un instant une large cicatrice que laissait apercevoir sur son bras droit sa manche entr'ouverte.

Madame Séverin suivit son regard et pâlit ; ses deux mains, entre lesquelles elle tenait encore son chapelet, se joignirent involontairement; elle leva ses yeux avec une expression d'anxiété à laquelle le beau regard mélancolique du portrait placé au-dessus de la cheminée semblait répondre. Madame Séverin eut presque l'air de lui adresser une prière, puis, faisant sur elle-même un effort, elle reprit son livre en silence, ne voulant pas ajouter ses propres craintes à celles qu'elle ne savait plus combattre. Une heure tout entière se passa ainsi. Au bout de ce temps, ce fut madame Séverin elle-même qui se leva et agita une petite sonnette placée auprès de la porte.

Sylvain parut; mais avant qu'il eût refermé la porte, le bruit d'une voiture se fit entendre et presque au même instant on sonna à la porte du jardin, qui donnait sur la route.

— C'est le phaéton de M. le comte, dit Sylvain.

— Guy, à cette heure-ci ! s'écrièrent ensemble la mère et la fille.

« C'est donc à mon père qu'il est arrivé malheur, » telle fut la pensée qui traversa l'esprit d'Anne, tandis qu'elle se précipitait au-devant de celui qui arrivait. Mais avant qu'elle pût formuler cette nouvelle inquiétude, son père lui-même parut.

C'était lui et non le jeune comte de Villiers qui venait de descendre du phaéton. Anne se jeta dans ses

bras. M. Séverin embrassa sa fille en silence, puis il donna ordre au cocher d'attendre et entra dans le salon; mais au moment où Sylvain s'approcha comme de coutume pour emporter la canne et le chapeau de son maître, il lui dit :

— Je vais ressortir; laisse tout cela..., et il marcha vers la cheminée où il s'appuya un instant sans rien dire.

Un seul regard avait suffi pour faire comprendre à Anne que son pressentiment était réalisé, et que son père apportait une très-mauvaise nouvelle.

Avec la rapidité étrange de la pensée en pareil cas, tous les événements possibles traversèrent son imagination, et pendant les trois minutes de silence qui suivirent, mille scènes effrayantes et détaillées se passèrent devant elle. Ceux-là sont heureux qui ne connaissent pas cette attente certaine d'un malheur dont la nature est vague encore, et qui n'ont jamais compté les battements de leur cœur pendant la durée de pareilles minutes.

— Qu'est-il arrivé, mon Dieu ! s'écria madame Séverin, tandis que les yeux d'Anne répétaient silencieusement la même question.

— Va, dit M. Séverin brièvement à sa fille, va te préparer à sortir avec moi, ma petite; il est arrivé un malheur au château et on y a besoin de toi. Va vite et reviens; il faut que nous partions sur-le-champ.

Anne comprit qu'il fallait en ce moment faire promptement ce qu'on attendait d'elle. Elle sortit donc sans faire de question, monta dans sa chambre, mit son chapeau, attacha son manteau d'une main tremblante, et en moins de cinq minutes elle était redescendue. Au moment où elle ouvrait la porte du salon, elle entendit sa mère qui disait avec une expression de vive anxiété :

— Mais, cependant, mon ami, réfléchis, je t'en conjure.

Et M. Séverin répondait :

— Il n'y a pas à réfléchir quand il n'y a qu'une chose à faire.

Et se tournant vers sa fille qui entrait :

— Allons, ma petite Anne, viens, partons; ce qu'il y a de plus à te dire, je te le dirai chemin faisant.

Il prit le bras de sa fille, lui fit rapidement traverser le petit jardin. Madame Séverin les suivit jusqu'à la grille. Là, elle prit tout d'un coup Anne dans ses bras en lui disant tout bas :

— Que Dieu te protége, mon enfant, et qu'il t'inspire!

Puis enveloppant soigneusement la taille de sa fille dans les plis de son manteau, elle la fit monter la première en voiture; elle sembla faire encore tout bas à son mari une instante recommandation, à

laquelle le geste de M. Séverin sembla répondre : « Qu'y voulez-vous faire? » et le père et la fille disparurent, les chevaux emportant au grand trot sur la route de Villiers la voiture qui les emmenait.

II

Anne, étourdie par le mouvement de la voiture, par la nuit, par la brusque réalisation des craintes qui l'avaient obsédée tout le jour, regardait en silence fuir la route ou suivait de l'œil les nuages qui parfois cachaient la lune, parfois la découvraient, laissant voir à sa lumière les arbres agités et le ciel menaçant... Elle n'osait interroger son père et attendait avec anxiété qu'il parlât le premier; mais bientôt elle s'aperçut que, plongé dans une profonde rêverie, il ne pensait plus du tout à elle.

Les minutes s'écoulaient cependant, il ne fallait pas beaucoup plus d'un quart d'heure pour aller du chalet au château de Villiers, et on en apercevait déjà de loin la façade et les tours, lorsque Anne, touchant légèrement le bras de son père, lui dit :

— Nous voici bientôt arrivés : ne me direz-vous

pas, mon père, pourquoi vous êtes venu me chercher et pourquoi il me faudra du courage?

M. Séverin eut l'air de revenir à lui :

— Ah! que tu as bien fait de me parler! dit-il, j'oubliais que tu étais là et ce que j'avais à te dire encore...

« Anne, dit-il en reprenant subitement et avec effort le ton calme et ferme qui lui était ordinaire, mon pauvre maître est mort!

— Mort! répéta Anne en pâlissant,

Il y eut un moment de silence.

— Et Guy?... Guy était-il près de lui? balbutia-t-elle en tremblant.

— Écoute : Guy, sorti à sept heures, n'était rentré qu'à midi. Il est alors monté chez son père; au bout d'une heure, il est sorti de la chambre, pâle et agité. Son cheval l'attendait à la porte, il est parti au grand galop. Cinq minutes après, Thibaut est remonté chez son maître; juge de son effroi, il était étendu au milieu de la chambre, sans mouvement!

— O mon Dieu, mon Dieu! dit Anne d'une voix étouffée; et ensuite, mon père? C'est Guy, nous a-t-on dit, qui vous avait envoyé chercher; il était donc revenu?

— Oui, dit M. Séverin, parce que le premier soin de Thibaut avait été de le faire rappeler, mais l'accident était arrivé depuis plus d'une heure lorsqu'on

parvint à le rejoindre. En attendant, le marquis avait repris connaissance et avait lui-même fait appeler M. le curé, lorsque Guy est entré dans la chambre. Son père l'a reconnu, il lui a tendu la main, mais il ne pouvait plus parler... Guy lui disait une foule de paroles incohérentes, il lui demandait pardon avec véhémence... puis se levait pour envoyer de tous côtés chercher des médecins, et c'est alors qu'il m'a fait appeler... Lorsque je suis entré dans la chambre, mon pauvre maître a, je crois, entendu ma voix, il m'a semblé, lorsque je lui ai pris la main, qu'il a serré la mienne... mais son dernier regard a été pour son fils.

— Et pas un mot? dit Anne.

— Non, pas un.

M. Séverin se tut quelques instants.

— Mais laisse-moi achever, car nous voici à la grille, dit-il enfin.

« Lorsque, au bout d'une heure, nous avons voulu arracher Guy du corps de son père, il a résisté à nos efforts d'une façon si étrange qu'il semblait avoir perdu la raison; il disait qu'il avait tué son père et mille autres folies... Trois heures se sont passées ainsi, et alors le vieux Thibaut a dit : « Si quelqu'un « peut avoir quelque influence sur lui, c'est made-« moiselle Anne; il faudrait aller la chercher. » Et c'est pour cela, mon enfant que je suis venu...

Avons-nous eu tort de compter sur toi? Tu as souvent su le calmer dans de pareils accès. Puisse Dieu t'en faire la grâce aujourd'hui !

Anne courba la tête sans répondre et fit mentalement une rapide prière.

La voiture s'arrêtait en ce moment. Elle sauta à terre et entra dans le vestibule désert. L'ordre qui habituellement caractérisait toutes choses dans ce vieux manoir, semblait avoir complétement disparu, et tous les objets y étaient transformés par cet aspect que donne à tout dans une maison l'apparition récente du malheur.

La lampe suspendue au milieu du vestibule n'était point allumée, l'immense foyer où brillait d'habitude un feu pétillant était éteint. Une lumière placée sur la haute cheminée éclairait seule et faiblement cette immense salle d'entrée et permettait à peine de distinguer les premières marches de l'escalier situé au fond, vers lequel Anne se dirigea sur-le-champ ; mais à peine en avait-elle franchi les premières marches, que son père l'arrêta :

— Attends, lui dit-il à voix basse ; assieds-toi là et laisse-moi monter le premier, je viendrai te chercher quand je trouverai le moment opportun.

Anne redescendit docilement et s'assit dans le vestibule, tandis que M. Séverin montait l'escalier sur lequel la lune voilée jetait, à travers les hautes fenê-

tres, une lueur incertaine mais suffisante pour le guider.

Au bout de quelques instants, on entendit en haut une porte s'ouvrir, puis un bruit de voix, puis la même porte se refermer avec violence, et bientôt après Anne vit reparaître son père dans la galerie qui faisait le tour du palier au premier étage. Il était accompagné de Thibaut portant une lumière à la main, et de deux autres domestiques. Ils parlaient tous ensemble, sans trop élever la voix. Anne alors monta rapidement l'escalier et rejoignit son père :

— Je comprends, lui dit-elle à voix basse ; vous avez encore une fois cherché à le faire sortir de cette chambre, et maintenant il s'y est enfermé.

— Oui, mademoiselle, dit le vieux Thibaut d'une voix tremblante, c'est bien cela ; mais véritablement il ne doit point avoir sa tête pour s'obstiner ainsi, et il est certainement dangereux de le contrarier... et pourtant il faut bien que les choses nécessaires se fassent. A peine si nous avons pu allumer deux cierges et placer de l'eau bénite près du lit... Pas plus à M. le curé qu'aux autres il ne veut permettre d'entrer... Maintenant il a pris monsieur votre père et moi par le bras et nous a forcés de sortir, et comme Jean et Louis voulaient rester après nous, il s'est emporté et les a jetés dehors, et maintenant il a fermé la porte... que le château en tremble encore !

Anne, tout en écoutant, se dirigeait vers un large corridor qui aboutissait dans la galerie au haut de l'escalier. Au bout de quelques pas, elle s'arrêta.

— Mais il y a une autre porte à cette chambre, dit-elle.

— Oui, celle qui donne dans le cabinet de toilette, mais il l'aura sans doute fermée aussi, et d'ailleurs cette petite chambre n'est presque jamais ouverte sur le corridor. M. le marquis tenait toujours cette porte-là fermée en dedans; vous savez bien qu'il n'y laissait jamais entrer personne.

Anne savait cela en effet et n'était jamais entrée dans cette pièce.

— Voyons, cependant, dit-elle, c'était le soir qu'il s'y enfermait ordinairement. Il se peut donc qu'aujourd'hui...

Elle n'acheva pas, mais le vieux serviteur la comprit. La main qui, la veille encore, avait fermé cette porte était maintenant glacée par la mort. Anne mit doucement la sienne sur le bouton de la serrure, la porte s'ouvrit; ils s'arrêtèrent.

— Laissez-moi tous maintenant, dit Anne. Si la porte de la chambre à coucher est ouverte, j'entrerai sans bruit... Si elle est fermée, je la lui ferai ouvrir. N'ayez pas peur, attendez-moi, mais pas ici, dans le salon ou en bas, il faut qu'il sache que je suis seule.

M. Séverin et Thibaut ne firent aucune opposition, ils semblaient comprendre qu'il n'y avait pas en ce moment autre chose à faire. Anne prit le flambeau des mains de Thibaut et attendit dans le corridor qu'ils se fussent éloignés, puis elle entra en refermant la porte sur elle et elle se trouva pour la première fois de sa vie dans le cabinet de toilette.

Cette pièce, qu'on nommait ainsi parce que telle avait été en effet sa destination primitive, contiguë comme elle l'était à la principale chambre à coucher du château, ressemblait maintenant à un oratoire. Il ne s'y trouvait en effet pour tout meuble qu'un prie-Dieu appuyé contre le mur de droite et en face de la porte d'entrée, un orgue placé entre deux fenêtres en ogive. Rien ne témoignait du reste que ce fût un lieu de prière. Quelques livres soigneusement enfermés dans une armoire vitrée, avec un crucifix, deux ou trois autres objets de dévotion et quelques bijoux parmi lesquels Anne remarqua un large médaillon d'argent, indiquaient un souvenir pieusement conservé, mais aucune piété vivante n'avait laissé dans ces murs sa trace récente. Tout y était calme mais froid, et on aurait pu croire cette chambre entièrement abandonnée si un grand fauteuil placé dans l'un des angles et près duquel se trouvait un petit guéridon n'eût indiqué que quelqu'un venait parfois s'asseoir à cette place, d'où les yeux se portaient naturel-

lement sur un grand portrait placé au-dessus du prie-Dieu et qui reproduisait les traits d'une jeune fille dans tout l'éclat d'une rayonnante beauté.

La lumière qu'Anne tenait à la main éclaira tous ces objets l'un après l'autre... Elle ne s'attendait point à l'aspect de ce lieu et un sentiment de religieux attendrissement succéda à tous ceux qui l'avaient émue jusque-là. Elle se sentit tout d'un coup parfaitement calme et comme environnée de la protection de Dieu et de celle d'une âme bienheureuse. Elle posa sa lumière sur le prie-Dieu et s'y agenouilla en levant les yeux vers la gracieuse image qui semblait lui sourire. Elle reconnaissait bien ce beau visage, il lui était depuis longtemps familier et cher... C'était le même regard qui, une heure auparavant, avait semblé répondre au regard de sa mère. Ce portrait était celui de la même femme, seulement ici elle semblait redevenue jeune comme elle-même et lui envoyer à travers ses lèvres entr'ouvertes des baisers aussi bien que des bénédictions.

— Aidez-moi et priez pour lui, murmura Anne en se levant, et elle s'approcha sans bruit de la porte qui communiquait avec la chambre mortuaire. Elle tenta de l'ouvrir, mais la porte était fermée en dedans, et aucun bruit ne répondit, dans l'intérieur, au bruit que la clef venait de faire sous sa main... Elle prêta l'oreille... un sourd gémissement troublait seul, de

temps en temps, le silence... du reste aucun mouvement ne se faisait entendre, son cœur battait... Elle attendit un instant, puis elle frappa distinctement à la porte. Pas de réponse. Elle frappa encore, un peu plus fort cette fois. Même silence. A la troisième fois, elle entendit un brusque mouvement et quelques pas décidés se rapprochèrent de la porte. Là ils s'arrêtèrent, et une voix dont l'accent était bref et impérieux dit ces mots :

— J'ai dit que je voulais rester seul ici ; n'a-t-on pas compris que *je le veux?*

Anne était au moment de parler, mais la voix lui manqua : elle se tut et attendit encore quelques minutes, puis d'une main ferme elle frappa à la porte pour la quatrième fois. Le bruit d'un pied violemment frappé contre terre lui fit quitter la porte avec précipitation, et ses yeux se remplirent de larmes. Un tel acte de colère lui semblait une profanation du silence de la nuit et du silence de la mort, elle n'osa répondre aux mots : « Qui est là, qui ose me poursuivre ainsi ?... » prononcés par Guy avec une violence croissante.

Elle restait incertaine et debout au milieu de la chambre, les mains jointes, s'écriant : « O mon Dieu ! mon Dieu ! inspirez-moi ! » lorsque tout à coup une idée étrange se présenta à son esprit et elle obéit à cette nouvelle impulsion sans prendre le temps de

réfléchir, ni celui de se rendre compte de sa propre intention. L'orgue était devant elle, elle s'en approcha, l'ouvrit, et posa doucement ses mains sur le clavier ; elle fut presque effrayée du bruit que produisit, dans ce profond silence, ce premier et harmonieux accord. Elle s'arrêta, craignant d'être interrompue par quelque nouvel acte de violence. Mais n'entendant plus rien, elle recommença à jouer et passa pendant quelques instants d'une modulation à une autre... puis enfin, se souvenant d'une mélodie préférée entre toutes par celui qui l'entendait et l'écoutait peut-être, elle se hasarda à en murmurer quelques notes. Sa voix douce et pure s'affermit en chantant et elle acheva sans trembler les paroles du premier couplet :

La mort est une amie
Qui rend la liberté;
Au ciel reçois la vie
Et pour l'éternité !

A peine avait-elle achevé ces derniers mots, que la porte d'où elle venait d'être si impérieusement repoussée, s'ouvrit doucement... Le cœur d'Anne battit, mais elle ne quitta pas le clavier... Guy était près d'elle ; il était entré en silence et s'était appuyé près de l'orgue, le dos au mur, les bras croisés. Anne jeta sur lui un timide regard qu'il n'aperçut pas, et ce regard ne la rassura point. Ce visage pâle, ces che-

veux en désordre, ces grands yeux ouverts regardant fixement devant eux, sans l'ombre d'attendrissement, c'étaient là les signes d'un désespoir plus voisin de la folie que d'une douleur naturelle et permise. Cependant, tout en priant Dieu, elle continua à jouer et bientôt même d'une voix redevenue légèrement tremblante, elle se hasarda à achever la romance commencée.

Adieu! jusqu'à l'aurore
Du jour en qui j'ai foi,
Du jour qui doit encore
Me réunir à toi!

Avant qu'elle eût fini, la haute taille du jeune homme s'était courbée... Il se cacha le visage dans ses deux mains... Anne essaya de parler. Elle ne le put, et elle continua à jouer et à prier en silence; mais aucune parole n'eût exprimé aussi bien ce qu'elle voulait dire que le faisait en ce moment à l'insu d'elle-même l'instrument qui résonnait sous l'émotion de son âme... Le silence ne dura plus que quelques minutes... bientôt Guy tomba à genoux, et ses larmes, se faisant jour enfin, baignèrent le plancher, sur lequel il était tombé comme épuisé, par le soulagement même qui venait de rendre la clarté à son esprit, et la tendresse à son cœur!

Anne, les mains jointes, était aussi à genoux près de lui, et leur premier regard à tous deux se porta

vers le portrait suspendu au-dessus de leurs têtes.

— Oh ! merci, ma mère, dit enfin Guy d'une voix entrecoupée. Merci, Anne, merci ! Tu as, encore cette fois, été mon bon ange !...

Deux heures après, Anne était assise dans sa petite chambre au chalet, défaisant les longues tresses de ses cheveux et séchant devant le feu ses pieds mouillés par la pluie qui depuis son départ était tombée à torrents : sa mère, debout près de la cheminée, écoutait la fin de son récit.

— Il a pleuré longtemps, et moi, vous comprenez bien que je me gardais de l'interrompre. Enfin il a fini par se remettre un peu, et, sans attendre mes questions, il m'a dit ce que j'avais en partie deviné... Oui, il a eu ce matin, après m'avoir quittée, une scène terrible avec son père... Vous dire exactement ce qui s'est passé, je ne le puis, car Guy ne le savait plus bien lui-même, il se souvient seulement qu'il s'était d'abord contenu, comme il me l'avait promis, mais il dit qu'ensuite il s'est emporté à son tour... et Dieu sait quelles paroles lui seront échappées alors !... Il a bien vu que son père changeait de visage, mais il a cru que c'était l'effet de la colère, et il est sorti ainsi de la chambre sans dire un mot de plus, sans se retourner ! Figurez-vous, ma mère, ce qu'il a ressenti lorsqu'on l'a rappelé et lorsque, à son retour, il a

trouvé son père expirant!... Ah! si vous l'aviez entendu!... Et de fait, dit-elle, en se couvrant le visage de ses deux mains, c'est vraiment bien affreux, d'avoir, même involontairement, causé la mort de son père!

Et Anne, dont la fermeté ne s'était pas démentie un instant pendant toute la durée de cette soirée, éclata tout d'un coup en sanglots.

Sa mère s'assit près d'elle en silence, prit doucement sa tête et l'appuya sur son sein, la caressant comme si elle eût été une enfant, sans chercher à arrêter ses larmes, écartant seulement de son visage ses longs cheveux qui tombaient en désordre. Anne peu à peu se calma, mais elle resta la tête appuyée sur sa mère sans parler, sans se mouvoir, baisant seulement de temps en temps la main qui passait sur son visage, et, dans ce doux bien-être qui est pour un enfant aimé l'image terrestre du repos divin, elle finit enfin par s'endormir dans les bras de sa mère.

Madame Séverin essuya les larmes qui baignaient encore les paupières de sa fille et regarda un instant ce doux visage endormi avec une tendresse qui sembla tout à coup se transformer en douleur!... Hélas! combien de cœurs maternels sont ainsi transpercés par ce glaive prophétique qui atteignit la plus sainte et la plus sublime de toutes les mères dans les premières heures de sa joie! combien tressaillent de la même

douleur, lorsqu'une vision de l'avenir leur fait entrevoir pour la première fois les souffrances réservées à l'enfant bien-aimé, qui dort encore en paix dans leurs bras, et l'impuissance de leur amour à les en préserver !

III

Les funérailles du marquis de Villiers étaient terminées, les cierges étaient éteints, et la lueur du jour, presque partout interceptée par les plis de la tenture noire qui couvrait les murs, permettait à peine de distinguer les vives couleurs des écussons suspendus aux piliers, et de loin la nappe blanche et les flambeaux de l'autel ; l'église redevenue silencieuse semblait être tout à fait déserte : deux hommes cependant y étaient demeurés prosternés, l'un au pied de l'autel, l'autre dans le banc de la famille de Villiers, où ses vêtements de deuil empêchaient de le distinguer au milieu des sombres draperies dont il était environné. Au bout de quelques instants celui qui priait devant l'autel se leva et s'approcha du banc.

— Levez-vous, Guy, et suivez-moi ! dit-il à voix basse.

Guy leva la tête et vit l'abbé Gabriel, mais il ne parut pas d'abord l'avoir entendu. Le curé répéta une seconde fois les mots qu'il venait de dire, ajoutant :

— Venez chez moi, mon enfant, j'ai à vous parler.

A cette seconde injonction le jeune homme se leva docilement, et quitta l'église avec le curé, par une porte latérale qui donnait sur le jardin du presbytère.

En se retrouvant en plein air, Guy éprouva une première sensation de soulagement. Un vent violent chassait les nuages et courbait jusqu'à terre les arbres du jardin. Il s'arrêta un instant, appuyé contre la porte de l'église et regarda le ciel gris, tandis que le vent soulevait sa chevelure et rafraîchissait son front et ses yeux brûlants et fatigués.

Pendant ce temps le curé entrait dans sa demeure, et jetait un regard sur son petit foyer, pour s'assurer qu'on n'avait point négligé d'y allumer un fagot rendu déjà nécessaire par le froid prématuré de la saison, mais plus encore par son désir d'égayer le plus possible la petite chambre où il allait recevoir son jeune ami. Celui-ci parut bientôt en effet et prit tristement la place qui lui avait été préparée au coin du feu.

Toute la tendresse d'un cœur dont l'amour de Dieu

avait transfiguré les affections sans les éteindre, s'était concentré sur ce petit cercle, au milieu duquel la Providence avait placé l'abbé Gabriel, jeune encore, et dont elle ne l'avait plus séparé. Il en avait partagé toutes les tristesses et toutes les joies. Il s'était trouvé là pour aider Charlotte dans sa première épreuve, ainsi que dans celles qui l'attendaient plus tard ; il avait béni son mariage, et ensuite celui de Louise ; et les deux enfants qu'il avait vus grandir sous ses yeux, étaient maintenant ce qu'il aimait le mieux au monde. Mais Anne ne lui avait jamais causé de souci, en sorte qu'il s'occupait davantage de Guy, qui était pour lui l'objet d'une incessante sollicitude.

Si l'abbé Gabriel eût cédé à son optimisme naturel, il se fût tout simplement enthousiasmé pour ce caractère énergique et ardent, toujours noble et généreux, même dans ses emportements, qui se laissait souvent entraîner par son humeur, et savait résister mieux qu'un autre à ses penchants ; caractère imparfait sans doute, mais attrayant, où se rencontraient de grandes ombres, mais pas une tache, et qu'il éprouvait à la fois le désir de corriger et la crainte d'altérer. Mais l'abbé comprenait trop bien, que si son cher enfant ne parvenait pas à dominer son naturel emporté, sa vie tout entière en serait troublée, comme l'avait été celle de son père. L'énergique effort qui était néces-

saire pour triompher de lui-même, il voulait donc, en ce moment, l'obtenir de Guy, et il osait croire qu'il ne lui serait point impossible d'y parvenir.

Il y avait bien dix minutes que Guy était assis en face du curé sans qu'il eût encore dit une parole. Son regard errait tristement dans le vague, et l'expression du découragement le plus complet était empreinte sur ses traits et dans toute son attitude.

Depuis que la douce intervention d'Anne lui avait rendu la raison, il n'avait plus eu un seul moment de violence, ni même de vivacité. Il avait fait effort sur lui-même pour réparer son emportement du premier instant, pour donner avec calme les ordres nécessaires, pour veiller enfin à ce que les détails de la triste cérémonie qui venait de s'achever, répondissent à ce qu'exigeait le respect dû à celui qui n'était plus, et même à quelques-uns de ses préjugés. Guy avait cru en tout ceci obéir encore à son père, et il n'avait rien oublié.

Mais maintenant tout était fini et il ne sentait plus qu'un mortel accablement :

— Vous souvenez-vous, dit-il enfin, vous souvenez-vous que dans mon enfance vous me disiez souvent, que si je ne me corrigeais pas, un jour viendrait où dans un accès de fureur je commettrais quelque acte irréparable? Oh ! votre prédiction s'est cruellement

réalisée... Oui, trop cruellement, répéta-t-il, en levant sur le curé ses yeux rougis de larmes ; car vous savez si, malgré tout, je l'aimais ! si j'avais souvent rêvé, désiré, espéré, que ma tendresse lui deviendrait consolante, et adoucirait ses derniers jours : et maintenant c'est fini ! et, au lieu de cette douleur filiale et sainte que tous, hormis les derniers misérables, ressentent à la mort d'un père, me voici livré pour la vie à un regret brûlant, à un remords qui rendra vaines pour moi toutes les espérances de la vie ! Avoir aimé son père et se dire qu'on l'a tué !... Ah ! dites-moi si ce n'est pas trop !

La tête de Guy retomba dans ses deux mains et il se tut un instant, tandis que le curé, les bras croisés, la tête légèrement inclinée en avant, les yeux cependant fixés sur Guy, laissait le pauvre enfant, pour lequel son cœur de prêtre ressentait une pitié plus que paternelle, exhaler tous les sentiments qui remplissaient son âme. Il ne voulait point l'interrompre avant que ce premier accès d'expansion et d'abandon fût calmé, avant aussi que cette violente explosion de repentir eût fait son œuvre réparatrice d'expiation.

Mais Guy revenant avec agitation sur le sujet qu'il venait d'aborder, le curé s'aperçut qu'un mal se substituait à un autre dans cette âme véhémente, et qu'il était temps d'y mettre un terme ; il se leva alors, prit la main de Guy dans l'une des siennes, et de

l'autre lui relevant la tête comme lorsqu'il était encore un enfant, il lui dit tout d'un coup d'une voix grave, mais d'une douceur pénétrante :

— C'est assez, Guy, et je vous arrête, vous ne me soupçonnerez pas de vouloir atténuer vos torts par condescendance. Je ne t'ai jamais gâté, n'est-ce pas? mon pauvre enfant; eh bien, écoute-moi et crois-moi.

Le curé ne tutoyait plus Guy depuis bien des années, à moins qu'il ne fût sous l'empire d'une vive émotion ou emporté par la chaleur de son discours; alors il revenait malgré lui à cette habitude des jours de l'enfance de Guy, qui de son côté devenait toujours plus attentif lorsque le curé s'oubliait, ou plutôt se souvenait ainsi. En ce moment l'accent de sa voix ajoutait à l'effet de ses paroles :

— Écoute-moi donc bien, dit-il. Ce que tu dois pleurer, c'est la rapidité du coup qui t'a frappé, c'est le malheureux souvenir des paroles que t'a adressées ton père la dernière fois que tu as entendu sa voix; mais ce malheur, mon pauvre Guy, n'est point un tort, et tu n'es point coupable, comme tu crois l'être.

Guy secoua tristement la tête.

— Tu ne me crois pas? je te parle cependant au nom de ton père lui-même. Ce que je te dis, c'est ce qu'il a pensé, c'est ce qu'il aurait voulu te dire. Veux-tu en avoir l'assurance?

Guy regarda le curé d'un air surpris.

— Comment pourrais-je l'avoir? dit-il; c'est le secret de la mort : qui me le dira?

Le curé, sans lui répondre, tira de sa poche un papier, et le lui mit entre les mains.

Guy le parcourut d'abord des yeux, puis le lut et le relut deux ou trois fois; enfin avec un visage où l'attendrissement succédait à la morne douleur qui y avait été empreinte, il dit d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce que cela veut dire? d'où viennent ces paroles? qui les a dites? qui les a écrites?

— Celui qui les a prononcées, c'est ton père lui-même : il parlait encore lorsque j'arrivai près de lui, tu le sais, puisqu'il lui fut possible d'accomplir ses derniers devoirs religieux; mais ensuite, lorsque déjà sa parole était indistincte, il me parla de toi, mon pauvre enfant, de ce qui venait de se passer entre vous; alors comprenant quelle serait ta douleur si tu n'arrivais point à temps pour les entendre, Dieu me donna cette pensée d'écrire sous sa dictée ces paroles précieuses pour toi. Tu peux les lire maintenant : « *Je bénis mon fils, et je lui demande pardon, comme j'espère le pardon de Dieu.* »

— Me demander pardon à moi? mon père? qu'est-ce que cela signifie? répétait Guy.

— Cela signifie que dans cette heure, restée si terrible dans ton souvenir, le coupable n'a pas été toi, mais

bien celui auquel a été accordée une heure suprême de repentir, et qui t'a béni en mourant, sans avoir à te pardonner. Me comprends-tu ? et comprends-tu que je te parle ainsi de sa part, et que ce langage t'a été adressé dans un moment de solennelle vérité?

L'imagination de Guy, saisie par l'affreuse pensée d'avoir causé la mort de son père, avait, en effet, coloré tous les incidents de la dernière scène qui avait eu lieu entre eux. Toutes les paroles que dans de précédents entretiens il avait eu à se reprocher, il lui sembla que dans cet entretien suprême elles s'étaient retrouvées sur ses lèvres! Sa mémoire troublée ne lui retraça ni l'effort énergique qu'il avait fait pour se contenir, ni sa brusque sortie de la chambre lorsqu'il avait senti la patience lui échapper. Il se souvenait seulement du langage que lui avait adressé son père; ce qu'il avait répondu, il ne pouvait plus le dire, mais ses paroles avaient sans doute été bien coupables, puisque son père était tombé mourant à la place où il venait de les proférer; de là ce désespoir presque insensé, de là ses réponses aux questions d'Anne, et l'impression qu'il lui avait communiquée. Maintenant, au moyen de ces paroles écrites, qui aidaient, pour ainsi dire, matériellement sa mémoire, une certaine lucidité se fit dans son esprit troublé par la douleur et plus encore par l'emportement qui avait suivi son tort imaginaire; il se calma peu à peu,

non-seulement extérieurement (comme par un effort continu il parvenait à le faire depuis quatre jours), mais au fond de son âme où une grande tempête sembla tout à coup s'être apaisée.

Il prit les deux mains de l'abbé.

— O mon père (c'était par ce mot qu'il répondait au tutoiement du curé), mon père, pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout ceci plus tôt !

— Voici pourquoi, dit l'abbé Gabriel en se levant, et en prenant sans le savoir une attitude imposante et un son de voix qui contrastait avec l'infinie douceur des paroles qu'il venait de dire. Vous étiez innocent à mes yeux du tort que vous vous reprochiez si amèrement, et je vous l'aurais dit sur l'heure, Guy, si vous aviez été en état de m'entendre; mais un emportement trop réel n'avait-il pas succédé à celui que vous aviez réprimé une heure auparavant? Vous étiez sans reproche au moment de la mort de votre père, l'avez-vous été ensuite? Non mon enfant, tant s'en faut, et c'est pourquoi je vous ai laissé porter le poids d'un repentir, exagéré d'un côté, mais trop fondé de l'autre : c'est pourquoi je vous ai laissé souffrir, car je désirais, Guy, je vous le dis franchement, que cette douleur fût telle que jamais le souvenir ne pût s'en effacer et qu'elle fît naître en vous la force nécessaire pour vous préserver à jamais de remords semblables à celui auquel vous avez échappé, et de regrets

tels que ceux que vous devez à bon droit ressentir.

Guy écoutait le curé, la tête baissée, avec une soumission touchante et une douceur qui tenait au bien-être inespéré causé par l'espèce de révélation qui lui avait été faite. Mais de même que l'emportement n'est pas la force, la douceur est loin d'être la faiblesse; aussi lorsque Guy releva les yeux, le bon curé y rencontra-t-il un regard qui le fit tressaillir de joie. « C'était, disait-il ensuite, c'était vraiment le regard du jeune David prêt à combattre et sûr de vaincre. »

— Je me corrigerai, monsieur le curé, dit Guy, je me corrigerai, je vous le promets, et cette fois, avec l'aide de Dieu, je tiendrai ma parole.

IV

Avec la nature violente de son père, Guy avait hérité de son dédaigneux éloignement pour tout ce qu'il nommait le respect humain du mal, c'est-à-dire pour tout entraînement, fruit de la faiblesse et de l'exemple; mais il puisait sa force à une source plus haute et plus profonde que l'orgueil, et la jeunesse de Guy était environnée de bien autres influences que ne l'avait été

celle de son père. Le souvenir charmant et sacré de sa mère, l'influence de la compagne de son enfance, le zèle intelligent de l'abbé Gabriel avaient su jeter au fond de sa conscience des bases plus fortes que celles d'un enseignement banal et telles que les flots de sa jeunesse, parfois soulevés et menaçants, venaient s'y briser contre des obstacles plus nobles et plus puissants que ceux qui avaient jadis servi de digue à l'orgueilleux marquis de Villiers.

L'époque de son début dans la vie était bien différente aussi de celle qui avait accueilli la génération précédente; une phalange de défenseurs courageux des plus nobles causes commençait à se former, et Guy se trouvait à vingt-deux ans dans toutes les conditions voulues pour y prendre sa place. La foi, la liberté, le respect pour le passé, l'élan vers l'avenir remplissaient beaucoup de cœurs d'énergiques désirs et d'espérances généreuses. Toutes ne se réalisèrent point sans doute, et dans cette voie nouvelle un certain nombre d'esprits s'égarèrent. Mais, après avoir quelque temps erré dans le vague, les plus sincères se rapprochèrent de ceux qui marchaient avec ordre vers un but défini, et formèrent plus tard avec ceux-ci cette élite chère à la patrie, à la religion, aux arts et aux lettres, dont les écrits et les œuvres ne seront pas un des moindres honneurs de notre pays et de notre siècle.

Dans le courant des deux années qui venaient de

s'écouler, le hasard avait rapproché Guy de quelques-uns des jeunes écrivains de *l'Avenir*, et, sans partager toutes leurs opinions, il avait embrassé avec ardeur le plus grand nombre de leurs aspirations. Elles convenaient à son caractère ardent, fait pour accepter la lutte et même pour s'y complaire; elles satisfaisaient surtout son âme, dont la tendance courageuse le portait vers les hauteurs où le bien réside, et lui faisait regarder la voie commune et basse, comme celle des faibles, pour ne pas dire celle des lâches.

Le marquis avait souvent et vivement combattu ce qu'il nommait « les engouements nouveaux » de son fils, et il en était résulté plus d'un orage entre eux. Mais, sur certain point, Guy était déterminé à garder son indépendance. Pour l'ensemble de sa vie, il obéissait à ses propres convictions en se soumettant à la volonté de son père. Rester fidèle au drapeau qui avait été celui de tous les siens, ne devenir le serviteur d'aucun pouvoir nouveau, Guy n'admettait pas qu'il pût en être autrement, et jusque-là ils étaient d'accord; mais s'établir dans une sorte de camp retranché pour regarder de loin les luttes ardentes engagées de toutes parts sur d'autres terrains que celui de la politique, y demeurer indifférent, à moins que son parti n'y fût directement intéressé, c'était là une attitude qu'il ne voulait pas prendre. Il n'admettait point non plus qu'il dût s'éloigner de ceux dont les opinions poli-

tiques différaient des siennes, lorsqu'il était attiré vers eux par une sympathie plus haute. Sur ces deux points, il avait maintenu sa liberté d'opinion et d'action, sinon toujours avec une parfaite mesure, du moins, on ne peut le nier, avec un assez juste droit. Mais le marquis de Villiers, nous le savons, n'aimait pas les nuances, et s'il avait fini par tolérer celle-ci, cela n'avait été que par la crainte de stimuler chez son fils un sentiment d'opposition qui aurait pu le pousser plus loin, et peut-être au delà de la limite qu'il était du moins assuré maintenant de ne pas lui voir franchir.

L'abbé Gabriel, heureux de voir l'ardente activité de Guy se dépenser ainsi, avait de son côté usé de toute son influence sur le marquis pour obtenir de lui une indulgence qu'il s'étonnait fort d'avoir à réclamer d'un père.

— Il devrait être si heureux, il me semble, se disait-il, de le voir s'égarer un peu dans les espaces, au lieu de ramper dans la poussière !

L'âme simple et droite du curé ne comprenait rien à cette mesure humaine suivant laquelle se distribue le blâme en raison inverse (à ce qu'il lui semblait) de la gravité des offenses. Il était surpris de voir le marquis attacher en apparence plus d'importance à la pureté de la foi politique de son fils qu'à celle de sa vie privée; et lorsqu'il apprit qu'il arrivait dans le

monde à bien des gens, et même à de bons chrétiens, de tendre la main sans scrupule à des violateurs publics de la loi de Dieu, et de la refuser ensuite à un adversaire politique, tello était sa naïveté qu'il en fut indigné, et son estime pour Guy s'accrut grandement le jour où il lui eut manifesté sa propre manière d'envisager ces appréciations.

Tout cela n'empêchait pas cependant que Guy n'eût vingt-deux ans, et le curé, tout en s'applaudissant de ses bonnes dispositions actuelles, ne se sentait nullement rassuré pour l'avenir. Il était vrai que jusqu'à présent tout allait assez bien. Le goût naturel de Guy pour le beau et le bien l'avait sans doute préservé jusqu'alors, en plus d'une rencontre, mais... mais... Arrivé à ce point de ses méditations, le bon curé se troublait toujours, car sa simplicité n'était point de l'inexpérience, et sa naïveté sur tout ce qui regardait la vie extérieure de ce monde ne s'étendait point à ce domaine intérieur du cœur humain dans lequel son œil plongeait avec une indulgente charité, mais avec une pleine connaissance des détours, des écueils et même des abîmes qu'il renferme.

Une foule de réflexions inquiètes se succédèrent donc dans son esprit, lorsque après le départ de Guy il fut demeuré au coin de son feu; et cette rêverie durait encore lorsqu'elle fut interrompue par Pierre Séverin. Il venait tout exprès pour demander au curé

ce qui s'était passé entre lui et leur jeune ami, et dans quelles dispositions celui-ci se trouvait en ce moment.

— J'ai à lui parler, dit-il, de mille affaires; j'ai là des papiers qu'il faut absolument qu'il examine, et surtout je tiens à ce qu'il ne passe pas seul cette triste soirée; néanmoins je n'ai pas voulu aller le trouver sans vous avoir vu.

Le curé lui raconta sur-le-champ la conversation qui venait d'avoir lieu entre eux.

— Béni soit Dieu! et vous, mon cher et excellent ami, s'écria Séverin, après avoir entendu ce récit. Maintenant, dit-il en se levant, je vous quitte et je vais le rejoindre sans crainte; je suis sûr que je vais le trouver un tout autre homme.

— Un instant, un instant, dit le curé. Par cela même qu'il est tout à fait calme maintenant, il n'y a plus rien de si pressé : vous pouvez bien rester un peu. J'ai à causer avec vous. Que va-t-il faire, croyez vous? évidemment partir, n'est-ce pas?

— Je n'en doute pas, dit Séverin.

— Vous n'en doutez pas? non, ni moi non plus. C'est bien ce que je pensais. Il va nous quitter, ce cher et noble enfant, et Dieu sait quand et comment nous le reverrons!

— Que voulez-vous faire, mon bon curé? vous ne prétendez pas, je pense, que *la* vie de Guy se

passe ici entre le château et le chalet de Villiers?

— Non, oh! non, dit le curé. Ce serait absurde, sans doute.

— Je pense, continua Séverin, qu'il va aller à Paris et que, lorsque les premiers temps de son deuil seront passés, il ira dans le monde, et... il s'y amusera peut-être un peu. Il a eu jusqu'à ce jour peu de liberté et peu d'argent à sa disposition; espérons qu'il n'abusera pas trop ni de l'un ni de l'autre; mais enfin très-certainement il en usera.

— Oui, oui, j'entends bien, dit le curé, en ôtant doucement des mains de Séverin un crayon qu'il avait pris sur le bureau et le remettant à sa place. Mais asseyez-vous donc un peu, Séverin; on ne peut pas parler à un homme qui se promène et qui touche à tout; vos distractions m'en donnent à moi-même, mon bon ami, tandis que j'ai une foule de choses à vous dire.

— Eh bien! me voici tout à vous, dit Séverin.

Et il prit en face du curé la place qu'avait précédemment occupée Guy.

— Qu'y a-t-il, mon bon curé, de nouveau et de pressé depuis que nous ne nous sommes vus?

Le curé ne répondit pas tout de suite, il arrangeait son feu d'un air pensif; puis, comme la nuit était tout à fait venue, il prit un morceau de papier et alluma une petite lampe posée sur la cheminée. Il se

rassit ensuite, garda encore quelque temps le silence, et enfin il dit :

— Mon bon ami, vous dites : Il s'amusera, il s'amusera ! C'est bientôt dit, et, quant à moi, je lui souhaite aussi toutes les grandes et petites choses dont se compose le bonheur de ce monde, y compris même, si vous le voulez, le plaisir... jusqu'à un certain point. Mais entendons-nous, Séverin. Tel que je le connais, et vous le connaissez comme moi, si jamais il se laissait entraîner par ce qu'on nomme ainsi dans le monde, nous ne l'y verrions pas livré à demi, et alors...

Séverin fit un mouvement d'épaule.

— Qu'y faire, dit-il? Guy a déjà subi une sorte d'épreuve. Ce n'est pas la première fois qu'il va à Paris et vous savez que jusqu'à présent ceux qu'il y a le plus recherchés sont fort éloignés de cette vie frivole que vous semblez craindre pour lui.

— Oui, dit le curé, oui, jusqu'à présent, c'est vrai, il en a été ainsi ; mais cela durera-t-il maintenant qu'il va être recherché, flatté, adulé, comme il ne l'a point été encore ? Il est si jeune, si vif, si impressionnable !

Séverin trouvait les craintes du curé un peu vagues, un peu banales peut-être, et il lui semblait qu'après l'avoir retenu pour causer, celui-ci lui disait maintenant un bon nombre de paroles oiseuses.

— Qu'y faire? répéta-t-il encore, en prenant les

pincettes et ajustant à son tour le feu du curé. Qu'y faire? je vous le demande. Quant à moi, je n'ai aucun moyen à vous proposer, et le seul qui existe est beaucoup plus à votre disposition qu'à la mienne. Il n'y a, en effet, qu'à prier pour lui. Priez donc, mon bon curé, et demandez au ciel que la première femme (car c'est bien là, je le vois, la vision qui vous épouvante) que la première femme qui prendra de l'ascendant sur lui, soit telle, que le noble et tendre cœur de notre Guy puisse se donner avec honneur et tout entier; en d'autres termes, qu'il puisse rencontrer promptement celle qui sera digne de porter le nom et de venir ici prendre la place de sa mère.

— Ah! s'écria vivement le curé, mais c'est précisément là mon idée, et c'est exactement où j'en voulais venir. Mon cher Séverin, nous sommes d'accord. Tout est là, la perte ou le salut, l'accomplissement de toutes les promesses de sa jeunesse, ou bien une chute profonde, redoutable, irremédiable peut-être; c'est là l'alternative.

— Et après? nous n'en sommes pas plus avancés pour savoir cela, n'est-ce pas? et si nous désirons en savoir plus long, il faut absolument qu'il parte, qu'il nous quitte et qu'il aille chercher ailleurs cette femme qu'il lui faudrait, et qu'il ne trouvera certainement pas ici, puisqu'il n'y en a point.

Le curé regarda Séverin.

— Mais, Pierre, dit-il enfin avec hésitation, ce que vous me dites là ne me semble pas être tout à fait exact.

— Comment! dit Séverin avec étonnement; mais, à votre connaissance, se trouve-t-il ici ou aux environs une seule jeune fille qui puisse lui convenir? En connaît-il même une seule, excepté Anne?

— Non.

— Et je ne pense pas, continua Séverin en riant, que ce soit à ma fille que vous désiriez voir le marquis de Villiers offrir sa main...

— Et pourquoi pas?... s'écria le curé.

Mais il regretta les mots qui lui étaient involontairement échappés, lorsqu'il vit l'effet qu'ils produisaient sur Pierre Séverin; le visage de celui-ci prit tout à coup l'expression du plus vif déplaisir, en même temps que celle d'une profonde surprise.

— Monsieur le curé, dit-il gravement, comme je vous crois incapable de plaisanter sur un pareil sujet, je vais vous répondre sur-le-champ sérieusement : si une pareille pensée venait à Guy, ce serait pour nous tous un si grand malheur, que je ne veux pas même le craindre; et je vous avoue, continua-t-il en s'animant, que dans toute autre bouche que la vôtre, cette insinuation m'eût vivement blessé.

— Mais me direz-vous pourquoi, mon cher Pierre, vous prenez feu de cette singulière façon?

— Je prends feu par la raison que ce serait une chose qui répugnerait à toutes mes notions de convenance, de devoir, je dirai presque d'honneur.

— Mais, encore une fois, pourquoi? s'écria le curé.

— Pourquoi?... Mais si mes raisons ne vous sautent pas aux yeux, je vais vous les dire, et les voici : j'ai administré, amélioré, je puis même dire doublé cette grande fortune. J'ai fait cela dans l'intérêt de mon pauvre maître et de son fils, avec un désintéressement dont je suis fort loin de me faire un mérite, mais dont tout le monde aurait le droit de douter, si, pour couronner l'œuvre, on voyait le jeune marquis de Villiers offrir sa main à la fille de ce même Pierre Séverin, l'administrateur des biens de son père, qui se serait largement indemnisé de ses peines, en préparant au jeune héritier un mariage indigne de lui !

— Indigne de lui !... En vérité, mon bon Séverin, vous exagérez étrangement ; on croirait, sur ma parole, entendre le pauvre marquis lui-même.

— En ce qui concerne son fils, il me paraîtrait assez juste de prendre en considération ce qui eût très-certainement été son opinion.

— Oh ! mais alors nous irons loin si nous prenons cette voie, dit le curé, et je voudrais bien savoir combien de temps vous croyez que Guy lui-même vous y

suivra. Tenez, Pierre, en ce moment vous m'impatientez ! Ne dirait-on pas, vraiment que je veux prêcher à Guy le mépris des volontés de son père (qui, sur ce point, du reste, n'en a exprimé aucune, que je sache) ; et maintenant, si je vous rappelle que nous ne sommes plus dans un temps où les quartiers de noblesse se comptent avec une rigoureuse exactitude, vous allez, je le suppose, m'appeler un révolutionnaire ?

— Non, sur cela je suis d'accord avec vous, et, dans tout autre cas, je serais le premier à conseiller à Guy de ne point se laisser influencer dans son choix par une considération de ce genre; j'aurais donc mieux fait tout à l'heure de dire, en effet, non pas que ce serait une alliance à laquelle il serait indigne de lui de penser, mais que c'en serait une à laquelle il serait indigne de moi de consentir.

— Mais si, malgré tout cela, persista le curé, il y pensait, et si Anne elle-même... ?

Séverin l'interrompit :

— N'en parlons pas, je vous en prie, monsieur le curé, n'en parlons pas, puisque, grâce au ciel, nous discutons là une chimère, et que nous nous chagrinons en pure perte en nous représentant une situation où ma volonté deviendrait le seul obstacle au bonheur d'Anne et à celui de Guy. Mais cette situation ne se présentera pas, croyez-en mon expérience,

l'intimité même qui règne entre eux contribue à la rendre improbable. Pour que Guy reçoive une impression profonde, il faudra d'abord que son imagination soit frappée. Que ceci arrive d'une manière ou d'une autre, oh ! alors son cœur sera bien vite engagé ! Ce fut là l'histoire de son père, et Dieu veuille que celle de Guy ne tourne pas plus mal ! Mais rien de tout cela ne peut lui arriver relativement à Anne qu'il connaît depuis qu'il existe.

— Vous en êtes sûr ? dit le curé.

— Je vous le garantis : et quant à elle, vous savez si j'ai le droit de compter sur sa fermeté et sur sa raison.

— Assurément, dit le curé, elles a ces qualités et bien d'autres, pauvre petite ! mais je ne vois pas que ce soit précisément là un motif pour travailler à écarter d'elle avec tant de soin une destinée heureuse et paisible, et, dans le cas où elle lui serait offerte, pour lui imposer le chimérique devoir d'y renoncer, Dieu sait au prix de quels combats et de quelles souffrances peut-être ! (Ces pauvres jeunes cœurs ! il faut voir comme ils saignent quelquefois !) Au surplus, mon cher ami, elle est votre fille, faites comme vous l'entendrez, « *sa* vie est votre bien, vous pouvez le reprendre, » mais je ne vous cache pas, cependant, que vous ne m'édifiez pas du tout avec votre vertu farouche, avec votre parti pris d'avance, avec vos

grands airs d'inflexibilité; j'y vois, pour ma part, quelque chose d'outré, quelque chose d'orgueilleux, que sais-je? quelque chose de païen.

—Ho la, la! dit Séverin. Mon bon curé, comme vous voilà peu chrétien à votre tour, et peu charitable à mon égard! Allons, allons, pardonnez-moi, et puisque nous discutons là un cas imaginaire, il me semble que nous pouvons, pour le moment, mettre fin à notre conversation, et faire la paix.

En disant ces mots, M. Séverin se leva, et après avoir tendu la main au curé, il le quitta et se dirigea à grands pas vers le château de Villiers.

V

Anne, pendant ce temps, était assise dansun grand fauteuil au coin du feu du chalet: elle était vêtue de noir et son visage portait la trace des émotions des jours précédents ainsi que celle des larmes qu'elle venait de répandre. En ce moment, un jeune homme était debout devant elle, et il écoutait avec attention le récit qu'elle lui faisait de tout ce qui s'était passé

au château depuis huit jours. Ce jeune homme, c'était l'ami de Guy, Franz Frank, le même qui avait été la cause innocente de la scène dont le bras d'Anne conservait la trace. Admis ensuite, on s'en souvient, avec une bienveillance imprévue au château, il avait, à la même époque, été accueilli avec une plus sincère cordialité encore au chalet, et peut-être était-ce celle des deux hospitalités qu'il avait le plus appréciée. Mais deux années s'étaient écoulées depuis cette époque; Franz les avait passées en Italie. Il en arrivait en ce moment, avec une réputation que le grand succès de la première de ses œuvres exposée aux yeux du public venait tout d'un coup d'établir. Malgré cela, et quoique l'atmosphère du lieu où retentit pour la première fois le bruit de son nom soit d'ordinaire fort doux à respirer, Franz, en apprenant la mort du marquis de Villiers, avait quitté Paris sans hésiter. Il estimait la renommée, il l'avait ardemment désirée; mais il estimait plus qu'elle plusieurs choses, et de ce nombre était l'amitié.

Le silence de Guy l'étonnait; jamais, pendant toute la durée de leur séparation, il n'avait passé huit jours sans lui écrire : Franz comprit bientôt que quelque circonstance extraordinaire avait dû accompagner la mort de son père, puisque Guy lui laissait apprendre cet événement par une lettre de madame Lamigny, et, à peine arrivé au pré Saint-Clair, il avait annoncé

à sa tante l'intention d'en repartir à l'instant, pour aller trouver son ami.

Mais Franz avait eu beau se hâter, il n'était arrivé à Villiers qu'au moment où madame Séverin et sa fille sortaient de l'église, et il les avait suivies au chalet; maintenant il venait d'apprendre pour la première fois de la bouche d'Anne tous les détails de la mort du marquis.

Anne n'avait pas revu Guy depuis leur rencontre dans l'oratoire; son récit communiqua donc à Franz l'impression qu'elle en avait conservée dans toute l'exagération qui tenait à celle de Guy lui-même.

Franz, après l'avoir écoutée attentivement, demeura longtemps plongé dans de tristes réflexions.

— Oui, dit-il enfin, ce malheur, en de telles circonstances, est accablant. Guy a une énergie qui le rend capable de tout supporter, et son caractère est de ceux que l'épreuve ne ferait que tremper et relever; mais il ne faut pas que cette épreuve soit telle que, pour la surmonter, cette énergie ne puisse lui servir à rien. Vous avez raison, c'est ce qu'il y a de pis au monde pour lui.

Anne ne répondit pas; elle rejeta en arrière sa tête fatiguée, et elle ferma les yeux, les rouvrant seulement de temps en temps pour les essuyer lorsqu'elle sentait une larme glisser le long de ses joues.

Franz, demeuré debout près de la cheminée, la re-

gardait en silence; malgré l'abattement de ses traits il la trouvait bien embellie depuis deux ans, et pendant quelques instants il se laissa distraire, en la contemplant, de sa préoccupation principale; mais il y revint bientôt.

— L'heure s'avance, dit-il enfin, et je vais au château.

Il s'interrompit en entendant sonner à la grille. Anne se souleva, et presque au même instant la porte s'ouvrit; elle vit paraître son père, comme elle s'y attendait, et avec lui Guy, qu'elle n'attendait point. Elle ne l'eût pas plutôt aperçu qu'elle fut frappée du changement heureux et inexplicable qui transformait sa physionomie mobile; elle le regarda avec une muette surprise. Il n'échangea que quelques mots rapides avec son ami, et, pressé de tout dire à sa jeune compagne, il se jeta sur une chaise placée près d'elle, et là, à voix basse, il raconta tout ce qui s'était passé entre lui et l'abbé Gabriel; il tira de sa poche et mit entre ses mains le papier qui lui avait été donné, et il lui expliqua enfin comment il se trouvait tout d'un coup affranchi du remords qui avait rendu sa douleur intolérable.

Tandis qu'il parlait, le visage d'Anne s'épanouissait; l'expression de la joie la plus vive répondait dans son regard au regard de Guy.

Lorsqu'il se tut, elle joignit les deux mains en

murmurant tout bas : « O mon Dieu, je vous remercie... » Guy, presque à genoux devant elle, prit alors entre les siennes les deux mains jointes d'Anne et il les baisa.

Tout ceci avait lieu devant trois témoins dont ils oubliaient sans doute la présence : mais tout se fût passé de même s'ils s'en fussent souvenus.

Il était pourtant évident qu'à divers degrés tous les trois en étaient surpris. Madame Séverin et Franz ignoraient le sujet de leur entretien et ne comprenaient rien à cette joie soudaine qui les animait tout d'un coup à la fin d'une semblable journée; quant à Séverin, l'expression calme et satisfaite de son visage en entrant s'était troublée tandis qu'il suivait des yeux la petite scène qui venait de se passer, et son sourcil s'était froncé en voyant le mouvement expansif par lequel elle s'était terminée.

Pendant ce temps, Guy revenait à Frank, lui témoignait sa joie de le revoir, et lui annonçait son intention de l'emmener avec lui au château et de l'y garder un temps indéfini. Bientôt en effet, après avoir tendu la main à Séverin et serré encore une fois celle d'Anne en lui disant tout bas de tout raconter à sa mère, il quitta le chalet avec Franz; les deux amis s'acheminèrent ensemble vers le château, marchant doucement le long de la route sans se hâter, et sans s'apercevoir du froid de la nuit,

tant ils avaient de joie de se retrouver et de choses à se dire.

Anne, restée seule avec ses parents, commença aussitôt à faire le récit animé de ce qu'elle venait d'entendre, sans s'apercevoir d'abord que sa mère seule l'écoutait; mais lorsque, après avoir fini, elle se leva pour quitter la chambre et s'approcha de son père pour l'embrasser, Anne fut interdite du regard froid et sévère qu'elle rencontra, au lieu de celui auquel elle était accoutumée.

— Qu'y a-t-il, mon père? et qu'ai-je fait? s'écria la pauvre Anne d'une voix émue.

A cette exclamation, M. Séverin se remit sur-le-champ et son regard reprit son expression habituelle.

— Rien, rien, ma petite, dit-il; embrasse-moi et va te coucher... Embrasse-moi encore, répéta-t-il en la serrant dans ses bras. Sois tranquille, je n'ai rien; mais va, mon enfant, j'ai à causer avec ta mère.

VI

Guy, après ce jour, redevenu lui-même, s'occupa avec énergie de tout ce que lui imposait sa position nouvelle. Sous la direction de Séverin, il consacra plusieurs semaines à une foule d'occupations fort éloignées de ses goûts et qu'il eût volontiers abandonnées, comme par le passé, aux mains intelligentes de l'ami de son père, si celui-ci n'eût tenu à les lui faire considérer comme un devoir auquel il lui était interdit de se soustraire. Ils étaient ainsi un matin occupés ensemble à ranger d'innombrables papiers, lorsqu'une lettre bordée de noir fut remise à Guy.

Il l'ouvrit, y jeta les yeux et la tendit à Séverin.

— Tenez, dit-il, lisez, de grâce, et dites-moi ce que cela signifie.

— Ah! s'écria Séverin après avoir parcouru rapidement la lettre, le pauvre Devereux, le voilà mort aussi!

— Devereux! dit Guy, n'est-ce point cet ancien

ami d'émigration dont mon père nous parlait quelquefois?

— Précisément.

— Il est mort? quand et où cela?

— D'après cette lettre, il y aurait environ deux mois... à Calcutta, où il était avocat général.

— Ah! oui, je me souviens de cela. Mais de qui est cette lettre? quel est cet enfant dont on parle?

Séverin parcourut une seconde fois la lettre et en lut tout haut ce passage :

« Quant à la pauvre enfant que vous attendez, il lui sera impossible de partir avant que le premier saisissement que lui a causé cette nouvelle inattendue soit un peu calmé. »

Séverin s'arrêta, regarda au bas de la page et lut la signature : « Cecilia Morton. »

Il n'en parut pas d'abord plus avancé.

— Cecilia Morton! répéta-t-il en levant les yeux d'un air pensif et en se passant la main sur le front comme pour y raviver un souvenir. Ah! oui, s'écria-t-il tout d'un coup; ce nom est celui de la belle-sœur de M. Henry Devereux, la sœur de lady Sarah Devereux, sa femme; toutes les deux étaient filles du gouverneur général des Indes, à l'époque où Devereux y arriva; ces détails, je me le rappelle maintenant, étaient contenus dans des lettres que

votre père recevait de temps à autre de son ancien ami.

— Cela ne m'explique pas encore à quel propos cette lady Cecilia était en correspondance avec mon père, ni de quelle enfant il s'agit. Il doit y avoir d'autres lettres.

On les chercha et on en trouva en effet un grand nombre dans l'oratoire. C'était là le lieu où le marquis les conservait pour une raison que nous expliquerons en deux mots.

Lady Sarah Devereux était morte au bout de cinq ans de mariage, laissant une fille unique, et Devereux avait annoncé cet événement au marquis, avec lequel, depuis la première lettre dont on se souvient, il n'avait jamais tout à fait cessé d'être en correspondance. Peu d'années plus tard, le marquis avait eu à son tour à lui apprendre son propre malheur, et à dater de ce moment une sorte d'indéfinissable lien s'était renoué entre eux. Le marquis se sentait rapproché, dans sa douleur, de celui qui avait tant aimé et tant souffert jadis pour celle qu'il pleurait, leur correspondance devint plus active, et les lettres de Devereux furent placées parmi celles qu'il conservait dans le lieu spécialement consacré au souvenir de la marquise.

A leur tour, Guy et Séverin les lurent, et ils apprirent ainsi que la jeune Éveline Devereux avait été

envoyée en Angleterre à sa tante, lady Cecilia Morton, vers l'âge de dix ans, et que, dès cette époque, Devereux exprimait le désir que son ami pût connaître sa fille.

Ces lettres remirent promptement Séverin sur la voie.

— Ah! dit-il, voici qui me rappelle une conversation dont ma femme se souviendra mieux encore que moi. Il n'y a pas un an de cela, le marquis parla à Louise de cette petite et de l'intention qu'il avait de proposer un jour à sa tante d'Angleterre de nous l'envoyer pour un ou deux mois. Cela m'était sorti de l'esprit.

Il reprit la lecture des lettres. Tout à coup il s'écria :

— Tenez, tenez, Guy; voici tout ce que nous voulions savoir.

La lettre qu'il tenait, datée de Calcutta, était la dernière que Devereux eût adressée au marquis, et elle avait été écrite vers le milieu du printemps de l'année qui s'achevait. Cette lettre se terminait en ces termes :

« Le choléra sévit autour de nous, et, dans l'état où est ma santé, je crois avoir de bonnes raisons d'en craindre les approches. Mon bon Villiers, je ne reverrai jamais, je le crains, ni mon pays ni le vôtre! je n'embrasserai plus ma pauvre petite! Pardonnez-

moi de vous attrister par ces pressentiments auxquels je vous prie de ne pas attacher plus de valeur qu'ils n'en ont ; mais enfin, dans la supposition où ils se vérifieraient, laissez-moi vous recommander encore mon enfant et vous renouveler la prière que je vous ai déjà faite si souvent. J'ai déjà écrit à ce sujet à ma belle-sœur ; elle se mettra en communication avec vous, et cette pensée est la seule qui me soit douce en ce moment; ne faites pas qu'elle soit vaine. Que ma fille puisse se rapprocher de ceux qui furent mes amis, et que mes souvenirs les plus chers deviennent aussi une partie des siens. C'est une idée fixe, me direz-vous : soit, mais en la satisfaisant vous adoucirez mon exil, s'il se prolonge, et ma mort si, comme je le pressens, elle est prochaine. »

Il paraissait, en effet, que lady Cecilia Morton avait suivi les injonctions de son beau-frère, car la dernière lettre qui se trouva dans le portefeuille était d'elle ; elle portait la date du 21 octobre et annonçait l'arrivée prochaine de sa nièce.

— Le 21 !

Guy réfléchit un instant, puis il dit :

— Cette lettre a dû arriver à Villiers le 24, la veille de la mort de mon père.

— En effet, dit Séverin, elle a dû être placée dans l'oratoire la dernière fois qu'il s'y est enfermé. C'est pourquoi, continua-t-il après un moment de ré-

flexion, nous avons tous ignoré son contenu; et maintenant il paraît, d'après celle que vous venez de recevoir, que la nouvelle de la mort de M. Devereux, arrivée à la même époque, a retardé le départ de sa fille.

Tous les deux se turent un instant, puis Guy reprit :

— Morts tous les deux ! Cette petite fille nous est présentée sous de tristes auspices ! Qu'allons-nous faire? En conscience je ne puis me la laisser envoyer; il faut bien vite écrire qu'on s'en abstienne.

— Il me semble évident, dit Séverin, que c'était au chalet, et non pas au château, que votre père comptait la recevoir, bien qu'il n'ait pas eu le temps de nous en prévenir. Il savait bien, d'ailleurs, qu'il pouvait compter sur notre assentiment, d'après ce qui s'était déjà passé à ce sujet entre ma femme et lui.

Madame Séverin se trouva être, en effet, plus instruite qu'eux de cette affaire, à laquelle son mari avait prêté une attention fort distraite. La fille d'Henry Devereux lui avait inspiré autant d'intérêt que de compassion, et le marquis l'avait trouvée toute disposée à la recevoir, lorsqu'il lui en avait parlé quelque temps avant sa mort.

Maintenant il leur sembla à tous les trois que la mort du marquis de Villiers et celle de son ami r-

changeaient rien à leur intention commune et ne faisaient, au contraire, que la rendre plus sacrée. Il fut donc décidé que madame Séverin répondrait à la lettre de lady Cecilia, lui apprendrait quels événements étaient survenus à Villiers, et lui renouvellerait en son propre nom l'invitation déjà faite à la jeune Éveline Devereux, en lui rappelant que cette invitation n'était que l'accomplissement de la volonté la plus expresse de son père.

En réponse, on reçut une lettre de lady Cecilia, polie, mais froide, qui annonçait l'arrivée de sa nièce pour les premiers jours du mois suivant. Guy ne s'occupa plus de cette affaire et ne songea qu'à hâter celles qui le retenaient encore à Villiers, son intention étant de partir pour Paris avec Frank dès qu'elles seraient terminées.

VII

Depuis la conversation qui avait eu lieu un soir entre M. et madame Séverin, celle-ci était demeurée triste et préoccupée, et, lorsque sa fille s'en était aperçue et l'avait interrogée, elle n'avait obtenu

qu'une vague réponse et un regard qui semblait indiquer qu'il y avait un sujet dont elle hésitait à lui parler. Il régnait entre cette mère et cette fille une telle confiance, qu'il était habituellement bien facile à l'une de deviner l'autre. Cette fois pourtant elles semblaient toutes les deux incertaines de leurs pensées mutuelles, et Anne commençait à s'affliger de ce petit nuage dont elle n'osait plus demander la cause, lorsque la nouvelle de l'arrivée d'Éveline Devereux vint donner une autre direction à ses pensées. Pendant quelques jours, elle ne fut occupée que des préparatifs nécessaires pour la recevoir.

Guy allait et venait, comme de coutume, du château au chalet, et il ne se passait pas un jour sans qu'Anne le vît, matin ou soir. Franz était retourné au Pré-Saint-Clair, mais il devait partir pour Paris avec son ami, et on était arrivé à la veille de ce départ, lorsque, dans l'après-midi, la visite de la tante de Franz, leur voisine du Pré-Saint-Clair, fut annoncée au chalet.

Madame Lamigny était une femme d'un volumineux embonpoint, dont le visage, avec les traces très-visibles encore de son ancienne beauté, portait l'empreinte d'une bienveillance expansive qui, au premier abord, rendait sa physionomie infiniment agréable. A la longue, cependant, cette expansion devenait fatigante, et sa sensibilité à tout propos finissait par si

bien lasser celle des autres, que, selon l'opinion de Guy, elle avait des propriétés analogues à celles d'une tête de Méduse, et transformait en pierre les cœurs les plus tendres.

Ce fut donc avec une grande exubérance de sympathie qu'elle se jeta en arrivant dans les bras de madame Séverin, et serra dans les siens la « *liebe Annchen*, » pour laquelle elle professait une admiration exaltée.

Anne, on le sait, avait senti, et plus que de raison, le malheur survenu au château; mais, dès qu'elle se vit ainsi enlacée dans les embrassements de madame Lamigny, elle sentit qu'elle devenait barbarement indifférente à la mort du marquis de Villiers, et lorsque madame Lamigny lui demanda avec attendrissement des nouvelles « du pauvre jeune comte (ah! pardon, pardon, je veux dire du marquis), » elle répondit avec un laconique et inconvenant sang-froid, « qu'il se portait très-bien. »

Madame Séverin expliqua, plus en détail, que Guy allait mieux; qu'il avait été très-occupé de ses affaires depuis deux mois; et qu'il partait le lendemain. Puis la conversation passa, pendant quelque temps, d'un sujet à un autre, toujours sous la forme de questions, auxquelles Anne et sa mère répondaient tour à tour (car une insatiable curiosité était l'un

des faibles de la bonne châtelaine du Pré-Saint-Clair), lorsque celle-ci, rapprochant sa chaise de celle de madame Séverin, et baissant la voix d'un air de confidence, lui dit :

— Et le mariage? quand nous sera-t-il permis d'en causer?

— Quel mariage? dirent ensemble madame Séverin et sa fille.

— Eh! celui du jeune marquis; je sais bien qu'il est décidé; mais savez-vous quand il compte nous en faire part?

A cette question imprévue, il y eut un mouvement de silence. Le premier mouvement de madame Séverin avait été de jeter un regard sur sa fille, elle vit qu'Anne ouvrait de grands yeux et souriait : elle répondit alors tranquillement « qu'elle ignorait complétement ce que madame Lamigny voulait dire. »

— C'est bien, c'est bien! dit madame Lamigny, en secouant la tête d'un air incrédule. Je conçois, vous êtes dans sa confidence, et vous n'avez pas encore la permission de parler.

— Mais, je vous proteste, dit madame Séverin...

— Allons, ma chère, ne me dites rien, à la bonne heure! mais ne me niez pas ce que je sais.

— Ce que vous savez?

— Oui, ce que je sais; le cher jeune comte, le

marquis, je veux dire, ne cache rien à mon neveu, vous le savez bien. Eh bien, ma chère, c'est de lui, c'est de Franz que je tiens la nouvelle.

Pour cette fois, madame Séverin se tut et eut l'air étonné ; mais quant à Anne, elle partit d'un éclat de rire.

— M. Franz, dit-elle, M. Franz aurait trahi un secret que Guy n'aurait confié qu'à lui !... O madame Lamigny !

Madame Lamigny allait répondre vivement, mais elle s'arrêta et rougit, craignant d'avoir nui à son neveu dans l'esprit d'Anne et de sa mère, qu'elle tenait beaucoup à ménager.

— Non, ma petite, dit-elle, il ne m'a pas confié le secret de son ami, Dieu l'en préserve ! je n'ai pas dit cela. Mais... mais...

Madame Lamigny s'embarrassait et aurait voulu reprendre ce qu'elle avait dit ; mais l'expression du visage d'Anne semblait donner un démenti si moqueur à ses paroles, que, stimulée par le désir de la confondre, elle ne put s'empêcher de continuer avec volubilité :

— Non, Franz ne m'a pas confié ce secret, mais hier je lui faisais quelques questions à ce sujet, et je lui nommais toutes les demoiselles riches et de grande famille dont je connais les noms (parce que mon pauvre Lamigny savait celui de toutes les personnes

du grand monde qu'il aurait connues s'il avait été à Paris, et il me les a si souvent répétés, que je les sais tous par cœur). Franz a ri quand je lui ai fait cette énumération, et, à la fin, il m'a dit ces propres paroles : « Ma tante, il ne m'est pas permis de vous dire si le nom de la future marquise de Villiers fait partie de cette nomenclature ; mais, ce que je puis vous annoncer, c'est que le choix de Guy est fait, et qu'avant un an il sera établi au château de Villiers avec sa femme. »

Après avoir dit ces mots, madame Lamigny s'arrêta, satisfaite de voir enfin qu'elle produisait un certain effet sur celles qui l'écoutaient, et heureuse de remarquer, d'après leur surprise, que son neveu Franz était plus avant dans la confiance du jeune marquis que les Séverin eux-mêmes. Ce double triomphe lui suffit, et après avoir encore quelque peu prolongé sa visite, sans parler davantage de la prétendue nouvelle sur laquelle elle vit bien qu'elle n'apprendrait rien au delà de ce qu'elle savait déjà, madame Lamigny fit à madame Séverin et à sa fille des adieux plus affectueux encore que de coutume, et regagna le Pré-Saint-Clair de très-bonne humeur et fort contente de l'emploi de sa matinée.

Dès qu'elle fut partie, Anne s'écria :

— Croyez-vous un mot de cela, ma mère ?

Madame Séverin ne répondit pas. Anne la regarda

et fut surprise et effrayée de voir l'expression douloureuse des yeux toujours si doux de sa mère.

— Ma mère ! répéta-t-elle avec un autre accent.

— Anne, dit madame Séverin, j'ai à te parler. Depuis longtemps, j'ai quelque chose à te dire, ma chère fille, mais j'ai toujours remis cette conversation pensant que peut-être les circonstances la rendraient inutile. Je vois qu'il faut que je m'y décide.

Elle s'arrêta encore un instant, s'assit dans un large fauteuil, sur le coussin duquel Anne était à moitié appuyée, et, passant son bras autour de la taille de sa fille, elle lui dit :

— Écoute-moi donc, et ne sois pas trop émue de ce que je vais te dire. Oui, je crois que ce que madame Lamigny vient de nous apprendre est vrai.

Anne fit un mouvement de surprise.

— Je sais ce que tu vas me dire, continua sa mère... « Lui qui nous dit tout, ne nous aurait-il pas dit cela ? »

Anne, sans répondre, fit un signe qui exprimait que c'était bien sa pensée.

— Il ne nous l'a pas dit, ou plutôt il ne te l'a pas dit encore à toi, dit sa mère, parce qu'il se croit sûr de ta réponse, et parce que c'est à toi, Anne, que Guy veut offrir sa main.

Anne devint écarlate ; elle se leva brusquement, muette de surprise, puis elle balbutia :

— A moi? à moi? ma mère!

Mais elle n'en put dire davantage, et elle mit la main sur son cœur, qui battait violemment.

— A toi, continua madame Séverin d'une voix profondément triste, à toi, qu'il aime plus que personne; à toi, qui l'aimes aussi, n'est-ce pas, d'une affection qui ne saurait être plus grande, s'il était ton frère?

— Oui, cela est vrai, dit Anne avec simplicité; vous le savez bien, n'est-ce pas? S'il était mon frère, je ne l'aimerais pas davantage.

— Je le sais, poursuivit madame Séverin du même ton, et je pense, ma pauvre enfant, qu'il te serait bien facile de l'aimer autant qu'une femme doit aimer son mari.

Anne rougit.

— Je n'en sais rien, dit-elle; je n'ai jamais pensé à cela; je ne sais qu'une chose: j'aime Guy de tout mon cœur, et je ne sais comment on pourrait aimer plus que je ne l'aime.

Madame Séverin regarda sa fille pendant qu'elle disait ses mots avec un accent simple et sincère qui avait quelque chose de solennel. Son cœur se serra; elle pensa aussi à celui qu'elle aimait presque autant que sa fille; ses yeux se levèrent involontairement vers le portrait charmant suspendu au-dessus de leurs têtes, et elle hésita un moment. Un moment, il lui sembla qu'elle allait trahir le mandat sacré que lui

avait confié la mère de Guy, lorsque, sûre de mourir la première, celle-ci lui avait tant de fois recommandé son fils. Mais les paroles que Pierre lui avait dites à cette même place, il y avait si peu de temps, lui revinrent à la mémoire. Depuis vingt ans, elle s'était habituée à courber en toutes circonstances son esprit devant le sien, et jamais elle n'avait eu lieu de regretter sa soumission. Elle l'avait en toutes choses toujours trouvé juste, bon, et sage ; lui résisterait-elle aujourd'hui lorsqu'il s'agissait d'un point sur lequel il avait le droit absolu d'être le maître ?... Cela ne lui sembla pas possible.

Elle prit Anne dans ses bras, et elle lui dit tout bas :

— Et cependant, ma pauvre enfant, si Guy vient te demander ta main, il faut absolument que tu la lui refuses.

Un long entretien suivit cette parole, après lequel la mère et la fille se séparèrent, l'heure du dîner étant presque venue.

A six heures, Guy arriva au chalet avec Franz. Après le dîner, sous prétexte de chercher un livre, il pria Anne de l'accompagner dans une petite pièce voisine qui leur avait jadis servi de salle d'étude.

L'œil inquiet de madame Séverin les suivit de loin.

Au bout d'une demi-heure, Guy reparut tout seul,

sombre et silencieux : il ne prit que le temps d'embrasser madame Séverin, et, sans dire adieu à Pierre, qu'il devait revoir avant de partir, il retourna au château, accompagné de Franz, qui ne lui fit aucune question. Il passa la nuit à faire ses paquets, sans se donner un instant de repos. A cinq heures du matin, il se jeta dans sa voiture, et ils étaient déjà depuis une heure sur la route de Paris sans avoir encore rompu le silence, lorsqu'il dit enfin :

— Eh bien, mon bon Franz, tu avais parfaitement tort. Elle ne m'aime pas, ou du moins pas comme je le croyais ; et rien au monde, à ce qu'elle dit, ne pourrait la décider à devenir ma femme.

VIII

Le lendemain du départ de Guy, Anne et sa mère assistaient à la messe à leur place accoutumée. Mais au lieu de quitter ensuite l'église ensemble, madame Séverin, après avoir échangé avec sa fille quelques mots à voix basse, revint seule au châlet, tandis qu'Anne, passant par la porte latérale, se dirigeait vers le petit jardin du presbytère.

Le temps était froid, mais le ciel était pur et brillant. Anne serra autour de sa taille son manteau de drap gris et se mit à marcher dans une assez large allée située à l'extrémité du jardin. Cette allée, bordée de vieux arbres dont les branches entrelacées formaient en été un épais ombrage, était celle où le curé avait l'habitude de venir préparer tous les samedis le discours qu'il adressait le lendemain à ses paroissiens, et il lui avait donné à cause de cela le nom d'Allée du Dimanche. A l'un des bouts se trouvait une jolie statue de la Vierge, à l'autre un banc de pierre.

Anne se promena pendant quelques instants seule, d'un air pensif; mais le curé vint bientôt la rejoindre, et pendant environ vingt minutes, ils marchèrent l'un près de l'autre d'un pas ralenti qui leur permettait de causer à l'aise. Anne parla la première et elle parla longtemps; le curé, marchant près d'elle, la tête inclinée, les mains derrière le dos, l'écoutait sans l'interrompre autrement que par quelques questions rares et brèves; mais lorsque enfin elle s'arrêta et sembla à son tour attendre une réponse, il hésita et se tut. Ils revenaient en ce moment du bout de l'allée où était la statue, vers celle où était le banc. Lorsqu'ils y furent arrivés, le curé s'assit en silence, et demeura plongé dans des réflexions beaucoup plus longues qu'il ne lui en fallait d'ordinaire

pour donner un conseil à ceux qui venaient lui en demander. Une étrange perplexité semblait le troubler, et ce regard à la fois ferme et doux, qui ajoutait tant à l'autorité de sa parole, était en ce moment fixé avec irrésolution sur le dos du petit livre qu'il tenait à la main, comme s'il avait cherché une inspiration dans les mots : *Biblia sacra*, qui y étaient inscrits. Pendant ce temps, Anne, debout devant lui, les bras croisés, attendait, calme et sérieuse, sans impatience, mais non sans surprise, qu'il rompît ce long silence.

Quelle était donc la difficile question que la jeune fille venait poser au vieillard? quel était le grave cas de conscience qui semblait ainsi tenir en suspens ce guide sûr et expérimenté de tant d'âmes tourmentées et malades?

Nous l'apprendrons en écoutant la réponse qu'il lui fit encore un peu attendre, mais qui fut enfin claire et précise, quoique prononcée lentement comme s'il en pesait chaque parole.

— Oui, mon enfant, malgré ce qui s'est passé hier soir, vous pouvez, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, vous pouvez continuer à le regarder comme votre ami et comme votre frère. Vous pouvez recevoir ses lettres et continuer à lui écrire comme autrefois.

Le curé s'arrêta, puis il reprit avec un certain effort :

— Il va sans dire, toutefois, qu'il ne doit plus ja-

mais être question entre vous du sujet qui vous est interdit par la volonté de votre père. Anne, c'est à vous que je me fie pour cela !

— Je l'ai déjà promis à ma mère, dit Anne.

— Ma chère enfant, continua-t-il, ce que je viens de vous répondre en ce moment, je ne l'aurais peut-être répondu à aucune autre ; mais, toute jeune que vous êtes, vous avez déjà rempli auprès de Guy un rôle qui n'est pas celui de votre âge. Ce rôle, je ne puis, aujourd'hui du moins, vous donner le conseil d'y renoncer.

Une expression de soulagement et de joie se peignit sur le visage d'Anne, et elle fit un mouvement involontaire comme pour baiser la main du curé ; il ne la lui laissa pas prendre, mais il la posa doucement sur la tête inclinée de la jeune fille, et il lui dit d'une voix qui s'attendrissait malgré lui :

— Allez, ma pauvre petite, allez en paix, que le ciel vous bénisse ! allez et cultivez toujours dans votre âme le grand don que Dieu vous a fait de l'oubli de vous-même. Il n'y a de malheureux ici-bas que les égoïstes.

Le curé reconduisit Anne jusqu'à une petite porte située à l'angle du jardin qui donnait sur la route, et regagna tristement le presbytère, tandis qu'au contraire la jeune fille franchissait d'un pas joyeux et léger la petite distance qui séparait l'église du chalet.

Elle venait d'être soulagée d'un poids très-lourd, et elle ne ressentait plus qu'une vive joie. Elle avait craint de perdre Guy tout à fait, et il lui était rendu. Elle avait craint que tout ne fût changé : au lieu de cela, l'avenir serait comme le passé. Que lui fallait-il de plus? qu'avait-elle jamais rêvé au delà?

Elle arriva au chalet le visage animé par sa course rapide, par l'air du matin, par la joie intérieure qu'elle rapportait de son entretien avec le curé, et elle entra dans la salle à manger où l'attendaient ses parents. Madame Séverin savait bien d'où elle venait; c'était elle qui lui avait conseillé d'aller épancher son cœur près de l'ami et du guide de toute sa vie. Mais qu'avait-il pu lui dire? Hélas! rien de consolant. Le bonheur avait passé la veille auprès de son enfant, et elle l'avait repoussé; c'était là tout ce que savait la pauvre mère, et son cœur saignait en silence, tandis que M. Séverin, obligé de reconnaître qu'il s'était trompé en traitant de chimère la nécessité d'imposer un sacrifice à sa fille, se sentait inquiet et soucieux et redoutait presque de la voir entrer. Lorsque la porte s'ouvrit et qu'Anne parut devant lui telle que nous venons de la dépeindre, elle lui causa donc sans le savoir autant de surprise que de joie. Cette apparition inespérée eut même en ce moment pour effet de disipers entièrement les nuages qui assombrissaient son esprit. Quant à madame Séverin, elle tendit les bras à

sa fille et la tint un instant serrée sur son cœur, allégé aussi, mais le moins complétement rassuré des trois.

IX

Tout — en apparence du moins — reprit au chalet l'aspect accoutumé et il n'y survint rien de nouveau jusqu'au jour où, à la nuit tombante, on entendit le bruit lointain d'une voiture de voyage, qui annonçait enfin l'arrivée de la jeune voyageuse si longtemps attendue. Anne se trouvait en moment dans la chambre préparée pour la recevoir; elle venait d'y placer quelques violettes, les premières de la saison. Elle jeta encore un dernier regard autour d'elle, pour s'assurer qu'il n'y manquait plus rien maintenant, puis elle descendit rapidement l'escalier; mais, arrivée aux dernières marches, un soudain mouvement de timidité l'arrêta, et, au lieu de s'élancer à la rencontre de cette compagne inconnue, elle demeura immobile à la place où elle se trouvait.

Déjà Sylvain ouvrait la porte du vestibule, tandis que M. et madame Séverin sortaient du salon et al

laient jusqu'à la voiture de voyage pour y recevoir celle qui en descendait.

Anne vit bientôt passer, appuyée sur le bras de son père, une grande et gracieuse jeune fille, vêtue de noir. Son visage était à moitié caché par un long voile de crêpe attaché à son chapeau rond à larges bords, sous lequel s'échappaient en désordre d'épaisses tresses de cheveux bruns ; derrière elle venait une seconde femme, à laquelle Sylvain fit de nouveaux saluts, la prenant pour *une autre dame* jusqu'au moment où elle s'arrêta à la porte du salon, après avoir déposé le sac de sa maîtresse ; il comprit alors que c'était là la suivante à laquelle il avait à faire les honneurs de l'office, après l'avoir présentée à l'humble Jeanneton, un peu plus interdite encore que lui de se trouver en présence d'une aussi élégante compagne.

Pendant ce temps, la jeune étrangère était entrée dans le salon. Anne, appelée par ses parents, comparut à l'instant, et les deux jeunes filles se saluèrent sans pouvoir toutefois se voir distinctement dans l'ombre du crépuscule ; puis après quelques paroles échangées avec la nouvelle venue, madame Séverin proposa à la jeune fille de monter dans sa chambre, et chargea Anne de l'y conduire ; elles se levèrent toutes les deux, et, au moment où elles allaient sortir, ma-

dame Séverin prit la main d'Éveline entre les siennes, et lui dit :

— C'est une bien vieille et bien sincère amie d'Henry Devereux, de votre père, c'est presque une mère qui vous reçoit sous son toit ; je désire de tout mon cœur, ma chère enfant, que vous vous y sentiez « chez vous. »

Elle lui dit ces paroles en anglais, et les mots *at home* qui les terminaient furent prononcés par elle avec tant de douceur, que celle à qui ils s'adressaient en sembla visiblement émue. Elle s'inclina sans répondre toutefois, et les deux jeunes filles sortirent ensemble.

Anne marchait devant pour montrer le chemin, et elle entra la première dans la jolie chambre éclairée par un feu brillant, ainsi que par les deux flambeaux allumés sur la toilette. A cette vive lumière, elle vit distinctement pour la première fois la figure et la taille de la nouvelle venue.

— Dieu ! qu'elle est belle ! se dit-elle intérieurement, et peu s'en fallut qu'elle ne fît cette exclamation à haute voix.

Éveline Devereux ne semblait point pressée de la regarder à son tour. Elle s'était jetée sur une chaise longue, placée près du feu, dans une attitude de fatigue ou d'abattement. Anne put donc considérer à son aise son profil régulier, son teint éblouissant, sa

taille noble et gracieuse, ses épais cheveux bruns dorés, ses cils plus foncés que ses cheveux qui jetaient une ombre sur ses grands yeux bleus. Tout cela formait un ensemble de si rare beauté, que la pauvre Anne en ressentit une surprise qui approchait presque de la stupeur. Elle se tut et resta si longtemps immobile, que ce fut enfin son silence même qui tira la belle Éveline de sa rêverie; elle leva les yeux et vit ceux d'Anne fixés sur elle avec une expression à laquelle elle n'aurait pu se méprendre, quand même elle eût été moins accoutumée à l'effet qu'elle produisait, mais jamais cependant elle n'avait rencontré un si beau et si bienveillant regard. Elle rougit et sourit.

Anne en ce moment l'eût bien volontiers embrassée : elle fit même un mouvement dans cette intention; mais la jeune Anglaise se leva sans s'en apercevoir, et Anne, initiée par sa mère aux habitudes réservées de son pays, s'arrêta, et, sans rien dire, elle se borna à faire les honneurs de la chambre, et à mettre la nouvelle venue à son aise, en n'ayant pas l'air de s'occuper d'elle.

La réserve d'Éveline était en effet plutôt de la timidité que de la froideur, et c'était une timidité qui naissait de son contact habituel avec des gens affligés de ce mal auquel tant d'Anglais sont sujets; mal dont, à dire le vrai, la cause nous semble être

plus souvent l'orgueil qui craint d'être en défaut, que la modestie dont il revêt l'apparence. Pour des timides de cette sorte, ce qu'il y a de mieux, c'est de se trouver en présence de ceux qui ne le sont pas. Or, Anne était tout à fait affranchie du genre de timidité dont nous venons de parler. Ne pensant point à elle-même, encore moins à ce qu'en pensaient les autres, tous ses mouvements avaient cette liberté et cette aisance que la préoccupation de soi-même fait presque toujours disparaître. Il était bien difficile de ne pas être à l'aise avec elle. Aussi tout en la suivant silencieusement des yeux, Éveline sentait peu à peu sa réserve s'évanouir. Anne lui avait adressé d'abord quelques paroles auxquelles elle n'avait répondu que par de froids monosyllabes ; maintenant ce fut elle qui rompit tout à coup le silence.

— Que votre mère est bonne ! s'écria-t-elle.

Anne à ce mot se rapprocha vivement avec un rayonnant sourire.

— Oh ! oui, dit-elle, elle est bonne ! et vous l'êtes aussi de l'avoir si vite deviné.

— Non, non, dit Éveline, c'est elle qui a deviné, et deviné bien juste ce qu'il fallait me dire ! Je m'y attendais si peu !

— A quoi ? dit Anne, car elle ne se rappelait plus en quels termes sa mère avait accueilli la jeune fille.

— A ce qu'elle m'a dit, et à ce qu'elle est, dit Éve-

line ; puis elle s'arrêta embarrassée de ce qu'elle venait de dire, et regarda Anne comme pour lui demander pardon.

Pour la seconde fois, elle rencontra le même regard, qui tout à l'heure avait flatté son amour-propre. Mais, maintenant, elle y lut tant de douceur et de sympathie, que, par une impulsion tout à fait inusitée de sa part, elle se pencha vers Anne qui hésitait encore, et les deux jeunes filles s'embrassèrent.

C'est ainsi que la glace fut rompue entre elles, et que se termina à leur satisfaction mutuelle leur première entrevue.

X

Jusqu'à ce jour, Anne avait vécu à peu près seule. Les deux ou trois jeunes filles du voisinage qui accompagnaient parfois leurs parents au chalet avaient reçu une éducation tellement différente de la sienne, qu'il n'y avait entre elles aucun point de contact, et ces visites n'étaient jamais pour Anne que de fort ennuyeuses corvées. Elle était donc plus qu'une autre disposée à se livrer à la nouvelle intimité qui s'offrait

à elle. Les manières d'Éveline avaient d'ailleurs un charme irrésistible qui l'attirait, tandis que sa resplendissante beauté lui inspirait une admiration dont les femmes sont susceptibles entre elles tout autant que de l'envie qu'on leur prête fort souvent à tort. Ce sentiment était en tous cas absolument étranger à Anne ; aussi l'ensemble de ses impressions fut-il au premier moment si favorable, qu'elle répondit par un éloge enthousiaste aux questions de l'abbé Gabriel, et son vieil ami s'applaudit tout bas pour elle d'une distraction si opportune.

Peu de jours après cette arrivée, Anne s'habillait un matin à la hâte, car ce jour était un dimanche, et l'heure était avancée. Elle ne songea donc pas à remarquer le trouble inaccoutumé de Jeanneton, qui lui servait de femme de chambre ; trouble qui l'eût cependant nécessairement frappée si elle l'eût regardée, car ce n'était que dans de grandes occasions qu'une expression quelconque se manifestait dans les yeux ronds et sur le visage blanc et rose de sa rustique suivante. Mais Anne, pressée ou préoccupée, n'y fit d'abord nulle attention, et ce ne fut que lorsque, déjà prête, elle prenait ses gants et son livre de prières que, levant les yeux, elle s'écria enfin :

— Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc, Jeanneton ?

Ces mots n'étaient pas achevés que Jeanneton avait fondu en larmes ; elle ne répondit pas d'abord,

mais enfin, sur une nouvelle question de sa maîtresse :

— Ah ! mademoiselle Anne, s'écria-t-elle, le saviez-vous, le saviez-vous... ?

— Quoi ? qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? dit Anne étonnée, et un peu effrayée.

— Qu'elles ne veulent pas mettre le pied à la messe, ces belles dames... Que *madame miss Morris* (la femme de chambre d'Éveline) dit que c'est... oh ! je ne veux pas vous le répéter, dit Jeanneton en se couvrant le visage de ses mains... Qu'elles veulent aller le dimanche, je ne sais où, en entendre une autre que celle de M. le curé. Que madame miss dit qu'y faut jeûner, aujourd'hui dimanche ! jeûner avec de la viande froide, et pas de feu dans la cuisine !... Oh ! je ne sais pas tout ce qu'elle m'a dit, je n'y comprends rien, mais je ne savais pas, moi qu'y avait du monde comme ça... ça m'a fait mal... ça m'a fait peur, ça m'a fait... je ne peux pas vous dire quoi ! j'en pleure depuis ce matin.

Anne avait écouté toute cette tirade sans l'interrompre, et même sans sourire, car, à dire vrai, Jeanneton venait de lui rappeler ce qu'elle avait oublié jusque-là.

Elle joignit les mains et s'écria avec douleur et à demi-voix :

— C'est vrai !... hélas ! mon Dieu, je n'y songeais plus !...

Et les larmes lui vinrent aux yeux, tout comme à sa pauvre servante, mais elle réprima ce premier mouvement, et prenant avec bonté la main de Jeanneton, elle lui dit :

— Écoute-moi bien et fais attention à ce que je vais te dire, Jeanneton. Oui, il y a (hors de notre pays surtout) des gens qui ne sont pas de notre religion et qui ne l'aiment pas, parce qu'ils ne la connaissent pas. Morris et sa maîtresse ont ce malheur; tu m'entends, et par conséquent il faut les plaindre, mais il ne faut pas du tout les blâmer, et avant tout il ne faut rien dire qui puisse les affliger. Il n'y a qu'une chose à faire, Jeanneton, une seule, comprends-moi bien : il faut demander à Dieu, bien souvent, qu'un jour vienne où tous ceux qui l'aiment soient réunis dans la même foi ; puis, sois bonne, serviable, douce et pieuse, tu sais bien que c'est là ce que t'a enseigné ton catéchisme. Si tu as envie de te faire aimer, fais-toi aimer toi-même, car sois sûre que tout ce que tu feras de mal, elles penseront que c'est M. le curé qui te l'a appris.

Cette dernière idée dérida Jeanneton, qui s'écria : « Ah ! ben, par exemple ! » et se mit à rire. Anne profita de l'éclaircie pour la quitter, et sans entrer, comme de coutume chez Éveline, elle rejoignit ses parents au bas de l'escalier, et se dirigea avec eux vers l'église.

Anne, pendant la messe et au retour, se sentait le cœur triste et serré; c'était la première fois de sa vie qu'elle se trouvait en contact avec une personne d'une autre religion que la sienne. C'était la première fois qu'elle se sentait à la fois attirée par la plus vive sympathie et séparée par ce qui lui semblait être un abîme : douleur que sa position lui avait permis d'ignorer jusque-là, mais trop connue des cœurs les plus fervents et les plus tendres, depuis le jour où la tempête qui brisa l'unité chrétienne les a dispersés en tant de communions diverses ; douleur commune à tous et qui devrait inspirer à tous une même prière, une même et unanime supplication, appelant le retour de l'union des âmes, en demandant et en cherchant la voie. Et cependant il n'en est point ainsi : une seule Église ressent ce désir, et l'exprime hautement ; une seule pousse un cri maternel, et redemande tous ses enfants. Les autres, indifférentes au morcellement qui les déchire, aux divisions qui les séparent, semblent dire au contraire de leurs membres dispersés : « Il ne nous importe pas qu'ils soient à nous, pourvu qu'ils ne soient pas à elle. » Notable différence, qui suffit à elle seule, il nous semble, pour indiquer laquelle de ces deux voix est celle de la mère véritable, sans que, pour la discerner, il soit nécessaire d'être doué de la sagesse de Salomon.

Éveline Devereux avait voulu passer la matinée

dans sa chambre; mais elle avait accepté la proposition d'une promenade à pied dans l'après-midi, et au retour des vêpres, Anne monta pour la chercher. Elle la trouva assise, lisant dans une Bible dont la magnifique reliure portait en lettres d'or et d'émail son chiffre incrusté en relief. Éveline posa la Bible sur la table, à côté d'un livre de prières plus magnifiquement relié encore, et elle se leva sur-le-champ.

Tandis qu'elle faisait ses préparatifs de promenade, les yeux d'Anne demeuraient fixés sur la riche couverture des deux livres, elle les regardait avec un mélange d'intérêt et de tristesse. Le plus petit des deux était relié en écaille et en ivoire, orné de magnifiques fermoirs d'argent; il était ouvert en ce moment de manière à découvrir la première page du livre ainsi que le revers de la couverture. De ce côté, Anne vit gravées en émail bleu sur une petite plaque d'or les deux lettres V. L., et sur la page blanche elle lut ces mots écrits en anglais : « *Souvenez-vous de ce jour, mardi*, 15 *février*, » suivis des mêmes initiales V. L. En ce moment, Éveline se rapprocha de la table, prit le livre et le ferma, tandis qu'Anne rougissait comme si elle avait commis une indiscrétion et était presque au moment de s'en excuser. Mais voyant qu'Éveline ne s'en était pas aperçue, elle trouva plus sage de se taire.

La journée était belle et presque printanière, et

les deux jeunes filles s'acheminèrent ensemble pour la première fois vers le parc de Villiers. Les arbres commençaient à bourgeonner, mais sans cacher l'imposante façade du château, qui s'apercevait de plus loin dans cette saison que lorsque l'épais feuillage de l'avenue en obstruait la vue ; elles en étaient encore éloignées lorsque Éveline s'écria :

— Quel magnifique château!

— Vous trouvez? dit Anne, j'en suis bien aise. On me disait qu'en Angleterre les maisons de campagne étaient trop belles pour que vous fussiez frappée de l'aspect de celle-ci comme moi, qui n'ai jamais rien vu de plus beau!

— Comment ne pas en être frappée! dit Éveline en avançant à grands pas dans l'avenue. Il y a certes de belles habitations chez nous, mais celle-ci est belle dans un tout autre genre. Je ne connais en Angleterre qu'une seule maison qui lui ressemble, et elle a été bâtie à dessein sur le modèle des plus beaux châteaux de France, parce que les jardins en avaient été jadis dessinés par Le Nôtre. C'est celle de lord de G., en Bedfordshire.

Anne jouissait de l'admiration de sa compagne; elle avait une sorte de satisfaction à entendre louer ce lieu où tout lui était cher.

— Ce côté du château, dit-elle, fut brûlé en 1680, et rebâti à cette époque dans le style du temps, mais

qui n'est pas du tout celui de l'autre façade; de ce côté-ci on se croirait presque à Versailles, tandis que de l'autre c'est un genre tout différent; mais comme la porte d'entrée était un très-beau spécimen du treizième siècle, et que l'ancienne salle d'armes, transformée en vestibule, conservait encore des ornements fort curieux, on a mieux aimé laisser subsister cette architecture disparate que de mettre les deux côtés d'accord, en détruisant plus tard celui que le feu avait épargné.

— Et on a bien fait, dit Éveline, c'est plus original ainsi. En vérité, je n'ai jamais vu de lieu pareil. Vous ne m'en aviez pas assez parlé.

— Toute ma vie s'est passée ici, dit-elle, et je n'ai pas un souvenir en dehors de Villiers, de sorte que je me défie de mes propres impressions, qui sont naturellement toutes favorables.

— Jamais vous n'avez quitté Villiers? dit Éveline.

— Jamais pour plus de huit jours, et alors seulement pour aller visiter quelques-uns de nos voisins, dont les castels, je puis vous l'assurer, dit-elle en riant, ne ressemblent point à celui-ci.

— Maintenant, dit Éveline, causons un peu; j'ai mille choses à vous demander au sujet de ce château et de ses habitants.

— Mais vous savez déjà sans doute, à peu près,

tout ce que j'ai à vous en dire, répondit Anne.

— Vous vous trompez, dit Éveline ; je sais fort peu de choses sur tout ce qui a précédé et amené la visite que je vous fais en ce moment... Maintenant que je suis à mon aise avec vous, je puis vous dire que ma tante en était furieuse.

— Je m'en étais doutée, dit Anne.

— Furieuse à ce point, continua Éveline, qu'après avoir reçu la lettre de mon père, qui lui enjoignait de s'occuper de ce voyage, elle s'oublia tout à fait, et parla de lui d'une façon que je ne voulus pas entendre. Pendant plusieurs jours je boudai et je fus d'une humeur qui lui fit peur, et le résultat de son opposition à ce voyage fut de me faire prendre la résolution de l'accomplir.

— De sorte que c'est vous qui avez voulu venir?

— Oui, avec une obstination aveugle, seulement pour contrarier ma tante et la punir de ce qu'elle avait osé dire de mon père, mais sans bien savoir qui étaient ces amis de sa jeunesse dont il était question. Mon père m'avait bien nommé une ou deux fois dans ses lettres le marquis de Villiers, mais j'étais si petite en le quittant qu'il semblait oublier que j'avais grandi loin de lui, et il m'écrivait avec la plus grande tendresse, mais toujours comme à un enfant.

Les jeunes filles étaient en ce moment parvenues

au parterre qui se trouvait au-dessous de la terrasse. Elles s'assirent sur un banc de pierre.

Éveline continua :

— Au milieu de tout cela, arriva la nouvelle de la mort de mon père... O ma chère Anne, quelle douleur! quel vide étrange se fit autour de moi! Je l'avais quitté enfant, je ne l'avais pas revu depuis neuf ans, et je ne puis vous dire à quel point je l'aimais! Quelle amertume je me sentais dans le cœur contre cette destinée qui le retenait loin de moi! qui me faisait grandir loin de lui! Je me disais sans cesse: Pourquoi? pourquoi... les autres enfants gardent leur père près d'eux? J'aurais voulu m'en prendre à quelqu'un, car, pour lui, j'étais certaine qu'il souffrait comme moi de notre séparation, et je ne l'en accusais jamais. Mais enfin, chaque année il parlait de son retour, chaque année me semblait devoir être la dernière de notre séparation. Je l'espérais! je l'appelais, je l'attendais! Oh! j'avais si besoin de lui! et, au lieu de cela, apprendre que je ne le reverrais jamais!

Éveline s'arrêta, les sanglots lui coupaient la voix. Anne émue et touchée lui passa le bras autour de la taille et l'embrassa en silence. Peu à peu Éveline se remit.

— Mon premier désir, continua-t-elle, fut plus que jamais celui d'obéir à sa dernière volonté, et

je serais partie sur l'heure ; mais d'abord je fus malade, puis ma tante n'était pas la seule qui cherchât à me détourner de ce voyage. Il y en avait d'autres encore... et dont l'opinion avait sur moi plus d'empire.

Elle rougit et se tut un instant, puis elle continua :

— Malgré cela la lettre de mon père ne sortait pas de mon esprit. « Il aimait ceux qui m'attendent plus que ceux qui me retiennent. C'est donc auprès de ceux-là que je veux aller parler de lui et le pleurer. » Je ne fis pas d'autre raisonnement que celui-là, et malgré eux tous je partis. Et de fait, continua Éveline d'une voix grave, et après un moment de silence : de fait, ma chère Anne, les premières paroles de votre mère, la manière seule dont elle a prononcé le nom de mon père, m'a plus touchée que tout ce que m'en avait dit lady Cecilia dans toute sa vie. Oh ! que je l'aime, votre mère !... Mais revenons maintenant à ce que je veux savoir. A quelle époque le marquis de Villiers est-il mort ?

— Mais à peu près à celle où vous avez vous-même perdu votre père.

— Et à présent à qui appartient ce beau château ?

— A son fils.

— Il avait un fils ?

— Oui.

— Jeune ?

— Oui.

— Qui habite ici?

— Non, pas maintenant.

— Mais qui habitait avec son père?

— Oui, fort souvent.

— Vous le connaissez donc très-bien?

— Oh! oui, très-bien, dit Anne en souriant malgré elle.

— Comment se fait-il que vous ne m'en ayez pas encore parlé?

— Ne vous en ai-je pas parlé vraiment? dit Anne avec un accent de surprise; et elle se tut; puis tout à coup elle rougit et reprit :

— C'est vrai; maintenant je me souviens que je ne vous ai pas encore nommé Guy; je l'aurais dû cependant, car je l'aime beaucoup, et il a été élevé avec moi presque comme s'il eût été mon frère.

L'accent d'Anne était celui de la vérité; sa voix était calme et ferme, en sorte que son trouble passa inaperçu.

Éveline continua :

— Depuis quand est-il parti?

— Depuis un mois.

— Quand reviendra-t-il?

— Je n'en sais rien.

Arrivée à ce point de l'interrogatoire qu'elle subissait, Anne se leva brusquement et regarda sa montre :

— Cinq heures et demie! s'écria-t-elle, et nous

dînons à six heures ! et c'est dimanche, et M. le curé est si exact !

— M. le curé !... s'écria Éveline, avec une expression de surprise et presque d'épouvante. Comment ! un prêtre ! le prêtre de ce village ! il dîne chez vous aujourd'hui !

Anne se mit à rire.

— Oui, ma chère Éveline, M. le curé dîne chez nous tous les dimanches, et parfois plus souvent ; j'aurais dû vous en prévenir, à ce que je vois... Vous ferez du reste tout ce que vous voudrez, et s'il vous déplaît trop de dîner avec notre vieil ami, nous vous ferons porter votre dîner dans votre chambre. Venez seulement, venez vite, car une des seules choses que je ne sois pas disposée à faire pour vous, c'est de le faire attendre.

XI

Éveline était remontée dans sa chambre assez soucieuse et y avait délibéré sur l'opportunité de profiter de l'offre que venait de lui faire Anne.

Après quelques hésitations cependant, elle avait

pris le parti de descendre, mais armée en guerre. Elle attendit le plus longtemps possible, et elle entra enfin dans le salon au moment où Sylvain ouvrait les portes de la salle à manger et annonçait que le dîner était servi. Toute l'attitude d'Éveline était empreinte d'une dignité méfiante destinée à en imposer au déplaisant convive qu'elle allait rencontrer, et à lui faire comprendre dès l'abord que ses menées seraient vaines. En quittant sa chambre, ses yeux étaient tombés sur la riche reliure de son livre de prières, et elle s'était souvenue des paroles qui avaient accompagné ce don : « Méfiez-vous surtout de leurs prêtres, » paroles mêlées à d'autres qui rendaient celles-ci ineffaçables, et dont le souvenir avait servi à affermir chez Éveline la volonté de se conduire de façon à satisfaire celui qui lui avait donné cet avis.

Nous ne savons trop ce qu'eût pensé le même conseiller si, une heure après cette majestueuse entrée, il eût aperçu Éveline dans l'embrasure d'une des fenêtres du salon, écoutant avec l'air du plus vif intérêt des paroles dites à demi-voix par l'abbé Gabriel qui, assis près d'elle à l'écart, semblait être aussi à l'aise qu'elle-même et prendre à la conversation un plaisir égal à celui que témoignaient sans déguisement et l'attitude et le visage expressif de la jeune protestante.

Que s'était-il donc passé depuis une heure? qu'avait fait ou dit le bon curé?... à quelle magie avait-il eu

recours pour opérer ce prodigieux changement? Personne n'eût été plus étonné que le curé lui-même de ces questions, car, à sa connaissance, il ne s'était rien passé du tout. L'attitude d'Éveline à son entrée dans le salon lui avait échappé. Plus que jamais, ce jour-là, sa pensée était absorbée par ceux qu'il nommait *ses chers enfants*, car c'était la première fois qu'il se retrouvait au chalet depuis le départ de Guy, et il était si complétement distrait que (chose dont la nouvelle venue eût était fort surprise) il avait à peine songé à la regarder pendant toute la durée du dîner. On était presque au moment de quitter la table lorsque M. Séverin, remplissant son verre, dit à Éveline en souriant :

— Miss Devereux, permettez-moi de boire à votre santé comme on le fait en Angleterre.

A ce nom, et tandis qu'Éveline saluait et touchait son verre du bout des lèvres, le curé sortit tout à coup de sa rêverie et dirigea vers elle son simple et bienveillant regard :

— Et moi aussi, dit-il, mademoiselle, je bois à votre santé. Votre père, M. Henry Devereux, était mon ami, et l'un des meilleurs de ma jeunesse; j'ose espérer que sa fille me permettra de ne point la traiter en étrangère.

L'étonnement d'Éveline ne saurait se décrire! Sa tendresse pour la mémoire de son père était le senti-

ment le plus vif de son cœur. Ce sentiment venait d'être réveillé plus vivement que jamais par la douleur de sa perte; aussi malgré sa tendresse naissante pour Anne, malgré sa considération pour Séverin, madame Séverin était celle de la famille qu'elle préférait, parce que, seule, elle avait connu Henry Devereux. Mais trouver un de ces amis acceptés et aimés d'avance dans le premier prêtre catholique qu'elle rencontrait de sa vie, c'était à quoi elle s'attendait si peu, qu'elle ne trouva pas une parole à répondre au curé, et M. Séverin avait pris le bras de la jeune fille pourla ramener dans le salon avant qu'elle fût revenue de sa surprise.

Quant au curé, il suivait tout simplement son idée sans remarquer l'expression du visage d'Éveline. Les souvenirs d'Elm Cottage et de tous ceux qui avaient entouré les premiers jours de sa vie sacerdotale lui étaient demeurés fort chers, et sa pensée aimait à revenir vers ce cercle évanoui dont madame Séverin était aujourd'hui la seule survivante. Aussi, dès qu'Éveline, remise de son premier trouble et surmontant sa répugnance, se fut hasardée à lui faire quelques questions, il y répondit avec effusion et avec des détails qui fixèrent bientôt près de lui la jeune fille, dont la curiosité n'avait jamais été si pleinement satisfaite. Madame Séverin ne revenait pas sur tous les souvenirs de cette époque avec la même complaisance

que l'abbé Gabriel. Pour lui, une fois sur ce sujet, il ne tarissait pas, il n'avait pas eu depuis longtemps une aussi bonne occasion d'en parler. Éveline, avide de détails, multipliait ses questions, et le curé, transporté dans les régions du passé, ne se faisait pas prier pour répondre : jusqu'à ce qu'enfin à force de parler d'un côté, et à force d'écouter de l'autre, le curé finit par dire ce qu'il eût mieux fait de taire, et Éveline par apprendre ce qu'elle eût mieux fait d'ignorer.

En effet, arrivé, dans ses récits, au moment du départ de Devereux pour les Indes, il ne put s'empêcher d'en rappeler toutes les circonstances, et il en vint ainsi à dire quelle avait été la raison véritable de ce brusque départ, et pour quel motif le père d'Éveline avait abandonné sans retour ses amis, sa famille et sa patrie.

A peine eut-il dit ces mots, que les yeux d'Éveline, fixés sur lui avec le plus ardent intérêt, se levèrent vers le portrait suspendu au-dessus de la cheminée avec un étrange changement d'expression. Elle joignit les mains et s'écria :

— Que me dites-vous ! Comment ! mon père dans ce temps-là aimait cette belle marquise ? et c'est elle qui est la cause de son départ, c'est elle qui fait qu'il a vécu si loin de nous, et qu'il y est mort ?... C'est à cause d'elle que je ne l'ai jamais revu !

L'accent de sa voix, en disant ces paroles, ramenè-

rent promptement le curé à sa prudence habituelle dont il venait un instant de se départir. Il fut très-surpris et comme effrayé de l'effet qu'il avait produit, et s'arrêta tout court ; Éveline ne disait plus rien non plus, et pendant ce moment de silence, le curé crut entendre sa conscience lui adresser un reproche de légèreté et d'imprudence qu'il méritait peu d'ordinaire.

Il reprit d'une voix dont l'accent était doux et presque humble :

— Ma bonne demoiselle, en vérité, je parle comme si personne ne m'écoutait, et vous me faites penser tout haut, ce qui ne se doit pas. Pardonnez-moi tout ce bavardage.

Éveline se remit et répondit avec déférence :

— Monsieur le curé, j'ai à vous remercier de la plus vive jouissance que j'aie goûtée depuis longtemps. Aucun ami de mon père ne peut m'être étranger ; et moins qu'un autre, celui qui m'a le premier parlé de lui avec tant de détails et qui m'a appris sur lui tant de choses qui m'intéressent, et que jusqu'à ce jour j'avais ignorées.

Elle se leva alors, satisfaite de sa nouvelle connaissance, et fort étonnée de l'être, tandis que le pauvre curé s'étonnait, au contraire, d'être fort peu satisfait de lui-même, et demeurait dans le coin de la fenêtre où il s'était assis, suivant de l'œil malgré lui les mouvements d'Éveline. Celle-ci s'était dirigée vers

le piano, et de là regardait attentivement le portrait suspendu au-dessus de la cheminée. Tandis qu'elle avait ainsi les yeux levés, elle posa machinalement une de ses mains sur les touches de l'instrument, et, sans y songer, elle fit un ou deux arpéges dont le son la surprit elle-même; elle rougit et s'éloigna vivement du piano.

Madame Séverin, en entendant ce peu de notes, leva la tête : c'était une main distraite qui venait de toucher le piano, mais c'était une main exercée. Madame Séverin était trop musicienne pour ne pas le reconnaître.

— De grâce, ne quittez pas le piano, s'écria-t-elle; et Anne, qui aimait aussi la musique avec passion, se leva vivement, et, prenant Éveline par les deux mains, chercha en riant à la ramener de force au piano. Mais tout à coup elle s'arrêta et rougit à son tour. Éveline avait fait un brusque mouvement pour se dégager, et était allée s'asseoir au coin du feu d'un air sérieux. Anne resta les yeux baissés au milieu de la chambre et devint sérieuse aussi, car elle se souvint alors du motif qui sans doute arrêtait Éveline, et elle revint en silence auprès de sa mère. Le curé, du coin où il était dans l'ombre, avait tout vu et parfaitement compris cette fois. Au bout d'un moment, il se leva et s'approcha à son tour du piano sur lequel étaient amoncelés un grand

nombre de morceaux de musique. Après les avoir feuilletés quelques instants, il en choisit un, et s'approchant d'Éveline, il lui dit avec une simplicité qui n'était jamais chez lui dépourvue d'autorité :

— Miss Devereux, c'est aujourd'hui dimanche, et à cause de cela, je le vois, vous vous imposez, ainsi qu'à nous, une pénitence. Libre à vous. Je ne vous en loue ni ne vous en blâme; toutefois, je me hasarde à vous demander un petit acte de complaisance, et je crois que vous ne le refuserez pas.

Le beau front d'Éveline se rembrunit, et elle reprit en un instant l'attitude avec laquelle elle s'était disposée, deux heures auparavant, à rencontrer l'ennemi. Le curé s'en aperçut, et la comprit maintenant, mais il n'en continua pas moins sans le moindre embarras :

— Je suis certain que vous ne me refuserez pas, et que vous voudrez bien nous chanter l'air que voici.

Il mit la musique sous les yeux d'Éveline, mais elle les détourna sans vouloir la regarder, en faisant de la main et de la tête un geste négatif.

La douce voix du curé devint un peu plus grave :

— Pensez-vous, mon enfant, dit-il, que j'aurais l'intention de vous faire manquer à ce qui est à vos yeux un devoir ? Vous me connaissez peu. Si je ne savais pas que cet air de Hændel est du nombre de ceux

que vous auriez chantés partout sans scrupule un soir de dimanche, je ne vous l'aurais pas proposé.

Il s'arrêta un instant, puis il continua :

— Je ne vous l'aurais pas proposé même au nom de votre père, dont c'était l'air favori.

Éveline fut encore une fois désarmée.

— Mon père aimait cet air? dit-elle en s'emparant du morceau de musique, et en y jetant les yeux.

— Oui, dit le curé; il le demandait sans cesse.

— Il le demandait? et à qui? dit-elle vivement, en dirigeant encore une fois un regard rapide vers le portrait de la marquise.

— Allons, pensa le curé, m'y voilà encore retombé. Je ne sais pas ce que j'ai ce soir.....

Éveline demeura un instant sans parler, puis elle se leva et alla se mettre au piano.

— Voyons, dit-elle, si je le chanterai comme elle.

Il n'y avait point de ritournelle; elle posa les mains sur le piano, et commença en même temps les premières paroles de l'air placé devant elle :

Lascia ch' io pianga la dura sorte!

Anne et madame Séverin se levèrent ensemble involontairement. Le curé fit un mouvement de surprise, et M. Séverin lui-même, enfoncé depuis une

demi-heure dans la lecture de son journal, releva la tête et prêta l'oreille.....

Éveline avait, en effet, une de ces voix rares que l'on rencontre deux ou trois fois dans la vie, et qui, ainsi que cela s'exprime assez bien, *enlèvent* ceux qui les entendent. Elle n'ignorait pas davantage la valeur de ce don que celle d'aucun de ceux qu'elle possédait. Un léger sourire de satisfaction passa sur ses lèvres tandis qu'elle continuait et achevait l'air commencé, et qu'elle recevait ensuite les remercîments du petit auditoire qu'elle ne s'était pas attendue à trouver si digne de l'entendre et si capable de l'apprécier. Cette révélation du talent d'Éveline était véritablement un événement pour eux. Elle le sentit, et, quoique accoutumée à faire de l'effet, elle fut flattée de celui qu'elle venait de produire.

La sympathie qui s'établit entre ceux qui écoutent la musique et ceux qui l'exécutent, se sent plus qu'elle ne s'exprime. Il y a tel regard, telle parole réprimée, tel silence même, qui la manifestent mieux que les plus bruyants applaudissements, et font ressentir à l'artiste une jouissance qui dépasse celle du succès, et qui est parfois si vive qu'elle ressemble au bien-être de la conscience satisfaite.

Éveline, après avoir chanté, ressentit en ce moment quelque chose de semblable; tous les nuages s'éva-

nouirent, sa physionomie redevint sereine comme son humeur.

A sa demande, Anne dut se mettre au piano et chanter à son tour, ce qu'elle fit sans prétention comme sans embarras. Sa douce voix était loin de ressembler à celle d'Éveline; toutefois son timbre expressif et pénétrant accompagnait à merveille les notes éclatantes de celle-ci. Sa méthode d'ailleurs était irréprochable, en sorte qu'elles chantèrent ensemble plusieurs morceaux choisis par Anne, dans son répertoire de musique sacrée. Éveline déclara qu'elle chantait à ravir, et se promit avec elle pour l'avenir de véritables jouissances musicales.

Anne remonta chez elle à la fin de cette soirée, satisfaite de voir Éveline un peu revenue de ses préventions contre son vieil ami. Mais l'impression pénible qu'elle avait ressentie à ce sujet était loin d'être la seule de la journée.

Elle ouvrit sa fenêtre toute grande, et demeura debout et immobile en face de la nuit brillante et froide qui succédait à ce premier jour de printemps. Anne avait cette habitude lorsque (surtout le soir) elle voulait prier ou penser; et en ce moment elle voulait très-particulièrement se recueillir et *penser* en effet.

Lorsque Éveline lui avait le matin demandé si elle connaissait Guy, et si elle l'aimait, pourquoi s'était-elle sentie rougir et pâlir?...

Pourquoi depuis que Guy était parti ne lui avait-elle pas écrit, comme elle l'avait fait jadis, toutes les fois qu'il s'éloignait d'elle? pourquoi le conseil du curé, qu'elle avait d'abord trouvé si doux et si facile, avait-elle eu ensuite tant de peine à le suivre?

Tandis qu'Anne s'adressait en silence cet interrogatoire, les deux mains jointes et posées sur la balustrade de son petit balcon, le regard fixé devant elle, avec une attention qui semblait regarder au delà de la nuit, toute son attitude, ainsi que l'expression de son visage, indiquaient l'effort d'une pensée déterminée à se poursuivre elle-même jusque dans ses replis...

Au bout de quelques instants, elle alla s'asseoir à sa petite table où elle écrivit lentement une lettre, qu'elle relut très-attentivement, puis elle la ferma et la cacheta. Ensuite elle revint auprès de sa fenêtre, et elle fit là sa prière du soir, la tête levée vers les étoiles et le cœur non moins que le regard en haut!

XII

Franz Frank habitait le dernier étage d'une maison dont les fenêtres donnaient sur le jardin du Luxembourg. Les trois pièces qui jadis avaient com-

posé de ce côté tout l'appartement avaient été transformées par lui en un vaste atelier; mais il donnait le nom de salon à une partie de ce même atelier séparée du reste par de larges rideaux, parce que c'était un espace vide de chevalets, de mannequins, de bosses, de toiles peintes et non peintes, de tout ce désordre enfin classiquement attribué aux artistes, et qui habituellement n'est rien moins cependant qu'un effet de l'art. On parvenait à cette partie de l'atelier par une autre porte, et c'était par là qu'entraient ceux que Franz n'admettait pas dans son sanctuaire aux heures du travail. Ils y trouvaient un canapé, de bons fauteuils, quelques livres sur une table, ainsi que sur les rayons d'une bibliothèque, et enfin le soleil, pénétrant sans entraves par une fenêtre que n'obstruait aucune draperie, et d'où l'on apercevait une assez vaste étendue de verdure, les arbres qui environnaient la maison de Franz touchant à ceux du Luxembourg.

Franz n'était point (ainsi que le marquis de Villiers l'avait dit un jour à Guy) le fils d'un usurier juif, mais celui d'un honnête commerçant de la ville de Manheim qui, bien que juif en effet, était loin d'être riche, et jouissait malgré cela dans sa ville natale d'une considération universelle. Il avait abjuré le judaïsme, en épousant la jolie Thecla, fille du maître de chapelle Wolf Burkeim, mais il avait demandé à ne se faire *que* protestant, ce que sa future (bien que

catholique) lui avait concédé, à condition que les enfants qui naîtraient de ce mariage seraient de la religion de leur mère. Ce point réglé, la modeste noce eut lieu, malgré le déplaisir du maître de chapelle qui eût désiré, pour sa fille cadette, une alliance aussi brillante que pour l'aînée. Or celle-ci, en épousant M. Lamigny, passait dans la ville pour avoir atteint le faîte des grandeurs. Il était Français et émigré, on en concluait que c'était un grand seigneur déguisé, et l'on demeura dans cette conviction après qu'il eut quitté le pays avec sa femme. Huit ou dix ans après cependant, lorsque madame Lamigny, devenue veuve, revint pour la première fois visiter sa ville natale, ce ne fut point dans un équipage qui annonçât une position aussi élevée qu'on se l'était imaginé, mais ce fut pourtant avec tous les indices d'une fort grande aisance. La fortune n'avait pas souri de même à sa sœur. La pauvre Thecla, à cette même époque, succombait aux suites d'une longue lutte contre les difficultés d'une existence laborieuse et pauvre. Son mari la suivit de près, et la bonne madame Lamigny se trouva là tout exprès pour recueillir le petit Franz, qui, sans elle, eût été complétement abandonné. Elle le ramena avec elle en France, et ce fut ainsi qu'il se trouva livré exclusivement aux soins de sa tante.

Madame Lamigny se rendit la justice de reconnaî-

tre qu'elle était incapable de former son esprit ou son caractère, ou de lui apprendre quoi que ce fût; elle l'envoya donc au collége, et quoiqu'il fût rare qu'il rapportât le moindre trophée des victoires qu'elle s'était promises pour lui, elle ne l'en recevait pas moins bien aux vacances, et persistait toujours à les lui prédire pour l'avenir.

Franz était cependant en attendant un assez triste écolier, distrait, inattentif, semblant n'avoir de goût que pour l'histoire, qu'on lui apprenait fort mal, et pour la poésie, dont un volume de Schiller, lu aux récréations, était la seule pâture. Sans cesse puni par ses maîtres, le souffre-douleur de ses camarades, il était aimé cependant des uns et des autres, mais regardé comme inférieur à tous, et tout prêt à le croire comme eux. Sa tante, pendant cette phase de sa vie, avait soutenu son courage, et sa persévérance à croire en lui l'avait seule empêché d'en douter complétement lui-même. Les choses en étaient là, lorsque l'opinion changea sur lui presque subitement et donna tout d'un coup raison à madame Lamigny d'une façon qu'elle n'avait pas prévue. Un portefeuille que Franz cachait avec soin, parce que les dessins qu'il contenait avaient presque tous été faits aux heures de l'étude, fut découvert un jour et livré aux autorités du collége. Lorsque Franz le vit aux mains de son professeur, il se crut perdu, et quoiqu'il eût plus de

quinze ans, les larmes lui vinrent aux yeux et il allait presque dire : « Je ne le ferai plus ; » mais à sa grande surprise, il entendit le professeur, qui se trouvait être un homme de goût, s'écrier :

— Mais ceci, c'est plus que du talent, c'est du génie !

A partir de ce jour, la voie de Franz fut trouvée, et nous savons qu'à vingt-cinq ans la renommée l'y avait rejoint. Nous savons aussi à peu près comment s'était passée sa vie jusque-là, à l'extérieur du moins. Quant à ses pensées, ses opinions, ses sentiments, il en parlait peu, et si ses œuvres manifestaient la flamme intérieure allumée dans son âme, ses paroles ne l'exprimaient presque jamais ; sa voix était basse et douce, son langage toujours mesuré, rarement remarquable, à moins qu'une émotion imprévue ne le fît sortir de lui-même. Il avait le culte de l'art dont il avait le génie, et quoique capable de bien faire sans effort, aucun effort ne lui coûtait pour faire mieux. Cette passion avait été sa sauvegarde et lui avait à peu près tenu lieu du frein religieux qui lui manquait, le résultat assez naturel des trois croyances entre lesquelles avait flotté son enfance étant qu'il n'en avait aucune ; mais il ne s'enorgueillissait nullement de cet état ; le scepticisme qui en était la suite lui causait au contraire une sorte de honte : il admirait dans le passé la foi énergique et profonde des peuples chrétiens ; il en-

viait dans le présent tous ceux qui la possédaient encore, et c'était là une des causes de son respect et de sa tendresse pour Guy. Loin donc d'être railleur, son scepticisme était bienveillant pour toutes les croyances. Quoique incrédule encore, il n'aimait que les chrétiens, et il cheminait ainsi vers la foi par la vertu, tandis que Guy arrivait à la vertu par la foi.

Franz était dans son atelier un matin, environ un mois après son retour de Villiers, travaillant comme de coutume, lorsqu'il entendit la porte du petit salon s'ouvrir, et avant même que le rideau de la portière eût été soulevé, il avait reconnu le pas de Guy, qui d'ordinaire cependant entrait tout droit dans l'atelier par l'autre porte ; mais ce jour-là il était moins pressé que de coutume de voir Franz, tandis que Franz au contraire semblait l'attendre avec impatience, car il ne l'eut pas plutôt entendu entrer qu'il déposa sa palette et ses brosses, et s'élança dans le petit salon à sa rencontre.

— Eh bien, lui dit-il avec empressement, comment s'est passée l'entrevue?

Guy s'assit sans répondre auprès de la fenêtre, les deux mains dans ses poches, la tête tournée vers le jardin.

Franz répéta sa question.

— L'entrevue n'a pas eu lieu, dit Guy; et il se tut.

Franz le regarda et n'en dit pas davantage, pour le moment; il ouvrit tout à fait les rideaux de la portière, et revint prendre la place qu'il avait quittée, devant son chevalet.

Au bout de quelques instants, il reprit en élevant seulement un peu la voix :

— Tu me diras pourquoi, je présume, tout à l'heure?

— Oui, tout à l'heure, répondit Guy sans bouger.

Le silence recommença et dura encore environ un quart d'heure; au bout de ce temps, Guy se leva et parut enfin dans l'atelier; il ôta son chapeau, qu'il déposa sur la tête d'une Vénus de Milo placée à sa portée, et appuyé contre le mur, les bras croisés, il se mit en devoir de répondre.

— L'entrevue n'a point eu lieu, dit-il, parce que je n'ai pas été chez M. de Saint-Roger.

— Et pourquoi cela, s'écria Franz, puisqu'il t'attendait, puisqu'il comptait sur toi?

— Parce que, toute réflexion faite, l'idée de partir en ce moment ne me sourit plus. J'ai écrit à M. de Saint-Roger de chercher un autre compagnon de voyage; il ne sera pas embarrassé d'en trouver.

— Je le crois, dit Franz : un savant qui est en même temps un homme aimable et qui part pour visiter des lieux que personne ne verra comme ceux qui les verront avec lui... Tu seras facilement rem-

placé. Et pourquoi, reprit-il, après un nouveau silence, pourquoi as-tu changé d'avis?... Oserai-je te le demander?

— Parce que!... dit Guy d'un ton décidé.

— Oh! alors, c'est bien, n'en parlons plus, dit Franz. Et, en ce cas, me diras-tu où tu as été hier au soir?

— Chez d'Hérion, que j'ai rencontré à la porte de Saint-Roger au moment où j'y déposais mon billet.

Franz fit la grimace.

— Et tu y as joué? dit-il.

— Oui.

— Et perdu?

— Non, horriblement gagné.

Franz leva la tête, un peu surpris.

— Oui, je n'y tenais nullement, je jouais mal, j'étais en distraction, mais je ne sais quelle maudite chance m'amenait aux mains les bonnes cartes; bref, j'ai empoché l'argent d'un pauvre diable, qui n'avait nulle envie de le perdre, qui n'aurait pas, je crois, dû le risquer. J'avais envie en descendant de le lui rendre dans l'ombre de l'escalier... Bah! je ne suis pas joueur, tu le sais bien, mais j'ai quelquefois besoin de me sentir vivre, et cela m'avait paru hier tout d'un coup si terne de partir avec M. de Saint-Roger!... Franz!... je crois que je vais à mon tour dire cette sottise qui m'a fait tant de fois hausser les

épaules, quand je l'entendais dire à d'autres : « La « vie me pèse ! je ne sais qu'en faire. »

Franz ne répondit point et continua à peindre, tandis que Guy changeait de place, et venait se jeter dans un fauteuil placé non loin du chevalet où travaillait son ami.

— Ce n'est pas, continua-t-il, qu'il n'y ait des moments où elle ne me paraisse très-séduisante, des moments où, comme on le dit dans une langue que tu ignores, tout ne me soit *tentation*. Et l'ambition ! et l'amour ! et le succès ! et tous les enivrements !... mais voilà, j'aime encore mieux la victoire que le plaisir, ou même le succès. Il y a des chutes qui, pour d'autres, portent d'autres noms, mais pour moi ne porteraient que ceux-ci : défaite et honte.

— Tu es une âme vigoureuse et noble, mon Guy, où ne peut trouver accès aucune passion vile, et quand même elles parviendraient parfois à t'effleurer, tu sauras toujours les vaincre.

— Toujours ! dit Guy, tu crois ?... Eh bien oui peut-être, Dieu aidant, ce que je dis, tu le sais bien, dans toute la force véritable de l'expression. Du reste, à ce point de vue, quelques heures passées, comme hier, avec M. le vicomte d'Hérion, ont pour moi leur très-grande utilité !... cet élégant, cet homme du monde ! ce lion ! comme on les appelle maintenant !

Guy se leva et se mit à arpenter l'atelier.

— Ouf! quelle répulsion il m'inspire, ce garçon-là!... Quelle fatigue, quel lourd ennui que ces longs récits, dont son ignoble fatuité fournit tout le sel, et fait tous les frais!... Quel mépris pour tout! quelle ignorance de tout!... j'entends, de tout ce qu'on doit respecter et de tout ce qu'on doit savoir, car d'autre part, il estime étrangement ce que d'autres méprisent, et possède, à un degré fabuleux, la science des choses futiles ou perverses... Oh! non, non, poursuivit Guy, en revenant se jeter dans le fauteuil, ce n'est pas ainsi que le mal est dangereux pour moi, ce n'est pas sous cet aspect que je crains son attrait!

Franz écoutait Guy attentivement, mais il ne l'interrompit pas. Il le laissait ainsi bien souvent penser tout haut devant lui, et demeurait lui-même en silence, mais ce silence était intelligent et sympathique; son ami se sentait toujours écouté et compris.

Guy avait les deux coudes sur ses genoux et la tête penchée dans une attitude de réflexion.

— Non, répéta-t-il lentement, ce n'est pas ce qu'ils appellent le plaisir qui est pour moi un danger. Le danger pour moi, sais-tu ce qu'il serait?... ce serait d'aimer sottement, d'aimer follement, de jeter dans une passion insensée mon cœur, ma vie, mon âme peut-être.

Franz fit de la tête un imperceptible signe d'adhésion.

— Et voilà pourquoi, reprit Guy avec amertume, voilà pourquoi j'aurais voulu enchaîner ma vie dès son début, à un noble et pur amour. Voilà pourquoi sans aller chercher le bonheur sur tous les chemins de ce monde, j'aurais voulu m'assurer à jamais de celui qui m'était apparu le premier et sous la forme la plus douce, la plus chère !...

Il s'interrompit, ses yeux venaient de se fixer pour la première fois sur la toile à laquelle travaillait Franz.

— Qu'est-ce donc que ce tableau-là ?

— C'est un tableau qui m'a été commandé à Rome pour l'église d'un couvent, il y a déjà longtemps, mais je vais lentement, car je n'y travaille qu'à de longs intervalles.

— C'est beau, dit Guy.

— Non, non, ce n'est pas beau, c'est très-mauvais au contraire, s'écria Franz avec une soudaine vivacité.

Et déposant brusquement ses pinceaux et sa palette, il s'assit les bras croisés devant son œuvre et répéta :

— C'est mauvais, je le vois, je le sens. Tiens, dit-il, en désignant de la tête la copie d'une Vierge de Jean de Fiesole, accrochée à la muraille, tiens,

regarde !... Voilà l'image d'une femme que nous ne trouverions peut-être ni belle, ni jolie, si nous la rencontrions sur terre : d'où vient cependant qu'on ne peut la regarder sans se sentir le désir de s'agenouiller devant elle ? qui donc a inspiré à ce peintre cette mystérieuse et divine expression qu'il n'a pu rencontrer chez aucun modèle ?

— Ce qui l'a inspiré, c'est ce qui te manque, à toi, mon pauvre Franz, la foi ! qui a été son génie !

Une légère rougeur colora le front de Franz.

— Lorsque le doute est une douleur, dit-il, cette douleur, comme toute autre, devrait, il me semble, purifier l'âme et lui donner parfois quelques-unes de ces lueurs dont la foi a illuminé le génie de ces maîtres ; tu sais bien que je le reconnais, et que c'est surtout alors que je m'incline devant eux.

— Mais sincèrement, dit Guy, tu es trop sévère pour toi-même, et je te dis que ce tableau est beau ; il y a dans cette tête, dans ces yeux, dans ce regard, une expression...

Il se leva tout d'un coup et s'écria :

— Mais, Franz, ce regard !... je ne savais pourquoi je me sentais ému malgré moi ; ce regard, c'est celui d'Anne !... elle aurait posé que la ressemblance ne saurait être plus grande !

— Tu crois ? dit Franz un peu troublé.

— Si je le crois !... Voyons, Franz, prétends-tu la

nier, cette ressemblance? est-elle un hasard? est-elle un fait exprès?

Franz ne répondit pas d'abord; il eut l'air de réfléchir, enfin il dit tout simplement :

— Ni l'un ni l'autre, je crois. Je ne l'ai pas cherchée à dessein, mais en faisant passer devant *les yeux de mon âme*, comme dit notre cher Shakespeare, les images les plus célestes qu'il me fût possible de concevoir pour faire ce tableau, il n'est pas surprenant que (moi, chétif, qui ne sais les chercher que sur terre) j'aie retracé presque sans le savoir les yeux et le regard qui sont ce que j'ai rencontré de moins terrestre ici-bas.

— Oui, dit Guy, tu as raison. On peut appliquer à Anne ce que tu disais tout à l'heure de la Vierge de frà Angelico, elle inspire le désir de s'agenouiller, et cela sans être majestueuse ou imposante.

— Ce regard est l'expression fidèle de son âme, dit Franz.

— Oui, dit Guy, avec plus d'émotion, et en reprenant son premier accent d'amertume, et voilà pourquoi on peut ressentir pour elle ce qu'on ne pourrait ressentir pour nulle autre, et attendre d'elle ce qu'on n'attend de personne.

— Que veux-tu dire? dit Franz.

— Je veux dire, répondit Guy, que je pourrais encore moins supporter de ne plus être aimé d'elle

comme un frère que de ne pas l'être comme je l'aurais voulu ; d'ordinaire l'amour qu'on a éprouvé et auquel on a prétendu rend tout autre sentiment impossible... mais pas à moi ! pas pour elle ! J'ai besoin, que puis-je te dire? oui, j'ai un impétueux besoin de la présence d'Anne dans ma vie, je ne puis me passer d'elle. Elle est comme ma conscience visible, et, depuis qu'elle semble avoir disparu pour moi, depuis qu'elle a même cessé de m'écrire, comme autrefois, j'ai des doutes de moi-même que je n'avais jamais connus, et qui me jettent parfois dans des accès de désespoir. C'était là ce qui hier me poussait à partir pour longtemps ; c'est là ce qui aujourd'hui me retient ; il faut que je la voie, que je l'entende, que je la retrouve !

Ils avaient tous les deux les yeux fixés sur la toile, qui semblait s'animer sous les paroles ardentes de l'un et la contemplation muette de l'autre.

La ressemblance était véritablement frappante.

— En vérité, s'écria Guy, il me semble qu'elle est devant moi et qu'elle m'entend !

Il s'interrompit en entendant frapper à la porte, et presque au même instant le serviteur de Franz entra, tenant une lettre à la main.

— Pour monsieur le marquis, dit-il ; c'est son valet de chambre qui vient de l'apporter, sachant qu'il était chez M. Franz.

Guy prit la lettre d'un air indifférent, mais à peine eut-il aperçu l'adresse qu'il s'écria :

— Franz ! Franz ! dit-il voilà qui tient du prodige ! Vraiment, ta belle image de sainte est déjà miraculeuse. Cette écriture que je brûlais de revoir, la voilà ! Cette lettre ! le croiras-tu ? cette lettre pour moi... c'est une lettre d'elle !

XIII

Éveline était au piano, fredonnant les uns après les autres les différents morceaux du dernier opéra de Bellini, *le Pirate*, tandis qu'Anne, assise derrière elle dans la profonde embrasure de la fenêtre, regardait les belles lueurs du jour tombant, tout en écoutant cette musique charmante, nouvelle pour elle, car on ne connaissait presque rien au chalet de ce qui passionnait tant d'auditeurs à une époque où Rossini était encore dans tout l'éclat de sa renommée, et Bellini aux premiers jours de la sienne. Les amateurs les plus âgés, enthousiastes du premier, faisaient, il est vrai, bon marché de la musique nouvelle, et nous

sommes bien d'avis que leur grand compositeur, à eux, demeurera en effet pour la postérité le plus grand des deux. Mais il n'en est pas moins vrai que pour tous ceux qui avaient alors l'âge d'Anne Séverin, Bellini fut le chantre véritable de leurs jeunes émotions, et il nous serait presque permis de dire de sa musique, comme Dante de la poésie de Virgile, qu'elle fut « le large fleuve du langage » qui servit à exprimer tous les sentiments de leur jeunesse, et celui qui sert encore aujourd'hui à les faire rejaillir dans leur mémoire avec une intensité parfois douce et parfois poignante, suivant que le temps a ravi ou épargné, déçu ou réalisé, les joies, les rêves et les espérances du passé !

Il avait plu toute la journée, mais le temps vers le soir s'était éclairci, et le soleil jetait avant de disparaître une lueur singulièrement vive, qui, frappant sur le portrait suspendu au-dessus de la cheminée, sembla l'animer un instant.

Éveline ôta brusquement les mains de dessus le clavier et les joignit en s'écriant :

— Quel singulier effet de lumière !... avez-vous vu, Anne?

Non, Anne ne l'avait pas remarqué, elle avait la tête tournée de l'autre côté, et lorsqu'elle se retourna, la lueur passagère s'était évanouie ; mais elle dit :

— Je sais que ce tableau s'éclaire souvent ainsi,

à cette heure, et j'ai souvent remarqué l'effet qui vous a frappée.

— C'est singulier quelle vie cette lumière a donnée un instant à ce beau visage !... Cela m'a rappelé un rêve que j'ai fait il y a trois ou quatre jours.

— Un rêve à propos du portrait de la marquise de Villiers? demanda Anne.

— Oui, dit Éveline; j'ai rêvé que je le voyais pleurer.

— Pleurer ! dit Anne, en tressaillant un peu, sans savoir pourquoi. Quel rêve bizarre !

— Oui, oui, je chantais à cette place en le regardant, lorsque tout d'un coup j'ai vu ses grands yeux bleus se remplir de larmes, et quand, après cela (dans mon rêve), j'ai voulu continuer, je n'avais plus un souffle de voix. C'est même l'effort que j'ai fait pour proférer un son qui m'a réveillée.

Après ce récit, elles se turent toutes les deux; puis Éveline recommença à parcourir doucement les touches du piano, mais bientôt elle s'interrompit encore.

— Guy de Villiers ressemble-t-il à sa mère? dit-elle tout à coup.

Anne ne répondit pas tout de suite, enfin elle dit :

— Oui, il lui ressemble.

— Il doit être beau, en ce cas !

— Oui, je crois qu'il est très-beau.

— Vous croyez? cela veut-il dire que vous n'en êtes pas sûre?

Anne se mit à rire.

— Comme pour le château, n'est-ce pas? que je n'osais pas trop vanter, n'ayant jamais pu le comparer avec d'autres; eh bien, je dis de même en hésitant que Guy me semble très-beau; mais peut-être en rencontre-t-on beaucoup dans le monde qui le sont autant que lui.

Malgré tous ses efforts, Anne avait balbutié en commençant à répondre, et quoiqu'elle s'efforçât de rire, sa voix tremblait encore.

Éveline, assise sur le tabouret du piano, lui avait jusqu'alors tourné le dos. En ce moment, elle se retourna tout à fait, sans toutefois quitter le tabouret et se trouva ainsi en face de la fenêtre, et auprès d'Anne, dont la silhouette se dessinait encore sur le ciel éclairé de la lueur mourante du couchant.

— Anne, lui dit-elle, dites-moi la vérité; ce jeune homme que vous connaissez depuis votre enfance, que vous aimez beaucoup, que vous trouvez très-beau, n'est-ce pas lui que vous épouserez un de ces jours?

Si le crépuscule avait permis à Éveline d'apercevoir distinctement le visage de celle à laquelle elle adressait cette question, elle se fût peut-être repentie de son indiscrétion, car non-seulement la pauvre

Anne devint pourpre, mais une vive expression de souffrance se peignit sur tous ses traits ; par un effort énergique, elle se remit pourtant presque sur-le-champ, et avec une voix dont l'accent rappelait singulièrement, sans qu'elle s'en doutât, celui qu'avait pris un jour son père à ce même propos :

— Ma chère Éveline, dit-elle, si ce n'était pas vous qui me parliez, je serais tentée de me fâcher d'une pareille supposition. Non, jamais je n'épouserai le marquis de Villiers ; je l'aime presque autant que s'il était mon frère, mais, sachez-le bien, il est impossible que je l'épouse jamais.

— En vérité ! dit Éveline un peu surprise.

— Impossible, dit Anne. Ainsi, continua-t-elle avec un rire forcé, si vous voulez faire sa conquête, vous n'avez pas en moi de rivale à craindre.

A peine eut-elle dit ces mots, qu'elle en eut un inexplicable regret ; il lui sembla qu'elle venait de proférer un mensonge. Mais elle n'eut pas le temps d'y arrêter sa pensée, car Éveline lui donna sur-le-champ un autre cours, par une réponse tout à fait imprévue.

— Oh ! moi !... non, non, jamais non plus, car écoutez-moi, Anne, je vais vous confier un secret que vous ne trahirez pas, j'en suis certaine. Et, s'inclinant vers elle, elle lui dit vite et en baissant la voix : Moi, je ne suis plus libre, je suis la fiancée d'un autre !

La surprise d'Anne, en recevant cette brusque confidence, fut grande, mais moins grande que celle que lui causèrent les mots suivants, qu'Éveline ajouta sur-le-champ :

— Et en aucun cas, d'ailleurs, la ressemblance du marquis de Villiers avec sa mère ne serait à mes yeux un mérite, car je la déteste, moi, cette belle marquise !

En ce moment Sylvain parut, la lampe à la main ; Éveline se leva vivement en s'écriant qu'elle avait à peine le temps de rajuster sa chevelure avant dîner, et s'enfuit, laissant Anne stupéfaite. Elle avait été très-interdite de la brusque question d'Éveline, et très-surprise ensuite de la confidence non moins brusque qui l'avait suivie, mais ses derniers mots lui avaient fait une impression beaucoup plus vive encore, et surtout plus déplaisante.

Il n'y avait rien de plus sacré pour Anne que le souvenir de la mère de Guy. Sa mémoire la lui retraçait comme une vision de grâce et de beauté, disparue à la fin d'un jour mémorable pour elle, et l'influence de ce jour avait rejailli sur l'événement funeste qui l'avait marqué. En effet, cette disparition subite avait pris alors aux yeux d'Anne un caractère plutôt surnaturel qu'effrayant, et jamais le nom d'*Ange*, tant de fois donné à Charlotte aux jours de sa jeunesse, ne lui avait été appliqué avec l'accent que lui prêta la conviction enfantine de la jeune com-

pagne de son fils. Il résultait de tout ceci que les paroles d'Éveline firent à Anne l'effet d'un blasphème, et lui inspirèrent pour celle qui les avait proférées une involontaire et soudaine répulsion.

Le lendemain matin, la poste, qui arrivait au chalet à l'heure où s'achevait le déjeuner, apporta à Anne une lettre de Guy. Elle s'y attendait, en sorte qu'elle la prit tranquillement des mains de son père et l'ouvrit sans aucune émotion apparente. En la lisant, toutefois, elle sentit que son visage se colorait malgré elle; elle leva furtivement les yeux pour voir si Éveline s'en apercevait. Mais Éveline avait aussi reçu une lettre, et dès qu'elle en avait reconnu l'écriture, elle s'était levée sur-le-champ, et elle la lisait maintenant auprès de la fenêtre, avec une attention qui semblait l'absorber. Anne ne rencontra donc que le regard de sa mère, auquel jamais elle ne cherchait à se soustraire; aussi après avoir achevé la lettre de Guy, elle la donna à madame Séverin, et toutes les deux passèrent ensemble dans le salon.

« Tu as bien fait de m'écrire, lui disait Guy, oh! oui, tu as bien fait, si tu veux encore assez de bien à ton pauvre compagnon pour désirer qu'il demeure digne au moins de ton amitié. Te souviens-tu, Anne, quand nous étions enfants, que tu me disais d'être bon, parce que si j'étais méchant je te ferais pleurer. Eh bien, tu aurais beaucoup pleuré, je puis te le dire,

si tu n'avais pas enfin eu la bienheureuse pensée de m'écrire. Tu dis qu'il faut que je te promette de ne plus jamais te parler comme ce *jour-là*... Soit, mais alors promets-moi à ton tour de redevenir pour moi ce que tu étais avant ce jour... »

A la fin de la lettre, il parlait de son intention de partir avec Franz pour l'Italie. « Mais auparavant, disait-il, il faudra que je retourne à Villiers, il le faudra pour mille raisons, il le faudra surtout pour te revoir et pour te dire un autre adieu que la dernière fois ! »

Madame Séverin acheva la lettre et la rendit à sa fille, puis elle fit quelques pas dans le jardin ; Anne la suivit en silence. Au bout de quelques instants, sa mère lui dit :

— D'après cela, nous le reverrons bientôt.

— Oui, dit Anne, j'en suis bien aise ; j'espère qu'en me retrouvant ainsi pour quelques jours avec lui comme autrefois, la pénible gêne survenue entre nous se dissipera.

Elle s'arrêta, réfléchit encore et répéta :

— Oui, j'en serais bien aise, c'est comme un rêve que la réalité fera évanouir, j'en suis sûre.

Madame Séverin n'avait pas la même confiance. Elle avait, d'ailleurs, en ce moment, une tout autre vision dans l'esprit. Elle se tut pendant quelques instants :

— Ton père, dit-elle en prenant le bras de sa fille, se reproche le chagrin de Guy et le tien.

— Que voulez-vous dire? dit Anne en s'arrêtant tout court.

— Je veux dire que peut-être avec le temps, répondit lentement madame Séverin, il pourrait être moins opposé qu'il ne l'était à...

Mais ici ce fut Anne qui interrompit vivement sa mère.

— Ah! pourquoi me dites-vous cela, chère mère?... vous ne l'auriez pas dû!

Elle s'arrêta un instant, parce qu'elle sentit que son cœur battait, et elle ne voulait pas en ce moment que l'oreille même de sa mère pût remarquer le tremblement de sa voix.

— Non, reprit-elle bientôt, vous ne l'auriez pas dû, car mon père a parfaitement raison, et s'il changeait d'avis, ce serait alors qu'il aurait tort.

Anne parlait sincèrement. Elle n'avait pas subi la volonté de son père. Dès que la raison lui en avait été expliquée, elle l'avait comprise et adoptée comme sienne, quoi qu'il pût lui coûter, et elle prononça ces paroles avec tant de fermeté, que madame Séverin se tut. Puis elle réfléchit que, dans l'état actuel des choses, il était peut-être heureux que ce fût là le sentiment de sa fille; et, sans chercher à prolonger davantage l'entretien, elle rentra dans la maison, tandis

qu'Anne demeurait appuyée contre la petite grille du jardin, là où quelques mois auparavant elle avait attendu son père avec tant d'anxiété le jour de la mort du marquis de Villiers.

Elle se rappela en ce moment cette soirée, sa prière, son chant dans l'oratoire, l'accès de violence de Guy, ses sanglots près d'elle ensuite. Et ces mots : « Tu as encore cette fois été mon bon ange. » Oui, sa mère avait eu raison ; elle eût pu facilement aimer Guy autrement que comme un frère. Oui, le peu de mots qu'il lui avait dits ce dernier soir, le regard, l'accent nouveau, qui les avaient accompagnés, tout cela, la pauvre Anne ne le sentait que trop, avait jeté une soudaine lumière dans son cœur. Elle aimait Guy, cela était sûr, plus que cela ne lui était désormais permis.

Cette affection, qui avait fait jusqu'à ce jour partie de sa vie, il fallait la modérer, presque la vaincre, et cependant il fallait demeurer l'amie de celui qu'elle devait se garder de trop aimer ; il fallait le détacher d'elle sans l'en séparer ; le conserver et le perdre à la fois !

Il y avait bien dans tout ceci de quoi troubler une âme naturellement simple et peu disposée aux retours compliqués sur elle-même. Aussi sa rêverie était-elle si profonde, que bien qu'elle eût les yeux fixés sur le chemin de la prairie, elle fut quelque temps sans

s'apercevoir que, tout au bout de ce même chemin, la petite porte du parc de Villiers venait de s'ouvrir, et que quelqu'un s'avançait dans le sentier.

Tout à coup elle tressaillit, regarda plus attentivement, et, quoiqu'il fût encore très-éloigné, elle devina plutôt qu'elle ne reconnut Guy. Son premier mouvement fut de fuir, car elle se sentait défaillir; mais une réflexion rapide l'arrêta :

— Qu'aurais-je fait autrefois ? se dit-elle.

Et, prenant sur elle, par un subit effort de volonté, elle ouvrit la grille, et s'avança elle-même à la rencontre de Guy.

La pâleur de son visage s'était dissipée en marchant. Guy n'aperçut que l'expression de la surprise et celle d'une joie d'autant plus semblable à celle du passé qu'elle cherchait moins à la dissimuler : elle lui tendit la main.

— C'est toi, dit-elle, mon bon Guy ? Qui te ramène si tôt? quel bonheur de te voir! quand on ne t'attendait pas!

Guy n'avait pas cru revoir Anne ainsi. Elle s'en aperçut. C'était une main tremblante qui venait de serrer sa main, un regard ému qui venait de rencontrer le sien. Mais ce regard devint sombre : la dissimulation la plus raffinée n'eût pu suggérer à Anne rien de mieux que cet accueil franc et cordial. Guy était trop simple, trop dénué de fatuité, pour y dis-

cerner l'effort qui l'eût consolé et encouragé. Tout ce qu'il voulait lui dire s'évanouit sur ses lèvres. Il laissa retomber la main d'Anne, et, d'une voix que son émotion refoulée rendait contrainte et froide, il dit :

— Oui, il y a eu quelques changements dans nos projets, qui ont hâté mon retour, et je suis parti de Paris sans avoir le temps de vous prévenir. Je viens d'arriver; et comme j'étais pressé de... causer avec ton père, je venais au chalet par le plus court.

Le cœur d'Anne se serra, des paroles lui vinrent aux lèvres, bien différentes des premières; un instant elle crut qu'elles allaient lui échapper.

Mais ces paroles ne furent pas dites : elle marcha triste et muette dans le sentier auprès de Guy, tandis que, sur le front de celui-ci, s'amoncelaient des nuages qui jadis eussent présagé une tempête; aujourd'hui, ils étaient seulement le signe d'un combat intérieur, rude et difficile. Il se tut aussi, ne voulant parler que maître de lui. Mais enfin, arrivé à la grille du jardin, il rompit le silence.

— Pardon, dit-il, Anne, pardon. J'allais manquer à deux promesses à la fois; mais cela ne m'arrivera plus. Adieu!

— Ne disais-tu pas, dit Anne timidement, que tu avais à parler à mon père?

— Pas maintenant, dit Guy; apprends-leur mon

arrivée, si tu veux, et dis-leur que je reviendrai ce soir. Je te promets que ce soir tu seras contente de moi.

Il la quitta en disant ces mots, et retourna sur ses pas si vite, que, lorsqu'Anne, demeurée un instant immobile, se retourna pour le suivre des yeux jusqu'au bout du sentier, il avait déjà disparu par la porte du parc.

En remontant lentement chez elle, après avoir annoncé à ses parents le retour de Guy, Anne eut l'idée d'en informer aussi Éveline. Elle entra dans sa chambre, mais Éveline n'y était pas; une lettre fermée et cachetée était posée sur sa table. Sa correspondance achevée, elle était sortie, et peut-être en ce moment était-elle dans le parc à la recherche d'Anne, qui l'accompagnait d'ordinaire. Anne se retira donc, mais au moment où elle allait quitter la chambre, ses yeux tombèrent involontairement sur la lettre qu'Éveline venait de cacheter, et elle en lut l'adresse :

A lord Vivian Lyle,

Hartleigh-house. *Londres.*

Rentrée dans sa chambre, elle se rappela les initiales gravées sur la Bible d'Éveline.

— C'est sans doute lui, se dit-elle.

Puis elle n'y pensa plus : sa tête et son cœur étaient occupés de bien autre chose en ce moment

XIV

Guy, en se séparant d'Anne, rencontra un palefrenier qui lui amenait son cheval. Rien ne lui convenait mieux en ce moment qu'une course désordonnée. Dans ses accès d'emportement et de tristesse, il avait souvent jadis usé de ce moyen comme soulagement ou comme remède, et il se trouvait aujourd'hui dans une disposition opportune pour y avoir recours. Samiel (c'était le nom que portait son beau cheval noir) sembla comprendre sur-le-champ l'humeur de son maître, et il attendit à peine que celui-ci eût saisi les rênes pour l'emporter comme un tourbillon.

Que de fois Guy avait fui ainsi le mécontentement de son père, la tristesse de son foyer, et tous les murmures et toutes les révoltes de son propre cœur! que de fois il avait couru ainsi à travers champs à peu

près comme un fou, franchissant tout ce qui se trouvait devant lui, cherchant exprès les passages les plus difficiles, et, à défaut de plaisir, se donnant l'émotion du danger, mêlée du méchant plaisir de chagriner son père, en se cassant le cou, se demandant ce qu'il dirait en ce cas, et s'il se reprocherait d'avoir causé sa mort!

Pensée fugitive mais cruelle, dont il fut cruellement puni le jour où il crut avoir à s'adresser à lui-même cette terrible question.

Aujourd'hui encore cependant, tandis qu'il galopait à bride abattue, une pensée du même genre traversa son esprit.

— Si je me tuais là sur ces pierres! que dirait-elle?

C'était d'Anne cette fois qu'il s'agissait, et, pendant une heure, il se laissa aller à son irritation contre elle, et lui adressa tous les reproches qu'il avait réprimés à grand'peine pendant leur court entretien, répétant mille fois entre ses dents les mots : « Froide! cruelle! ingrate! » accompagnés d'une vague résolution de l'oublier à tout prix, de la fuir, de la quitter pour ne jamais la revoir.

Tant que dura cet accès de rage, le pas de Samiel ne se ralentit point. Il semblait entrer dans l'idée de son maître et faire de son mieux pour l'emporter, sur l'heure, à l'autre bout du monde. Mais bientôt

cependant Guy commença à se calmer; des pensées moins amères se firent jour, et il ressentit un peu de honte d'avoir encore été si près de s'emporter devant elle. Il modéra peu à peu l'allure de son cheval, et le dirigea vers un chemin qui, par un très-long détour, ramenait au parc de Villiers, et là, le mettant au pas et laissant flotter les rênes, il se mit à réfléchir avec plus de tranquillité et de raison.

Au bout du compte, qu'avait-il tant désiré à Paris? qu'avait-il demandé avec tant d'instances à Anne dans sa lettre?... La retrouver telle qu'elle était *avant* ce jour qui avait brusquement changé leur vie. Il fallait donc s'en tenir là, redevenir son frère comme autrefois et ne plus s'exposer à perdre ce bonheur, en le transformant. Tel fut le résumé de ses réflexions, et il en était là lorsque Samiel s'arrêta devant une grille qui fermait le parc de Villiers à l'extrémité la plus éloignée du château.

Guy mit pied à terre, ouvrit la grille et entra dans le parc, suivi de son cheval, dont il prit négligemment les rênes et les passa autour de son bras; puis il continua à marcher, absorbé dans ses pensées, suivant machinalement et sans regarder devant lui le chemin dans lequel il s'était engagé.

Tout à coup il fut tiré de sa rêverie par la rencontre inopinée d'un obstacle que le chemin tournant insensiblement avait dérobé jusque-là à sa vue. Deux

arbres énormes, déracinés par un des derniers ouragans de l'hiver, étaient tombés l'un sur l'autre, et obstruaient la voie, formant une véritable barricade.

Guy regarda à droite et à gauche. Une haie vive bordait l'allée des deux côtés, mais ne semblait pas s'étendre au delà; les arbres étaient tombés précisément à la place où elle finissait. Guy aurait pu à la rigueur l'escalader, se glisser à travers le bois très-touffu à cet endroit et regagner ainsi le chemin; mais son cheval n'aurait pu prendre cette voie. Il se retourna, la grille était déjà loin, et une fois sorti du parc de ce côté, il avait à refaire en entier la route qu'il avait mis deux heures à parcourir au grand galop. Il mesura encore une fois des yeux l'obstacle. Mille fois il en avait franchi d'aussi difficiles; seulement il ignorait ce qui se trouvait au delà, il hésita un moment, puis: « Ah! bah! se dit-il, plutôt que de rebrousser chemin, courons-en la chance; » et remontant en selle, il fit pirouetter Samiel, et rassemblant ses rênes, il le ramena vers la barricade avec cette résolution énergique qui se communique du cavalier au cheval, stimule toute la vigueur de celui-ci et le rend en même temps complétement docile à la main qui le guide. En un clin d'œil Samiel et son maître étaient de l'autre côté; mais au même moment un cri poussé

très-près de Guy l'avertit qu'il avait effrayé quelqu'un qui se trouvait dans la partie de l'allée où il venait d'apparaître d'une façon si soudaine.

Il arrêta son cheval et regarda autour de lui; d'abord il ne distingua personne; mais bientôt il crut voir, dans le bois, à quelques pas du chemin, une jeune fille prosternée. Elle avait évidemment eu peur et avait voulu s'enfuir, mais sa robe s'était accrochée dans les broussailles, et maintenant elle était à genoux, cherchant à se dégager.

Guy s'approcha de la lisière du bois, ôta son chapeau et se mit en devoir de la rassurer et de lui faire des excuses. A sa voix, la jeune fille releva la tête: Guy aperçut ses traits et fit un mouvement de surprise. Elle rougit, et, revenue de sa frayeur, elle se leva à la hâte, balbutia quelques mots, regagna la route, en saluant Guy au passage, puis elle se dirigea vers un chemin étroit qui se trouvait en face d'elle, et disparut, tandis que, après s'être incliné, le jeune homme demeurait immobile à la place où elle l'avait laissé.

La seule fois qu'il eût songé à la fille d'Henri Devereux, il se l'était représentée sous les traits d'une enfant. Il n'avait jamais réfléchi depuis à l'âge qu'elle avait. L'idée ne lui vint donc pas que c'était elle qu'il venait de voir. Le lieu, l'heure, l'exaltation même qui avait précédé le moment où il avait fait

sauter son cheval, tout ajouta à l'effet de la singulière beauté d'Éveline, tout contribua à donner à cette apparition imprévue un aspect merveilleux, et à en rendre l'impression profonde et vive. Au bout de quelques instants, il continua lentement son chemin, mais ses pensées confuses ne reprirent pas leur premier cours. Une sensation nouvelle, une vive curiosité, un intérêt étrange, avaient succédé à son irritation précédente, et pendant quelques instants il ne pensa plus à Anne, si ce n'est pour se rappeler un conte de fées qu'ils avaient lu souvent ensemble dans leur enfance, et où se trouvait une rencontre fort semblable à celle qui venait d'avoir lieu.

Éveline de son côté, non moins émue de son aventure, était revenue à la hâte au chalet.

— Je viens d'avoir une bizarre apparition, dit-elle en entrant chez Anne.

— De quelle sorte, dit celle-ci, et où ?

— Au fond du parc, dans la partie qui touche au bois. Un jeune homme, de grands yeux bleus,... des cheveux bruns,... qui m'a fait une peur horrible; qui est tombé des nues avec son cheval, dans l'allée où je me promenais.

— C'est Guy, dit Anne tranquillement.

— Guy ! s'écria Éveline, c'est-à-dire le marquis de Villiers?... il est ici ?

— Oui, depuis ce matin, je l'ai rencontré aussi,

moi, dans la prairie; je suis même entrée dans votre chambre, en rentrant, pour vous le dire, mais vous étiez sortie.

Éveline devint pensive :

— Quoi ! c'est là le marquis de Villiers !... Oui, vous aviez raison, sa figure est remarquable ; je me le représentais autrement.

Elle se tut pendant quelques instants, puis elle reprit :

— J'étais sortie, dites-vous ; j'avais écrit longtemps, j'avais mal à la tête, j'avais besoin d'air.

Elle mit la main sur son front.

— Mais la promenade ne m'a fait aucun bien, ni cette frayeur non plus. La tête me fait horriblement mal ; j'ai besoin de repos, je vais fermer mes rideaux et mes yeux, pendant quelques heures ; je ne dînerai pas, mais ce soir je serai guérie.

A huit heures, ce même soir, en effet, lorsque Guy entra dans le salon, il n'y trouva point Éveline, mais il y était attendu par M. et madame Séverin et par le bon curé, qui avait voulu lui souhaiter la bienvenue. Anne aussi était présente ; elle vit sur-le-champ qu'il était plus calme, et qu'une tout autre expression que celle du matin animait ses traits.

Guy commença par leur expliquer qu'une de ses tantes, ou plutôt une cousine de sa mère, la vicomtesse de Nébriant, venait d'acheter une terre dans les

environs, et qu'elle lui avait demandé l'hospitalité pendant quelques jours, voulant venir surveiller les travaux qu'elle faisait faire dans la nouvelle habitation avant de s'y établir. Il avait été obligé de partir sur-le-champ, afin de la précéder à Villiers de quelques jours.

— Cela est fort ennuyeux, dit-il; mais lorsque cette bonne cousine (car elle tient fort à ne point se prévaloir du titre de tante que je pourrais lui donner), lors donc que la vicomtesse a une idée dans la tête, il est plus facile de s'y soumettre, quelle qu'elle soit, que de la combattre. Aussi je me suis rendu sur-le-champ. A quelque chose malheur est bon, du reste, puisque cela m'a ramené à Villiers un mois plus tôt que je ne m'y attendais.

« Et maintenant, poursuivit-il après un moment de silence, rendez-moi compte, si vous le pouvez, d'une chose surprenante qui m'est arrivée aujourd'hui, d'une véritable vision qui m'est apparue au fond du parc.

Tous se mirent à rire. Anne répondit :

— C'est absolument la même question qui m'a été faite il y a une heure; car, vous aussi, Guy, vous avez été pris pour une apparition, un peu effrayante seulement.

— Vous la connaissez? dit Guy vivement. Qui donc est-elle, et comment se fait-il qu'une telle personne

se trouve dans ce pays et qu'elle me soit tout à fait inconnue?

— Mais, mon cher enfant, dit madame Séverin, vous aviez donc tout à fait oublié qu'il nous était arrivé une visite, qui était comme un legs de votre père, la fille de son ami?

— Cette petite que vous attendiez quand je suis parti?... Je crois en effet avoir su qu'elle était arrivée, mais celle que j'ai vue n'était pas une enfant. C'est une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans, grande, mince, belle comme le jour.

En ce moment la porte s'ouvrit, et celle dont il parlait parut devant lui.

Guy se leva vivement.

Éveline s'arrêta interdite, elle ne s'attendait pas à le trouver là. Il y eut un moment de silence et d'embarras; mais comme tous ceux qui étaient présents savaient ce qui s'était passé, l'explication ne se fit pas attendre, la présentation eut lieu en forme, et une sorte d'aisance et même de gaieté s'établit bientôt. En somme, la soirée se passa beaucoup mieux qu'il n'eût été possible de le prévoir, lorsque Guy et Anne s'étaient rencontrés le matin dans la prairie, et s'y étaient ensuite si tristement quittés.

XV

La visite de la vicomtesse de Nébriant était pour le jeune maître du château de Villiers un événement assez important; et quoiqu'il fût loin d'en prévoir toutes les conséquences, il en faisait les préparatifs avec une certaine appréhension. Ces préparatifs, du reste, étaient fort simples. Le château se trouvait encore dans l'état où l'avait laissé son père, c'est-à-dire à peu près fermé : le long deuil dans lequel s'était écoulée l'adolescence de Guy avait presque effacé de son souvenir les vastes pièces où il n'entrait jamais, et rien n'était plus éloigné de sa pensée que l'intention de les rouvrir en ce moment. La veille de l'arrivée de la vicomtesse, il avait donc seulement ordonné à Thibaut de préparer pour elle le petit appartement du rez-de-chaussée, qui avait été celui de son père, et il n'avait point songé à faire d'autre changement dans la somptueuse et triste demeure qu'il habitait tout seul. Mais il s'aperçut bientôt qu'en prenant ces modestes dispositions, il avait, dans toute la force du terme, compté sans son hôte. La vicomtesse de Né-

briant n'était pas arrivée à Villiers depuis une heure, qu'elle avait parcouru le château du haut en bas, soulevé toutes les housses, regardé à travers tous les voiles protecteurs, et sous toutes les soigneuses enveloppes, et, au milieu d'exclamations répétées, de surprise et d'admiration, elle avait déclaré à son cousin qu'elle ne pourrait pas s'endormir sous son toit, à moins qu'il ne souffrît que ce fût dans un lit doré à grand baldaquin qui se trouvait dans une chambre décorée par son bisaïeul, tout exprès pour y recevoir M. le duc d'Orléans, régent du royaume.

— Ensuite, mon cher ami, et après que vous m'aurez passé cette fantaisie, il faudra absolument que vous me concédiez la vue pleine et entière de toutes les splendeurs que renferme ce beau château. En vérité, il y a de quoi tourner la tête et vous avez à peine l'air de vous en douter. Mais savez-vous bien qu'à l'heure qu'il est, il n'est pas un de ces vases, pas une de ces figurines, pas un de ces trumeaux si admirablement peints qui ne vaille séparément la rançon d'un roi...? et tout cela est dissimulé, caché! enterré!

Tout en parlant ainsi, la vicomtesse s'était arrêtée devant une étagère et procédait à remettre les choses en ordre, en jonchant le parquet de foin, de papier brouillard et de papier de soie, à mesure qu'elle découvrait les uns après les autres les objets

qui y étaient accumulés, et jetait autour d'elle leurs différentes enveloppes.

— Quel capharnaüm! a-t-on jamais vu amonceler ainsi dans un coin des richesses qui suffiraient à orner un étage!... Ce coffret par exemple! en vérité n'est-ce point un ouvrage de Benvenuto Cellini!... Mais si vous le placiez là tout seul sur une table au milieu de la chambre, on viendrait de loin tout exprès pour le voir; et ces plats de majolica, et ce groupe de Saxe, et ce charmant, ce ravissant éventail!...

Elle s'interrompit pour le déployer et s'en servir, et Guy saisit cette occasion pour la prier de l'accepter et pour interrompre ainsi un inventaire dont la longueur commençait à dépasser celle de sa patience. Il supportait beaucoup de choses mieux que l'ennui, et pour échapper à celui du moment, rien ne lui coûtait; aussi il prit vite son parti :

— Ma bonne cousine, lui dit-il en lui baisant galamment les deux mains, laissez-moi vous dire tout de suite comme cela se fait en Espagne : *Cette maison est à vous*. Tant que vous me ferez l'honneur d'y demeurer, veuillez me faire aussi celui d'en disposer à votre gré et d'y commander à ma place en souveraine maîtresse. Voici Thibaut qui, aidé de sa femme, vous obéira aveuglément et fera exécuter tous vos ordres. Et maintenant donnez-moi votre bras, je vais vous conduire dans la salle à manger; c'est, je

le crois, une des seules pièces de la maison qui peut se passer de vos soins; mais vous aurez peut-être quelques conseils à donner à mon cuisinier: je les accepte aussi et m'y soumets d'avance.

En réponse, la vicomtesse battit des mains et fit un bond de joie juvénile; puis avant de prendre le bras de Guy, elle lui sauta au cou, l'appela « *Guido del mio cor*, » déclara qu'il était aimable et charmant, et qu'elle l'en récompenserait en le prenant au mot et en transformant son château en un palais de fée! Cela dit, ils allèrent se mettre à table, et pendant le dîner, qu'elle trouva irréprochable, elle entretint Guy de projets auxquels, malgré tout l'intérêt qu'il aurait dû y prendre, il ne prêta qu'une oreille distraite. Heureusement la veillée ne se prolongea pas trop; avant dix heures il avait dit bonsoir à sa cousine et, après l'avoir escortée jusqu'à la porte de la chambre du Régent, il avait pu, comme à son ordinaire, aller achever sa soirée au chalet.

La vicomtesse se mit à l'œuvre dès le lendemain. Guy se trouva ainsi tout à fait débarrassé du soin d'avoir à s'occuper d'elle; et cet avantage lui sembla valoir tout ce que pourraient lui coûter les pleins pouvoirs donnés à sa cousine. Elle était, il le savait, fort magnifique; mais du reste son goût était parfait, et la rénovation du château de Villiers ne pouvait être confiée à de meilleures mains. La vicomtesse avait le

génie des arrangements de ce genre, elle en avait aussi la passion, et c'était pour la satisfaire qu'elle venait d'acheter près de Villiers le petit castel d'Hauteville, qui s'était trouvé à vendre. Restée veuve et sans enfants, n'étant plus jeune, et aimant passionnément le monde, on aurait pu croire que l'appartement qu'elle habitait à Paris lui suffisait amplement et convenait à ses goûts mieux que tout autre séjour. Mais cet appartement, peu vaste, avait l'inconvénient d'être arrangé dans une perfection à laquelle il n'y avait plus rien à ajouter, et pour y changer quelque chose, il aurait fallu le gâter. Ceci avait obligé la vicomtesse à chercher un autre lieu où son activité pût se déployer, mais elle avait été loin de s'attendre à une bonne fortune comme celle que son cousin lui mettait entre les mains, et qui lui permettait de se livrer à son goût sur une échelle beaucoup plus grandiose que celle sur laquelle elle l'avait exercé jusque-là.

La vicomtesse s'absorba donc dans son occupation nouvelle, et débuta par d'interminables conférences avec madame Thibaut, qu'elle trouva dès l'abord singulièrement favorable à l'œuvre qu'elle l'appelait à seconder. Madame Thibaut ne partageait nullement les répugnances de son mari pour cette étrangère qui intervenait ainsi tout d'un coup dans le domaine où depuis tant d'années il commandait sans contrôle; elle était beaucoup plus jeune que lui et n'avait qu'un

seul désir : c'était celui de revoir toutes ces magnificences, et elle bénissait la main qui venait enfin les rendre à la lumière, et la relever de l'humiliation que lui causait depuis tant d'années la splendeur éclipsée du château de Villiers.

Ayant affaire à un esprit aussi disposé à entrer dans ses vues, les opérations de la vicomtessse s'accomplirent facilement, sinon promptement. Avec toute l'activité possible il fallait beaucoup de temps pour faire le simple inventaire de tout ce que contenait le château, et il en fallait encore bien davantage pour décider quelle place chaque objet devait y occuper, et pour remettre ensuite partout les rideaux et les tentures, se servant des vieux damas et des tapisseries dont le temps avait respecté les couleurs, et les remplaçant par d'autres, lorsque cela était nécessaire.

Tout ceci prolongeait indéfiniment le séjour de la vicomtesse, et entraînait Guy au delà de ce qu'il avait prévu le jour où il lui avait mis la main à l'œuvre. Mais comme la présence de sa cousine ne le gênait en rien, il lui était au fond assez indifférent qu'elle fût là ; peut-être même n'était-il pas fâché de se trouver ainsi forcé, comme malgré lui, de demeurer en ce moment à Villiers.

La vicomtesse, voulant le surprendre par l'effet général, lui avait demandé de ne pas la suivre dans les grands salons, et de n'y point entrer lui-même

jusqu'à ce que tout fût en ordre; et Guy avait accédé à cette proposition avec un empressement qui aurait pu paraître suspect à un esprit défiant, mais tel n'était point en cette circonstance celui de la vicomtesse. Elle était persuadée que sa présence à Villiers était venue charmer une solitude complète et intolérable; et tous les matins elle se confondait en excuses avant de quitter son cousin pour la journée tout entière, car elle partageait son temps entre l'occupation qu'elle s'était donnée à Villiers, et celle que lui fournissait Hauteville, où elle allait aussi tous les jours surveiller les travaux.

— Mais enfin, mon cher enfant, tout cela sera bientôt fini, et alors je serai toute à vous.

Guy la conjurait de prendre son temps sans se presser, et se résignait de bonne grâce à ne l'apercevoir qu'à l'heure du dîner et à passer au chalet une bonne partie de sa vie

Il avait une seule fois nommé les Séverin devant la vicomtesse, et au premier mot elle s'était écriée :

— Ah! oui, je sais, Pierre Séverin, cet homme d'affaires dont votre père a été si content... C'est bien... je le verrai un autre jour, quand je serai moins occupée.

Et elle était sortie de la chambre en secouant d'un air dédaigneux ses boucles blondes et grisonnantes.

Si la vicomtesse eût aperçu l'effroyable froncement de sourcils qui avait accueilli ses paroles; si elle eût entendue l'épithète murmurée par Guy, et qu'il ne put qu'à grand'peine s'empêcher d'articuler à haute voix, il y a à parier que tous les beaux projets qui l'occupaient se seraient évanouis sans retour, et que ce jour, et à cette heure-là même, elle se serait séparée de son cousin pour ne jamais le revoir. Heureusement il se contint, et résolut pour le moment de ne point exposer ses amis à une rencontre avec celle à laquelle il adressa *in petto* tout ce que lui inspirait sa mauvaise humeur.

— Il est plus heureux pour elle qu'elle ne le pense, en vérité, dit-il entre ses dents, que le chalet soit si près du château; car cette circonstance est la seule qui rende ici sa présence supportable.

XVI

La vicomtesse avait achevé sa tâche, et le jour était enfin venu où, après avoir pris en triomphe le bras de Guy, elle lui avait fait franchir le seuil défendu. En ce moment, ils se trouvaient tous les deux debout

au milieu des splendeurs dévoilées du grand salon de Villiers.

A dire le vrai, elle avait lieu d'être satisfaite de son œuvre; et les yeux du maître, eussent-ils été les plus difficiles du monde, n'auraient pu y trouver à redire. Guy, sans y penser beaucoup, avait un goût très-sûr et un œil sensible à l'harmonie des objets qui l'entouraient, plus encore qu'à leur magnificence; ici, tout le satisfaisait.

La vicomtesse, avec un art infini, avait su dissimuler les traces légères qu'avait laissées dans quelques parties du mobilier le goût des premières années de ce siècle; elle avait, au contraire, exhumé les richesses d'un passé plus lointain, enfouies dans toutes les vieilles armoires du château, et une foule d'objets qui n'eussent point été appréciés peut-être par le feu marquis de Villiers, ni même par sa femme, étaient maintenant remis en lumière, et s'harmonisaient à merveille avec les antiques boiseries et les somptueuses dorures qui les entouraient; tandis que les tableaux, les vases remplis de fleurs, les riches tapis sur toutes les tables, les meubles placés et pour ainsi dire groupés de façon à ôter à cette vaste pièce son aspect jadis trop formel, donnaient à tout ce qui environnait Guy un air d'habitation et de vie entièrement nouveau, et dont l'impression lui était particulièrement agréable. Le grand salon, si triste et si froid à

ses yeux jusqu'alors, avait pris tout d'un coup une physionomie qui lui rappelait celle du petit salon du chalet et réveillait en lui la même sensation de bien-être; mais ici se trouvaient en outre les proportions grandioses et la splendeur du luxe ainsi que celle des arts, en sorte que, plus qu'il ne s'y attendait lui-même, il put se déclarer reconnaissant et satisfait. La vicomtesse eut dans sa plénitude le succès auquel elle avait prétendu.

— Et maintenant, ma chère cousine, dit Guy en lui baisant la main, comment puis-je vous témoigner ma reconnaissance? y a-t-il encore quelque chose ici que vous puissiez faire pour... — il se reprit, — y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous?

— Mais oui, puisque vous me le demandez, oui, assurément, mon cher enfant, répondit la vicomtesse sans hésiter. Il y a encore une chose que je veux obtenir, une chose que je suis disposée, je dirai décidée à faire pour vous.

Guy eut un petit mouvement d'inquiétude; mais enfin, sa première concession n'ayant pas trop mal tourné, il se résigna à laisser la vicomtesse lui expliquer son idée, et ils passèrent ensemble du salon sur la terrasse.

Le printemps était venu; les lilas embaumaient l'air, les fleurs du parterre étaient étincelantes; les blanches statues et les vases qui s'élevaient au milieu

d'elles brillaient au soleil. Tout, à l'extérieur comme à l'intérieur, semblait convier le jeune maître de ce beau lieu à vivre, à jouir, à goûter tous les bonheurs et toutes les joies de la terre. Guy eût volontiers été seul en ce moment. A côté de cette voix joyeuse qui chantait dans son cœur, il en entendait une autre plus grave et presque triste; il se sentait ému, attendri; il n'avait nulle envie de parler, surtout de parler à sa cousine; et pendant plusieurs minutes celle-ci s'en chargea à elle toute seule, sans apercevoir l'état complet de distraction dans lequel se trouvait son interlocuteur.

Il revint à lui, néanmoins, à temps pour comprendre que la vicomtesse lui proposait de rouvrir solennellement le château de Villiers en donnant un grand bal à tout le voisinage.

— Un bal! s'écria-t-il avec un accent de dégoût et d'effroi.

Dans la vague rêverie d'où sortait Guy, il venait d'avoir un moment d'aspiration vers l'infini; il y a des cœurs qui le cherchent toujours, même à leur insu. Le cœur tendre, fier et impétueux de Guy était de ceux-là. Le plaisir l'arrêtait rarement et faiblement. En ce moment, ce mot un bal! lui fit l'effet d'un son discordant; il répéta plus gravement :

— Un bal! Oh! non, ma cousine; vous oubliez sans doute le deuil que je porte encore.

La vicomtesse rougit et fut déconcertée : elle avait en effet parfaitement oublié en ce moment que le défunt marquis de Villiers eût jamais été de ce monde, à plus forte raison que l'année de sa mort n'était pas encore écoulée. Elle se tut pendant quelques instants, respectant trop les convenances pour ne pas regretter l'idée qu'elle avait émise, mais ayant trop d'entêtement pour y renoncer tout à fait.

Pour le moment elle parla d'autre chose ; puis, s'apercevant enfin que Guy était absorbé et distrait, elle le quitta discrètement. Mais elle reprit avec précaution le discours interrompu lorsqu'après le dîner ils se retrouvèrent en tête à tête.

Cette fois elle ne parla pas de bal, mais elle s'étendit sur la nécessité pour Guy de renouer tous les liens qui s'étaient relâchés autour de lui pendant la longue retraite de son père ; sur l'importance sociale et politique qu'il pouvait acquérir en reprenant dans la province sa place, qui était naturellement la première. Elle mêla ensemble les arguments les plus sages et les raisons les plus frivoles ; elle lui représenta la nécessité de faire admirer dans leur fraîcheur renouvelée toutes les tentures et dorures du grand solon ; elle passa de là aux devoirs de la noblesse, dont elle parla sur un ton devenu étranger à la génération de Guy ; puis, en sa qualité d'anglomane, elle ajouta à ces notions aristocratiques de petits éclairs de

radicalisme, à propos de la popularité qu'il devait acquérir en quittant les errements trop exclusifs de son père. Elle s'interrompit pour lui conseiller de bâtir une serre au bout de la salle à manger... Elle rentra dans son sujet en lui rappelant que le voisinage d'Hauteville lui permettrait toujours de venir présider aux réunions qu'elle lui conseillait pour l'avenir... Puis, enfin (voyant que Guy commençait à manifester visiblement son impatience), elle conclut pour le moment à la proposition d'un dîner où seraient invités les principaux personnages du pays, suivis d'une simple soirée à laquelle seraient conviés tous les autres habitants du voisinage.

Guy s'était résigné depuis longtemps à un compromis quelconque; il consentit donc sur-le-champ à cette nouvelle proposition, pour en être quitte, et regarda en même temps la pendule pour voir si l'heure de la délivrance allait bientôt sonner pour lui; mais il en était encore loin.

La vicomtesse, pressée de se mettre à l'œuvre, avait déjà préparé une vaste feuille de papier, et elle déclara que l'assistance de Guy lui était indispensable pour faire à l'instant même la liste des invités.

Force fut donc à Guy de rester et de presser la besogne le plus possible, en lui nommant à la hâte tous ceux de ses voisins qui étaient le plus présents

à sa mémoire tandis que la vicomtesse écrivait leurs noms sous la dictée.

Parmi ces noms vint à son tour celui de madame Lamigny.

— Lamigny! —dit la vicomtesse en levant la tête et regardant par-dessus les lunettes dont elle était obligée de se servir pour lire ou écrire, mais que, hors de là, elle dissimulait soigneusement, — Lamigny! je me souviens jadis d'avoir reçu une lettre d'un M. Lamigny, qui se disait l'ami et le voisin de votre père. Il me priait de lui envoyer mes nom et prénoms, et ceux de ma mère, pour je ne sais quel ouvrage dont il s'occupait sur la noblesse de France.

— C'est-à-dire, dit Guy en souriant, une liste de toutes les personnes présentées à la cour de 1815 jusqu'à 1820. Je sais : la liste subsiste encore. Mais M. Lamigny n'était pas l'ami de mon père, quoiqu'il fût en effet son voisin; et ce n'est qu'après sa mort, et il y a peu d'années, que sa veuve est venue au château pour la première fois.

— Comment cela s'est-il fait? dit la vicomtesse.

— Par mon entremise, dit Guy. C'est chez madame Lamigny, dont il est le neveu, qu'habite, lorsqu'il est dans ce pays, mon ami Franz Frank, dont le nom ne vous est certainement pas inconnu, et qui, par parenthèse, s'y trouve en ce moment.

— Qui cela? s'écria la vicomtesse, Frank, le fa-

meux? l'artiste? Frank, le jeune peintre dont on a tant parlé l'hiver dernier à Paris?... Comment! il est ici, dans ce pays, et vous ne m'en aviez rien dit?

La vicomtesse n'aimait pas véritablement les arts, ni même les artistes; mais elle appréciait le relief que donnait à un salon la présence d'un jeune peintre en renom, lorsque d'ailleurs il était un homme distingué. Franz, malgré sa modestie, ou à cause d'elle, avait conquis la bienveillance universelle en même temps que la célébrité, et depuis longtemps elle brûlait d'envie de le connaître.

— J'ignorais même, continua-t-elle, cette grande intimité entre vous; c'est en ce cas un vrai mauvais tour que vous m'avez joué en ne me l'amenant pas, il y a six mois, quand tout le monde se l'arrachait.

Guy répondit avec vérité que Franz n'allait dans le monde qu'à son corps défendant. Il n'ajouta pas que le salon de la vicomtesse lui inspirait une répugnance toute spéciale, et il se borna à promettre à sa cousine de le lui présenter au plus tôt, tandis qu'elle inscrivait le nom de Frank parmi ceux des élus auxquels elle destinait une invitation pour le dîner projeté.

— Mais, ma cousine, poursuivit Guy au bout d'un moment de silence, Frank n'est pas le seul ami que j'aie dans ces environs; j'en ai de plus anciens et de plus chers que lui; et à ce dîner que vous voulez

que je donne, ils doivent être mis les premiers sur la liste.

Il prit le papier des mains de la vicomtesse, et écrivit au crayon, tout au haut de la page et au-dessus des premiers noms inscrits :

Monsieur et Madame Séverin,

Mademoiselle Anne Séverin,

et le rendit à sa cousine.

— Les Séverin? s'écria-t-elle en arrachant ses lunettes après avoir lu... les Séverin! à un dîner où doivent se trouver les gens les plus importants du pays! Vous êtes fou, mon cher ami! Jamais je ne laisserai là leurs noms .. En vérité! Séverin! Pierre Séverin!... l'homme d'affaires (le serviteur, au bout du compte) de votre père! madame sa femme! mademoiselle sa fille! Voilà des convives bien trouvés pour un dîner comme celui que je vous propose!...

Elle s'arrêta tout court.

— Guy, qu'avez-vous donc? dit-elle d'un autre ton.

Cette question, qui interrompait le discours de la vicomtesse, était motivée par un mouvement de Guy. Il s'était levé si brusquement qu'il avait fait reculer de quelques pas la table à roulettes placée devant la vicomtesse. Il ne répondit pas; il s'était adossé à la

cheminée, les deux mains dans ses poches, et, suivant l'habitude prise depuis quelques mois, lorsqu'il craignait de s'emporter, il gardait résolûment le silence; mais sa physionomie avait une expression que la vicomtesse ne lui avait jamais vue et qui lui coupa à elle-même la parole.

Par une association d'idées assez naturelle, lorsque Guy se sentait tenté comme il l'était alors, l'image de la jeune compagne de son enfance se présentait aussitôt à son esprit. Cela était doublement naturel en ce moment, vu le sujet de l'entretien et vu le lieu où il se trouvait : cette chambre était celle où Anne avait arrêté son bras et reçu de lui cette blessure dont elle portait la cicatrice. Il regarda un instant fixement la place auprès de la fenêtre entr'ouverte où elle avait paru si à propos. Puis il reprit lentement et d'une voix qu'il parvenait avec beaucoup d'effort à rendre calme :

— Ma cousine, vous ignorez donc tout à fait l'histoire de mon père et celle de ma mère?

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Parce que vous sauriez, sans cela, que si je ne suis pas l'homme le plus pauvre de France, c'est parce que mon père a eu pour ami celui dont vous venez de parler; puis, plus tard, à une époque où je serais peut-être devenu fou ou méchant, c'est encore lui qui m'a empêché d'être l'un et l'autre. Vous

sauriez, en outre, peut-être, que madame Séverin et ma mère étaient sœurs...

— Sœurs!... s'écria vivement la vicomtesse, sœurs! c'est-à-dire que madame de Nébriant, votre grand'-mère, avait, par une mésalliance impardonnable...

Guy ne la laissa pas achever :

— Sœurs d'adoption, si vous le voulez, dit-il avec impatience, mais par l'adoption d'une tendresse sans égale, et qui fait qu'après ma mère, entendez-vous bien, madame, après ma mère, il n'est personne qui ait jamais eu sur moi des droits égaux aux siens.

Il s'arrêta encore un instant, car sa voix était devenue plus véhémente qu'il ne l'aurait voulu, et la vicomtesse, étonnée et singulièrement blessée de ce ton nouveau, faisait faire le moulinet à la longue chaîne qui suspendait l'étui de ses lunettes, sans répondre un seul mot.

Guy poursuivit :

— Et quant à Anne Séverin...

Il n'était pas très-sûr de ce qu'il allait dire, mais un léger sourire de la vicomtesse, suivi d'un mouvement de tête dont la presque imperceptible impertinence n'échappa pas à Guy, lui fit achever ainsi la phrase commencée :

— Quant à Anne Séverin, si elle n'avait pas refusé ma main, elle serait aujourd'hui la maîtresse de cette maison et de tout ce qui m'appartient.

Les boucles argentées de la vicomtesse semblèrent se dresser sur sa tête. Elle bondit de dessus son fauteuil, et sa physionomie prit une expression de surprise et d'épouvante si comique, que, malgré lui, le sourire revint à moitié sur les lèvres de Guy.

— Calmez-vous, ma cousine, calmez-vous, de grâce, dit-il. Vous entendez bien qu'elle m'a refusé, n'est-ce pas? Cette alliance vous eût déplu, à ce que je vois. Tranquillisez-vous, elle n'aura pas lieu.

La vicomtesse était retombée dans son fauteuil.

— L'épouser! s'écria-t-elle, épouser mademoiselle Séverin!... Mais vous aviez donc perdu le sens?

— Elle m'a *refusé*, vous dis-je.

— Refusé!... répéta-t-elle avec aigreur; mais elle avait donc perdu l'esprit?

— Je ne sais; en tous cas, sachez-lui-en gré, car c'est sa seule volonté qui l'a empêchée de devenir marquise de Villiers.

— Tenez, Guy, dit la vicomtesse hors d'elle, vous m'exaspérez tout à fait. Voilà une chose que j'aurais niée à quiconque me l'eût dite, et qui, je vous l'avoue, me semblerait absolument sans excuse, si, au fait, en y songeant un peu, elle ne s'expliquait pas d'elle-même assez naturellement pour moi...

— Et comment s'explique-t-elle pour vous? répéta Guy en fronçant le sourcil, mais sans changer d'attitude.

— De la façon la plus claire et la plus simple du monde, continua-t-elle avec vivacité. Il est bien évident que M. Pierre Séverin, avec son prétendu désintéressement, avait, ainsi que madame sa femme, admirablement préparé les choses, et que si la petite n'eût pas été une sotte...

La vicomtesse fut une seconde fois arrêtée tout court; mais ce fut maintenant par la main de Guy, qui se posa avec autorité sur la sienne; et il s'en fallut de peu que cette main blanche et potelée ne gardât aussi la trace de cet avertissement muet. Guy se contint pourtant, mais l'expression de ce geste fut telle que la vicomtesse en fut interdite.

— Allons donc, Guy! dit-elle avec un mélange de peur et d'humeur, et dégageant sa main. Qu'avez-vous donc encore?

— Rien, rien; pardon, ma cousine, dit Guy en se rasseyant près de la table, encore une fois, pardonnez-moi; j'ai parfois de malheureux accès de vivacité, je le reconnais, et j'étais à l'instant tout près de me fâcher, ce dont j'eusse été ensuite inconsolable. Mais tenez, écoutez-moi et entendons-nous une bonne fois. Oui, je vous le répète, j'ai voulu épouser Anne Séverin...

Il s'arrêta un instant, puis il dit :

— Maintenant, je n'y songe plus; mais, tant que je vivrai, j'aurai pour elle la tendresse d'un frère, et

ses parents me demeureront toujours chers, plus que tous les miens. Cela dit, vous comprenez bien que toute insinuation, toute parole blessante sur l'un ou sur l'autre serait une insulte à moi-même que je ne saurais supporter.

La vicomtesse s'était un peu remise des différentes peurs et surprises que Guy venait de lui causer. Ce qui avait surtout contribué à la calmer, c'était l'accent avec lequel, après avoir répété qu'il avait voulu épouser Anne, il avait ajouté « qu'il n'y songeait plus. » Elle réfléchit qu'après tout il n'y avait pas grand mal de fait, et qu'en tout cas, à moins de se brouiller avec son cousin, il était évident qu'il fallait en ce moment lui obéir. Elle reprit donc la liste avec un petit geste d'humeur, et elle se mit en devoir de repasser docilement la plume sur les noms écrits au crayon par Guy, tandis que celui-ci, debout près de la table, d'un air irrésolu, semblait avoir encore quelque chose à dire.

La vicomtesse, la plume à la main, leva les yeux et attendit.

— Il y a une autre personne que j'allais oublier de vous nommer, dit enfin Guy, et qui doit être invitée avec les Séverin... une jeune Anglaise orpheline... fille d'un ancien ami de mon père, qui se trouve en ce moment confiée à leurs soins.

La vicomtesse prit un air résigné.

— Et comment se nomme-t-elle, cette amie de vos amis? dit-elle d'un ton dolènt.

— Miss Devereux.

— Que me dites-vous là, à présent! s'écria-t-elle avec un accent de joyeuse surprise. Devereux! miss Devereux!... eh quoi! la nièce de lady Cecilia Morton?

— Précisément, répondit Guy, fort étonné à son tour de l'effet produit par le nom qu'il venait de prononcer.

— Véritablement, mon cher Guy, vous me faites passer ce soir de surprise en surprise; mais celle-ci, du moins, m'est tout à fait agréable; car sachez donc, mon cher enfant, que lady Cecilia Morton est mon amie, et que, lorsqu'elle vient à Paris, nous passons notre vie ensemble. Vous savez déjà, sans que je vous le dise, je suppose, que c'est une très-grande dame, et, plus que cela, une femme très-élégante, et qui appartient, en Angleterre, à la crème du beau monde.

— Je n'en savais rien, dit Guy, et... cela ne me fait rien.

— Mais cela me fait beaucoup à moi, s'écria vivement la vicomtesse, rendue tout à fait à elle-même, et je tiens à voir cette jeune personne le plus tôt possible!... Mais voulez-vous bien m'expliquer comment il se fait qu'une nièce de lady Cecilia se trouve cachée dans un coin du parc de Villiers et sous la garde des Séverin, encore!

Guy expliqua l'énigme, en racontant toutes les circonstances déjà connues du lecteur.

Il n'avait pas fini son récit que la vicomtesse s'écria :

— Demain, sans retard, vous m'y conduirez, Guy, et, par la même occasion, je ferai connaissance avec vos amis.

Cet incident imprévu rétablit aussitôt l'harmonie qui avait été plusieurs fois, pendant cet entretien, si près d'être troublée entre eux, et, avant de se séparer, il fut convenu que, le lendemain, la vicomtesse prendrait place dans le phaéton de Guy, et se rendrait avec lui au chalet.

XVII

Lorsque Guy, après avoir une première fois nommé les Séverin devant la vicomtesse, avait renoncé à la pensée de lui présenter ses amis, ce n'avait point été par la crainte de lui voir maintenir en leur présence les airs dédaigneux qui l'avaient blessé ce jour-là. Guy trouvait sa cousine fort souvent frivole et ridicule; mais il savait qu'elle manquait plutôt de bon sens

que de bon goût. Il était donc certain que le seul aspect de ceux qu'elle dénigrait ainsi d'avance ferait évanouir ses préventions, et quant à la nièce de lady Cecilia, même avant d'être instruit des circonstances qu'il venait d'apprendre, il n'était pas fort inquiet non plus de l'effet que produirait sa vue; mais le chalet était pour lui un sanctuaire, où après ce premier entretien, il trouva la vicomtesse indigne de pénétrer, et il décida que jamais il ne lui permettrait d'en franchir le seuil. Or, maintenant, grâce à ce dîner auquel il avait eu la faiblesse de consentir, il avait été amené à faire absolument le contraire de ce qu'il avait résolu, et même à l'imposer avec une sorte d'autorité à la vicomtesse! Aussi demeura-t-il plus contrarié que triomphant de sa victoire, et lorsque le même soir il s'achemina vers le chalet un peu plus tard que de coutume, ce fut avec une sensation de tristesse et de regret causée par la pensée que cette soirée était peut-être la dernière qu'il eût à passer comme il venait d'en passer tant d'autres!

La nuit était belle et parfumée autant que l'avait été le jour. Guy, malgré l'heure avancée, marchait lentement pour savourer la douceur de l'air, et bientôt la même sensation qui le matin lui avait rendu la présence de sa cousine importune lui fit éloigner maintenant avec impatience le souvenir de leur récent entretien. Mais était-ce bien la vicomtesse et l'ennui

dont elle était la cause qui oppressait à ce point le cœur de Guy? était-ce bien là le seul motif de l'agitation qui lui faisait tantôt hâter, tantôt ralentir son pas? et lorsqu'il fut enfin arrivé à la porte du salon, et au moment d'entrer, fut-ce là ce qui l'arrêta encore dans l'ombre du berceau de verdure pour y maîtriser un trouble inusité?

La porte était ouverte comme si l'on eût été en plein été, et de la place où il se trouvait, il voyait presque en entier l'intérieur du petit salon et (hormis une seule) toutes les personnes qui s'y trouvaient. Il s'appuya contre le treillage et regarda.

Deux lampes éclairaient la chambre, l'une posée sur une petite table auprès de laquelle lisait M. Séverin, l'autre suspendue au plafond, au-dessus de la table ronde où travaillaient Anne et sa mère, tout en écoutant une conversation qui avait lieu entre le curé et Franz, placés en face l'un de l'autre. Franz avait un crayon à la main et dessinait dans un album, mais il s'interrompait souvent, soit pour écouter, soit pour répondre.

La conversation semblait intéressante, à en juger par l'expression qui animait le visage de Franz, à en juger aussi par la manière dont, sans changer d'attitude, Anne laissait parfois tomber son aiguille pour écouter plus attentivement, à en juger surtout par l'accent de la voix du curé, qui parvenait jusqu'à

l'oreille de Guy. Il connaissait bien cette voix grave et douce, cette voix que l'émotion d'un zèle aussi tendre qu'ardent rendait si pénétrante lorsqu'une circonstance particulière réveillait plus vivement que de coutume la charité qui brûlait dans son âme. Alors, en vérité, ce visage humble et modeste devenait majestueux, ce langage simple et presque naïf devenait persuasif et éloquent. Dieu lui-même, en de tels instants, parlait par la bouche de son fervent et fidèle serviteur, et de grands effets souvent suivaient ses paroles.

Il semblait qu'il dût en être ainsi dans ce moment. Car lorsque le curé cessa de parler, Franz demeura muet et pensif; sa main traçait sur le papier des lignes dont il n'avait pas conscience, et cette fois, lorsqu'il releva les yeux et les tourna instinctivement vers le ciel étoilé, son regard ardent et interrogateur jusque-là était complétement changé. Il déposa son crayon, appuya sa tête sur sa main et demeura sans parler, absorbé et ému. Le curé, presque surpris de l'effet qu'il venait de produire, se tut aussi, et, fermant un livre qu'il tenait à la main (et qui avait sans doute amené la discussion), il le rendit en silence à Franz, sans chercher à prolonger l'entretien.

On a souvent observé qu'au milieu de la conversation la plus animée, il y a des moments où soudain, et sans qu'on sache pourquoi, tout le monde

se tait à la fois. Une superstition poétique des peuples du Nord attribue ce silence subit et général au *passage invisible d'un ange* auprès de ceux qui parlaient.

Si jamais silence put être interprété ainsi, ce fut celui qui régna pendant quelques instants dans le petit salon du chalet. Le témoin caché de la scène qui venait de se passer en ressentit lui-même une impression solennelle; mais presque au même instant une émotion toute différente succéda à celle-là, et, près d'entrer, il s'arrêta encore, cette fois en tressaillant. Une voix, qui semblait plutôt appartenir au ciel qu'à la terre, venait de rompre le silence, et le salon, le jardin, la voûte tout entière du ciel serein, semblèrent tout d'un coup s'animer et vibrer sous des accents d'une douceur pénétrante, puissante, divine.

Guy avait pour la musique un goût passionné, exalté, et parfois étrange dans ses effets, nous en avons déjà vu la preuve dans ce récit. La musique était véritablement pour lui un langage, et un langage qui prêtait une force toute-puissante aux idées dont il était l'interprète. Anne avait su se servir de cette force pour faire triompher un jour en lui le bien sur le mal. En ce moment c'était une autre voix qui faisait battre son cœur, et cette voix y réveillait un autre écho. Le silence recueilli qui avait suivi les dernières paroles du curé était rompu. Éveline était au piano et chantait; tous ceux qui se trou-

vaient près de la table ronde s'étaient levés. Guy parut alors et il alla s'appuyer contre la bibliothèque, placée le plus près du piano. Éveline le vit et rougit, mais elle ne s'arrêta pas ; seulement sa voix trembla légèrement, et ses yeux, levés un instant, se baissèrent. Jamais ni son regard ni son chant n'avaient eu cette douceur, cet accent, ce charme inexprimable.

Lorsqu'à la fin de l'air elle releva les yeux, ceux de Guy, fixés sur elle, obligèrent ses longues paupières à se baisser encore. Elle voulut se lever.

— Oh ! non, de grâce, restez, restez, dit Guy bas et d'une voix suppliante... Restez, je vous en conjure.

Éveline se rassit et laissa ses mains errer au hasard sur le piano, tandis que Guy, penché vers elle, murmurait à voix basse quelques mots à son oreille.

Éveline tressaillit et se leva une seconde fois, vivement troublée, tandis que le regard de Guy semblait l'implorer et chercher à l'arrêter encore.

Elle secoua la tête.

— Non, non, dit-elle tout bas avec agitation.

— Un mot.

— Non, pas aujourd'hui, pas maintenant.

— Quand ?

Éveline ne répondit pas.

— De grâce, oh ! de grâce, nommez un jour pour me répondre.

— Eh bien, eh bien, balbutia-t-elle, demain... non,

jeudi... oui, jeudi; mais ne me parlez plus ainsi jusque-là.

Ces mots, échangés entre eux à voix basse, Éveline quitta le piano. Un étrange sourire effleura un instant ses lèvres; mais presque sur-le-champ cette expression changea. Elle sortit du salon, et si quelqu'un l'eût suivie, on l'eût trouvée, quelques minutes plus tard, assise dans le jardin, et pleurant à chaudes larmes. Personne au reste en ce moment ne songeait à la suivre. Guy était demeuré à la place où elle l'avait laissé et semblait étudier attentivement un morceau de musique dont il s'était emparé. Le curé s'acheminait vers la porte avec Franz, qui lui avait demandé la permission de l'accompagner jusqu'au presbytère. Ni l'un ni l'autre n'avait ce soir-là écouté la musique. Anne seule avait suivi Éveline au piano; mais elle s'était assise derrière elle dans la sombre embrasure de la fenêtre, et elle ne quitta cette place qu'à l'heure du thé, que, suivant l'habitude de son pays natal, madame Séverin faisait servir tous les soirs au chalet.

Anne alors se leva et vint prendre à la table sa place accoutumée, mais lorsqu'elle voulut soulever la théière, sa main tremblait si fort qu'elle fut obligée de la remettre sur le plateau.

Guy n'avait remarqué aucun des mouvements d'Anne, il ne l'avait vue ni prendre ni quitter la place qu'elle avait occupée; il était demeuré où nous l'avons

laissé, complétement absorbé. En ce moment, il se leva et s'approcha de la table à thé.

— Qu'as-tu, Anne? dit-il. Es-tu malade? tu es d'une pâleur effrayante.

— Ce n'est rien, dit-elle ; je te supplie de ne point y faire attention et de ne pas surtout effrayer ma mère... J'ai froid, voilà tout; cette fenêtre a été ouverte trop longtemps ce soir.

Guy la regardait d'un air inquiet. Anne porta la main à sa tête et sourit.

— Ce n'est absolument rien, te dis-je. J'ai mal à la tête; cela m'arrive souvent depuis quelque temps... Ne causons pas ce soir, je suis trop fatiguée.

— Oui, tu as raison : ne causons pas en ce moment; repose-toi, et surtout ne sois pas malade, ma chère petite sœur Anne.

— Non. Bonsoir, Guy.

Elle se leva, lui tendit la main, et sortit de la chambre.

XVIII

Le lendemain, à l'heure convenue, Guy était devant le perron attendant dans son phaéton que la vicom-

tesse vînt prendre place auprès de lui. Il était distrait et préoccupé, et si sa cousine avait encore cru faire une démarche dont il devait lui savoir gré, elle eût été désappointée du peu d'effet que produisait cet acte de condescendance; mais bien qu'elle fût mécontente de le trouver maussade, elle ne pensait plus en ce moment aux Séverin. Ce n'était point eux qu'elle allait voir, mais la nièce de son amie, dont elle était fort occupée, et auprès de laquelle ses protecteurs momentanés ne jouaient plus en ce moment qu'un rôle secondaire.

Lorsqu'aucune raison majeure n'invitait la vicomtesse à se taire, elle pensait volontiers tout haut. Aussi, malgré le silence de Guy et malgré les ménagements que l'entretien de la veille l'obligeait à garder, elle laissa bientôt échapper quelques-unes des réflexions qui lui traversaient l'esprit :

— Il faut avouer que ce vieux Devereux a eu, avant de mourir à Calcutta, une bien étrange fantaisie. Je me souviens, du reste, que lady Cecilia regardait son beau-frère comme un être fort bizarre et l'appelait quelquefois un vieux fou. Il avait eu une grande passion, dans sa jeunesse, et lorsque plus tard il épousa lady Sarah, la première déclaration qu'il lui fit, fut celle d'être désormais incapable d'aimer personne; ce n'était pas encourageant; mais lady Sarah s'était engouée de lui, et lord Hartleigh son père

désirait beaucoup ce mariage, parce que, dans cette position et à cette distance, le nombre de ceux qui pouvaient prétendre à la main de sa fille était fort restreint. Ce Devereux était bien né, il avait fait une brillante carrière et avait une fortune considérable... A propos de cela, sa fille doit être une très-riche héritière ?

Guy fit un léger mouvement de surprise et presque d'humeur.

— Je n'en sais absolument rien, dit-il.

— Cela vous ressemble!... Enfin n'importe, j'en reviens à ce que je disais. Quelle idée bizarre que celle de transplanter une jeune fille accoutumée à toute la magnifique aisance de la vie aristocratique en Angleterre, dans une espèce de loge de portier donnée par le marquis de Villiers à...!

La vicomtesse s'arrêta en rougissant.

— Parlez-vous du chalet? dit Guy.

— Pardon, pardon, Guy, je ne veux, je vous l'assure, rien dire au détriment de cette maisonnette et de ceux qui l'habitent; mais enfin, sans lui faire le moindre tort, ni à eux, je sais mieux que vous ce que peut être une médiocre demeure champêtre dans le coin d'une de nos provinces, comparée à l'habitation où cette jeune miss Devereux a passé sa vie, car je le connais, moi, ce beau château d'Oakwood.

— En vérité? dit Guy avec un intérêt soudain.

Eh quoi, vous connaissez le château où elle a été élevée?

— Mais oui, sans doute, dit la vicomtesse; j'y ai passé deux mois entiers une fois dans ma vie, il y a longtemps, il est vrai; il y a dix ou douze ans. C'est alors que j'ai tant entendu parler de M. Devereux, et de cette même enfant qu'il devait alors leur envoyer de Calcutta... J'étais loin assurément de me douter qu'un jour je la retrouverais ici... Eh bien, à cette époque, Oakwood était déjà un lieu admirable, et on m'assure que depuis M. Morton et lady Cecilia y ont encore ajouté; il est fort riche et elle a un goût exquis.

— Et ce château, reprit Guy au bout d'un moment, est plus beau, dites-vous, qu'aucun de nos châteaux de France?... beaucoup plus beau, j'imagine, d'après cela, que mon pauvre Villiers, par exemple?

Il fit cette demande en hésitant et avec une certaine anxiété; la vicomtesse se hâta de reprendre :

— Quant à cela, tranquillisez-vous. Je n'hésite pas à vous dire que votre « pauvre Villiers, » comme vous l'appelez, soutiendrait la comparaison avec les plus belles habitations d'outre-Manche, surtout (permettez-moi, sans vanité, d'ajouter ceci) surtout depuis que j'y ai mis la main. Auparavant, je ne le nie pas, je crois bien que l'aspect du grand appartement

dans son état de grandiose abandon, eût semblé déplorablement triste à cette jeune fille, si elle y eût été introduite. Maintenant je lui permets d'y venir quand elle le voudra, je sais d'avance qu'elle ne pourra rien y trouver à redire.

Guy fouetta ses chevaux, dont il avait laissé ralentir le pas, puis il dit :

— Vous m'avez, en vérité, rendu un très-grand service, ma cousine, et il me semble que je ne vous ai pas assez remerciée.

Et il accompagna le compliment du sourire le plus gracieux; la vicomtesse reçut l'un et l'autre avec une vive satisfaction. Malgré elle, depuis la veille, elle suivait d'un œil inquiet les mouvements de la physionomie mobile de son cousin; plus d'une fois elle avait été tentée de se montrer envers lui digne et mécontente, car elle ne pouvait lui reconnaître le droit de prendre, vis-à-vis d'elle, le ton qu'il avait pris, et il eût été bon peut-être de le corriger de ses boutades en lui donnant une leçon : c'était ce qu'elle s'était répété plusieurs fois la veille au soir avant de s'endormir dans son grand lit, et ce qu'elle s'était dit encore, lorsqu'au commencement de la promenade elle avait remarqué le visage froid et taciturne de Guy; mais elle avait beau s'en défendre, il l'intimidait, et elle n'avait pas osé lui manifester son mécontentement; et maintenant, telle

était la puissance du sourire de ce même Guy, ce mécontentement s'était évanoui comme de la neige au soleil.

Ce sourire, il faut l'avouer, qui n'était pas très-fréquent sur la bouche ferme et sérieuse de Guy, éclairait parfois son visage d'une façon soudaine et magique, et lui prêtait un charme qu'il était difficile de ne point subir.

La vicomtesse sentit revenir toute sa bonne humeur : « Il est original, pensa-t-elle ; malgré cela il est charmant ; » et elle poursuivit gaiement :

— Je suis encore plus ravie maintenant que je ne l'étais auparavant, d'avoir pu remettre les choses en ordre à Villiers, car, je vous l'avoue, il m'eût été désagréable que cette jeune Anglaise ne vît rien de mieux en France que la bicoque qu'elle habite en ce moment.

— Nous y voici arrivés, dit Guy en arrêtant ses chevaux, et si vous le voulez bien, nous remettrons au retour tout ce que vous pourrez avoir à m'en dire.

Le chalet, revêtu de toutes parts de verdure et de fleurs, et dont la forme irrégulière et gracieuse était comme encadrée dans son petit jardin tout brillant et embaumé de roses, ne répondait pas exactement à la dénomination qu'il venait de recevoir. La vicomtesse ne put le méconnaître, tout en ne l'avouant pas sur-le-champ ; mais dès qu'ils furent entrés dans le salon,

Guy s'aperçut que ses prévisions commençaient à se réaliser. A peine, en effet, l'œil exercé de sa cousine en eut-il parcouru l'ensemble, que l'expression de son visage changea. Ce premier regard avait suffi pour lui faire reconnaître qu'en dépit d'une extrême simplicité, tout était ici conforme à ses notions les plus exquises d'élégance et de bon goût. Rien que de la perse, il était vrai, rien qu'un simple papier sur les murs; rien que des tapis de drap uni sur les tables; mais les livres, mais les fleurs, mais les divers objets placés alentour, mais tout, jusqu'au désordre de la chambre vide, en ce moment, qui indiquait les occupations récentes de ceux qui l'avaient quittée, tout cela avait un cachet qui ne permettait pas de se méprendre sur les habitants de cette maison.

— Décidément, ils ne sont pas vulgaires!

Tel fut le verdict rendu intérieurement par la vicomtesse après qu'elle eut ainsi embrassé l'ensemble et les détails de tout ce qui l'entourait; aussi, lorsque parurent enfin les maîtres du lieu, elle les accueillit tout autrement qu'elle ne l'avait prévu; car nous savons assez que l'aspect de M. et madame Séverin, non plus que celui d'Anne, n'étaient de nature à détruire la bonne impression produite par leur demeure. Aussi tout se passa-t-il exactement comme Guy l'avait prévu. Toutefois, il n'assista pas à l'entrevue. Aussitôt qu'il eut introduit la vicomtesse dans

le salon, il lui dit qu'il avait une course à faire à quelque distance, et il sortit aussitôt; mais ce fut par la porte du jardin, en sorte qu'il rencontra par hasard une personne dont la robe blanche et le chapeau de paille s'apercevaient de loin dans le chemin de la prairie, et avec laquelle il put échanger quelques mots avant de regagner la route où était demeuré son phaéton.

Il ne revit la vicomtesse que lorsqu'une heure après il se retrouva, en effet, à la porte du chalet pour la reconduire au château; mais, dans l'intervalle, quelle qu'en fût la raison, il était redevenu soucieux et distrait; et, malgré le plein succès de ses amis, malgré les louanges qui succédaient maintenant aux critiques, et que la vicomtesse leur prodiguait avec profusion, Guy demeurait silencieux et répondait par monosyllabes. La vicomtesse, au premier abord, ne le remarqua pas; elle était trop préoccupée de tout ce qu'elle avait à dire sur un chapitre plus important que celui des Séverin, qui fut bientôt épuisé; elle continua :

— Oui, cette petite Anne Séverin m'avait semblé, je l'avoue, tout autre que je ne m'y attendais; je ne l'avais trouvée ni laide, ni gauche, ni mal fagotée... Mais, mon cher enfant, que vous dirais-je ensuite de ce que j'ai pensé lorsque, tout d'un coup, par la fenêtre du jardin, j'ai vu entrer

cette merveille, cette beauté, cette nymphe, cette déesse!

Elle s'arrêta. Guy ne dit rien.

— Ah! mon cousin Guy! mon cousin Guy!... sachez-le, c'est une chose bien étrange, pour ne pas dire bien suspecte, que le silence absolu d'un jeune homme de votre âge (qui ne donne, d'ailleurs, aucun signe marquant d'impassibilité) sur le fait de la présence dans son voisinage d'une personne dont la seule vue suffit pour faire extravaguer une vieille femme comme moi.

Guy continua à regarder devant lui sans répondre.

Elle reprit plus vivement:

— Que puis-je en penser, Guy?... je vous en fais juge vous-même. Quelle est l'idée qui peut me venir, si ce n'est l'idée naturelle, l'idée probable, l'idée, au surplus, infiniment agréable...?

— Quelle idée, ma cousine? dit Guy en l'interrompant de son ton le plus froid et en fronçant légèrement le sourcil.

— Voyons, voyons, Guy! dit la vicomtesse avec impatience, ne reprenez pas ce ton-là avec moi; il n'est pas convenable; et puisque vous me poussez à bout, je vous rappellerai que je suis votre tante, et que vous n'avez pas le droit de m'imposer silence, quelque chose que je puisse avoir envie de vous dire.

Guy sourit et s'inclina.

— Le droit de parler, ma chère cousine ou ma chère tante, vous appartient d'une façon imprescriptible; je ne réclame, pour ma part, que celui de me taire.

— Mais j'aurais bien aussi le droit, il me semble, quand j'interroge mon neveu, d'en exiger une réponse.

— Il ne me semble pas que vous m'ayez interrogé; c'est moi, au contraire, qui vous ai demandé quelle était l'heureuse idée que vous suggérait mon silence sur... sur le sujet qui vous occupe.

— Vous devinez bien!

— Non.

— Oh! que si!

— Eh bien, oui, au fait! je le devine, et je ne veux pas le nier; vous attribuez mon silence à l'excès de mon admiration, ou quelque chose d'approchant, n'est-ce pas?

La vicomtesse sourit.

— Et quand même cette idée serait fondée, je ne vois pas ce qu'elle pourrait avoir de si agréable... surtout pour vous, ma cousine.

— Mais, Guido mio! s'écria la vicomtesse, vous avez donc oublié tout ce que je vous ai dit sur la naissance, sur la famille, sur la fortune de miss Devereux, sur les avantages de tous genres, enfin, qu'elle

possède; avantages que je m'étais attendue, je l'avoue, à trouver compensés par une vraie figure d'héritière!... Au lieu de cela, je trouve une beauté, et vous voulez que je ne sois pas ravie!... Ah! le vieux Devereux n'a vraiment pas eu une mauvaise idée! et je suis presque tentée de croire qu'il avait un peu deviné d'avance tout ce que je prévois maintenant, lorsqu'il a tant insisté sur ce singulier voyage.

A ce mot de la vicomtesse, Guy fit un léger mouvement. Elle venait, à son insu, de lui suggérer une idée qui donna à sa rêverie un caractère nouveau; il la poursuivit toutefois en silence, tandis que, de son côté, la vive imagination de sa cousine se donnait carrière. Guy eût été surpris, en vérité, s'il eût deviné qu'elle avait déjà transporté en esprit Éveline à Paris, qu'elle l'avait présentée à toute sa société, et avait vu l'éclat éblouissant de sa beauté rejaillir sur son propre salon et sur le cercle exclusif au milieu duquel rayonnerait cette étoile. Tout cela s'était formulé dans la pensée de la vicomtesse avec la rapidité de l'éclair, et comme en ce moment il lui semblait qu'elle venait de remporter un petit avantage sur la taciturnité de son cousin, elle allait revenir à la charge et poursuivre hardiment, lorsque, de cette voix calme et grave qui lui imposait toujours, Guy lui dit tout d'un coup brièvement, mais avec douceur!

— Ma chère cousine, pensez tout ce que vous voudrez; mais, pour le moment, c'est un sujet dont je vous demande de ne pas me parler.

Il avait l'air plutôt suppliant qu'impérieux; en outre, il semblait agité et ému; il n'en fallut pas davantage pour que la vicomtesse s'arrêtât tout court. Poursuivre en ce moment la conversation eût été se montrer à la fois indiscrète et maladroite; elle le comprit, car elle n'était habituellement ni l'un ni l'autre; et il en résultait que, malgré le vide de son esprit et même celui de son cœur, malgré sa frivolité et ses ridicules, la vicomtesse avait beaucoup de partisans et presque des amis. Ne pas dire ce que les autres n'aiment pas à entendre, glisser là où ils n'aiment pas qu'on appuie, c'est avoir du tact et pas autre chose. Mais dans l'atmosphère des salons, le tact, ressemblance mondaine de la charité, devient presque une vertu. C'est même la seule qui ne s'y affaiblisse point et qui puisse non-seulement y vivre, mais souvent y grandir.

La vicomtesse garda donc pour elle le reste de ses réflexions, et même elle se promit de ne plus prononcer de la journée le nom d'Éveline Devereux; mais il était dit qu'il n'en serait pas ainsi, car, à peine entrée dans le vestibule, on lui remit une lettre arrivée pour elle pendant son absence, et cette lettre, par une singulière coïncidence, était précisément de

la tante d'Éveline, de lady Cecilia Morton, dont elle n'avait pas de nouvelles depuis fort longtemps, et qu'elle n'avait pas revue depuis trois ans. A cette époque, il n'y avait aucune relation entre la vicomtesse de Nébriant et son vieux cousin, possesseur alors du château de Villiers. Lady Cecilia ignorait donc les chances que pouvaient avoir sa nièce et son amie de s'y rencontrer. Elle écrivait seulement à celle-ci pour lui dire « que sa santé l'obligeait à aller d'abord aux eaux, puis en Italie, et qu'elle ne s'arrêterait à Paris que peu de jours, afin d'y attendre sa nièce séparée d'elle depuis quelques mois, et à laquelle, par ce même courrier, elle écrivait de venir la rejoindre, afin de partir ensuite avec elle. »

En lisant cette lettre, il fut impossible à la vicomtesse de réprimer une exclamation de surprise.

— Voici un singulier hasard ! dit-elle. Guy, tenez, lisez.

Guy prit la lettre, la lut, et la rendit à sa cousine sans manifester aucune surprise.

— D'après cela, dit la vicomtesse, elle va donc repartir presque sur-le-champ ?

— Qui cela ? dit Guy d'un ton distrait ; lady Cecilia ? Oui ; elle va en Italie, à ce que je vois.

— Eh non ! je parle de la belle Éveline apparemment.

— Éveline!... dit Guy du même ton; oui, elle va partir, je le savais.

La vicomtesse fit un léger mouvement de surprise, mais ne dit mot. Elle reprit sa lettre et en regarda la date.

— C'est aujourd'hui, pensa-t-elle, et pas plus tôt, qu'elle a pu recevoir la lettre de sa tante, et il en est déjà instruit! C'est bon; et puis, lorsqu'il n'est pas sur ses gardes, il l'appelle Éveline tout court: c'est encore mieux. Allons, je puis pour le moment m'abstenir de le questionner; d'abord cela ne servirait de rien, ensuite cela ne m'apprendrait pas grand'chose.

XIX

Éveline en effet annonça son départ pour le surlendemain; mais la vicomtesse parvint sans peine à faire modifier ce projet en proposant de ramener elle-même la jeune fille à sa tante, demandant seulement que le départ fût retardé de quelques jours. De cette façon, Éveline assisterait à la fête du château, fixée au jeudi suivant, et le lendemain matin elle partirait avec la vicomtesse pour Paris. Le projet fut

sur-le-champ agréé de tous, par la raison qu'il ne déplaisait à personne. Guy, en particulier, récompensa sa cousine, par plus d'un gracieux sourire, de tout ce qu'elle avait arrangé et imaginé, y compris la soirée du château, qu'il semblait attendre maintenant avec une certaine agitation, mais avec beaucoup moins de déplaisir qu'il n'en avait manifesté d'abord. On était à la veille de ce jour. La vicomtesse, dont les visites au chalet étaient devenues journalières, venait de baiser au front Éveline en lui disant « A demain ! » de toucher la main d'Anne du bout de son gant, et elle reprenait maintenant le chemin du château dans un petit équipage que son cousin avait mis à sa disposition, saluant encore de la tête les deux jeunes filles demeurées ensemble près de la grille.

— Où allez-vous? dit Éveline à Anne, qui allait ressortir du salon, au moment où après le départ de la vicomtesse, elles venaient d'y rentrer ensemble.

— A l'église, dit Anne.

— A l'église? répéta Éveline avec impatience, qu'y faire aujourd'hui et à cette heure?

— Oh! Éveline, est-ce donc uniquement le dimanche que vous sentez votre cœur gonflé, votre âme troublée et malade? n'est-ce que le dimanche que Dieu est votre père? que vous vous sentez le besoin de vous jeter dans ses bras... et non pas ici ou là-haut, non pas dans ce salon ou dans nos chambres

remplies, hélas! de tant d'autres images, de tant d'autres pensées, mais là, là... dans son temple, à ses pieds... dans ce silence divin et sacré où tout nous parle de lui... de lui seul?

Anne parlait avec une exaltation qui lui était peu ordinaire, ; elle le sentit elle-même et s'arrêta presque confuse ; Éveline l'eût sans doute remarqué un autre jour, mais les paroles d'Anne avaient semblé produire sur elle une émotion inexplicable ; elle détourna la tête pour la cacher, tandis qu'Anne se calmait peu et peu et cherchait à maîtriser une agitation nerveuse qui rendait malgré elle ses paroles trop vives. Au bout de quelques instants de silence, elle reprit :

— Du reste, ce n'est pas précisément à l'église que je vais, c'est au presbytère.

— Pour voir l'abbé Gabriel?

— Oui.

— Et pour vous confesser encore? demanda Éveline avec ironie.

— Non, j'ai besoin de causer, et je n'ai pas envie de parler, voilà tout.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire qu'il y a des jours où nul ne peut soulager l'âme que celui qui a reçu d'en haut le droit et le don d'y lire, et qu'à celui-là, il est à peine nécessaire d'articuler sa pensée pour qu'il vous réponde.

— C'est bon pour celles qui n'ont ni mère ni amies; mais quant aux autres...

— Il en est de même, dit Anne. La main d'une mère est trop tendre, celle d'une amie trop peu sûre... Une mère, d'ailleurs, n'appelle-t-elle pas elle-même un autre, lorsqu'il s'agit d'infliger la moindre souffrance à son enfant?... Ah! croyez-moi, Éveline; l'âme n'a pas moins besoin de médecin que le corps.

— Anne, Anne!... s'écria Éveline avec un élan involontaire; mais elle s'arrêta et n'acheva pas ce qu'elle allait dire : l'altération soudaine de traits d'Anne venait de la frapper.

— Qu'avez-vous? dit-elle, qu'avez-vous, Anne? A l'instant vous étiez si pâle, et voilà maintenant vos joues en feu! Avez-vous la fièvre?

— Je ne sais, répondit-elle, mais il est vrai que, dans ce moment, l'effort de parler me fatigue; ma tête brûle et je sens ici et là (en montrant son front et sa poitrine), une pulsation fatigante.

Éveline la regarda avec anxiété.

— Mais c'est d'un vrai médecin dont vous avez besoin, dit-elle, et non de celui dont vous parliez tout à l'heure.

Anne sourit et se leva.

— Qui sait? dit-elle, cela se peut bien, et en ce cas l'abbé Gabriel me le dira bien vite, ce ne serait pas la première fois. En attendant, que je sois malade ou

non, j'ai la tête confuse et les pensées troublées ; je vais aller le prier de me les débrouiller un peu ; il a pour cela une main de maître.

Elle sortit du salon, descendit la petite allée, ouvrit la porte et se dirigea vers le presbytère, tandis qu'Éveline la suivait des yeux avec une expression étrange de tristesse et d'envie.

— O Dieu ! Dieu ! murmura-t-elle, si c'était vrai !... si l'âme troublée avait réellement ici-bas de tels appuis, de tels guides !...

Ses larmes recommencèrent à couler et elle demeura les yeux fixés sur la grille du petit jardin qu'Anne venait de franchir.

Tout d'un coup elle se leva, et avec cette promptitude d'impulsion qui lui était naturelle, elle jeta sur sa tête un châle de dentelle noire qu'elle avait sur les épaules, et en un instant elle fut hors de la maison et du jardin, marchant rapidement, dans la direction qu'Anne avait prise.

Elle avait déjà dépassé l'église et sa main allait se poser sur la sonnette de la petite porte du presbytère, lorsque cette porte s'ouvrit et Anne reparut... Éveline s'arrêta. Anne, en l'apercevant si près d'elle, fit un mouvement de surprise.

— Où alliez-vous ? dit-elle.

— J'allais... j'allais..., dit Éveline déconcertée, je ne sais trop où, à votre rencontre, je crois ; mais

je ne m'attendais pas à vous voir revenir si vite.

— M. le curé est sorti, dit Anne. Il a été appelé en toute hâte, il y a une heure, au Pré-Saint-Clair pour la pauvre madame Lamigny, qui est très-malade.

Les deux jeunes filles reprirent ensemble le chemin de la maison, sans que l'une ou l'autre parût disposée à parler; en rentrant, chacune regagna sa chambre, et Éveline, revenue dans la sienne, se jeta dans un fauteuil avec la sensation d'avoir échappé à un grand danger. L'impression vive mais passagère qu'elle avait éprouvée s'était évanouie comme tant d'autres qui se succédaient dans son esprit mobile, et elle ne sentit plus qu'une sorte de vague satisfaction de ne s'être point exposée à recevoir un conseil contraire à son penchant. Peut-être même, en regardant sa Bible, considéra-t-elle comme une tentation le généreux mouvement qu'elle venait d'avoir, et s'applaudit-elle d'en avoir été préservée.

Quelle eût été la surprise de celui dont cette Bible réveillait le souvenir, s'il avait pu deviner en ce moment combien il avait lieu de regretter que la voix du vieux curé de Villiers n'eût point été effectivement entendue de celle à laquelle il avait tant recommandé *de se méfier de leurs prêtres!*

XX

Le jour du dîner au château était le dernier du séjour d'Éveline au chalet; les jeunes filles eurent toutefois peu d'occasions de se parler. Éveline, occupée des préparatifs de son départ, était remontée chez elle, peu après le déjeuner, et lorsque plus tard Anne alla la rejoindre, elle trouva la chambre encombrée de coffres ouverts, et tous les meubles jonchés de vêtements que Morris était occupée à emballer d'un côté, tandis qu'Éveline en faisait autant de l'autre.

En ce moment, elle était à genoux devant un de ses coffres, et elle allait y placer, après plusieurs autres objets, un livre de prières qu'elle tenait à la main. Ce livre s'était ouvert, et les yeux d'Éveline tombèrent sur les initiales gravées dans l'intérieur de la reliure. Elle rougit et son front s'assombrit un instant, puis elle ferma brusquement l'agrafe d'argent et jeta vivement le livre au fond de son coffre.

— Puis-je vous être bonne à quelque chose? dit Anne.

Éveline fit un signe négatif et continua sa besogne, plaçant avec plus ou moins d'ordre dans le coffre les livres qui se trouvaient amoncelés par terre, tandis qu'Anne, demeurée debout près de la cheminée, regardait autour d'elle en silence.

Elle pensait au jour de l'arrivée d'Éveline, au moment où, dans cette même chambre, elle l'avait regardée pour la première fois et trouvée si belle; où elle avait cru qu'il serait si doux de l'aimer!... Combien de temps y avait-il de cela?... Deux mois? trois mois?... Anne n'en savait plus rien; sa vie, jusque-là si calme, si simple, si facile, semblait tout d'un coup s'être compliquée d'une étrange façon. Peut-être le malaise physique qu'elle ressentait depuis quelques jours y contribuait-il, mais il lui semblait ne plus rien voir clairement et marcher et agir comme dans un rêve.

Éveline se releva.

— Comment êtes-vous aujourd'hui, Anne? dit-elle en se rapprochant de celle-ci.

— Mieux, dit Anne, je me suis levée tard, j'ai dormi, je souffre moins.... Oh! ce n'est rien, cela passera.

— Avez-vous vu l'abbé Gabriel?

— Non, il n'est pas revenu du Pré-Saint-Clair.

— Je partirai donc sans le revoir?

— Je le crains.

— J'en suis fâchée.

— Et lui aussi, il le sera.

— Anne, vous lui direz adieu de ma part.

— Oui.

— Et vous ajoutez...

Elle s'arrêta.

— Que voulez-vous que je lui dise de plus? dit Anne voyant qu'elle hésitait.

— Vous lui direz, dit Éveline, que je le remercie de sa bonté et que je ne l'oublierai jamais. Et puis, vous lui direz encore que, grâce à lui, j'ai reconnu mon erreur sur un point. Je ne pense pas certainement que tous les prêtres lui ressemblent; mais, puisque j'en ai rencontré un comme lui, je n'ai plus le droit de parler comme je le faisais jadis. Je ne mentais pas alors, car je croyais dire vrai, mais aujourd'hui ce serait mentir, et, certes, je vous promets que je ne mentirai jamais.

En prononçant ces mots, Éveline avait l'accent le plus sincère. Anne en fut touchée.

— Je dirai à M. le curé ce dont vous me chargez, répondit-elle, et je sais qu'il en sera content, non pour lui-même, car il s'occupe peu de ce qu'on pense de lui, mais pour l'amour du vrai, qu'il aime plus encore que vous, Éveline, je puis vous l'affirmer.

Les deux jeunes filles se prirent la main avec cor-

dialité, et en ce moment les yeux d'Éveline se fixèrent sur ceux d'Anne avec une expression incertaine qu'ils avaient eue plusieurs fois depuis quelques jours, et qui semblait témoigner d'une sorte de désir d'être interrogée. Mais Anne se détourna involontairement, son cœur battait, et elle trouva un prétexte pour quitter la chambre; rentrée chez elle, elle s'appuya à son balcon.

« Tromper, n'est-ce pas mentir? » se demanda-t-elle. Mais avant qu'elle pût résoudre cette question subtile, Jeanneton parut et prévint sa maîtresse qu'il était temps de faire sa toilette. Une heure après les deux jeunes filles avaient pris place avec M. et madame Séverin dans la grande berline qui devait les conduire au château.

Nous ne ferons point ici la description détaillée de toutes les manières dont la vicomtesse avait su faire valoir pour ce jour ses arrangements précédents. Il suffira de dire que tout était somptueux, et que cependant rien n'était fastueux. Jamais depuis cent ans, peut-être pas depuis la mémorable visite du Régent, on n'avait vu autant de monde réuni dans les salons illuminés de Villiers; rien malgré cela n'indiquait *un extraordinaire*. C'était là le comble du savoir-faire de la vicomtesse, et l'indice le plus sûr de son bon goût. Aussi malgré la surprise de ceux qui rentraient dans ces salons transformés, les ayant connus

tels qu'ils étaient auparavant, ou bien de ceux qui les voyaient pour la première fois, l'impression dominante, c'était que l'ordre avait été beaucoup plutôt rétabli que troublé par toutes ces nouveautés. En un mot, avec tout ce luxe, il n'y avait pas la moindre apparence d'étalage, à la seule exception cependant de la toilette de la vicomtesse, qui n'avait pas su s'en préserver complétement. Mais, il y avait si longtemps qu'elle n'avait mis ses perles et ses diamants ; il y avait si longtemps qu'elle ne s'était parée, qu'elle n'avait pu s'empêcher de profiter de l'occasion et peut-être d'en profiter un peu trop. En revanche, le talent de bien recevoir son monde, et de mettre chacun à son aise (talent porté chez elle à un rare degré de perfection), se déployait avec avantage. Et jamais trente convives à peu près tous inconnus à celle qui les recevait ne furent mieux reçus et plus savamment placés ensuite dans le salon, là où, pour l'agrément de chacun, il leur était le plus convenable de se trouver.

Lorsque madame Séverin parut, suivie d'Anne et d'Éveline, il y eut un mouvement de surprise. L'heure du dîner était assez tardive pour que la chambre fût déjà éclairée d'un grand nombre de bougies, bien qu'au delà des grandes fenêtres ouvertes on aperçût encore la lueur mourante d'un beau jour d'été. La mise simple et noble de madame Séverin, sa

taille encore distinguée, le charme de sa physionomie, que les années n'avaient point altéré, formait avec la beauté de l'une des deux jeunes filles et la grâce de l'autre, un ensemble trop remarquable pour que la vicomtesse n'en fût pas elle-même plus frappée que personne. Elle les regarda un instant avec complaisance, et elle ne trouva rien à critiquer.

Les deux jeunes filles étaient vêtues de blanc. Mais elles n'étaient pas toutefois mises de même, et le contraste entre leurs toilettes était à l'avantage de toutes deux. Éveline était couverte de magnifiques dentelles; ses cheveux relevés de manière à donner à sa belle tête la forme de celle d'une statue grecque, étaient retenus par des épingles en diamants, et des bijoux non moins riches ornaient sa robe et ses bras. Elle était belle ainsi; elle était même éblouissante, mais les boucles longues et soyeuses des cheveux d'Anne, la simplicité même de sa robe de soie blanche, le bouquet de jasmin qui en était le seul ornement, semblaient faire valoir tout autant le charme de son visage et la grâce de sa taille; et dans cette blanche et modeste parure, elle était remarquable, même à côté de sa rayonnante compagne. La vicomtesse ne put s'empêcher de le reconnaître : elle se rappela même involontairement en ce moment ce que Guy lui avait dit la première fois qu'il lui avait parlé d'Anne, et murmura : « En vérité, je le

conçois ; » puis son regard passant de l'une à l'autre des deux jeunes filles, elle ajouta sur-le-champ : « Mais je conçois aussi le reste. » Et elle s'avança vers Éveline pour l'embrasser avec une tendresse à laquelle se joignait une sorte de reconnaissance, motivée par l'admiration même qu'elle venait d'accorder à la pauvre Anne. Pendant ce temps, Guy échangeait quelques paroles avec celle-ci :

— Franz ne viendra pas, disait-il, j'arrive, il y a une heure, du Pré-Saint-Clair, madame Lamigny est au plus mal.

— O pauvre femme ! s'écria Anne. Puis elle ajouta : Et pauvre Franz !... je regrette qu'il ne soit pas ici aujourd'hui !

— Et moi donc ! dit Guy, cela m'ôte tout le plaisir de la soirée, si plaisir il y a.

Mais malgré ces paroles, une expression inusitée de joie animait sa physionomie, et tandis qu'il parlait à Anne, ses yeux étaient ailleurs.

Anne reprit en regardant autour d'elle :

— Oh ! que tout ceci est beau ! quel changement ! quelle transformation !... Il ne reste plus rien, rien du tout du Villiers de notre enfance.

Sa voix avait, malgré elle, un accent mélancolique qui frappa l'oreille de Guy.

Il ramena vivement son regard sur le visage d'Anne.

— Oui, sans doute, les meubles et les murs de ces salons n'ont plus l'aspect d'autrefois ; mais le Villiers *de notre enfance*, comme tu le dis, ne demeurera-t-il pas toujours le même pour toi?

Anne le regarda sans répondre ; mais, avant qu'il pût remarquer l'expression troublée de ce regard, la vicomtesse lui toucha le bras du bout de son éventail.

Thibaut ouvrait les portes du salon, en annonçant que le dîner était servi, et Guy avait à aller offrir son bras à la femme du préfet.

C'était le seul point relatif à la marche des convives dont il eût consenti à prendre connaissance; tout le reste de la manœuvre avait été abandonné à sa cousine, qui en avait réglé tous les autres détails. Il fallait donc, en ce moment, s'éloigner d'Anne, pour aller prendre la tête du cortége, qui, organisé en effet par la vicomtesse, suivit bientôt dans un ordre parfait, chacun ayant été informé d'avance de ce qu'il avait à faire : en moins de cinq minutes, tout le monde était placé, et Guy se trouvait assis au milieu de la table, en face de la vicomtesse, et flanqué à droite de madame la vicomtesse de Bois-Genêt, femme du préfet, et à gauche de madame la baronne du Portail, seconde notabilité du pays.

Pour dire toute la vérité, lorsqu'il se trouva dans cette situation, exposé à y demeurer peut-être pendant

deux heures entières, il se sentit surpris de sa propre faiblesse, et se demanda comment il avait pu permettre à une volonté étrangère de lui infliger une semblable corvée.

Toutefois, il n'y avait plus qu'à faire contre fortune bon cœur. Cet ennui avait d'ailleurs plus d'une compensation. Il fit donc un effort pour surmonter l'envie presque irrésistible qu'il se sentait de garder un silence absolu, et entra peu à peu en conversation avec ses deux voisines.

Après quelques lieux communs épuisés à droite et à gauche, il allait retomber dans le silence, lorsque madame de Bois-Genêt lui dit :

— De grâce, dites-moi qui est cette jolie personne.

— Laquelle? dit Guy hypocritement.

— Mais là, en face de nous, avec ses cheveux singulièrement arrangés !

— Vous voulez dire celle qui est assise près de M. de Bois-Genêt?

— Oui, et de ce jeune officier.

— C'est une Anglaise.

— Ah !... et elle se nomme...?

— Mademoiselle Devereux.

— Mademoiselle!... Comment ! ce n'est pas une femme mariée?... et elle porte des diamants?...

— Les Anglaises ne se croient pas obligées d'attendre leur mariage pour cela.

— En vérité, c'est fort bizarre... Que font-elles donc, après cela, quand elles se marient?

— Je ne puis trop vous dire, dit Guy; elles n'en portent plus quelquefois, je crois.

— Allons donc!... Mais c'est le monde renversé!... Quels originaux que ces Anglais!... Mais je ne trouve pas cela moral, moi.

— Pourquoi?

— Mais parce qu'alors les jeunes filles n'ont plus l'air d'être des jeunes filles; il n'y a plus de différence entre les demoiselles et les dames; et cela peut fort bien les empêcher de trouver des maris.

— En vérité! je n'avais pas compris que ce fût aussi grave, dit Guy.

— Mais demandez à M. de Bois-Genêt ce qu'il en pense; tenez, je parie qu'il ne se doute pas que sa voisine est une demoiselle; aussi...

— Pourriez-vous me dire le nom de cette jolie femme assise là en face, auprès du préfet?

Ceci était adressé à Guy par son autre voisine.

— Mademoiselle Devereux.

— Comment! ce n'est pas une dame?

— Non.

— Et elle cause comme cela avec ses voisins?

— Les Anglaises vont souvent dans le monde avant leur mariage, plus qu'après, ce qui fait...

La baronne du Portail l'arrêta par une exclamation de surprise, mêlée d'indignation.

— Quel pays!

Guy avait encore envie de rire; toutefois il était fort décidé à ne pas permettre à la conversation de continuer très-longtemps sur le sujet choisi par ses voisines. Il l'interrompit donc brusquement, en adressant à travers la table une question au préfet. Cette question se rapportait à une mesure politique d'un intérêt assez général, mais sur laquelle il savait qu'ils n'étaient point d'accord.

La conversation s'anima à l'instant comme un fagot s'allume par une étincelle, et tout le monde sembla prendre feu.

On suppose peut-être que Guy, tel que nous le connaissons, supportait impatiemment la contradiction; mais il n'en était nullement ainsi lorsqu'il ne s'agissait que de son opinion et de celle des autres; rien, au contraire, n'égalait son calme et sa bonne humeur dans une discussion de ce genre. N'imposant jamais son avis, cherchant sincèrement à comprendre celui des autres, non pour le combattre systématiquement, mais pour l'admettre s'il en reconnaissait la justesse; sa voix, si facilement émue; son visage, si vite altéré, dans d'autres circonstances, conservaient toujours dans celles-ci l'accent courtois et l'air calme, et jamais on n'avait l'inquiétude de voir dégénérer en dis-

pute une discussion à laquelle Guy prenait part. Rien, en de tels instants, n'eût pu faire soupçonner quelles tempêtes pouvaient s'élever en lui, et quels efforts il lui fallait pour les réprimer, lorsque le fond de son âme était touché, et qu'une cause quelconque y remuait la source profonde de la tendresse ou de la passion.

La vicomtesse ne comprenait rien du tout à son caractère, mais son tact l'avertissait des occasions où la vivacité de Guy était à craindre, et elle vit bien qu'en ce moment il n'en était rien, et qu'il accomplissait, au contraire, son devoir de maître de maison d'une manière qui dépassait son attente. Plus que jamais elle s'applaudissait d'avoir si bien su préparer le théâtre où devait se produire la faculté nouvelle qu'elle découvrait en lui ; plus que jamais elle se considérait comme ayant accompli, vis-à-vis de son cousin, ainsi que de toute l'assemblée, un grand et utile devoir ; elle jetait autour d'elle des regards satisfaits, en agitant le bel éventail, présent de Guy le jour où elle était arrivée au château de Villiers.

Pendant ce temps, Guy, tout en causant, jetait fort souvent les yeux de l'autre côté de la table, sur le charmant visage qui s'animait en parlant, et qu'embellissait encore le sentiment de sa propre beauté et de l'effet qu'elle produisait.

Éveline, la veille, avait cependant ressenti une ré-

pugnance sincère à reparaître dans le monde, à quitter son deuil pour la première fois, et à se parer. Elle avait, en outre, été toute la journée émue, agitée et, par instants, en proie à la plus douloureuse perplexité ; ses yeux, si brillants maintenant, versaient encore des larmes deux heures auparavant : mais, en ce moment, le monde, les lumières, les fleurs, le doux murmure des louanges qui réveillait une secrète sensation de triomphe, redoublée encore par la splendeur de ce qui l'environnait, tout cela avait produit chez elle une impression nouvelle, à laquelle elle cédait sans chercher à s'y soustraire, bien moins à l'analyser. Sa tristesse précédente lui semblait maintenant ne plus avoir de cause, et, lorsqu'un souvenir importun lui revenait vaguement, elle s'en débarrassait sans peine. Toutefois, si les yeux de Guy rencontraient par hasard les siens, alors elle rougissait : une expression inexplicable arrêtait le sourire sur ses lèvres, et jetait sur son front un nuage qui ne la rendait pas moins belle, mais rendait plus pensif le regard fixé sur elle.

— Ah çà ! mademoiselle Anne, nous voici presque au dessert, et vous n'avez exactement rien mangé.

— Je ne vous ferai pas le même reproche, mon cher monsieur des Préaux, répondit Anne à son voisin, en souriant. Je crois même que vous avez été trop occupé depuis une heure, pour vous

rendre un compte exact de la manière dont j'ai dîné.

— Est-ce méchant ce que vous me dites là ! Non, vous êtes trop bonne ; vous voulez dire seulement que j'avais faim, et c'est vrai ; et ensuite que j'ai été absorbé par la discussion, ce qui l'est aussi. Peste ! savez-vous qu'il est furieusement libéral notre jeune marquis !... Qu'aurait dit son père, s'il l'avait entendu tout à l'heure ?

— Vous le connaissiez beaucoup, son père, n'est-ce pas ?

— Beaucoup ! c'est-à-dire comme on pourrait connaître un homme comme lui... fier, hautain, entiché d'une foule d'idées. Oh ! je n'étais pas souvent de son avis !

— Mais il me semble pourtant que tout à l'heure...

— Je n'étais pas non plus de l'avis de son fils, c'est encore vrai. Le feu marquis voulait que personne n'eût la liberté de parler. Celui-ci veut que tout le monde ait celle de tout dire ; mais il y a un milieu, mademoiselle Anne, *un juste milieu*, et c'est là précisément la nuance que je m'efforce de saisir. Ai-je tort, je vous le demande ?

Anne répondit :

— Le marquis de Villiers était de son temps.

— Fort juste, mademoiselle Anne, fort juste ! il était de son temps... et il n'était plus de son pays.

— C'est un mauvais compliment, qu'il ne méritait pas, répondit Anne gravement, accoutumée comme elle l'était à ne jamais parler du marquis de Villiers qu'avec respect.

— Ce pauvre marquis! c'était pourtant vrai, dit M. des Préaux, en avalant une cuillerée de fromage à la crème, *rien appris, rien oublié*! Vous savez, il était bien de ceux-là... mais maintenant, ah! ah! ah! son fils me fait l'effet d'avoir oublié et appris trop de choses, et cela ne vaut pas mieux peut-être. Mais ce que vous avez oublié tout à fait vous-même aujourd'hui, je vous dis, mademoiselle Anne, c'est de manger une bouchée...

— Vous connaissez ce château de longue date? dit Anne, le questionnant au lieu de lui répondre.

— Je le crois bien, j'ai dîné ici, dans cette chambre où nous sommes, en 1815, il y a de cela près de vingt ans! Comme le temps passe! notre jeune marquis avait alors trois ou quatre ans. On l'amena à la fin du dîner.

— Vraiment?

— Oui. Oh! je vois encore tout cela d'ici, il était beau comme un ange!... et sa mère, cette belle marquise!... Mais quant à vous, mademoiselle Anne, il n'était pas encore question de vous... car, si j'ai bonne mémoire, le mariage de vos parents n'eut lieu que quelques mois plus tard, et vous êtes née l'année

d'après... Ah! ah! ah! il n'y a pas moyen pour vous de me cacher votre âge!

— J'ai dix-huit ans, dit Anne.

— Parbleu! je le sais bien. Allez, je n'oublie rien de ce qui s'est passé à cette époque-là, car, depuis, ce château m'a été fermé comme à tout le monde.

— Le voilà rouvert aujourd'hui d'une manière brillante.

— Oui, en vérité! c'est magnifique, ma foi, c'est royal; mais nous allons quitter la table; de grâce, mangez au moins ce biscuit et prenez ce verre de malaga.

Anne trempa le bout du biscuit dans le verre que venait de remplir son voisin et elle essaya de le manger, mais elle ne l'acheva pas.

— Non, dit-elle, donnez-moi à boire, je n'ai pas faim, mais j'ai soif. Et elle avala un grand verre d'eau.

En ce moment, on quittait la table, et en rentrant dans le salon, M. des Préaux, après lui avoir fait un profond salut, la quitta près d'une petite causeuse, placée tout près de la fenêtre ouverte.

XXI

Éveline, après s'être débarrassée des deux voisins que le hasard lui avait donnés, se dirigea vers une pièce séparée du grand salon par une courte galerie. Cette pièce était un petit salon qui, en comparaison de l'autre, semblait être tout à fait sombre; car au lieu d'être illuminé brillamment comme le reste de l'appartement, il ne s'y trouvait pas d'autre lumière que celle d'un réflecteur, placé de manière à éclairer vivement le seul tableau qui y fût suspendu.

Ce tableau, nous le connaissons déjà : c'était celui qu'Anne avait vu dans l'oratoire, lorsqu'elle s'y était introduite pour la première fois, le jour de la mort du marquis. Il venait maintenant d'être remis à cette place, qu'il avait occupée jadis.

— Quelle ravissante figure! s'écria tout haut Éveline dès qu'elle eut mis le pied dans ce salon; et elle lut ces mots inscrits sur le cadre :

CHARLOTTE DE NÉBRIANT, MARQUISE DE VILLIERS,
A L'AGE DE 16 ANS

Guy, sans avoir eu l'air de la suivre, était près

d'elle ; et ils se trouvaient seuls en ce moment dans la pièce où ils venaient d'entrer ensemble.

— Ce portrait, dit-il, représente ma mère, plus jeune encore que vous ne l'êtes aujourd'hui ; à une époque dont je n'ai connu les détails que dernièrement.

— Comme moi, dit Éveline tout bas ; et elle se laissa tomber dans un fauteuil placé en face du portrait.

Guy continua doucement :

— Ma mère, le saviez-vous, Éveline ? ma mère à cet âge fut aimée de votre père, autant que je... il s'interrompit effrayé : Qu'avez-vous, grand Dieu ?...

Éveline pleurait, et pendant quelques instants, il ne put obtenir d'elle aucune réponse ; il se penchait vers elle avec angoisse, lorsqu'un bruit de voix dans la galerie l'avertit de l'approche de plusieurs personnes qui allaient envahir le petit salon. Éveline les entendit comme lui. Elle essuya vivement ses yeux, se leva, et se dirigeant vers la fenêtre ouverte, elle passa sur la terrasse et alla s'appuyer contre la balustrade. Guy la suivit ; Éveline demeura en silence, regardant les fleurs et les statues du parterre.

— Ne me direz-vous pas, dit enfin Guy d'une voix grave et tendre, ce qui vient de vous émouvoir à ce point ?

Éveline regarda autour d'elle, et voyant un banc

de pierre placé dans l'ombre que projetait de ce côté le mur du château, elle alla s'y asseoir, et pendant un instant garda encore un silence qui ne fit que redoubler l'impatience de Guy.

Il s'approcha du banc, et sans s'y asseoir près d'elle, répéta sa demande avec une suppliante instance.

— Oui, dit enfin Éveline, oui, je vais, sur cela, vous dire toute la vérité. Écoutez-moi, et pardonnez-moi, ajouta-t-elle plus bas.

Guy, surpris, se pencha pour mieux entendre.

— Lorsque j'ai su (et je ne l'ai su qu'après mon arrivée en France) ce qui avait causé l'absence de mon père, et par cette absence, le malheur de ma vie, le premier effet que produisit sur moi cette découverte fut celui de me faire détester votre mère et sa fatale beauté!

Guy, à ce mot, se redressa vivement et s'appuya contre le mur en tressaillant comme si un fer l'eût touché.

Anne, naguère, à cette même parole, avait tressailli de même.

— Oui, continua Éveline sans tourner la tête, oui, de la détester : et jusqu'à votre arrivée, je vous détestais aussi, car on m'avait dit que vous lui ressembliez.

Guy l'écoutait avec une surprise et une anxiété croissante.

— Puis, plus tard... plus tard, lorsqu'il me sembla que...

Elle hésita et continua d'une voix plus troublée :

— Lorsqu'il me sembla que je vous plaisais; quoique ce fût bien mal à moi (puisque ce sentiment, il m'était interdit et impossible de vous le rendre), j'en fus bien aise, parce que l'amer souvenir des souffrances de mon père me rendait indifférente aux vôtres, je veux tout vous avouer, me rendait satisfaite de vous voir souffrir aussi...

Le fer sembla devenir plus aigu et pénétrer plus avant dans le cœur de Guy; toutefois, dans tout ce discours, ce qu'il avait surtout entendu c'était ces deux mots : impossible et interdit.

Il les répéta d'une voix émue.

— Et c'est pour me dire ces deux paroles que vous m'avez fait attendre jusqu'à ce jour?

— Non! Guy; oh! non!

Ces mots étaient échappés à Éveline malgré elle, elle n'avait pu en maîtriser l'accent, bien autre que celui avec lequel elle avait parlé jusque-là.

Elle s'arrêta confuse, mais cette seule parole, cet accent avait suffi... l'ombre sembla s'évanouir, un vague espoir dilata le cœur serré de Guy; il posa un de ses genoux sur le banc de pierre où Éveline était assise, et dans cette attitude où il semblait à la fois la dominer et la supplier, il dit à voix basse :

— Ne me torturez pas, Éveline, comblez-moi de douleur ou de joie, mais n'hésitez pas... soyez simple et vraie, par pitié.

Mais avant qu'elle pût répondre, Guy avait brusquement changé d'attitude et de son de voix :

— Miss Devereux, dit-il très-haut, voulez-vous bien accepter mon bras pour aller jusqu'au bout de la terrasse, il y a de ce côté-là des orangers qui parfument le jardin, et en n'y regardant pas de trop près on pourrait se croire en Italie, surtout par cette belle nuit?

Éveline tourna la tête et vit que madame de Bois-Genêt et M. des Préaux venaient de paraître sur la terrasse et avaient été s'appuyer à leur tour contre la balustrade.

Elle se leva, jeta sur sa tête une longue écharpe blanche qui lui couvrait les épaules et accepta le bras qui lui était offert, puis tous les deux, marchant lentement, se dirigèrent vers l'autre extrémité de la terrasse.

Madame de Bois-Genêt se retourna et les suivit un instant des yeux.

— Ce sont des manières anglaises apparemment! dit-elle, en haussant les épaules... Cela est bien inconvenant, ne trouvez-vous pas?

Comment? quoi? dit M. des Préaux, qui regardait devant lui.

— Vous êtes myope et sourd apparemment, dit madame de Bois-Genêt avec humeur.

— Mais nullement.

— Je vous dis que si.

— Mais je vous assure que non.

— Eh bien alors, regardez donc !

— Où çà ?

— Là-bas.

— Ah ! ah !...

— Chut ! les voilà qui reviennent. Taisez-vous, et ne regardez pas maintenant.

Mais M. des Préaux n'en regarda que mieux Éveline et Guy, qui se rapprochaient en effet, pour s'éloigner encore, et revenir une seconde fois.

Il ne s'était échangé entre eux que peu de paroles, au début de cette promenade ; mais à dire le vrai, ces paroles avaient eu pour effet de leur faire oublier tout le reste, et ils marchaient maintenant l'un près de l'autre en silence, sans songer qu'ils n'étaient pas seuls sur cette terrasse embaumée, sans se rappeler qu'en marchant ainsi ils longeaient les fenêtres ouvertes d'un grand salon rempli de monde.

Anne, demeurée à la place où nous l'avons laissée, regardait vaguement les fleurs de la terrasse et au delà la masse noire des arbres. Tout à coup elle vit passer devant elle la robe blanche d'Éveline ; elle vit ses yeux levés vers celui qui marchait près d'elle ;

elle vit étinceler les diamants qu'elle portait; elle vit le voile blanc flottant comme un nuage autour de sa tête, et elle ferma les yeux avec la sensation involontaire que cause la vue d'un éclair et l'appréhension de l'orage qui va suivre...

Le reste de la soirée s'écoula elle ne sut comment: à peine si ensuite elle se souvint qu'Éveline, reparaissant dans le salon et pressée de toutes parts, y avait chanté avec une expression inaccoutumée l'air de *la Somnambule: Ah! non giunge uman pensiero.* Anne avait refusé de l'accompagner pour une raison qui n'était point un prétexte, car la douleur de tête dont elle souffrait était arrivée à un degré qui lui donnait le vertige. Enfin, l'heure du départ était venue, et le silence, l'obscurité de la voiture, l'air frais de la nuit, l'avaient un peu soulagée.

En arrivant au chalet cependant ses idées étaient confuses, une lassitude mortelle semblait s'être emparée d'elle. Elle monta lentement le petit escalier de chêne, et elle rentra dans sa chambre sans avoir échangé avec Éveline une seule parole.

XXII

Le lendemain matin en se réveillant, Anne comprit qu'elle était sérieusement malade ; son sommeil n'avait été qu'un accablement fiévreux et agité, et à peine maintenant si elle pouvait soulever la tête et mouvoir ses membres endoloris.

Malgré tout cependant elle voulut se lever. Jeanneton, effrayée de sa pâleur, voulait l'obliger à n'en rien faire, mais Anne lui résista avec obstination : Éveline devait partir à dix heures.

— Laisse-moi faire, Jeanneton, je me reposerai plus tard, je te le promets.

Et, avec un effort dont une nature moins énergique que la sienne eût été incapable, elle se leva, s'habilla et descendit.

Éveline déjeunait à la hâte. La vicomtesse devait passer à la porte du chalet pour la prendre, et en effet on entendit bientôt la voiture.

La jeune fille se leva sur-le-champ et embrassa madame Séverin; puis, se jetant au cou d'Anne, elle dit tout bas :

— Je vous écrirai, Anne; dans peu vous saurez tout.

Quelques instants après, elle avait pris place auprès de la vicomtesse, et le coupé, attelé de quatre chevaux, avait disparu sur la grande route.

Ce jour se trouvait par hasard être celui où une fois chaque mois M. Séverin se rendait à M... Sa femme et sa fille l'y accompagnaient d'ordinaire, pour y faire de leur côté leurs emplettes ou leurs visites; mais aujourd'hui Anne trouva sans peine un prétexte pour s'en dispenser, et lorsque, environ une heure après le départ de sa jeune compagne, elle vit ses parents monter dans le petit équipage du chalet et partir à leur tour, la laissant seule pour une partie de la journée, la première sensation qu'elle éprouva fut celle d'un grand soulagement.

Depuis quelques jours, elle avait subi dans son esprit, dans son âme, dans son corps, dans tout son être, un inexprimable malaise, aggravé encore par la ténacité déjà maladive avec laquelle elle avait cherché à le dissimuler à sa mère. Celle-ci était toutefois trop clairvoyante pour ne pas s'en être aperçue, mais elle l'avait attribué à une seule cause, et pour questionner sa fille elle attendait le départ d'Éveline. Elle ne savait rien encore, mais elle devinait et elle pressentait tout... tout, pauvre mère, hormis l'épreuve qui ce jour-là même l'attendait au retour!

A peine Anne se retrouva-t-elle seule dans le salon, qu'elle se jeta dans un fauteuil en respirant, comme si ce seul fait de n'avoir plus à se contraindre eût soulevé de son cœur oppressé un poids lourd et immense. Elle demeura quelque temps immobile ; puis, sans se demander pourquoi, elle se mit à pleurer, et laissa longtemps couler ses larmes avec une sorte de jouissance. Bientôt cependant elle sentit que sa tête s'appesantissait, que ses paupières se fermaient malgré elle, enfin la vague rêverie dans laquelle elle était plongée, se transformait en sommeil.

Mais ses yeux, même fermés, semblaient être blessés par l'éclat du jour. Elle se leva donc un instant pour abaisser les lourds rideaux verts de la fenêtre, puis elle regagna son fauteuil, et là, grâce au silence, à l'obscurité de la chambre, à la fatigue d'une nuit sans repos et à l'accablement de la fièvre qui depuis la veille au soir ne l'avait pas quittée, elle ne tarda pas à s'endormir profondément. Elle dormait ainsi depuis près de deux heures, lorsque le bruit de la sonnette, suivi de pas précipités dans le vestibule, la réveillèrent brusquement. Elle souleva sa tête appesantie, mais avant qu'elle se fût rendu compte du lieu où elle se trouvait, de l'heure qu'il était, ou qu'elle eût pu rappeler aucune de ses pensées, la porte s'était ouverte et Guy s'avançait jusqu'au milieu du salon.

L'obscurité le surprit, il s'arrêta tout court et regarda autour de lui sans voir d'abord celle qu'il cherchait. Mais bientôt ses yeux s'accoutumant au demi-jour de la chambre, il s'approcha du fauteuil où se trouvait Anne.

— Tu es malade? s'écria-t-il.

Anne porta la main à sa tête, indiqua la fenêtre et dit :

— Non, le jour me faisait mal.

Puis elle lui fit signe d'ouvrir le rideau.

— Non, non, dit Guy à son tour, ma pauvre Anne, tu dormais.

Anne murmura :

— Oui, la fatigue d'hier au soir...

— Je ferai mieux en ce cas de m'en aller, continua Guy... et pourtant... pourtant il est très-important que je te parle ; peux-tu m'écouter?

— Oui, oui, dit Anne avec un soudain effort et reprenant pour un instant toute son énergie.

— Séverin est absent?

— Oui, ainsi que ma mère.

Guy fit quelques pas dans la chambre, l'horloge sonna.

— Il n'y a pas à dire, continua-t-il avec agitation et en revenant prendre sa première place ; il faut que je te parle, car il faut que je parte.

Malgré les battements de son cœur, de sa tête, de

son pouls, Anne l'écoutait attentivement, et cependant elle répéta d'abord :

— Tu pars?... comme si elle n'eût pas bien compris ce que ces mots signifiaient.

— Oui, mais avant tout voici une nouvelle que tu ignores encore et qui t'affligera. La pauvre madame Lamigny est morte cette nuit.

— Morte ! s'écria Anne.

Et, en disant cette parole, elle se mit à sangloter convulsivement.

Guy était accoutumé à trouver Anne toujours si calme et si maîtresse d'elle-même, qu'il fut très-surpris de cette vive émotion.

— Tranquillise-toi, dit-elle enfin en s'efforçant de se calmer, cela va passer, mais... Pauvre femme! je m'attendais si peu à cette nouvelle qu'elle m'a saisie. Va, continue...

Guy reprit :

— Je pars à l'instant pour le Pré-Saint-Clair, et je ne quitterai Franz ni aujourd'hui, ni demain, mais après-demain... Après-demain matin, Anne, il faut que je parte pour Paris ; je ne repasserai donc point par Villiers, ce qui serait un détour, et c'est pour cela que j'ai voulu te dire adieu.

— Adieu ! répéta Anne d'une voix dont l'accent singulier aurait frappé Guy s'il eût été moins absorbé par ce qu'il avait encore à ajouter.

— Oui, poursuivit-il rapidement, mais je ne puis partir sans te dire tout à toi ; d'ailleurs, tu le sais déjà peut-être ; Éveline te l'a peut-être déjà appris hier au soir.

— Ah ! oui, je sais, dit Anne en l'interrompant, et parlant tout d'un coup très-vite : Oui, hier au soir sur la terrasse... vous vous êtes parlé, et puis... et puis... tout s'est arrangé, n'est-ce pas?

— Oui, chère petite sœur, oui, dit Guy en lui prenant la main.

— Mais je crois, dit-elle plus lentement et d'un autre ton, que cela ne se peut pas.

Elle cherchait à se rappeler cette confidence d'Éveline dont le souvenir l'avait obsédée depuis quelques jours, mais elle ne le put ; tout se troublait dans sa tête...

— Que veux-tu dire? dit Guy.

— Ah ! je ne sais pas, dit Anne en mettant sa main, sur son front, je dors encore, je crois ; mes idées s'en vont.

— Ma pauvre Anne ! je n'aurais pas dû venir te réveiller ainsi ; un seul mot encore : garde mon secret pendant quelques jours, et puis maintenant, pardonne-moi.

— Oui, adieu, Guy, ne perds plus de temps... Ce pauvre Franz... puis Éveline... Éve...

La tête d'Anne était retombée en arrière. Guy ne

pouvait voir son visage, il pensa que le sommeil qu'il avait interrompu s'emparait d'elle de nouveau, en dépit de ses efforts. Il serra doucement la main qu'il tenait encore et sortit sans bruit de la chambre.

Une heure après son départ, lorsque madame Séverin revint au chalet, elle trouva sa fille à la place où Guy l'avait laissée, non point endormie, hélas ! mais pâle, glacée et privée de toute connaissance.

La maladie dont les symptômes précurseurs avaient été aggravés par les émotions des jours précédents se déclara dans toute sa gravité la nuit suivante, et la vie d'Anne fut bientôt dans un danger extrême.

Pendant trois semaines, M. et madame Séverin ne quittèrent pas le chevet de leur fille, passant durant cette période par des alternatives qu'il n'entre point dans notre plan d'énumérer, mais dont les cheveux blanchis du père et le visage sillonné de la mère gardèrent l'ineffaçable trace. Nous n'avons ni le talent, ni le goût de les peindre en détail, ces cruelles angoisses. Nous soupçonnons même ceux dont la plume ne se refuse pas à les décrire de n'en avoir jamais connu la poignante réalité.

Nous passerons donc sous silence plus d'un mois tout entier, pour en arriver au jour où nous retrouverons Anne établie pour la première fois dans le petit salon du chalet, sur un canapé qu'on avait placé le plus près possible du jardin.

Le ciel était pur, l'air était doux; la joie était au cœur de tous, car depuis quelques jours toute inquiétude avait cessé, et il était permis aujourd'hui à chacun de prouver à la jeune malade sa tendresse, en l'entourant de tout ce qui pouvait hâter et égayer sa convalescence. Fleurs et livres étaient amoncelés sur une petite table placée près d'elle. Elle pouvait enfin respirer les unes, feuilleter les autres, jouir de la présence de ses parents et même de celle de ses amis; car non-seulement le curé était présent, mais encore Franz, qui avait été admis ce jour-là à la revoir pour la première fois. De son côté, Sylvain emportait en triomphe, sur un plateau, les restes d'un repas auquel Anne venait de faire honneur. Enfin, la jeune fille elle-même ressentait le doux bien-être du retour de ses forces, et cette sensation si vive dans la jeunesse, que j'appellerai celle de la vie triomphante qui, terrassée un instant et presque vaincue, reprend ses droits et remonte sur son trône, avec tout son cortége de promesses vraies ou fausses, mais toutes joyeuses et charmantes, dans ces jours où elle reprend son empire.

Malgré un changement notable dans l'expression de ce pâle visage, et qui lui donnait un caractère plus pensif et plus grave, un doux sourire effleurait ses lèvres, une joie sereine brillait dans son regard; et, plus que tous les autres signes de la convalescence de

sa fille, ceux-ci semblèrent causer en ce moment à madame Séverin une joie si vive et pourtant si voisine de sa récente angoisse, que ses yeux se remplirent de larmes, et elle se détourna pour les cacher.

Elle se rapprocha alors du curé; il était assis près de la table où M. Séverin écrivait ou plutôt tenait sa plume d'une main distraite.

Le curé la regarda et la comprit :

— Oui, il fallait bénir Dieu de la revoir ainsi, leur pauvre enfant! après ces nuits d'angoisses où le délire avait amené sur ses lèvres tant de douloureuses paroles et donné à ses yeux un éclat si sinistre. Oh! oui, il fallait le bénir aujourd'hui; et, quant à l'avenir, il fallait le lui abandonner sans prévisions et sans murmures. Le proverbe dit, ajouta le curé : Tout vient à point à qui sait attendre; et moi, je vous dis : Tout vient à point à qui sait espérer. Croyez-moi, mes amis; car je vous parle au nom de Celui qui aime votre enfant bien mieux que vous ne savez l'aimer vous-même!

Le curé adressait ces mots à madame Séverin, mais son intention évidente était que son mari les entendît. Celui-ci releva, en effet, la tête et regarda le curé :

— Mieux que nous n'avons su l'aimer !... dit-il à demi-voix. Hélas! mon ami, c'est bien peu dire!

Le curé ne répliqua rien. Jamais blessure n'avait exigé plus de ménagements que celle qui en ce mo-

ment faisait saigner ce cœur paternel. Il le savait. Sans insistance comme sans empressement, il ramena peu à peu la conversation sur les sujets qui occupaient d'ordinaire la vie solitaire, mais active, de Séverin; et, enfin, il parvint à l'emmener pour faire avec lui une de ses promenades jadis accoutumées, mais qui, depuis la maladie de sa fille, avaient été interrompues comme toutes ses autres habitudes. Madame Séverin les vit sortir avec joie; et, après leur départ, se rapprocha d'Anne et de Franz qui, pendant ce temps, avaient eu ensemble l'entretien suivant :

— En vérité, monsieur Franz, si je ne savais pas que je suis guérie, je me croirais plus mal que de coutume à voir votre air consterné.

— Je ne suis pas consterné, mademoiselle Anne, bien au contraire; mais je suis un peu saisi, pardonnez-le-moi. J'ai été bien malheureux pendant votre maladie!

— Je le sais, je le sais, monsieur Franz, je vous en remercie, et vous aviez d'ailleurs un si grand chagrin de votre côté!

— Oui, mademoiselle; mais à peine ce malheur était-il survenu, qu'une inquiétude plus grande encore que mon chagrin m'en a distrait; je vous le dis, quoique ce soit peut-être mal à moi d'avoir éprouvé cela. Ma pauvre tante! je l'aimais pourtant presque comme une mère.

— Et sa mort a été si rapide!... car enfin elle venait seulement de tomber malade le jour de... le jour où...

Anne s'arrêta. Elle était encore faible, et son visage se colora au souvenir que ces mots réveillaient.

La soirée du château, où Guy lui avait dit que son ami ne viendrait pas; le moment où, le lendemain, dans cette même chambre, il lui avait appris la mort de madame Lamigny, puis ce qu'il lui avait dit ensuite... tout cela se retraça à sa mémoire, mais avec un certain effort, et elle demeura silencieuse, cherchant à recueillir ses pensées, et oubliant presque la présence de Franz.

L'état de maladie dans lequel, sans s'en rendre compte, elle se trouvait lorsque tous ces événements étaient survenus ; la fièvre ardente qu'elle avait déjà au moment de sa dernière entrevue avec Guy ; le délire qui l'avait suivie, tout avait contribué à rendre ses souvenirs confus, et il n'y avait que peu de jours qu'elle avait commencé à pouvoir les rappeler et les coordonner sans fatigue. Mais il y avait un point sur lequel elle demeurait encore dans une vague perplexité : elle se souvenait que Guy lui avait demandé de garder son secret pendant quelques jours. Combien de jours s'étaient écoulés depuis celui-là? Elle commençait à pouvoir les compter et à s'étonner que personne autour d'elle n'eût l'air de savoir la grande nou-

velle ; qu'aucune lettre de Guy ne fût parvenue au chalet. Elle remarquait avec surprise que personne n'avait, même une seule fois, prononcé son nom en sa présence.

Elle ne devinait pas les craintes et les précautions que devaient suggérer les paroles qui lui étaient échappées dans le délire, et l'hésitation à lui remettre les lettres d'Éveline et de Guy, ou à prononcer leurs noms devant elle. Elle demeura donc ainsi dans une sorte de rêverie dont ne la tirèrent pas les premières paroles de Franz.

— Oui, c'est cette nuit même de la fête au château que je l'ai perdue, cette pauvre tante. En ce moment, notre excellent curé était seul près de moi, mais le lendemain je fus rejoint par Guy.

Anne redevint attentive. Madame Séverin leva avec anxiété les yeux sur Franz, mais il ne s'en aperçut pas et continua :

— Il ne me quitta pas un instant ce jour-là, ni le jour suivant ; mais comme vous le savez, poursuivit Franz tout simplement, il fut obligé ensuite de partir de bonne heure le surlendemain pour rejoindre à Paris sa belle fiancée et la suivre sur-le-champ en Allemagne, puis en Italie. Et c'est ainsi qu'il n'a su votre maladie que lorsque tout danger était passé.

Anne l'écoutait sans l'interrompre, tournant et retournant dans ses petites mains les bouts d'un long

ruban bleu qui serrait autour de sa taille le peignoir de mousseline blanche dont elle était vêtue. Le cœur de la pauvre mère battait ; elle attendait avec impatience la première parole qu'allait dire sa fille. Elle s'inquiétait, sans oser le témoigner, de son silence prolongé, de sa tranquillité même ; elle priait tout bas en joignant les mains. Enfin les beaux yeux d'Anne se levèrent lentement ; elle tourna la tête, et la mère et la fille se regardèrent. Elles se regardèrent, et, sans explications, sans paroles, tout s'éclaira en un instant, et leurs deux âmes semblèrent redevenir transparentes l'une pour l'autre.

Anne passa ses deux bras autour du cou de sa mère :

— N'aie pas peur, dit-elle tout bas, je suis guérie.

— O mon pauvre trésor ! murmura sa mère plus bas encore en la serrant passionnément entre ses bras et en couvrant de baisers ses cheveux, son front et ses yeux.

Et cet échange de pensées, ainsi que le mouvement qui l'avait suivi, fut si rapide, que si Franz eût été attentif, à peine aurait-il pu y voir autre chose qu'une effusion de tendresse bien naturelle entre la mère et la fille. Mais en ce moment il était complétement distrait. Son regard, perdu dans l'espace, suivait une pensée qui semblait l'absorber, et, lorsqu'il revint à

lui, il lui eût été aussi difficile qu'à Anne de dire combien avait duré le silence de tous les deux. Ils étaient seuls, madame Séverin les avait quittés pour aller prier et pleurer de joie dans l'église.

XXIII

Ce fut Anne qui reprit la parole la première :

— Et votre départ? dit-elle.

— Mon départ? répondit Franz ; oui, mon départ ; c'était à cela précisément que je pensais, mademoiselle Anne, et à la grande différence qu'il y a entre la manière dont je devais partir, il y a un mois, et celle dont maintenant je partirai.

— Ah ! oui, vous n'aviez pas dû partir seul.

— D'abord cela, dit Franz. Guy devait être mon compagnon, ou du moins je devais être le sien... tandis que maintenant c'est, en vérité, bien autre chose.

— Mais vous le rejoindrez, n'est-ce pas ? dit Anne.

— Oui, à Rome.

Et Franz retomba dans ses réflexions.

— A Rome!... Anne répéta ces mots, et elle se tut. Un flot de pensées s'était soulevé, à ce nom, dans son esprit.

Rome! la grande, la sainte et solennelle ville! objet de tant d'aspirations communes, de tant d'intérêt et d'études! Que de projets formés d'y aller un jour ensemble, l'histoire et l'Évangile à la main, rechercher l'ineffaçable empreinte du passage des hommes sur cette terre classique; vénérer la trace immortelle du passage des saints sur cette terre sacrée; enfin, adorer Dieu dans la plus grande de ses œuvres vivantes, la sainte Église, représentée spécialement et visiblement dans cette ville choisie pour être de tout temps et de toutes les manières *grande :* c'était la vision que n'avait point fait évanouir le premier changement survenu dans leur vie. Qu'Anne fût sa femme, ou seulement sa sœur, elle était pour Guy la compagne choisie de ce pèlerinage. Un mois encore auparavant, il n'aurait pu songer à lui en préférer aucune autre.

Toutes ces pensées se réveillèrent un instant, et Anne ressentit encore une fois la grande douleur et le grand étonnement qui avait ajouté tant d'amertume au sacrifice silencieux de son bonheur : «Et sous ces voûtes sacrées, et sur ces saints tombeaux, il ira s'agenouiller *seul!* » pensa-t-elle.

L'image d'Éveline se dressa devant elle, debout et

dédaigneuse dans ces sanctuaires où tant de fois elle s'était vue d'avance prosternée près de lui. A cette vision, son cœur se serra.

— Oh! quel changement, dit Franz sortant subitement de son silence; mademoiselle Anne, laissez-moi vous en parler...

Anne le regarda d'un air interdit en entendant ces mots qui semblaient répondre à sa pensée; mais toute son attention se reporta sur Franz lorsqu'il continua :

— Laissez-moi vous parler du grand et bienheureux changement survenu dans ma vie. Oui, mademoiselle Anne, j'ai besoin de vous en parler, car, sans le savoir, c'est vous... Mais puis-je vous fatiguer ainsi? n'êtes-vous pas encore trop faible pour m'écouter aujourd'hui?

— Non, non, dit Anne vivement, au contraire; il y a si longtemps que je n'ai parlé, que du moins je n'ai *causé*, cela me fait du bien; oh! un grand bien, je vous assure.

Et elle disait vrai; la vie concentrée qu'elle avait menée avant sa maladie était pour elle contre nature. Aujourd'hui, avec ses forces revenues, se réveillait chez elle l'expansion qui était dans son caractère, et surtout la faculté charmante de s'intéresser aux autres autant et plus qu'à elle-même.

— Dites, dites donc, monsieur Franz.

— Eh bien, dit Franz en levant sur elle ses yeux sincères et émus, laissez-moi donc vous parler un instant, mademoiselle Anne, et vous parler de moi. Je vous disais donc que, sans y songer, sans le faire exprès, sans que je sache moi-même comment, vous avez la première jeté dans mon âme une étincelle bénie.

— Moi !

— Oui, vous, et je ne cherche point à vous l'expliquer, je veux vous parler de moi le moins possible; mais, sachez-le, je vous dois, non pas la foi, oh ! non, la foi est un don qu'aucune créature humaine, qu'aucune créature angélique même ne peut faire ; mais je vous dois le désir de tout faire pour combler le vide que son absence creusait dans mon âme.

Le plus vif intérêt se peignit dans les yeux d'Anne.

— Sans vous, continua Franz, peut-être aurais-je traîné ce malaise, cette douleur, assez longtemps pour m'y habituer et pour vivre avec elle sans la combattre ; ou, ce qui eût été pire, pour cesser de l'éprouver. Je ne vous dirai rien de plus sur ce que vous avez été pour moi, Dieu seul le sait, vous n'en saurez jamais davantage ; mais enfin, un jour, ou plutôt un soir, ici, à cette même place, un bienheureux soir ! l'abbé Gabriel était là ; vous, près de lui. Un livre, celui-ci, tenez, dit-il en prenant sur la table un volume de Pascal, amena une conversation pendant la-

quelle je ne puis vous dire ce qui se passa en moi, mais le feu sembla tout d'un coup jaillir de cette étincelle de foi et d'amour déposée dans mon âme. Oh! quelle soirée! je ne l'oublierai jamais!

— Ni moi!... murmura Anne avec une angoisse réprimée que Franz n'aperçut pas.

— Je suivis l'abbé Gabriel à son presbytère, et notre entretien se prolongea bien avant dans la nuit. Enfin, mademoiselle Anne, que vous dirai-je de plus? Sans vous ennuyer d'un plus long récit, écoutez seulement ce qu'il me reste à ajouter : Ce don, je l'ai obtenu! cette grâce, je l'ai reçue! cette foi, cette foi bénie, je la possède!...

Une joie céleste, la seule joie des anges qui ait été révélée aux hommes, rayonna en ce moment sur le pâle visage d'Anne. Ses peines, ses troubles, sa maladie, sa faiblesse, tout s'effaça.

Elle se leva vivement du canapé où elle était encore étendue, comme si la dernière trace de sa maladie disparaissait subitement; et, se rapprochant de Franz, elle lui tendit la main.

— Oh! que Dieu est bon! dit-elle.

Dans ce mouvement, la manche légère du vêtement de mousseline qu'elle portait se releva un peu, laissant à découvert la trace de la blessure dont son bras était marqué à jamais. Franz prit la main qu'elle lui offrait, et regarda un instant en silence cette blanche

cicatrice, puis il s'inclina vivement, comme s'il allait la baiser...; mais tout à coup il s'arrêta, laissa retomber la main qu'il avait à peine un instant serrée dans la sienne, et se leva.

Il était un peu plus pâle que de coutume, et sa voix était légèrement tremblante.

— Pardonnez-moi cette longue visite, dit-il ; je reviendrai vous voir encore une fois avant mon départ, si vous le permettez, pour vous dire adieu...; et puis ensuite, quand je serai parti, mademoiselle Anne, vous prierez pour moi !

Après avoir dit ces mots, Franz sortit de la chambre, laissant Anne beaucoup moins surprise de ce brusque départ qu'elle ne l'avait été de son soudain épanchement, et trop joyeuse de ce qu'elle venait d'entendre pour penser à autre chose.

XXIV

Le lecteur n'a peut-être pas oublié comment Anne avait reçu la blessure dont le souvenir venait de causer à Franz une soudaine et étrange émotion. Il se souvient que la terrible scène entre Guy et son père

au milieu de laquelle Anne était intervenue si à propos, causée à son insu par Franz lui-même, avait été suivie de l'acquiescement subit du marquis aux désirs de son fils. C'était le lendemain de ce jour que Franz avait franchi le seuil du château, et Anne avait encore le bras en écharpe lorsque elle lui était apparue pour la première fois dans un éclat de pureté et de sainteté dont aucune autre femme n'avait jamais été revêtue à ses yeux.

Depuis ce jour, son image et celle de Guy étaient demeurées inséparables pour lui, et si sa rêverie et son regard s'absorbaient pour quelques instants dans une contemplation dont Anne seule était l'objet, il ne s'en rendait pas compte, tant sa pensée unissait habituellement à son ami la seule femme qu'il trouvât digne de lui.

Lorsque Anne avait refusé la main de Guy, Franz en était demeuré dans une inexprimable surprise; mais moins modeste pour son ami que Guy pour lui-même, il ne croyait point que les sentiments d'Anne fussent le motif véritable de ce refus, et n'admettant pas que ceux de Guy pussent changer, il attendait du temps l'éclaircissement de ce qu'il regardait comme un malentendu, et désirait seulement que son ami demeurât digne jusque-là du pur et premier rêve de sa vie.

C'était dans cette disposition qu'il avait rejoint Guy

à Villiers, lorsqu'Éveline se trouvait au chalet depuis deux mois. La rare et éblouissante beauté de la jeune Anglaise ne pouvait passer inaperçue devant son regard d'artiste, mais ce qu'il remarqua surtout, ce fut le contraste frappant qu'elle offrait avec celle dont les traits se reproduisaient malgré lui sous son pinceau, chaque fois qu'il cherchait à réaliser un type idéal de noblesse et de pureté; et ce contraste ne fut pas aux yeux de Franz à l'avantage de la plus belle des deux. Il se garda bien toutefois d'en dire son avis, le silence lui était d'ailleurs si ordinaire et si facile! mais malgré lui, à côté d'Anne, qui était à ses yeux l'ange gardien de son ami, la charmante Éveline prit à peu près l'aspect de son mauvais génie.

Aussi, bien qu'impatienté de l'influence que Guy semblait subir et qui n'avait pu lui échapper, il n'était nullement préparé à la brusque nouvelle que son ami était venu lui annoncer au Pré-Saint-Clair la veille de son départ. Il en était demeuré stupéfait et consterné; mais les pensées de Franz, déjà absorbées par la crise suprême que traversait son âme, par la mort de sa tante, et les affaires, qui en étaient pour lui la suite, avaient été ensuite tellement envahies par l'émotion de la maladie, et du danger d'Anne, qu'à peine s'il avait eu le temps de réfléchir au grand événement survenu dans l'existence de Guy. Cette existence cependant formait le principal intérêt de la

sienne, car il jetait rarement un regard inquiet ou même curieux sur son propre sort. Le culte de l'idéal lui faisait déjà une belle vie intérieure même avant la transformation qui venait de l'illuminer de la splendeur du vrai. Et quant au bonheur de ce monde, en ce qui le concernait, il était si rare qu'il lui arrivât d'y penser, que la chose ne pouvait passer inaperçue, et voilà pourquoi nous venons de voir le pauvre Franz si bouleversé.

Avec une rapidité que ne connaît aucune des langues humaines, une foule de pensées qui ne s'étaient jamais offertes à son esprit venaient tout d'un coup de l'assaillir : un respect voisin de l'adoration, un attendrissement irrésistible... au lieu du regret éprouvé naguère à la pensée qu'Anne et Guy étaient séparés sans retour, un involontaire transport de joie... une espérance soudaine et passionnée... c'était là ce qu'il avait surmonté dans ce rapide instant où il s'était incliné sur la main d'Anne, et l'avait ensuite laissée retomber sans y poser ses lèvres.

Surmonté... oui ! Lorsque, rentré le soir dans le petit cabinet d'étude qui était la seule pièce habitée maintenant dans cette maison devenue la sienne, Franz se demanda un compte sévère de sa propre émotion, il put, seul avec sa conscience et en face de son Dieu, se rendre le témoignage qu'un instant surpris par son cœur, il avait su le vaincre. Une im-

pulsion vive et involontaire l'avait, il est vrai, presque jeté aux pieds d'Anne. D'ardentes paroles allaient, en effet, monter de son cœur ému à ses lèvres tremblantes; mais le ciel sillonné par l'éclair dans une nuit d'été n'est pas plus vite rendu au paisible éclat des étoiles, que l'âme de Franz un instant troublée n'avait été rendue à la calme et complète possession d'elle-même.

Il se leva, ouvrit la fenêtre et regarda le ciel avec ravissement. Il avait au cœur une étrange sensation de force, de joie, de triomphe.

Pourquoi? qu'avait eu de si condamnable la pensée qu'il venait de combattre ainsi? tout lien n'était-il pas, en effet, brisé entre Guy et Anne? toutes les convenances d'âge, de position, et maintenant de fortune, n'auraient-elles pas permis à Franz de prétendre aujourd'hui à ce noble cœur, de l'obtenir peut-être un jour? quel était donc le sentiment plus fort que lui-même qui l'engageait à lutter ainsi? quelle était la force qui semblait lui interdire le bonheur le plus pur de ce monde, pour l'entraîner vers des régions inconnues, dont il ne savait ni le lieu, ni le nom?

Il l'ignorait encore : mais il lui semblait qu'une chaîne invisible venait de se rompre et qu'en ce moment son âme et sa pensée déployaient des ailes. Une aspiration immense et nouvelle naissait

en lui et le portait vers un terme divin qu'il se sentit assuré d'atteindre comme la flèche atteint son but, lorsqu'elle échappe à la main qui a dirigé son vol.

Deux jours après, Franz avait dit adieu à Anne, il l'avait quittée pour ne jamais la revoir ici-bas.

LES DEUX FIANCÉS

I

Anne était complétement rétablie et les lettres qu'on avait d'abord hésité à lui remettre étaient maintenant entre ses mains. Il y en avait plusieurs de Guy, écrites successivement, sous l'impression de l'inquiétude pendant sa maladie, et de la joie depuis sa guérison. Il y en avait une seule d'Éveline.

Anne lut d'abord lentement les premières, puis enfin elle ouvrit celle-ci : elle était écrite de Milan et d'une date plus récente que les autres.

Éveline Devereux à Anne Séverin.

« Ma chère Anne,

« Je vous avais promis en partant de vous écrire, et je ne l'ai pas fait encore à cause de votre maladie

qui a suivi de si près mon départ. Tant que j'ai été inquiète pour vous, je n'aurais pu vous parler d'autre chose. Maintenant, Dieu soit loué ! vous êtes guérie, et peut-être avez-vous déjà pensé plus d'une fois que j'avais oublié ma promesse, mais il n'en est rien ; j'ai au contraire attendu avec peine aussi longtemps, car vous m'inspirez plus de confiance que personne, et je vous assure que si vous l'aviez voulu, vous sauriez déjà depuis longtemps de moi tout ce que j'en sais moi-même. Ouvrir son cœur est une bonne chose, je le reconnais, quoique je ne puisse pas monter avec vous à ces hauteurs où vous dites que la confiance se transforme et devient cette chose sacrée et divine que vous nommez un sacrement. Mais laissons cela... j'ai en ce moment tout autre chose à vous dire.

« Ma chère Anne, m'y voici. Vous le savez déjà, puisque Guy vous l'a appris, notre mariage est décidé, quoique pour des raisons que vous saurez, il n'ait point été annoncé publiquement ; nous attendons pour cela que mes parents d'Angleterre en aient été informés, ayant quelque raison de craindre que cette nouvelle ne leur fasse pas plaisir à tous.

« Vous vous souvenez bien, j'en suis sûre, d'une conversation que nous eûmes ensemble au chalet peu de jours avant l'arrivée de M. de Villiers. Ce même jour, je vous fis aussi une brusque confidence, qui

vous surprit fort alors, mais qui, je le pense, aura surtout rendu bien surprenant pour vous tout ce qui est survenu depuis.

« O ma pauvre Anne ! j'ai été bien agitée, bien troublée pendant les derniers temps de mon séjour au chalet ; j'ai bien pleuré souvent en me cachant ; vingt fois j'ai été au moment de tout vous dire, et puis le courage me manquait : vous sembliez d'ailleurs vous soustraire à ma confiance. Enfin, les jours se sont passés, et c'est Guy qui vous a tout appris, mais il n'a pas pu deviner l'étonnement que cette nouvelle devait vous causer, car il ignorait et *il ignore encore* ce que vous savez... »

Ici Anne s'interrompit et relut ce dernier passage; une expression de surprise légèrement dédaigneuse se peignit sur son visage, et la même question qu'elle s'était adressée un jour : « tromper, n'est-ce pas mentir ? » se formula de nouveau dans son esprit.

Elle continua sa lecture avec curiosité :

« Écoutez donc tout maintenant : vous savez combien j'étais malheureuse chez ma tante. Malgré ses soins, malgré la somptuosité de tout ce qui m'entourait à Oakwood, j'ai toujours détesté ce séjour. Je m'y sentais toujours seule et toujours triste; au fond, mon oncle et ma tante ne m'aimaient point.

Ils n'avaient jamais eu d'enfants, ce qu'ils avaient toujours passionnément regretté, et ma présence, au lieu de combler ce vide, le leur rappelait sans cesse. Lady Cecilia accomplissait envers moi un devoir, et elle s'en acquittait consciencieusement, mais sans aucune affection. De temps en temps la maison se remplissait de monde, et pendant quinze jours je ne m'ennuyais pas; mais cela recommençait de plus belle, lorsque je me retrouvais seule; c'est alors que j'appelais mon père avec ces transports dont je vous ai parlé... que je lui reprochais de m'avoir abandonnée, que j'implorais son retour! Car je ne trouvais d'affection véritable que dans ses lettres, et toute celle dont j'étais capable se tournait vers lui!

« Un jour — il y a un peu plus d'un an — le frère de ma mère et de lady Cecilia, le marquis d'Hartleigh, mon oncle, arriva au château avec son second fils lord Vivian Lyle. Je n'avais vu celui-ci qu'une fois à mon arrivée, lorsque j'étais enfant et qu'il partait pour Oxford; depuis lors il avait voyagé et nous l'avions perdu de vue. Il me parut fort grave, et d'abord fort silencieux; mais bientôt je l'entendis causer, et je vis qu'on l'écoutait avec intérêt et considération. Il était sortit d'Oxford avec tous les honneurs de l'université, et, depuis cette époque, il avait déjà acquis une réputation qui lui promettait dans son pays un

grand avenir politique, en sorte que, bien qu'il fût le cadet, Vivian était le personnage le plus important de la famille. Son frère aîné, lord Lyle, qui venait de se marier, ne s'occupait que de chasse et de courses, et ne lui disputait point cette position. Malgré toute sa distinction, Vivian ne me plaisait guère, parce qu'il était très-sérieux et d'une austérité qui me faisait peur; cependant il m'était impossible de ne pas le respecter et même de ne pas lui obéir quand il me donnait un conseil, ou bien, ce qui arrivait souvent, quand il me faisait une remontrance.

« Ma tante, bien qu'aimant le grand monde et l'élégance, était d'une exactitude à remplir ses devoirs religieux que j'aurais volontiers imitée, sans l'esprit d'opposition qu'elle avait le don de réveiller en moi. Pour ne pas faire comme elle, j'étais fort souvent inexacte à aller à l'église, je m'absentais de temps à autre de la prière du matin. Le dimanche, je m'égayais le plus que je pouvais; enfin un jour, me trouvant chez une de nos voisines où l'on faisait de la musique sans scrupule le dimanche, j'en pris ma part avec empressement, et comme ma voix est belle et que peu de gens l'avaient alors entendue, on en parla dans tout le pays.

« Le lendemain je m'aperçus d'un grand changement dans la manière d'être de Vivian vis-à-vis de moi; j'avais bien remarqué jusque-là qu'il me suivait

souvent des yeux ; à dire vrai, je ne sais trop si cela me flattait ou me gênait, mais il me semblait être toujours sous son regard, fort souvent bienveillant, mais surtout attentif et sérieux. Ce jour-là, il ne me regarda pas une seule fois, ne m'adressa pas la parole, et à la fin du dîner je l'entendis dire à mon oncle qu'il partirait le lendemain matin.

« Que vous dirai-je, Anne? les larmes me vinrent aux yeux; il était froid, sévère, impérieux, il m'avait souvent fait des réprimandes qui me déplaisaient, et pourtant je sentis que l'intérêt qu'il prenait à moi allait me manquer horriblement. En rentrant dans le salon (où, comme vous le savez, après dîner, en Angleterre, les hommes ne suivent pas sur-le-champ les femmes), j'allai m'asseoir assez tristement dans un coin fort éloigné, et j'y étais encore, lorsque Vivian entra. Peut-être s'était-il aperçu de mon émotion, car il s'approcha immédiatement de la place où j'étais ; à ma grande surprise, je le vis pâle et ému, et je me sentis tout à fait interdite.

« Je balbutiai quelques mots sur son départ.

— « Je pars, me répondit-il, sur-le-champ, parce que j'ai peur de rester.

— « Peur de rester? pourquoi?

— « Je vais vous le dire franchement : j'ai peur de vous aimer, et je veux, s'il en est temps encore, échapper à ce malheur.

« Je me sentis flattée et même touchée, et je lui dis :

— « Pourquoi serait-ce un malheur, Vivian ?

— « Parce que, répondit-il avec un accent que je ne puis pas vous rendre, vous ne m'aimerez jamais comme je voudrais être aimé ; parce que vous êtes vaine, coquette et légère ; parce qu'en rien nous ne sommes d'accord ; parce que (ainsi que vous l'avez fait hier), vous manquez sans scrupule à des observances que je regarde comme sacrées ; enfin, parce que, hormis votre beauté, Éveline, rien en vous ne correspond à l'idéal que dès mon enfance je m'étais composé de cette femme préférée entre toutes que je nommerais ma femme. Et cependant... cependant, si là, ce soir, en ce moment, vous mettiez votre main dans la mienne, je la prendrais, cette main, et ce serait pour ne plus la céder jamais à un autre. Nous serions unis jusqu'à la mort. Il vaut donc mieux que je m'en aille. »

« Il y avait dans sa voix, dans son accent, dans ces étranges paroles elles-mêmes, quelque chose qui flattait mon orgueil plus que tous les compliments qui m'avaient été adressés jusque-là. Aussi, presque sans réflexion, par une impulsion irrésistible, je lui donnai ma main, et je lui dis :

— « Prenez-la, et faites de moi cette femme que vous avez rêvée.

« C'est ainsi, ma chère Anne, que se forma cet engagement dont, lorsque je me retrouvai seule, je me sentis comme effrayée : mais nous attendions à cette époque le retour presque immédiat de mon père. Jusqu'à son arrivée nous ne devions parler à personne de ce qui s'était passé entre nous, et je me calmai par la pensée que les conseils de mon père me guideraient, et qu'en tous cas je ne serais irrévocablement liée qu'après avoir obtenu son consentement et son approbation. Vous savez ce qui survint au lieu de cela ! vous savez l'affreuse nouvelle qui nous parvint peu après. Je vous en ai assez souvent parlé, de ces tristes jours, sans vous dire cependant combien alors l'appui de Vivian me fut utile et sa sympathie me fut douce. Mais lorsqu'un mois plus tard, il fut question de mon voyage en France, il s'y opposa plus que personne, et il mit à cette opposition une vivacité qui m'irrita. Je lui dis un jour non moins vivement que, plutôt que de lui obéir en cela, je romprais l'engagement qui nous liait.

« A ce mot, il sourit d'une façon singulière, et se tut pendant quelques instants; puis, sans relever la parole que je venais de dire :

« — Toute réflexion faite, me dit-il, je ne vois pas pourquoi je m'opposerais à un voyage qui vous procurera une distraction dont vous avez besoin. Partez, Éveline; il faudra des circonstances plus importantes

que celle-ci pour que ma volonté résiste absolument à la vôtre.

« Le lendemain il m'apporta une Bible et un livre de prières ; il y avait fait graver ses initiales et la date du jour de ma promesse : il me recommanda de me préserver de vos embûches, ma pauvre Anne, car il devinait en vous une dangereuse papiste ; et il me dit qu'il fallait surtout me tenir en garde contre vos prêtres. Il me recommanda la lecture assidue de l'Évangile, m'assurant que cette lecture était interdite aux catholiques, et il m'enjoignit enfin de m'abstenir de vous répondre, lorsque (ce qui arriverait sans doute) vous voudriez entamer avec moi le sujet de la controverse.

« Je vous répète tout cela pour vous expliquer dans quelle disposition je suis arrivée près de vous. Je dus bientôt reconnaître de combien de manières il s'était trompé ; sûre toutefois qu'il avait cru me dire la vérité, sûre aussi de sa sincérité et de sa justice, je me promis en le revoyant de faire tomber la plupart de ses préventions. En attendant, vous le savez, je lui obéissais avec exactitude en ce qui me concernait ; car le talent de me faire faire sa volonté, il le possédait à un point singulier. J'ai fait par nécessité dans ma vie la volonté d'autrui, mais je n'ai jamais obéi qu'à lui. »

Anne, à mesure qu'elle lisait, sentait croître sa surprise. Elle avait cru trouver dans cette lettre l'explication de la conduite d'Éveline : tout, au lieu de cela, lui semblait devenir de plus en plus inexplicable. Elle continua :

« Sur ces entrefaites j'eus avec M. le curé de Villiers une conversation qui me révéla la part qu'avait eue la mère de Guy à la résolution de mon père et à cet exil qui avait si malheureusement influé sur mon enfance et sur ma vie, et je pris ce jour-là pour elle, et, à cause d'elle, pour son fils que je n'avais jamais vu, une antipathie furieuse.

« Il arriva peu après.

« Maintenant, ma chère Anne, voici où ma confidence va devenir une confession, c'est-à-dire un aveu pénible et humiliant.

« Vivian avait eu raison de dire que j'étais vaine; oui, je croyais qu'il m'était très-facile de plaire, et j'aimais à en faire l'épreuve. Je n'avais aucune intention de manquer à ma parole, mais en voyant ce jeune marquis, j'eus envie, comme on dit, de lui tourner la tête; et la méchante pensée me vint que si jamais il venait m'offrir sa main, je lui dirais que cette main appartenait à un autre, et que j'aurais la joie de voir malheureux et désolé le fils de cette belle Charlotte qui avait tant affligé et désolé mon père.

« Cela était mal, bien mal, je le sais, et bien insensé aussi, car lorsqu'enfin un soir, après m'avoir écoutée chanter (et vous savez, Anne, comment Guy écoute la musique), il se pencha tout d'un coup vers moi et prononça ces paroles décisives, j'eus, presque en même temps qu'un sentiment de triomphe, un véritable accès de désespoir. Je ne lui donnai qu'une réponse confuse et je m'enfuis dans le jardin pour y pleurer à chaudes larmes, car je me sentais émue jusqu'au fond de l'âme. Cet homme si vif, si impétueux, si près d'être violent parfois, il y avait dans les paroles qu'il venait de me dire une humilité, une tendresse, un respect qui semblaient m'élever au-dessus de moi-même, et me placer sur un trône d'où la force de le repousser me manquait maintenant. Je compris alors ma folie et mon tort; le souvenir de Vivian ajouta à mon agitation, à mes remords, à mes larmes. Je vis bien clairement en ce moment que je trahissais l'un, et que je trompais l'autre, et au milieu de tout cela, croyez-moi si vous voulez, il m'était impossible de discerner ce qui se passait dans mon cœur. Qui m'eût révélé ma véritable pensée m'eût rendu un vrai service, mais au fait je flottais de l'une à l'autre. Tantôt l'affection sérieuse de Vivian me semblait être un lien sacré que je ne pouvais briser sans crime; tantôt elle me paraissait peu de chose en comparaison de la muette extase et de l'admiration sans bornes de Guy,

et je me disais que je ne devais pas tenir la promesse que j'avais faite, si mes sentiments étaient changés. J'étais folle de perplexité! une fois je fus au moment d'aller me jeter aux pieds de l'abbé Gabriel pour lui demander de m'éclairer, de me guider, de me faire sortir avec une sorte d'autorité de ce labyrinthe!

« C'est ainsi que je passai mes trois derniers jours à Villiers. J'hésitais encore le matin de celui qui précéda mon départ. Je tremblais de ce que penserait Vivian si jamais je lui avouais mon hésitation actuelle, et je savais d'avance que je ne pourrais pas la lui cacher, car le tromper est encore plus difficile que lui désobéir. Je tremblais aussi de ne plus jamais revoir Guy, si je lui avouais tout; mais enfin, je pris, ou je crus prendre, ce dernier parti. Pendant la soirée au château, dans un moment où il m'était possible de lui parler seul, je commençai à lui faire ce pénible aveu. Je lui racontai ma bizarre pensée de transformer son attrait pour moi en un moyen de vengeance, et j'ajoutai, non sans effort, qu'il m'était interdit de penser à lui.

« A ce mot, je le vis si surpris d'abord, puis si ému, et une expression de douleur si vive se peignit sur ses traits lorsqu'il me demanda « *si c'était là tout ce que j'avais à lui dire,* » que je m'écriai non! avec un accent que je ne pus maîtriser, et qui était bien en ce moment celui de mon cœur. Il ne s'y

trompa pas; et alors, Anne, je n'eus plus le courage d'achever ma confession. Il lui suffisait de savoir que mes sentiments (quels qu'ils eussent été jadis) ne lui étaient plus contraires maintenant. Ce qu'il me dit, ce que je lui répondis, je ne pourrais vous le dire, mais ce furent les mots suivants qui entraînèrent ma volonté flottante.

« — Vous vouliez venger votre père, me dit-il doucement; mais qui sait si, au lieu de cela, vous ne lui obéirez pas en comblant mes vœux? Qui sait si vous n'accomplirez pas ainsi la secrète intention de celui dont la volonté si expresse a été de nous rapprocher?

« Cette idée, fondée ou non, qu'il m'offrit ainsi, jeta un poids décisif dans la balance déjà fortement inclinée en sa faveur, et je ne sentis bientôt plus qu'une seule chose, ce fut qu'il m'en coûterait infiniment moins d'écrire à Vivian que notre mariage était rompu, qu'il ne m'en coûterait maintenant de me séparer de Guy pour toujours.

« Tout fut donc décidé ainsi ce soir-là, et je pris la résolution d'en instruire sur-le-champ Vivian. Mais quand je voulus écrire cette lettre, elle me sembla plus difficile à composer que je ne l'avais prévu, et je l'ajournai tant que je pus, tout en sentant mes torts envers lui s'aggraver chaque jour; enfin, je m'y décidai, et depuis hier cette tâche difficile est accomplie.

« Voilà toute l'histoire, ma chère Anne, et maintenant que je n'ai plus rien de caché pour vous, je désire fort recevoir vos conseils, même vos remontrances ; mais avant tout, et surtout, l'assurance que vous n'avez pas cessé d'aimer votre reconnaissante et affectueuse amie.

« ÉVELINE DEVEREUX.

« *P. S.* Notre mariage n'aura lieu qu'au printemps. »

II

Après avoir achevé cette lettre, Anne demeura longtemps pensive et soucieuse. Elle avait assurément autant d'esprit qu'une autre, mais la simplicité de son caractère l'empêchait de comprendre celui d'Éveline : elle la croyait sincère, elle la reconnaissait incapable de proférer un mensonge, et cependant elle lui voyait commettre un acte de duplicité étrange ; elle la savait droite, pure, même pieuse, et cependant elle la voyait céder sans scrupule à son orgueil, à sa vanité, subir sans résistance les impressions les plus

contraires, en résumé trouver toujours moyen de satisfaire celle du moment. Ces contradictions lui semblaient inexplicables; elle ne remarquait pas que ce qui manquait à Éveline, c'était l'habitude de s'examiner elle-même et celle de se vaincre.

Il y a des natures si bien douées qu'agir, et faire le mieux possible, c'est pour elles une même chose : celles-là traversent la vie sans se ternir, et elles appartiennent à Dieu et à la vérité, en quelque lieu qu'elles se trouvent. Mais ce n'est pas là la loi commune : celui qui a dit qu'il venait sauver « *non pas les justes mais les pécheurs*, » et guérir « *non pas les sains mais les malades*, » connaissait l'infirmité humaine. Il lui laissa un divin remède, et lui seul peut discerner ce que recèlent les âmes qui n'y ont jamais eu recours.

Quoi qu'il en fût, le sort de Guy était fixé, et Anne s'y était crue résignée; mais cette lettre renouvelait ses perplexités et la laissait incertaine et troublée. La diversité de leurs croyances élevait déjà une triste barrière entre Éveline et Guy, et voici maintenant que, de gaieté de cœur, Éveline en élevait une nouvelle par son inexplicable dissimulation, Éveline qui se piquait plus qu'une autre de sincérité et de franchise!

Mais si Anne avait de la peine à se rendre compte du caractère d'Éveline, elle connaissait fort bien

celui de l'ami de son enfance, et son cœur battait d'appréhension, à la pensée de ce qu'éprouverait Guy lorsqu'Éveline lui avouerait enfin ce qu'elle lui cachait encore, et rendrait manifeste par cet aveu la duplicité dont elle était coupable envers lui en ce moment. Sa passion y résisterait peut-être, mais son estime et sa confiance? Elle en doutait. De plus, elle savait mieux qu'une autre de quels accès de violence il était capable, et bien que, depuis la mort de son père, elle l'eût vu lutter avec lui-même au point de s'être en apparence complétement dompté, elle n'était pas sûre cependant qu'une épreuve soudaine et sensible ne fût pas au-dessus de ses forces. Quelques-uns de ses souvenirs justifiaient toutes ces craintes. La pauvre Anne soupira et son cœur se gonfla. Elle avait trouvé juste et convenable de s'immoler elle-même; elle avait fait ce sacrifice avec une fermeté qui manifestait chez elle des habitudes toutes contraires à celles d'Éveline, mais était-ce pour perdre en même temps la satisfaction de le savoir heureux et la certitude de le savoir bon? — Ces deux choses se liaient facilement dans le caractère de Guy. — A mesure que ces réflexions et mille autres se succédaient dans son esprit, une mélancolie jamais éprouvée jusqu'alors s'emparait d'elle. Le sacrifice qu'elle avait fait changeait d'aspect : pour la première fois, il cessait de lui paraître juste et sensé, et avec le doute,

se réveillait dans son jeune cœur un poignant et intolérable regret.

Anne chercha à secouer cette trop vive impression en quittant sa chambre, en sortant de la maison; mais tout, le jardin comme le salon, la route comme l'église, comme le parc de Villiers au loin, tout lui rappelait un passé disparu pour toujours. Éveline elle-même, malgré toutes les émotions pénibles dont elle avait été la cause, laissait maintenant dans ces lieux un vide plus pénible encore que sa présence. Enfin, Franz, ce paisible, ce fidèle ami, dont la société lui eût été douce et bienfaisante, il était parti, lui aussi, comme les autres! Et de tout cela il ne fallait rien dire, pour ne pas affliger sa mère, pour ne pas ajouter au chagrin qui courbait la tête de son père! Anne mit la main sur son cœur et respira avec effort. Un instant, elle fut tentée de dire : « C'est trop! » Mais presque sur-le-champ elle sourit : « Oh! non, non! jamais, mon Dieu! cette parole ne viendra sur mes lèvres! »

Elle hâta son pas, car presque instinctivement elle s'acheminait en ce moment vers son refuge ordinaire, et, après être demeurée prosternée une demi-heure à l'église, elle se dirigea par la route vers la petite porte du presbytère.

Elle sonna. Le curé lui-même vint lui ouvrir; il

disait en ce moment son bréviaire dans l'Allée du dimanche.

Anne entra. L'air était doux, les arbres verts et touffus; les étoiles commençaient à se lever dans le ciel pur; mais la pauvre enfant n'éprouvait rien de correspondant à ces douces impressions extérieures, et son cœur serré venait s'épancher avec son vieil ami.

Pour ménager Éveline, pour ne point parler de Guy, et encore moins d'elle-même, c'était pour la première fois qu'Anne venait aujourd'hui rompre le silence et faire un récit fidèle de tout ce qui s'était passé autour d'elle et en elle-même depuis deux mois. La veille de la fête du château, on s'en souvient, déjà oppressée de tristesse et de perplexité, elle était venue chercher le curé, mais il était absent. C'était donc le premier jour depuis sa maladie qu'elle se retrouvait dans cette allée chère aux pieuses pensées et aux causeries saintes. La conversation qui eut lieu maintenant entre le vieux prêtre et la jeune fille fut longue et triste. Anne parlait et pleurait à la fois; mais son cœur trop lourd ne trouvait pas en s'ouvrant son soulagement ordinaire.

Le curé l'interrompait peu. Il souffrait pour la pauvre enfant presque autant qu'elle-même, mais il n'avait pas en ce moment à la plaindre, pas même à la consoler : il avait à la fortifier et à élever au-dessus

du sentiment de ses peines cette âme un instant repliée sur elle-même.

Il lut attentivement la lettre d'Éveline, et, après en avoir pesé chaque parole, une pensée lui vint qui eût peut-être causé en ce moment à la pauvre Anne une grande joie; mais il ne l'articula pas.

« Non, se dit le prudent pasteur, Dieu seul connaît l'avenir; c'est dans le présent que nous devons agir. »

Il fit une silencieuse prière, puis il dit à Anne :

— Vous êtes tout à fait rétablie, n'est-ce pas, mon enfant?

— Oui, mon père, répondit Anne un peu étonnée.

— Je ne vois plus en vous la moindre trace de maladie; mais vos forces sont-elles réellement revenues?

— Oui, tout à fait, dit Anne, surprise de cette manière de lui répondre.

Et elle ajouta :

— Jamais je ne me suis sentie si active, si infatigable; je me porte mieux que jamais, vraiment, et ce n'est pas ma santé qui doit vous occuper.

— Si fait, répondit le curé, car j'ai besoin d'être sûr que vous pouvez sans crainte affronter quelques fatigues...

Il hésita un peu, puis il dit :

— Et quelques dangers.

Anne leva vivement la tête.

— Je ne sais ce que vous voulez me proposer, dit-elle, mais tout ce dont vous me croirez capable je puis vous promettre de le faire.

— Eh bien, écoutez-moi. Il vient d'éclater une épidémie à six lieues d'ici, par delà Hauteville, dans le petit village de Sérigny; les trois sœurs qui tenaient l'école ont quitté les enfants pour se dévouer aux malades. Il faudrait trouver quelques personnes de bonne volonté pour les remplacer dans le poste qu'elles ont laissé vacant, ou même... — il s'arrêta — ou même pour les suivre dans celui qu'elles occupent maintenant.

Le lourd ennui qui pesait sur le cœur d'Anne sembla à ces mots se soulever comme par enchantement.

— Je suis prête, dit-elle sans un instant d'hésitation. Quand faut-il partir?

Une expression attendrie se peignit sur le visage vénérable du vieillard. Il avait atteint son but; le reste pouvait attendre.

— Laissez-moi arranger cela avec vos parents, dit-il. Je me trompe fort ou ils n'auront pas moins de courage que vous. Vous partirez dans peu de jours, mon enfant. En attendant, allez, que Dieu soit avec vous.

Le curé venait d'agir comme fait un habile méde-

cin lorsqu'il connaît la force de son malade : il avait appliqué d'une main sûre, à une âme courageuse, un remède héroïque.

III

La session du parlement anglais approchait de sa fin. Le dîner classique de Greenwich, qui précède la dispersion de ses membres, avait eu lieu. Députés et pairs du royaume commençaient à tourner leurs pensées, les uns vers l'Écosse, où la chasse les appelait, les autres vers le lieu plus ou moins somptueux, mais toujours éloigné de la ville, qu'ils nommaient par excellence leur *chez eux*. D'autres enfin, en assez grand nombre, se disposaient à voyager pendant le reste de l'année et calculaient déjà les distances qu'il leur serait possible de parcourir sur le continent depuis la fin de la session actuelle jusqu'à l'ouverture de la session prochaine.

C'était parmi ces derniers, quoique avec un but plus défini, que se trouvait un membre, encore jeune, mais déjà important de la chambre des communes, qui en ce moment regagnait sa demeure assez éloi-

gnée du lieu où siége le parlement. Il semblait pensif et ne pressait nullement le pas de son cheval, ce qui lui donnait le temps d'être reconnu et salué par un grand nombre de personnes auxquelles il rendait leur salut machinalement et d'un air distrait.

Il entra ainsi dans le parc à l'heure élégante où l'on y rencontre, en voiture ou à cheval, la société aristocratique de Londres tout entière. Parmi les promeneurs à cheval, il aperçut bientôt deux de ses sœurs, dont l'une était mariée; l'autre était une jeune fille de dix-sept ans. Le mari de la première servait d'escorte à toutes les deux. Lord Vivian Lyle (car on a déjà peut-être reconnu le cousin d'Éveline) se joignit à ce groupe de famille, et ils cheminaient ainsi depuis quelques instants assez rapprochés les uns des autres, lorsque tout d'un coup ils entendirent derrière eux des cris et un grand bruit. Vivian tourna vivement la tête et vit, arrivant sur eux, un cavalier dont le cheval avait pris le mors aux dents. Aussi prompt que la pensée, il poussa d'un vigoureux effort le cheval de sa jeune sœur, qui se trouvait placé immédiatement dans la direction de l'animal emporté; mais par ce même mouvement, il prit sa place et il fut renversé lui-même, tandis que leur assaillant involontaire poursuivait sa course furieuse et ne parvenait enfin à s'arrêter que fort loin du groupe qu'il venait de charger ainsi.

Émotion générale et grand effroi, mais heureusement de courte durée, car les premiers, parmi la foule de ceux qui se précipitèrent, trouvèrent déjà lord Vivian debout et se disposant à remonter à cheval. Toutefois, lorsqu'il voulut prendre ses rênes, il s'aperçut qu'il ne pouvait pas remuer le bras et sentit en même temps une intolérable douleur à l'épaule. Bref, il avait le bras cassé et l'épaule démise, ce qui ne l'empêchait pas de vouloir continuer sa route à cheval. Mais, parmi les voitures arrêtées en ce moment près de lui, se trouvait celle de la jeune comtesse Lyle, sa belle-sœur ; force lui fut de céder à ses instances et d'y monter avec ses sœurs. Il fut ainsi reconduit chez lui, et les soins nécessaires lui furent promptement prodigués par le médecin appelé en toute hâte, qui était l'ami de Vivian et de toute sa famille.

Cet accident lui était survenu depuis trois jours et il était encore au lit, lorsqu'à l'heure où il recevait tous les matins ses journaux et ses lettres, on lui en remit une en apparence fort importante car, dès qu'il en eut reconnu l'écriture, il déposa toutes les autres sur une petite table à écrire placée près de lui, et déchira l'enveloppe de celle-ci avec une vivacité qui lui était peu ordinaire.

Vivian lut rapidement la lettre qu'il venait d'ouvrir, et il devint mortellement pâle, mais du reste

aucun mouvement ne trahit son émotion; il la relut encore deux ou trois fois avec attention, enfin il la plia et la mit avec soin dans le tiroir de la table.

En ce moment le docteur entra. Les sourcils froncés, le singulier sourire, la pâleur livide de Vivian le frappèrent à l'instant.

— Vous avez fait quelque imprudence et vous souffrez davantage, s'écria-t-il en s'approchant vivement de son malade... Mais non, ce n'est pas cela, vous venez de recevoir une mauvaise nouvelle, je ne me trompe pas, j'en suis sûr.

Vivian répondit d'une voix moins altérée que son visage :

— J'ai reçu, oui, mon cher ami, vous ne vous trompez pas, j'ai reçu une nouvelle... importante; une nouvelle qui m'obligerait à partir à l'instant si je le pouvais.

— Vous savez bien que vous ne le pouvez pas.

— Quand pensez-vous que je le pourrai?

— Pas avant deux mois, si vous tenez à ne pas demeurer estropié.

— Et si je n'y tiens pas, si je ne tiens qu'à partir et à arriver?

— Vous n'êtes pas un enfant à qui il faille répondre quand il parle sans raison.

— Sérieusement, dit Vivian, très-sérieusement,

quand pourrai-je partir, non pas sans danger, mais sans folie?

— Eh bien, la chose est impossible avant quarante jours au plus tôt.

Vivian ne répliqua pas et bientôt parla d'autres choses; toute trace d'émotion avait disparu, mais soit que celle qu'il avait éprouvée eût été plus vive qu'il ne l'avait laissé voir, soit toute autre raison, son état se compliqua tout d'un coup d'une fièvre violente qui retarda de plusieurs semaines sa convalescence, et l'automne était déjà très-avancé, lorsqu'on put lire un matin dans un paragraphe du *Morning Post* que « lord Vivian Lyle, enfin rétabli des suites de l'accident qui avait causé de si longues inquiétudes à ses nombreux amis, ainsi qu'à sa famille, quittait l'Angleterre pour quelques mois et avait l'intention d'aller passer l'hiver à Rome. »

IV

Tandis que le fiancé éconduit de la belle Eveline subissait ainsi une détention imprévue, celle-ci interprétait son silence au gré de ses désirs. Elle avait at-

tendu sa réponse avec un certain malaise; maintenant elle pensa qu'il était trop fier pour exprimer des regrets, trop fier peut-être pour en ressentir, et elle finit par trouver que la chose valait bien mieux ainsi. Les journaux lui avaient, il est vrai, appris l'accident arrivé à son cousin, mais elle n'en avait pas de loin apprécié la gravité. Elle n'avait surtout pas soupçonné la part des souffrances de Vivian qu'elle aurait pu s'attribuer à elle-même, non qu'Éveline fût naturellement disposée à une modestie qui lui eût interdit ce soupçon, mais l'ensemble de ses souvenirs lui représentait son cousin sous un aspect calme, froid et fier qui rendait le sentiment qu'elle lui prêtait plus naturel que tout autre.

Ce qui importait en ce moment plus que tout à Éveline, c'était de n'être troublée par aucune pensée importune. N'entendant plus parler de Vivian, elle regarda comme surmontée la principale difficulté de sa vie, et ne songea plus qu'à se livrer avec confiance à l'avenir qui s'ouvrait devant elle.

Lady Cecilia, on le sait, ignorait, comme tout le monde, la promesse qui avait lié Éveline à Vivian: elle avait donc agréé sans déplaisir la perspective du mariage de sa nièce avec Guy, lorsque celui-ci, à son arrivée à Paris, lui avait fait sa demande en forme. L'obstacle religieux, sur lequel elle avait consciencieusement et peut-être trop longuement insisté en

causant avec Éveline, avait cependant une grande importance à ses yeux ; mais s'apercevant à la fin de son entretien à ce sujet avec sa nièce que celle-ci semblait être un peu plus décidée à passer outre qu'au commencement, elle réfléchit qu'au bout du compte Éveline n'en ferait qu'à sa tête, et qu'elle n'avait elle-même d'autre obligation que celle de l'arrêter si elle voulait faire une folie dont le monde pourrait la rendre responsable.

Or, parmi ceux qui en Angleterre se récrieraient en entendant dire que miss Devereux épousait un étranger, elle prévoyait que la plupart, en apprenant que cet étranger était le marquis de Villiers, finiraient par un : « Vous m'en direz tant ! » qui justifierait complétement lady Cécilia, le nom et la fortune de Guy le plaçant en effet au nombre de ces prétendants qui passent dans la race prudente des mères et des chaperons pour ne pouvoir être légèrement écartés.

Pour rendre justice à Éveline cependant, il faut dire que bien qu'elle eût l'habitude et le goût de la richesse et qu'elle ne fut point insensible au plaisir de porter un grand nom, il eût été injuste de croire qu'elle eût sacrifié son cousin à aucune considération de ce genre. Peut-être même n'avait-elle jamais réfléchi à ce fait que lord Vivian Lyle était un cadet sans fortune, tandis que celle du marquis de Villiers était

princière, et il n'eût point été impossible que cette idée, si elle se fût présentée clairement à son esprit, n'eût plutôt entravé que secondé l'attrait par lequel Guy avait supplanté son rival ignoré. Lord Vivian lui-même ne s'y était point trompé, et c'était précisément pour cela qu'il s'était senti frappé au cœur.

Tandis que lady Cecilia et Éveline voyageaient lentement dans le nord de l'Italie, Guy était allé les attendre à Rome, où ils devaient se réunir. Il y était arrivé dans une saison où l'on n'y rencontre pas d'étrangers, et dès les premiers jours il avait ressenti cette impression calme et imposante — triste au gré de quelques-uns — qui, selon qu'elle attire ou déplaît, indique assez vite de quelle trempe est l'âme qui la ressent. Pour Guy, l'attrait fut immédiat, et pour l'en faire jouir mieux encore, l'arrivée de Franz vint bientôt lui apporter la seule compagnie qu'il pût en ce moment préférer à la solitude. Le lieu où ils se retrouvaient ajoutait pour tous deux au bonheur de se revoir, et il leur sembla que dans cette rencontre ils célébraient la fête solennelle de leur amitié.

Bientôt ils commencèrent à parcourir ensemble cette grande Rome, où tout était depuis longtemps familier et cher à Franz, mais où tout cette fois lui paraissait transfiguré. Plus qu'un autre assurément, il avait goûté jadis cet enchantement que l'histoire et

les arts y répandent avec profusion. Et cette beauté aérienne des lignes et des contours, et ce charme de la couleur, et cette splendeur de la lumière, n'était-ce point là ce qui avait fait épanouir et grandir ce talent qui rendait aujourd'hui son nom célèbre? Mais un autre enchantement, une beauté plus haute, une splendeur plus vive, semblaient aujourd'hui s'échapper de tout ce qui l'environnait et lui parler un langage nouveau et plus auguste. C'était cette même voix entendue pendant la nuit dans sa petite chambre du Pré-Saint-Clair, qui semblait à Rome s'élever de toutes parts plus suave et plus forte, et remplir la voûte des sanctuaires comme celle du ciel azuré, les ruines du Forum comme les profondeurs des Catacombes, les palais magnifiques comme la campagne poétique et déserte. Ces galeries incomparables, temples de l'art, naguère seul objet de son culte, ne lui suffisaient plus, non qu'il fût devenu indifférent à aucune des choses qui avaient élevé ou charmé son âme; mais la voix qui retentissait en lui semblait sans cesse lui répéter ces mots : « Plus haut, plus haut encore! » Cette ascension de l'âme, décrite plus tard dans des vers immortels[1], Franz dès lors en ressentait l'attrait puissant. Avant le poëte, il avait vu en rêve la bannière du mystérieux voyageur, et il la

[1] Longfellow.

suivait de cime en cime en murmurant comme lui la devise qui y était inscrite : *Excelsior!*

Ce qui se passait dans la silencieuse profondeur du cœur de son ami échappait à Guy ; mais ce qu'il avait compris et apprécié, c'était l'accord nouveau de leurs âmes qui imprimait à leur amitié un sceau plus tendre et plus sacré. C'était cette flamme de foi et d'amour qui, bien que contenue, donnait à Franz une éloquence ignorée de lui-même lorsqu'il visitait maintenant en chrétien les lieux naguère parcourus en artiste, et répandait dans leurs entretiens comme un torrent de lumière et de vie. Rien, nous le savons, n'avait détruit chez Guy les influences bénies de son enfance ; et, bien qu'il ne se souvînt pas à chaque instant de tout ce qu'elle aurait dû lui imposer, sa foi lui était souverainement chère, et au temps où pour elle il aurait fallu souffrir et mourir, il eût été sans peine héros ou martyr.

A défaut de ces combats, il avait su d'ailleurs en livrer d'autres, et d'aussi difficiles, en imposant à sa jeunesse le frein de la loi de Dieu, et c'était là surtout que s'était manifestée l'énergie qui était une de ses qualités principales. Mais cette énergie, on le sait, l'avait mieux servi contre les fautes auxquelles la faiblesse aurait pu l'entraîner, que contre celles qui naissaient de l'impétuosité de son caractère et de la vivacité de son imagination. Sous ce dernier rapport,

Pierre Séverin, tout en s'étant trompé une fois, avait cependant bien jugé Guy en le croyant susceptible d'une impression d'autant plus vive qu'elle serait soudaine et imprévue. La preuve en fut donnée le jour où il rencontra Éveline, qui de son côté lui ressemblait sur ce point, en sorte qu'ils avaient été attirés l'un vers l'autre par un défaut identique. Ajoutons cependant, pour excuser notre héros, qu'il eût été difficile de résister au charme séduisant qu'Éveline, lorsqu'elle voulait plaire, savait ajouter à celui de sa beauté. On pouvait la critiquer, la blâmer, quelquefois même la détester : se passer du rayon de soleil que faisait luire sa présence devenait presque impossible. Il n'était point surprenant que Guy eût subi ce charme; un autre esprit, aussi froid que le sien était ardent, l'avait subi comme lui et plus puissamment encore, car en ce cas le contraste avait encore ajouté au prestige.

Il faut donc bien avouer ici que sous l'empire de cette fascination Guy avait détourné les yeux de l'obstacle qui aurait pu le séparer d'Éveline, ou du moins il n'y avait songé que vaguement et avec l'espérance que le temps viendrait où cet obstacle disparaîtrait et où leur union deviendrait plus complète.

Mais pendant les jours qu'il passait maintenant à Rome avec Franz, jours calmes et doux à ce point que, à peine si l'attente de celles qui allaient venir lui

en faisait hâter la fin, cette pensée se réveilla avec une tout autre intensité. Son ami venait de lui faire goûter, d'une façon saisissante et nouvelle, le bonheur d'une sympathie sans laquelle l'amour peut sans doute naître et vivre, mais non grandir et s'élever. Guy le comprit, et il s'étonna d'avoir pu jusque-là placer cette sympathie plus bas qu'au sommet de ses espérances d'avenir.

Il ne communiqua pas cependant cette pensée à son ami; peut-être même voulait-il s'en distraire en cherchant de plus en plus à suivre celui-ci dans ses courses journalières et à surprendre pour ainsi dire les pensées nouvelles qui naissaient, belles et vigoureuses, de sa nouvelle croyance. Chaque promenade devenait ainsi un doux enseignement aussi bien qu'un épanchement intime, et Guy, dans ce contact, remontait graduellement à une hauteur dont il était descendu à son insu depuis que l'influence d'Anne ne régnait plus sur sa vie.

Dans le cours de l'une de ces promenades, ils étaient parvenus un jour à cette partie des jardins situés sur le Palatin qui domine le Forum, et d'où les yeux rencontrent de toutes parts les souvenirs les plus illustres et les ruines les plus fameuses de l'histoire. Ils s'assirent sur le fragment brisé d'une colonne à moitié recouverte de mousse et d'herbes grimpantes. Guy se mit à murmurer quelques vers

d'une strophe de *Childe Harold*. La nouveauté leur prêtait alors un charme qui, selon nous et en dépit de la mode, subsiste encore. En tout cas, à cette époque, Guy, comme la plupart des hommes de son âge, les savait par cœur et les citait volontiers dans les lieux chantés par le poëte.

Il s'arrêta pourtant bientôt.

— Ma mémoire est en défaut ; aide-moi, Franz, la tienne est meilleure.

Mais Franz secoua la tête.

— Ne me demande plus cela, dit-il, ce serait inutile. Oh ! non, Guy, en vérité, ce ne sont pas des paroles harmonieuses et des pensées vagues comme celles de Byron que m'inspirent aujourd'hui le lieu où nous sommes ou ceux que nous avons sous les yeux. Mais , j'en conviens, tu ne peux pas deviner ma pensée... ; tu ne peux surtout pas ressentir ce que j'éprouve...

— Cependant, dit Guy avec un demi-sourire, il me semble qu'habituellement je te comprends assez vite. Je ne devine pas toutefois, je l'avoue, pourquoi la vue de ce Forum, de ce Capitole et de toutes ces ruines semble te troubler si fort.

Franz s'était levé ; son pâle visage s'était animé d'une façon peu ordinaire ; il alla s'appuyer contre un pan de mur qui se trouvait derrière lui : ses cheveux, rejetés en arrière, découvraient son profil, dont

le contour, accentué quoique fin, se dessinait sur le ciel bleu, et il regardait devant lui avec une expression qui changeait entièrement sa physionomie, d'habitude si simple et si calme. Le génie qui résidait réellement dans son âme se trahissait bien ainsi quelquefois dans son regard; mais en ce moment l'inpiration qui faisait rayonner ses yeux d'un feu sombre semblait être d'une tout autre nature.

Il étendit son bras vers la droite.

— Je ne vois dans toutes ces ruines que cet arc triomphal intact et debout, dit-il en désignant l'arc de Titus. Ces pierres me parlent un langage éloquent et terrible qui fait tressaillir tout mon sang...

Jamais Guy n'avait vu à son ami cette attitude, cette voix, ce regard. Il le considéra avec surprise, osant à peine lui demander la cause d'une exaltation qui lui semblait extraordinaire.

Au bout d'un moment, Franz lui dit tout d'un coup:

— Guy, dis-le-moi, toi qui portes un grand nom et qui es fier de l'ancienneté de ta race, as-tu jamais songé à la mienne?

Guy fit un mouvement de surprise. En ce moment et dans la bouche de Franz, cette question lui parut bizarre et presque dénuée de sens.

— Tu me crois fou, dit Franz en souriant tristement. Oui, et tu aurais raison si je venais me vanter

à toi de ce privilége, dont tous cependant nous portons l'indubitable signe, puisque le temps ne peut l'effacer de nos traits, de cette noblesse, dès-je de l'ancienneté, qui rendrait la tienne, Guy, celle d'un parvenu si les siècles comptaient pour nous comme pour vous. Non, non, ce n'est pas cela ; je ne suis pas fou, et lorsque je te parle de ce sang antique et illustre, de ce sang coupable et puni qui brûle dans mes veines... c'est... c'est...

Franz s'arrêta un instant, suffoqué par l'émotion, puis il acheva presque à voix basse :

— C'est parce qu'il brûle avec une douloureuse ardeur de se répandre pour Celui dont le sang divin et sacré crie vengeance contre lui !... vengeance et pardon !...

Il demeura un instant en silence. Guy, ému et attentif, ne songeait point à lui répondre; d'ailleurs lorsque Franz sortait ainsi de sa réserve et pensait tout haut, il aimait à l'écouter et craignait de l'interrompre.

— Oh ! poursuivit bientôt celui-ci, depuis que je suis chrétien (car quoique baptisé en naissant, tu sais bien que je suis vraiment chrétien depuis peu), tout m'apparaît sous un aspect frappant et nouveau!

Il releva la tête, croisa les bras, et, regardant encore une fois vers la droite :

— Jérusalem est détruite, dit-il ; il ne reste pas

pierre sur pierre de l'antique cité; mais cet arc de triomphe élevé au vainqueur du peuple juif est debout! Les richesses du Temple sont anéanties, et les dernières traces de sa magnificence apportées à Rome pour orner ce triomphe ont disparu mystérieusement les unes après les autres; mais l'empreinte de ces trésors est demeurée gravée sur ce monument même, consacré au souvenir de la chute du Temple et de la ville! Chute si effroyable et si profonde que depuis le commencement du monde il n'y en a pas eu de semblable, et il n'y en aura jamais! Il n'a été donné à aucun peuple de pouvoir être aussi criminel et d'encourir un châtiment aussi redoutable que celui du peuple qui fut le mien!...

Il se tut encore et promena son regard dans une autre direction.

— Et cependant, reprit-il en se rapprochant de Guy, ne semblerait-il pas que les derniers défenseurs de Jérusalem eussent dû demeurer illustres, ne fût-ce que par leur infortune et par leur valeur? Pourquoi donc les antiquaires et les guides qui nous ont si souvent montré cette voie triomphale qui mène au Capitole et nous en ont tant de fois énuméré les souvenirs; pourquoi aucun d'eux ne nous a-t-il jamais parlé de ce qui survint le jour du triomphe de Titus, là-bas, à cette place, près des prisons Mamertines, que nous apercevons d'ici? Pourquoi, parmi tous les faits qui ren-

dent ces prisons célèbres, ne nous ont-ils pas mentionné celui-là, qui cependant mériterait de l'être, autant du moins que celui de la mort de Jugurtha?

— Je ne me souviens pas du fait dont tu veux parler, dit Guy.

— Non, j'en étais sûr. Et pourtant tu sais l'histoire et ta mémoire est bonne. Eh bien, Guy, laisse-moi te rappeler que ce jour-là le triomphateur, au moment de monter au temple, devant verser le sang d'une victime, s'arrêta à cette place, tandis que l'on détachait de son cortége un captif de plus haute taille et plus richement vêtu que les autres, et qu'on l'emmenait dans cette prison pour y achever son supplice avec le lacet même qu'il portait autour du cou. Ce ne fut qu'après cette immolation que le cortége reprit sa marche et acheva de monter jusqu'au Capitole! Guy, ce captif dont on ne daigne pas nous parler, c'était Simon Bar-Gioras; c'était un des trois derniers défenseurs de Jérusalem. Oui, poursuivit Franz avec une émotion croissante, oui, c'était l'un de ceux qui la défendirent jusqu'au bout... mais, hélas! qui la défendirent comme des démons maîtres d'une âme de laquelle ils ne veulent pas se laisser chasser, et non point comme les champions héroïques d'une cause sacrée et perdue. Aussi cette grandeur que la seule infortune suffit souvent pour donner, elle manqua à la calamité la plus grande que le monde ait vue, et les

noms attachés à cette immense catastrophe ne demeurèrent pas même fameux !... Jean de Giscala, Éléazar, Simon Bar-Gioras : qui pense à eux aujourd'hui? L'univers tout entier proclame et vénère les noms de deux pauvres Juifs qui, quatre ans auparavant, dans cette même prison, avaient eux aussi attendu le supplice ; mais le malheur, le courage, la mort tragique des autres, ne leur ont point donné la gloire, et un dédaigneux oubli les a effacés de la mémoire des hommes !

Franz se tut et appuya sa tête sur ses mains jointes :

— O mon Dieu ! dit-il tout bas avec ferveur, ô mon Dieu, que moi aussi je meure obscur, mais que ce soit pour *vous !* que moi aussi j'achève ma vie par un supplice ignoré, mais que ce supplice soit une expiation pour eux, et que cette expiation, désirée avec ardeur, soit acceptée avec miséricorde !

Cette prière, Guy ne l'entendit pas, mais lorsque son ami releva la tête, toute ombre avait disparu de son front, et il vit briller dans ses yeux comme un rayon céleste.

Ils se serrèrent la main sans parler davantage, et ils achevèrent lentement et en silence la promenade que cet entretien avait interrompue.

Le temps ainsi occupé et rempli passait sans que, malgré l'attente, Guy songeât à se plaindre de sa du-

rée, et nous savons maintenant dans quelles dispositions il se trouvait le jour où, à quelque distance du Ponte Molle, il aperçut enfin la voiture qui amenait à Rome les deux voyageuses.

V

« *Ecco Roma !* » ceux qui aujourd'hui arrivent à Rome par le chemin de fer et se précipitent comme un tourbillon dans une station que rien au premier aspect ne distingue de celle du lieu le plus obscur de la terre, ne peuvent se représenter l'effet que produisaient jadis ces deux mots, lorsque, parvenu à l'endroit du chemin d'où l'on aperçoit pour la première fois la ville éternelle, le postillon arrêtait ses chevaux et le désignait de loin au voyageur, et les prononçant de cet accent romain, sonore et grave, comme le nom de Rome elle-même.

Éveline avait assez d'esprit et d'instruction pour n'être point insensible à ce nom, et assez de goût pour embrasser de l'œil avec admiration les lignes gracieuses qui se développaient devant elle détachées sur le ciel ardent et pur, et dominées par l'incom-

parable coupole qu'on ne peut confondre, même à une première vue, avec aucune de celles qui l'entourent. Debout dans la calèche découverte où elle voyageait avec sa tante, les yeux brillants, les lèvres entr'ouvertes, elle était belle et charmante dans ce premier mouvement de curiosité et d'intérêt. C'est ainsi que la revit celui que venait au-devant d'elle et dont elle rencontra rougissant le regard ravi, lorsque au bruit des pas de son cheval elle tourna la tête et aperçut Guy, qui venait de mettre pied à terre auprès de leur voiture.

Rien pendant les premiers jours ne vint troubler l'impression de cette rencontre. Éveline était dans les dispositions voulues pour apprécier Rome historique et poétique, et elle avait hâte d'en visiter les monuments. Elle n'avait point en fait d'art un goût exclusif pour celui dans lequel elle excellait : elle savait admirer le beau sous toutes les formes. Ce fut donc pour Guy un intérêt vif et nouveau que de parcourir avec elle ces galeries merveilleuses, en lui communiquant dans un langage animé ses impressions enthousiastes, tandis que lady Cecilia les suivait, en regardant avec son lorgnon les tableaux et les statues, lisant ensuite scrupuleusement le *Guide dans Rome* de madame Stark (le Murray de cette époque). Par la nature de son esprit et par celle de ses études, Guy eût été en tout temps un guide intelligent et

sympathique; mais ses récentes excursions avec Franz avaient élevé plus haut ses appréciations, et tant qu'ils ne firent que regarder ensemble des tableaux et des ruines, des statues et des paysages, rien ne vint trouble le charme de l'harmonie complète qui semblait régner entre eux. Éveline aimait l'éloquence et l'enthousiasme de Guy, et sans pouvoir toujours lui répondre, elle le comprenait assez pour qu'il pût rarement s'apercevoir qu'elle ignorait la langue qu'il parlait. C'était à peine si une ou deux fois un mot, un accent, un regard ou surpris ou distrait, était venu le faire tressaillir comme une note fausse qui aurait frappé son oreille. Mais cette impression passagère était promptement dominée ensuite par le charme de la présence d'Éveline, par l'originalité naturelle de son esprit, par l'amour enfin, qui jetait en ce moment un voile doré sur tout ce qui les environnait.

Le jour où pour la première fois ils entrèrent ensemble dans Saint-Pierre, cette impression pénible et momentanée se fit sentir d'une manière plus accentuée et plus vive. Ce jour-là, Éveline dit beaucoup de choses qui témoignaient de sa surprise et de son admiration; mais les paroles que Guy aurait voulu entendre, elle ne les dit point. Il en conserva une sorte de répugnance à visiter avec elle aucune église, répugnance qui augmentait à mesure qu'elle l'en pressait avec la vi[illegible]angère et

d'une voyageuse. Lorsque enfin il s'y décida, ce fut avec une appréhension qui souvent arrêtait sur ses lèvres l'expression de sa pensée là où elle eût été la plus vive; et il arrivait qu'après avoir été éloquent et animé en présence du site où était placée une église, il devenait soudainement silencieux et rêveur dès qu'ils en avaient franchi le seuil. Parfois il s'éloignait alors brusquement d'Éveline, comme s'il eût redouté de l'entendre parler. Parfois il se jetait à genoux devant cet autel spécial où brûle la lampe qui indique que *là* est la vie du sanctuaire, et pendant ce temps Éveline l'attendait patiemment, appuyée contre un pilier, sans se douter qu'il venait de tomber pour elle au pied de cet autel une ardente prière. Mais lorsqu'il se relevait, pâle encore de l'émotion de son âme, le regard qu'il rencontrait semblait envoyer à sa brûlante espérance une réponse glacée!...

O cruels destructeurs de l'unité chrétienne! que de cœurs ont saigné par vos mains, de siècle en siècle, parmi les plus nobles cœurs de la terre!

Éveline n'était cependant indifférente à aucune des richesses que l'art a accumulées dans les églises les plus obscures de Rome; ni le goût, ni l'intérêt, ni l'intelligence ne lui manquaient pour les apprécier et en jouir. Elle comprenait tout enfin, tout, hormis la pensée qui avait fait naître ces sanctuaires, la pensée qui était exprimée par ces symboles, la pensée

qui était la raison, l'âme et la vie de tout ce qui l'entourait. Ceci, elle n'était même pas curieuse de le savoir ou embarrassée de l'ignorer. Une indifférence profonde succédait au plus vif intérêt dès qu'il était question d'autre chose que de la forme extérieure et de la parure de ces temples chrétiens dont elle ne songeait jamais à apprendre l'histoire. Elle eût rougi d'ignorer le nom de Jupiter Olympien ou Capitolin et de ne pas reconnaître à la première vue la statue d'Auguste, celle de Tibère ou même celle d'Antinoüs; mais ses yeux passaient indifférents et ignorants devant les images des plus grands bienfaiteurs des peuples. Les traits connus et vénérés de Vincent de Paul, de Philippe de Néri, de François d'Assise et de tant d'autres qui ont élevé l'humanité au-dessus d'elle-même et accompli des œuvres que les anciens auraient nommées divines, non-seulement ils lui étaient inconnus, mais elle n'avait ni honte d'ignorer leur histoire, ni désir de la connaître.

Telle était Éveline, qui, en cela, ressemblait à beaucoup d'autres, et elle eût été fort étonnée si l'impression produite sur son fiancé par une conduite aussi simple lui eût été révélée. Elle remarquait bien parfois les nuages passagers qui altéraient la physionomie de Guy, mais elle était loin d'en soupçonner la cause. Quant à lui, lorsqu'il avait ressenti la sensation pénible que nous venons de décrire, il espérait

mieux du lendemain, ou plutôt le lendemain il évitait tout ce qui aurait pu la renouveler et proposait une promenade à cheval ou une course à la campagne. Alors, en présence de cette glorieuse et riante nature, au milieu de ces ruines fameuses, où tout dans leurs impressions était identique, l'enchantement redevenait puissant, irrésistible, et il s'y livrait sans réflexion; mais le contraste n'en était ensuite que plus grand lorsqu'il sentait par un regard ou une inflexion de voix qu'il fallait cacher les sentiments qu'il ne voulait pas voir involontairement profanés par celle qui ne les partageait pas.

La souffrance actuelle de Guy tenait moins, il faut l'avouer, à un zèle d'apôtre tardivement réveillé, qu'au besoin de ne pas vivre sans Éveline dans des régions qu'il sentait être les plus hautes et où il venait si récemment de retrouver la joie d'une sympathie complète. Sa passion, vive et irréfléchie d'abord, était devenue sérieuse et tendre comme le nœud qui allait les unir; il ne pouvait supporter cette privation, et tout lui semblait inférieur maintenant à ces fêtes de l'âme qu'ils ne pouvaient goûter ensemble.

Dans la tristesse qui s'emparait parfois de lui, peut-être eût-il ouvert son cœur à Franz; mais depuis quinze jours Franz avait quitté Rome pour aller chercher une solitude plus profonde. Une fois il songea à écrire à Anne..., puis, après être demeuré longtemps

pensif, il finit par jeter sa plume et par se résoudre à ne parler à personne ni d'Éveline, ni de lui-même. Résolution sage peut-être, mais dont le résultat était contraire à cet équilibre parfait d'humeur et de caractère que Guy obtenait à grand'peine de lui-même, lorsque, par une raison bonne ou mauvaise, le fond de son âme était troublé.

VI

— Voulez-vous nous accompagner aujourd'hui au Colisée? dit Éveline à Guy un matin où à son heure accoutumée il arrivait chez lady Cecilia.

— Sans doute, répondit-il d'abord avec empressement.

Puis il réfléchit, et d'un autre ton il dit :

— Mais c'est aujourd'hui vendredi, il y aura foule au Colisée; il vaudrait mieux, je crois, y aller un autre jour.

— Non, non, dit Éveline, c'est précisément pour cela que je veux y aller. On m'a dit qu'il fallait le voir ainsi rempli de monde, et que d'ailleurs cette fête était curieuse.

— Ce n'est pas une fête, dit Guy gravement, c'est un simple acte de dévotion qui se répète tous les vendredis.

— En vérité, dit Éveline, et pourquoi le vendredi?

— Parce que c'est le jour où le Christ est mort pour nous; par cette raison, vous ne l'ignorez pas, ce jour est demeuré consacré dans le monde chrétien... dans le monde catholique du moins... répondit Guy.

— Mais à quel propos choisit-on le Colisée pour s'y réunir ce jour-là ?

— Parce que le Colisée a été baigné du sang des martyrs et que leur souvenir se mêle là plus qu'ailleurs à celui de la croix pour laquelle ils l'ont versé.

Guy donna cette explication d'un air triste et contraint qui sembla inexplicable à Éveline. Elle se trouvait irréprochable dans ses ménagements envers la croyance de Guy; elle réprimait soigneusement tout ce qui aurait pu le blesser et l'interdisait même aux autres. La veille encore, une jeune Anglaise ayant dit devant elle qu'au bout du compte elle était persuadée que les catholiques adoraient les images, « quoiqu'ils ne voulussent pas l'avouer, » Éveline s'était fâchée et avait soutenu que les catholiques étaient de bons chrétiens : « Aussi bons que vous et moi, » avait-elle ajouté avec vivacité. Elle était donc tolérante, très-tolérante. Que fallait-il de plus à Guy?

Elle ne voulait point, il est vrai, qu'il cherchât à l'influencer, mais en retour elle ne voulait exercer sur lui aucune influence, et elle trouvait qu'il aurait dû lui en savoir gré, quoique à vrai dire cette réserve ne lui coûtât absolument rien. « Guy était catholique; c'était dommage, mais ce n'était pas sa faute, il était Français, il ne pouvait donc pas évidemment être anglican. » Éveline n'allait pas plus loin que cela, et elle ne s'en préoccupait plus. Pour Guy, nous le savons, il en était autrement; mais sur ce point important il avait pris le douloureux parti de se taire toujours, un infaillible instinct l'ayant averti que dans la disposition actuelle d'Éveline ses paroles seraient vaines et qu'elles pourraient blesser sans jamais convaincre. Il gardait toutefois le silence avec effort, et c'était aussi avec effort qu'il se laissait parfois entraîner à le rompre. Éveline s'aperçut donc en ce moment avec déplaisir qu'il était triste et sombre. Elle ne comprit pas pourquoi et elle alla mettre son chapeau d'assez mauvaise humeur, laissant Guy l'attendre dans le salon.

Il était demeuré assis près d'une table sur laquelle étaient amoncelés des livres, des fleurs, des paniers à ouvrage et une foule d'autres objets que les Anglaises transportent volontiers en tous lieux et tirent comme par enchantement des profondeurs de leurs sacs de voyage, se donnant ainsi l'air d'être établies

pour y passer leur vie dans toutes les auberges qu'elles traversent.

Distrait et préoccupé, Guy touchait machinalement à ce qui se trouvait sous sa main : c'était en ce moment une fort jolie corbeille dans laquelle, parmi les objets jetés pêle-mêle avec les gants, le flacon, l'ouvrage d'Éveline, il remarqua un petit livre dont la riche reliure attira son attention. Il le prit, l'ouvrit, et voyant que c'était un livre de prières, il allait le refermer avec un léger soupir, lorsqu'il aperçut deux initiales gravées dans l'intérieur de la couverture et qui n'étaient point celles d'Éveline, V. L. Il regarda un instant ces deux lettres avec attention et une certaine curiosité, puis il lut les mots écrits au-dessous de ces initiales : « Souvenez-vous de ce jour. » Le livre était encore dans ses mains, et il relisait cette phrase lorsque Éveline rentra et s'avança vivement en rougissant ; mais avant qu'elle pût le lui prendre, Guy avait déjà replacé le livre sur la table d'un air indifférent et il s'était levé. Il avait très-bien remarqué cependant le mouvement d'Éveline ; mais il l'attribua à l'habitude qu'elle avait prise d'éviter tout ce qui pouvait amener entre eux une discussion religieuse. Cette pensée pour le moment éloigna de son esprit le souvenir des deux initiales et la question qu'il allait faire à ce sujet. Au même instant, lady Cecilia parut et leur donna le signal du départ.

La tante d'Éveline, dans son costume de promenade, était coiffée d'un chapeau gris auquel s'adaptait une espèce de cabriolet de soie bleu qui la préservait du soleil, tandis qu'un vaste mais léger manteau la préservait de la poussière. Sous l'un de ses bras elle portait un petit pliant qui lui permettait de s'asseoir en tous lieux; sous l'autre son fidèle « guide du voyageur » et un album où elle et Éveline dessinaient tour à tour; enfin, elle tenait à la main un petit panier dont le contenu était préparé pour le cas où la faim les surprendrait en route. C'était dans cet équipage que lady Cecilia accomplissait périodiquement tous ses devoirs de voyageuse et jouissait de tout à sa manière.

Elle s'établit avec son bagage dans la calèche, Éveline y monta à son tour et Guy se plaça devant elle.

C'était une de ces journées d'Italie dont la beauté se fait sentir même dans une série de beaux jours et cause une sensation si vive que le cœur, trop plein, en arrive à souffrir de l'intensité même de la jouissance qu'il ressent. L'œil est satisfait et ravi; de quelque côté qu'il se pose, tout semble être rassemblé pour son plaisir; l'harmonie est partout, non moins dans la forme et la couleur des édifices, que dans celles des montagnes et des arbres; la main de l'homme semble avoir su seconder de toutes parts l'incompa-

rable nature. Et sur tout cela tombe une lumière magique, une lumière dont la beauté va toujours se transformant et croissant, jusqu'à l'heure où le jour se perd dans la nuit au milieu d'une splendeur qui dépasse encore celle du matin! C'est surtout cette lumière, vie de cette terre charmante, âme de ce beau corps, qui produit sur l'âme humaine l'effet dont je viens de parler, et transforme parfois l'admiration en douleur. Pourquoi? serait-il facile de le définir? Je ne le crois pas, car cette sensation est mystérieuse, et les mystères ne peuvent s'expliquer; mais ne serait-ce point qu'alors le cœur s'ouvre à une joie trop grande pour ce monde, et qui n'a pas de rapport avec la réalité de la vie? De là un retour mélancolique sur eux-mêmes, pour ceux dont l'aspiration n'est pas assez forte pour les porter plus haut que la terre, et jusqu'au lieu de l'accomplissement véritable, dont cette beauté qui nous accable n'est que la promesse et que l'ombre!

Éveline et Guy étaient montés en voiture assez soucieux l'un et l'autre; mais sous l'influence irrésistible de cette belle journée, tout sembla bientôt s'effacer et disparaître, hormis la joie d'être l'un près de l'autre sous ce beau ciel et de respirer ensemble l'air pur et parfumé, de regarder enfin autour d'eux avec une sorte d'ivresse, car, disons-le en passant, il y a dans la vie de rapides moments où la mélancolie dont

je viens de parler ne peut se glisser entre l'admiration et le cœur qui la ressent, parce que le transport qui le remplit dépasse toute impression du dehors. Pour Guy et Éveline, ce moment était un de ceux-là!...

Au lieu d'aller tout droit au Colisée, Guy implora et obtint de faire un long détour. Une sensation indéfinissable lui faisait désirer que cette heure ne pût jamais finir; le poids qui avait si souvent oppressé son cœur était soulevé; il ne songeait plus qu'à écouter la voix mélodieuse qui vibrait dans l'air et le faisait tressaillir, le mélange de sérieux et de grâce qui était l'un des charmes de la nature impressionnable d'Éveline, ne lui avait jamais paru si séduisant, jamais il ne l'avait trouvée si belle! jamais la fascination qu'elle exerçait n'avait été si puissante! Lorsque, sous l'influence de telles impressions, Guy parlait, il savait être éloquent, il savait l'être même en se taisant, et, plus émue que de coutume, Éveline, tantôt par ses paroles, tantôt par son silence, savait de son côté et l'entendre et lui répondre.

Ils arrivèrent enfin au Colisée, où la foule en effet était immense, et ils eurent d'abord de la peine à pénétrer; mais enfin ils parvinrent jusqu'au milieu de la vaste enceinte et ils regardèrent autour d'eux.

La ruine habituellement déserte était peuplée et

offrait de tous côtés le spectacle le plus surprenant. Le monde entier semblait s'y être donné rendez-vous. Depuis le costume pittoresque des paysannes d'Albano jusqu'au cabriolet bleu de lady Cecilia; depuis les frocs de moines de tous les ordres jusqu'au manteau sombre des transtéverins, depuis le vêtement des hauts dignitaires ecclésiastiques jusqu'aux costumes excentriques des artistes et des voyageurs de tous pays, on apercevait toutes les variétés imaginables de formes, de couleurs, de physionomies et d'attitudes. Mais la foule se pressait surtout compacte et attentive autour de la croix qui occupe le centre de l'immense arène, car auprès d'elle se tenait debout le prédicateur des stations.

C'était un religieux revêtu d'un de ces habits aussi chers à l'œil du peintre qu'au cœur du fidèle, et dont l'aspect vénérable semblait être la réalisation parfaite de tout ce que le vêtement qu'il portait signifie et impose. Les fiancés étaient arrivés tard, le prédicateur avait déjà parcouru les diverses stations, et en ce moment il faisait comme un résumé des vérités qu'il venait de prêcher. Guy s'était approché le plus possible et il avait voulu faire place à Éveline près de lui; mais elle avait quitté son bras pour rester à côté de sa tante, où elle était cependant à portée d'entendre, si elle le voulait.

Guy, encore ému de leur promenade, ne sentit

d'abord que le regret d'être séparé par ce mouvement, mais bientôt une émotion d'une tout autre sorte s'empara de lui!... Ce religieux qui prêchait, c'était plus qu'un orateur, c'était un saint. On abuse souvent de ce terme, souvent on l'emploie légèrement ou à tort, mais nous nous en servons en ce moment d'une manière exacte. C'était un homme qui véritablement aimait son prochain plus que lui-même et Dieu plus que tout, et cet homme avait reçu le don de l'éloquence! Dans ces conditions, la parole humaine est ce qu'il y a sur la terre de plus grand et de plus divin, et rien n'égale sa puissance. Telle était celle qui en ce moment tombait du ciel sur cette multitude. Guy surpris, pénétré, transporté, sentit bientôt son cœur battre d'enthousiasme, et les plus nobles instincts de son âme se réveiller avec ardeur. L'amour du bien, le désir de rendre sa vie utile et féconde, la volonté d'user noblement de sa jeunesse, de ses facultés, de sa fortune; toutes ces pensées et ces résolutions, dont il pouvait bien parfois se distraire, mais qui étaient inhérentes à sa nature, semblaient sous cette parole forte et pénétrante prendre sur lui un empire nouveau. Placé en face de la croix, il écoutait avec une telle attention, et sa haute taille le rendait si remarquable qu'un instant le profond et magnifique regard du prédicateur s'arrêta sur le sien et il sembla lui adresser directement ses dernières paroles : ces

paroles promettaient au chrétien de rudes combats, de lourdes croix, mais ensuite le triomphe et la paix... Et lorsque en les terminant la main du saint religieux se leva pour bénir les assistants, Guy, avec la foule tout entière, tomba à genoux, dans des sentiments de foi, de ferveur et de courage, dignes du sol sacré sur lequel il était prosterné.

Tandis que le peuple qui l'entourait était encore à genoux comme lui, il se retourna pour chercher Éveline des yeux. Ce tourbillon divin, dont il était si profondément ébranlé, quel effet avait-il produit sur elle? Il se le demandait en tremblant, mais non sans espoir, car, il le savait, elle était sensible à l'éloquence, et peut-être cette fois leurs cœurs, pour un instant, battaient-ils à l'unisson. Au premier moment il ne la vit point, parce qu'elle s'était éloignée de plusieurs pas du lieu où il l'avait laissée; mais il l'aperçut bientôt, et il l'aperçut sans peine, car, seule, elle était debout !... Elle était debout, et elle tenait à la main son album, dans lequel elle faisait en souriant un croquis du prédicateur, tandis que sa tante, assise près d'elle sur son pliant, était absorbée par le contenu du panier qu'elle tenait ouvert sur ses genoux!...

Ce que Guy ressentit, nous le dirons tout à l'heure; mais en attendant, demandons-nous si l'indifférence d'Éveline était réellement aussi coupable qu'elle le

parut en ce moment à celui qui cherchait avec tant d'angoisse, dans son regard, la trace d'une émotion sympathique.

Hélas! nous croyons que non! Que pouvait attendre Éveline des paroles d'un moine?... Pourquoi les aurait-elle seulement écoutées?... Dès l'enfance et à travers la vie, beaucoup d'Anglais et des meilleurs, ne sont-ils pas, comme elle, habitués à ignorer, à mépriser, à détester tout ce qui porte le cachet de l'antique Église qui fut leur mère?... et souvent pour les plus pieux d'entre eux, ce mépris et cette haine ne sont-ils pas les points les plus définis de leur foi religieuse?

Oh! sur cette terre, où le bien et le mal, la vertu et le vice partagent et déchirent déjà si douloureusement la famille humaine, n'est-ce point une plus étrange et plus cruelle calamité que cette nouvelle division survenue entre ceux qui aiment Dieu et qui aiment leurs frères; entre les cœurs qui, des deux côtés, sont souvent les plus purs et les plus fervents de ce monde? Et peut-on jamais cesser de dire: « Malheur au jour qui nous sépara!... »

Malheur! oh! oui, malheur aux catholiques dont les fautes et les crimes voilèrent la face auguste de leur mère! malheur aux protestants qui, à travers ce voile, ne surent pas la reconnaître et manquèrent d'amour et de foi au point de la renier!

VII

Guy se leva et se rapprocha d'Éveline.

— Qu'avez-vous, grand Dieu ! dit celle-ci.

Il lui répondit qu'il n'avait rien.

En effet, il n'avait rien qu'il pût dire, rien qu'il pût communiquer, rien qui pût être exprimé ; car rien n'aurait été compris. Son cœur était plein, plein jusqu'à déborder des sentiments les plus purs, les plus nobles, les plus élevés, qu'il fût capable de contenir, et il fallait les réprimer, les dissimuler, les taire absolument sous peine de souffrir plus encore qu'il ne souffrait en ce moment.

Il prit sans parler le bras d'Éveline. Elle avait déjà remarqué plusieurs fois, nous l'avons dit, que depuis leur arrivée à Rome son humeur était devenue souvent inégale et bizarre : mais jamais pareil nuage n'avait altéré ses traits ou obscurci son front. Une autre peut-être en eût été inquiète et effrayée, mais elle n'en fut que mécontente et elle trouva bon de montrer à Guy qu'elle attachait peu d'importance à un caprice qui le faisait passer ainsi si vite et sans raison d'une

disposition à une autre. Tandis qu'ils s'acheminaient lentement à travers la foule, elle se mit donc avec une sorte d'affectation à parler gaiement de choses indifférentes, sans avoir l'air de s'apercevoir le moins du monde du trouble de Guy. Celui-ci se taisait toujours ; mais cette voix charmante, et qui tout à l'heure vibrait si doucement à son oreille, il aurait voulu maintenant ne pas l'entendre, et lorsque enfin ces mots prononcés d'un accent dont il ne fut pas le maître lui vinrent aux lèvres, en dépit de lui-même : « Éveline ! par pitié !... par grâce !... » — il s'arrêta brusquement, ne sachant plus ce qu'il allait dire ; mais il s'arrêta surtout devant le regard surpris de ces grands yeux qui lui semblèrent en ce moment froids et cruels, et dont il détourna involontairement les siens de peur de trop souffrir.

Ils parvinrent ainsi en silence jusqu'au lieu où était demeurée la voiture de lady Cecilia ; mais lorsque Éveline déjà placée auprès de sa tante s'attendait à voir Guy la suivre, il ferma la portière et il demeura immobile à la place où il était sans même la saluer d'un regard, au moment où la voiture s'éloignait.

Un cabriolet attaché sur un chapeau borne la vue aux objets placés en face de soi ; lady Cecilia s'était donc gardée d'apercevoir le changement survenu dans la physionomie et les manières de Guy ; elle ne re-

marqua pas même d'abord son absence dans la voiture. Lorsqu'elle s'en aperçut enfin :

— Qu'est-ce que cela veut dire? dit-elle en se retournant tout d'une pièce vers Éveline.

Mais celle-ci, rouge et l'air mécontent, semblait fort peu disposée à répondre.

Lady Cecilia la regarda un instant et n'insista pas davantage.

« Une querelle d'amoureux, pensa-t-elle, cela ne me regarde pas. » Et elle se tut jusqu'au moment où la voiture s'arrêta devant leur porte.

— Il viendra pourtant dîner avec nous, comme à l'ordinaire à huit heures, n'est-ce pas? dit-elle alors.

Éveline répondit sans hésiter affirmativement, quoique en ce moment elle n'en fût rien moins que certaine, et ce doute ajoutait à son déplaisir. Elle ne comprenait rien au bizarre accès que venait d'avoir Guy, et elle lui en voulait; mais elle désirait le revoir, ne fût-ce que pour avoir la satisfaction de lui faire des reproches, et puis ensuite de lui accorder sa grâce, après qu'il lui aurait demandé pardon. Elle suivait ainsi sa tante, assez pensive en montant lentement le long escalier du palais qu'elles habitaient dans la *via delle Quattro Fontane*, lorsque lady Cecilia fit une joyeuse exclamation et lui jeta une carte que l'on venait de lui remettre.

— Tenez, Evy, lui dit-elle, voilà une arrivée qui me fait grand plaisir; nous allons avoir des nouvelles d'Angleterre, et de plus, un homme agréable à ajouter aux habitués de notre salon, ce qui ne sera certainement pas de trop.

Le visage d'Éveline ne sembla pas en ce moment confirmer cette dernière assertion. Elle regardait la carte d'un air pétrifié, et ici encore le cabriolet seul empêcha lady Cecilia d'être frappée et effrayée de la soudaine pâleur de sa nièce; mais lorsque, débarrassée de cet appendice et étonnée de son silence, elle la regarda enfin :

— Qu'y a-t-il, Evy, lui dit-elle; n'êtes-vous pas contente de revoir votre cousin ?

Éveline avait eu le temps de retrouver son sang-froid, elle répondit avec assez de calme :

— Ni fâchée, ni contente, ma chère tante, mais il faudra voir si Vivian se plaira ici et avec nous, avant d'être sûre que nous trouverons sa société agréable.

Et, sans ajouter une parole de plus, Éveline jeta la carte sur la table et rentra dans sa chambre.

Lady Cecilia réfléchit à ces derniers mots, et se rappelant quelques particularités du caractère de son neveu, elle pensa qu'en effet Éveline n'avait peut-être pas tort, et qu'il pourrait bien ne pas être aussi à son aise parmi des étrangers et par conséquent aussi aimable à Rome qu'il l'était à Londres.

S'étant ainsi, pour la seconde fois, rendu compte à sa manière de ce qui préoccupait sa nièce, lady Cecilia alla se reposer, mais seulement après avoir envoyé une de ses propres cartes *à lord Vivian Lyle, chez Serny, place d'Espagne*, pour l'engager à venir dîner avec elle, ce jour-là, à huit heures.

Après avoir quitté Éveline au Colisée, Guy s'était éloigné rapidement en se dirigeant à peu près au hasard, et cherchant seulement à échapper le plus vite possible au bruit, à la foule, au monde entier. En ce moment, il n'avait qu'un désir : se retrouver seul, avec les pensées qui se partageaient son cœur, et reprendre sur lui-même assez d'empire pour les maîtriser et ne pas permettre à son caractère de trahir ses meilleurs sentiments, comme il sentait bien qu'il venait imprudemment de le faire ; mais il marcha longtemps sans pouvoir venir à calmer son agitation intérieure. Les paroles admirables qu'il avait entendues au Colisée étaient vivantes dans sa mémoire. Il se les répétait et sentait encore les frémissements, l'admiration qu'il venait d'éprouver ; de là, sa pensée le reportait à l'heure qui avait précédé celle-là, à cette promenade pendant laquelle Éveline s'était montrée si charmante...

Mais tout semblait transformé. Il avait peine à se rappeler maintenant le charme qu'il avait subi, il ne

voyait plus que la métamorphose qui avait suivi cette heure d'enchantement. Cette froideur, cette indifférence, cette raillerie!... et cela lorsque la conscience de Guy lui disait que si jamais il avait mérité l'approbation d'une âme élevée, la sympathie d'un noble cœur, c'était au moment où des paroles sublimes et saintes venaient de réveiller en lui un si puissant, si salutaire écho.

Il marchait ainsi toujours à l'aventure, et se trouvait dans un chemin resserré entre deux murs, surmontés çà et là de pins et de cyprès dont la couleur sombre se détachait sur le ciel étincelant. Il arriva ainsi jusqu'à la porte d'une petite église de couvent, et presque machinalement il y entra.

La fraîcheur soudaine, et l'obscurité qui succédait tout à coup à l'éclat embrasé du jour, lui causèrent une sensation subite de bien-être, et les pensées qui s'agitaient en lui commencèrent à s'apaiser. L'église était vide. Il ne s'y trouvait qu'un seul prie-Dieu placé devant l'autel. Guy alla s'y agenouiller, et la tête dans ses mains, il y demeura longtemps dans une rêverie qui n'était point une prière, mais qui était le repos dont il avait besoin. Il réfléchit avec plus de calme à ce qu'il venait de ressentir, à tout ce qu'il avait éprouvé depuis un mois, et il comprit alors à la fois la puissance et le vide du sentiment auquel il avait livré son cœur! Puissant! oh! oui, il l'était, car il avait un

instant transformé pour lui toute la terre; mais vide, car il ne pouvait l'élever plus haut; il y avait des jours qu'il sentait bien être pour lui les meilleurs, des jours où la terre ne lui suffisait pas!

Guy leva la tête, il avait besoin d'alléger le poids de tant de pensées dans une véritable et fervente prière; il joignit les mains et ses yeux se portèrent vers l'autel... mais au même instant il tressaillit et se leva par un mouvement soudain, comme s'il eût aperçu une vision extraordinaire. La lueur du soleil couchant pénétrait par la fenêtre placée au-dessus de la porte d'entrée, et jetait dans ce moment une lumière éclatante sur le tableau qui se trouvait en face de lui, et là, plus brillamment éclairée que le reste, semblait se détacher du fond, une figure qui était celle de la sainte dont ce tableau représentait le martyre. Mais ce n'était point là le rêve d'un peintre; cette figure il la connaissait; ces yeux, cette expression, ce sourire, c'étaient ceux de l'amie de son enfance; c'était le regard, c'était l'âme d'Anne Séverin qui vivaient sur cette toile!... Guy regarda d'abord, comme s'il avait eu le vertige, puis il retomba à genoux, et sans qu'il lui fût possible de les réprimer, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux!

Il fut quelque temps sans pouvoir se rendre compte de ce qui lui arrivait. Une influence bienfaisante semblait l'environner de toutes parts: peu à peu enfin

l'apaisement tant de fois produit par la présence d'Anne elle-même se fit sentir, et les flots orageux soulevés dans son âme se calmèrent, comme les grandes vagues de la mer s'apaisent après une tempête. Une sorte de silence succéda en lui-même à ses pensées tumultueuses, et des paroles souvent lues, mais jamais comprises comme aujourd'hui, semblèrent retentir au fond de son âme. « *Aucun amour dont Dieu n'est le lien, ne peut être puissant et durable*[1]. »

Guy retomba à genoux devant cet autel, et la prière, la vraie prière revenant sur ses lèvres, il demanda avec ardeur que ce lien divin fût accordé ici-bas à son amour et à sa vie.

Il se leva soulagé et confiant. Mais avant de quitter l'église, il regarda avec plus de sang-froid le tableau qui venait de lui causer une émotion si violente et si douce.

On a déjà deviné que c'était le même qu'il avait vu l'année précédente dans l'atelier de Franz. Il le contempla maintenant avec un attendrissement nouveau et demeura longtemps absorbé par les pensées que réveillaient ensemble le souvenir de l'ami dont il reconnaissait l'ouvrage et l'image de celle dont il avait reproduit les traits !

[1] *Imitation de Jésus-Christ.*

VIII

Guy rentra chez lui grave et pensif. Tout ce que la nature de son caractère avait ajouté de vivacité aux émotions de la journée était calmé, mais l'impression du regard froid et moqueur d'Éveline n'était point effacée, et il le comparait involontairement avec celui qu'il venait de revoir. Le souvenir d'Anne, si inopinément réveillé, le poursuivait maintenant, et le cours obstiné de sa rêverie le ramenant encore une fois en face de cette croix du Colisée où deux heures auparavant il avait tant souffert, il ne put s'empêcher de songer à ce qu'eût éprouvé Anne à cette même place, à ce qu'il eût éprouvé lui-même près d'elle. Son cœur battit à cette pensée, et une blessure sembla se rouvrir, si douloureuse et si vive, qu'il put se demander s'il en avait jamais été bien guéri.

Toutefois Guy réfléchit qu'Éveline était innocente du tourment involontaire qu'elle lui avait infligé, tandis qu'elle avait lieu de se plaindre de lui; il lui tardait de réparer son tort, peut-être lui tardait-il de la revoir pour effacer de son esprit l'image qui venait d'y

revivre. Aussi se disposa-t-il à se rendre, selon sa coutume, chez lady Cecilia, mais il était revenu lentement, et l'heure du dîner (quelque tardive qu'elle fût) était déjà sonnée lorsqu'il s'achemina enfin vers la *via delle Quattro Fontane*.

Le salon de lady Cecilia était fort recherché, et lorsqu'elle en faisait les honneurs, on reconnaissait sans peine en elle, non-seulement une fort grande dame (ce que ne dissimulait point même son bizarre costume de promenade), mais une femme très-élégante. Et telle que nous la retrouvons en ce moment reposée et parée, elle était une tout autre personne que celle qui nous est apparue tout à l'heure dans son équipage de touriste.

Tandis qu'elle attendait tranquillement ses convives, le lecteur devinera sans peine qu'Éveline n'était point aussi calme que sa tante. Elle aussi faisait sa toilette ; mais elle était si distraite que Morris, après avoir demandé deux ou trois fois ses instructions sans recevoir de réponse, s'était décidée enfin à agir selon ses lumières et à ajuster la coiffure de sa maîtresse au gré de sa propre fantaisie. Pour être juste envers cette habile chambrière, il faut avouer que si Éveline eût jeté un regard sur le mélange de velours et de perles qui venait d'être entrelacé dans sa belle chevelure, elle eût reconnu que madame Morris avait judicieusement usé de sa responsabilité. Mais Éveline ne pen-

sait dans ce moment-là ni à sa parure, ni à sa beauté, ni à rien qui lui fût agréable. Sa toilette achevée, la jeune fille demeura debout devant sa fenêtre, plongée dans ses réflexions, et ces réflexions ne semblaient point être sereines.

La beauté d'une nuit merveilleuse succédait à celle de la journée, la lune montait à l'horizon, le ciel étincelant d'étoiles conservait encore une teinte pourprée qui était comme un dernier adieu de la lumière splendide du jour. Tout cela demeurait inaperçu pour Éveline, et elle resta à la même place immobile et pensive jusqu'au moment où l'on vint frapper à sa porte pour l'avertir que « tout le monde était arrivé, et que l'on n'attendait plus que miss Devereux pour se mettre à table. »

« *Tout le monde était arrivé!...* » ce simple message lui fit un tout autre effet qu'à l'ordinaire, car, au lieu de presser son pas, il la fit encore hésiter un instant : il fallut pourtant se décider, et tout en sentant que son cœur battait beaucoup plus vite que de coutume, Éveline s'achemina enfin vers le salon.

Que de pensées et d'inquiétudes venaient, en effet, de l'assaillir pendant sa longue rêverie! Vivian, à qui elle avait si peu pensé depuis deux mois, dont elle n'avait pas pendant ce temps reçu une seule lettre, comment allait-elle le revoir? L'ascendant étrange qu'il avait toujours exercé sur elle et dont le souvenir

lui revenait en ce moment d'une façon importune, pourrait-elle aussi facilement s'y soustraire de près que de loin?... Quel accueil ferait-il à son fiancé?... et Guy lui-même, dans quelle humeur allait-elle le retrouver? Quant à lui, il ignorait le passé et n'avait aucune raison pour voir lord Vivian avec déplaisir, mais cette réflexion qui aurait pu sembler rassurante était au contraire celle qui lui causait le plus d'anxiété. Elle regrettait amèrement un silence qu'elle avait gardé pour ajourner une explication que chaque jour de délai rendait plus pénible, mais qui n'eût jamais pu l'être autant que l'embarras dans lequel elle se trouvait en ce moment. Enfin, ce fut avec une sorte de soulagement que se rappelant tout d'un coup l'accès d'humeur de Guy au Colisée et la façon bizarre dont il les avait quittées, elle se dit que probablement il ne viendrait pas dîner ce jour-là, et ce qui une heure auparavant lui eût fort déplu lui sembla alors être sa seule chance de salut. « Oui, oui, tout s'arrangerait ainsi; elle aurait d'abord une entrevue avec Vivian, puis lorsqu'elle reverrait Guy, elle lui dirait tout: ce qu'il lui fallait seulement, c'était de ne pas les revoir ensemble. » Comme c'était là ce qui lui convenait le mieux, elle se persuada qu'il en serait ainsi et arriva dans cette confiance à la porte du salon.

Elle l'ouvrit... et elle les vit tous deux devant elle.

Les petites entraves des convenances sociales ont en plusieurs circonstances leur très-grand avantage. Ce qui empêcha Éveline de pousser un cri, dont l'effet eût été fort regrettable ou même de défaillir, comme cela eût pu lui arriver, tant étaient rapides les battements de son cœur, ce fut l'obligation immédiate où elle se trouva de répondre à l'accueil empressé d'une princesse romaine qui était ce jour-là au nombre des convives de lady Cecilia. La première chose dont Éveline eut conscience, ce fut que sa tante la présentait à une dame très-parée qui lui disait d'aimables lieux communs et à qui elle répondait sans trop savoir ce qu'elle disait; mais enfin elle disait quelque chose et cela l'aidait à se remettre. Peu à peu avec un sang-froid que cette petite diversion lui avait permis de recouvrer (au moins en apparence), elle jeta les yeux autour d'elle, salua les personnes qui se trouvaient réunies, et semblant seulement apercevoir son cousin, elle lui tendit la main et lui dit d'une voix presque naturelle :

— Bonjour Vivian; je suis bien aise de vous voir à Rome.

Il ne répondit pas d'abord, et elle n'osait pas trop le regarder en face. La main qui avait serré la sienne était glacée. Enfin il répondit :

— Et moi aussi, Éveline, je suis heureux de vous revoir après une si longue absence.

Ces mots étaient à peu près aussi insignifiants que ceux qu'elle venait de dire, mais, dans cette voix ferme et calme, elle retrouva précisément l'accent qu'elle redoutait d'entendre et elle se sentit interdite.

On annonça le dîner.

Guy alors s'approcha d'elle et lui offrit son bras avec la tranquille assurance qui était ici son droit. Éveline le prit sans savoir ce qu'elle faisait. Elle avait la tête en feu. Lord Vivian fit deux pas en arrière et les laissa passer. Il n'offrit lui-même son bras à personne et entra le dernier dans la salle à manger, où il prit la seule place restée vide à l'extrémité de la table : il se trouva placé ainsi en face d'Éveline et de Guy, quoique fort loin d'eux.

Guy était encore sérieux ; mais toutefois il avait déjà à voix basse demandé pardon à Éveline de sa disparition du matin; il l'avait fait avec cette grâce et cette douceur qui donnaient parfois à ses manières un charme rehaussé encore par la vivacité même qu'il avait trop souvent peine à réprimer. Éveline ne savait que lui répondre. Elle avait oublié son grief; c'était elle-même qui maintenant se sentait coupable envers lui. Aussi, dans son trouble, lui répondit-elle à son tour avec un accent doux et humble, fort inaccoutumé pour elle, et dont l'effet fut de ramener à l'instant sous son charme celui qui

tout à l'heure semblait prêt à s'y soustraire. Toutefois il était impossible à Éveline de dissimuler son agitation. Guy s'en aperçut bientôt sans pouvoir en deviner la cause. Il redevint silencieux : peu après il fut tiré de sa rêverie par lady Cecilia, qui adressa à travers la table à son neveu une question à laquelle celui-ci répondit brièvement.

Guy était arrivé dans le salon avant le dîner, en même temps qu'Éveline, et n'avait nullement remarqué jusque-là le nouveau venu. Il le regarda et dit à Éveline :

— Quel est ce jeune homme? Je ne l'ai jamais vu chez vous jusqu'à ce jour; il vient donc d'arriver?

— Oui, c'est mon cousin, lord Vivian Lyle, balbutia Éveline.

Puis elle continua très-vite :

— Guy, j'aurais dû vous parler de lui plus tôt.

Guy la regarda avec surprise et se tut un moment, puis il dit :

— Répétez-moi le nom que vous venez de dire.

Éveline le répéta :

— Vivian Lyle.

Ce mot réveilla subitement dans la mémoire de Guy un souvenir récent et cependant déjà presque effacé, tant l'impression produite par la circonstance qu'il lui retraçait avait été légère.

Il jeta les yeux une seconde fois de l'autre côté de

la table, et, à sa grande surprise, il rencontra le regard de lord Vivian fixé directement sur lui, et ce regard lui parut inexplicable. Pourquoi cet inconnu le regardait-il ainsi? Qu'était-ce que ce regard, non certes impertinent, mais attentif, grave, presque imposant? Guy ne pouvait le comprendre, mais il n'était en aucun cas d'humeur à se laisser patiemment regarder ainsi. Malgré lui, il prit en retour une expression quelque peu hautaine qui s'adressait à l'autre bout de la table, mais qu'Éveline prit pour elle lorsqu'il lui dit :

— Vous avez là un cousin qui peut difficilement passer inaperçu. Vous allez donc me dire sans retard ce que vous regrettiez tout à l'heure de ne m'avoir pas encore dit à son sujet.

Si Guy lui avait fait cette prière du ton qu'il avait pris pour lui demander pardon quelques minutes auparavant, peut-être Éveline lui eût-elle répondu par un humble et soudain aveu; mais cette injonction un peu impérieuse eut un effet tout contraire : l'humilité et le repentir s'évanouirent, et elle lui répondit froidement :

— Vous le saurez, mais ce n'est point ici le lieu ni le moment.

Et ils ne se parlèrent plus jusqu'à la fin du dîner.

En rentrant dans le salon, lord Vivian fut formel-

lement présenté par lady Cecilia au marquis de Villiers, et ils échangèrent qnelques paroles brèves et insignifiantes, après lesquelles d'un commun accord ils se séparèrent assez vite. Guy se rapprocha de la table. La carte de lord Vivian, qu'Éveline y avait jetée deux heures auparavant, s'y trouvait encore; il l'aperçut, la prit vivement, et s'approchant d'elle, il lui dit tout d'un coup à demi-voix en la lui mettant sous les yeux :

— Est-ce là par hasard le nom dont les initiales sont gravées dans votre livre de prières?

Éveline tressaillit et rougit, mais ainsi interrogée, jamais elle n'eût répondu par un mensonge. Elle dit donc sur-le-champ : « Oui, » et malgré sa vive rougeur, ce fut sans aucune trace d'embarras, car l'accent impérieux de Guy avait réveillé chez elle l'esprit de résistance.

— Alors, dit-il gravement, je vous demande, je fais mieux, *j'exige* que demain vous me disiez tout ce que vous m'avez caché. Je viendrai avant midi, et j'espère que lady Cecilia permettra que je vous trouve seule.

Le salon s'était peu à peu rempli de monde. Guy se leva et se dirigea sans être aperçu vers la porte. Au moment de sortir, il se retourna et vit lord Vivian debout près du canapé où il venait de laisser Éveline assise. Il lui parlait à son tour, Éveline tournait

le dos à Guy, mais il lui vit lever la tête pour répondre. Un instant il eut la tentation de rester pour chercher à deviner de loin ce qu'on lui disait et ce qu'elle répondait, mais l'observer ainsi à son insu répugnait à la noble nature de Guy. Il jeta encore un regard sur le profil régulier, sur les yeux brillants, sur la taille gracieuse de sa fiancée : il vit flotter sur ses épaules les longs bouts du ruban rouge qui tombaient de sa chevelure, et il sortit de la chambre.

La nuit invitait à rester dehors ; il revint chez lui par le plus long et ne rentra que fort tard ; mais il eût prolongé sa promenade jusqu'au jour, s'il eût voulut récapituler tout ce qui lui était survenu pendant une journée où cependant en apparence et aux yeux de tous, hormis aux siens, il ne s'était absolument rien passé d'extraordinaire.

IX

Cette journée indifférente pour les indifférents, nous savons en effet ce qu'elle avait été pour Guy. Par un singulier concours de circonstances, il n'était pas dans tout son être un seul point sensible qui, pen-

dant la durée de ce jour, n'eût été ou touché, ou froissé, ou profondément troublé. L'amour, l'enthousiasme, le mécompte et la douleur l'avaient envahi tour à tour, puis à ces émotions avait succédé de la manière la plus imprévue le réveil vif et soudain d'un souvenir voilé, mais jamais effacé, qui lui causait à la fois peine et plaisir, joie, regret et remords. Après tout cela, il avait revu Éveline et il n'avait d'abord songé qu'à réparer les torts qu'il se reconnaissait envers elle. Mais ce repentir avait été troublé par un subit et étrange soupçon, et maintenant il était en proie à un accès de jalousie furieuse dont il n'était pas le maître et qui, pour le moment, dominait tout le reste.

Oui, il était jaloux et ne songeait plus que, si toutes ses pensées, ce jour-là, eussent été dévoilées à Éveline, elle aurait bien eu de son côté quelques raisons de l'être. Mais il ne s'agissait pas de cela en ce moment. Une vive et insupportable méfiance venait de s'emparer de lui et transformait sa souffrance du matin en une autre plus vive encore et plus antipathique à sa nature. De toutes les qualités de Guy, la franchise était celle qui, dans toute sa vie, s'était le moins démentie. Jamais une seule fois depuis son enfance, non-seulement un mensonge n'avait effleuré ses lèvres, mais jamais une dissimulation, un déguisement quelconque n'était entré dans sa pensée. A une époque

où Éveline traitait comme un jeu l'attrait qu'elle lui inspirait, elle lui avait un jour, à propos d'Anne, adressé en badinant une question semblable à celle qu'elle avait un jour adressée à Anne elle-même, et Guy avait répondu par le récit simple et sincère de tout ce qui s'était passé avant l'époque de l'arrivée d'Éveline à Villiers. Les détours dont il était incapable, il ne les supposait pas chez les autres, et lorsqu'un soupçon de ce genre naissait dans son esprit, il y produisait un involontaire et insurmontable mépris. Or, c'était là un sentiment qu'il lui était odieux d'éprouver lorsqu'il s'agissait d'Éveline; aussi cherchait-il à s'y soustraire en dirigeant surtout l'irritation qui commençait à bouillonner en lui vers celui qui venait d'apparaître tout d'un coup entre eux, et au souvenir du regard qui avait semblé vouloir lui faire baisser les yeux, il sentait le sang lui monter à la tête et de dangereuses pensées lui traverser l'esprit.

Il arriva ainsi au pied du long escalier qui conduit de la place d'Espagne à la Trinité-du-Mont et en monta les marches plus vite que de coutume; on parvenait de ce côté à pied à sa demeure, située précisément au haut de cet escalier et qui dominait l'une de ces vues dont même à Rome la beauté est exceptionnelle. Rentré chez lui, il ouvrit la fenêtre et s'établit sur son balcon... Mais la sereine influence de la

nuit ne se fit point sentir ; le doute et l'amertume pesaient sur lui et au fond de son âme grondait l'orage. Il demeura ainsi longtemps, cherchant à se maîtriser et n'y pouvant réussir, sinon quand le cours de ses pensées le ramenait devant l'autel où l'amie de son enfance lui était apparue. Alors il sentait comme un souffle de paix passer sur son âme, et il murmurait le nom de celle dont la douce image semblait avoir été suscitée tout exprès pour lui venir en aide à l'heure du danger ; car Guy, en ce moment, se sentait menacé par le démon qu'il avait juré de combattre, par l'ennemi de la dignité et du repos de sa vie, par cette violence héréditaire enfin qu'Anne avait reçu du ciel le don de conjurer.

Il en était là de ses réflexions lorsque l'horloge du couvent voisin sonna cinq coups. Ceci, selon la manière habituelle de marquer l'heure en Italie, signifiait dans la saison où on se trouvait alors, environ onze heures et demie du soir. Guy se leva pour quitter le balcon ; mais avant de rentrer, il jeta encore un coup d'œil sur cette vue, à laquelle l'habitude ne l'avait point rendu indifférent. Tous les objets se discernaient avec netteté à la clarté de la lune. L'obélisque qui s'élève devant l'église de la Trinité se détachait sur le sombre azur du ciel comme une blanche apparition, et semblait veiller sur le monastère endormi. Le vaste escalier, complétement désert à cette heure, était cou-

vert d'ombre d'un côté, mais de l'autre (celui où se trouvait Guy) la lune répandait la plus éclatante lumière. On entendait au loin le roulement de quelques voitures sur la place d'Espagne et le bruit plus lointain encore des passants dans les rues avoisinantes; près de sa fenêtre tout était silencieux. Au moment où il allait la fermer, il fut donc surpris d'entendre tout d'un coup de ce côté un bruit de pas sur l'escalier; il se pencha sur son balcon et il aperçut un homme de haute stature qui venait en effet de la place par ce chemin. Guy le regarda avec attention et bientôt son visage prit l'expression de la surprise et presque de la stupeur, car il l'avait reconnu! Celui-là même contre lequel il cherchait en ce moment à dompter sa colère, le cousin d'Éveline, lord Vivian Lyle, c'était lui qui en ce moment passait là sous sa fenêtre, c'était lord Vivian Lyle (un pressentiment certain l'en avertissait) qui à cette heure tardive venait chez lui!...

Cinq minutes après on sonna à la porte. Guy ferma brusquement la fenêtre et attendit. Presque à l'instant, son domestique entra une carte à la main : il n'eut point le temps de parler.

— Faites entrer, dit Guy en prenant la carte, qu'il déchira en mille pièces sans la regarder.

Lord Vivian parut. Il s'arrêta pour attendre que

le serviteur se fût retiré, puis il s'avança vers Guy et lui tendit la main.

Guy venait de prendre la résolution de se vaincre et de ne point s'emporter, quoi qu'il pût lui en coûter, mais dissimuler sa pensée lui était en ce moment plus impossible que jamais.

— Lord Vivian, dit-il en le regardant en face, j'hésite à vous donner la main, car la visite que je reçois de vous m'étonne et, je l'avoue, m'inquiète. Je ne sais ce que vous allez me dire, mais je sens que ce seront des choses pénibles, douloureuses, peut-être impossibles à entendre.

— Fiez-vous à moi, monsieur le marquis, et ne craignez pas d'entendre ce que j'ose venir vous dire.

L'accent de l'un était aussi noble que celui de l'autre, il n'y avait pas à s'y méprendre. Guy serra la main qui lui était offerte.

Ces deux hommes qui, quelques heures auparavant, ne s'étaient jamais vus, ces hommes rivaux et presque ennemis qui, rapprochés un instant, allaient se retrouver peut-être séparés à jamais, ils étaient de la même race ; ils appartenaient tous deux à cette famille dispersée des nobles cœurs, des âmes d'élite, qui, rassemblée, soulèverait le monde! La froide fermeté de l'un secondée par la généreuse impétuosité de l'autre, ils eussent accompli ensemble de grandes choses ici-bas. Mais tout les séparait, et dans

ce moment où, pour la première fois, ils étaient en présence, c'était dans l'attitude de deux adversaires, et il s'agissait entre eux de ce qui plus que tout en ce monde stimule entre les hommes la colère et la haine, et les stimule souvent jusqu'au sang.

Et cependant, lorsqu'ils se regardèrent ainsi un moment en silence, lorsque le regard loyal de Guy rencontra de près et en face le regard sérieux qui donnait l'air imposant aux nobles traits de son rival, un même instinct leur fit comprendre à tous deux cette affinité de leurs natures.

La méfiance et la roideur disparurent. Dans de telles conditions, ils pouvaient avoir à lutter ensemble, mais il était certain que ce serait une lutte généreuse, et Guy était maintenant pressé d'en venir au fait.

Il donna un fauteuil à lord Vivian et prit lui-même une chaise près de la table, où se trouvait une lampe qui seule éclairait la chambre.

Guy avait encore une fois rassemblé à la hâte les souvenirs qui se rattachaient à lord Vivian. Ils étaient tout récents, car c'était le matin de ce même jour qu'il avait vu pour la première fois ses initiales dans le livre de prières d'Éveline, et le reste venait de se passer. Au fait, ces indices étaient légers, et peut-être avait-il eu tort d'y attacher une aussi sérieuse importance.

Voyant que lord Vivian se taisait encore, Guy dit enfin d'un air grave :

— Je ne puis avoir la moindre idée de ce que vous allez me dire et je sais à peine pourquoi je vous adresse maintenant cette question ; mais le sujet de cet entretien concerne-t-il miss Devereux?

— Assurément, répondit lord Vivian sans hésiter, et vous devez deviner, il me semble, ce que je puis avoir à vous dire.

Guy fut surpris de cette réponse ; il reprit après un silence et avec un peu de hauteur :

— Je devine (car, en effet, j'ignore tout, et il me faut deviner), je devine donc que jadis vous avez aspiré à sa main, peut-être espéré l'obtenir et certainement regretté qu'un autre eût cette bonne fortune. Mais en vérité, mylord, cela ne m'aide point à comprendre ce qui peut me valoir l'honneur de votre visite à une pareille heure et le jour même de votre arrivée à Rome.

Tandis qu'il parlait, une expression indéfinissable se peignait sur le visage de lord Vivian.

— Monsieur le marquis, je vois bien que vous me dites la vérité, mais je suis surpris de ce que j'entends, et triste..., oh ! oui, triste ! ajouta-t-il en se levant et en allant s'appuyer contre une cheminée qui se trouvait au fond de la chambre, où il demeura les bras croisés.

— Lord Vivian, veuillez parler, dit Guy avec impatience ; j'ose dire que j'ai maintenant le droit de l'exiger de vous.

— Quoi ! dit lentement Vivian, quoi ! Éveline a accepté votre main sans vous parler de moi !... Oh ! c'est mal !... c'est mal !

Il y avait dans sa voix un accent de douleur qui frappa Guy autant que la singularité de ces paroles... il se leva à son tour.

— Mylord, dit-il gravement, il est temps d'en finir ; vous le comprenez, je ne puis permettre que notre conversation se poursuive ainsi. Le nom que vous venez de prononcer, ne l'oubliez pas, c'est le nom de celle qui doit bientôt porter le mien.

— Jamais, jamais, dit soudainement lord Vivian avec une froide décision. C'est précisément pour empêcher cela que je suis venu.

Guy avait résolu de se maîtriser ; mais à ce mot s'étonnera-t-on que son sang-froid l'ait presque abandonné ? Il pâlit, mais il garda toutefois assez d'empire sur lui-même pour dire avec un calme forcé :

— Assez, lord Vivian, assez ; car, je vous le demande à vous-même, comment cet entretien entre nous peut-il finir ? et quel avantage trouverez-vous à jeter ainsi le nom de celle dont nous parlons au milieu d'une querelle dont il faudra bien qu'on parle

demain, si vous ne consentez pas en ce moment à vous arrêter.

— Une querelle! dit lord Vivian, une querelle! répéta-t-il d'un air de dédain; est-ce un duel que vous voulez dire? J'ai pour ne point me battre ainsi des motifs que je me sens assez courageux pour avouer, et ces motifs, vous les connaissez, monsieur le marquis, car, je le sais, vous êtes chrétien. Je suppose donc que désavouer sa foi en se battant, c'est-à-dire commettre une lâcheté, vous semble, comme à moi, excusable tout au plus pour ceux qui craignent qu'on ne les soupçonne d'avoir peur. D'ailleurs, continua-t-il d'un autre ton, il ne faut pas, en effet, que son nom soit prononcé, il ne le faut pas absolument. S'il y a un point sur lequel nous devons être d'accord, c'est celui-là, car c'est un point d'honneur. Sur l'honneur donc, je vous adjure de m'écouter, et de m'écouter, s'il se peut, avec calme.

Guy l'avait laissé parler sans l'interrompre, car dans ce son de voix décidé, il y avait tant de simplicité et une si complète absence de bravade ou d'insolence que la volonté de savoir ce qui pourrait justifier de telles paroles l'emporta un instant sur tout. Il se rapprocha de la cheminée où était demeuré lord Vivian.

— Parlez, dit-il en s'asseyant sur un canapé qui se

trouvait à cette place. Je vous écoute et je vous écouterai jusqu'au bout.

— Ce que j'ai à vous dire est sérieux, dit Vivian; je vais vous blesser, je le sens, mais je ne puis me conduire autrement, je ne puis me taire, je ne puis partir. L'oublier ou chercher à l'oublier, la laisser devenir votre femme enfin, je ne le puis.

Guy fit un mouvement, mais il se tut.

— Éveline et moi, continua lord Vivian, nous sommes liés l'un à l'autre par une promesse solennelle, volontaire et sacrée.

Guy bondit et se leva.

— Si vous dites vrai, la preuve! donnez-m'en la preuve, dit-il.

— Ai-je l'air d'un homme capable de mentir? Nous nous connaissons à peine, mais je vous déclare que je ne douterais pas de votre parole si vous me la donniez. Je vous donne la mienne et... vous me croyez.

Guy s'était assis la tête dans ses mains.

— Continuez, dit-il avec effort.

— Cette promesse, continua Vivian, elle nous lie encore, car jamais je ne l'ai dégagée de la sienne; je suis au contraire venu à Rome pour la sommer de la tenir.

Guy ne l'interrompit point.

— Et je le jure cependant, ce n'est pas à mon bonheur que je songe, mais au sien.

— Un mot, dit alors Guy d'une voix singulièrement altérée... Je veux, quoi qu'il m'en coûte, vous écouter jusqu'au bout. Je le veux, répéta-t-il, et son front, déjà pâle, pâlit davantage, quoique, sachez-le bien, lord Vivian, cela me soit difficile; mais prenez garde à vos paroles, de grâce, prenez-y garde! Que nous ayons tous deux à nous plaindre d'elle, cela me paraît évident et cela suffit pour excuser en vous cette audace, en moi cette patience; mais qu'aucun mot n'aggrave ce que je suis condamné à entendre.

— Ce que j'ai voulu dire, répondit lord Vivian simplement, n'a rien de blessant, car le fond de ma pensée, c'est en vérité que je ne la crois point digne de vous... Cela vous étonne?... Je l'aime cependant et plus que vous ne l'aimez... mais ou vous ne la connaissez pas bien, ou si vous la connaissez, vous souffrez par elle. Oui, mille fois Éveline a dû vous faire souffrir. S'il en est ainsi, et je n'en doute pas, elle aussi a souffert et souffrira par vous.

Rien n'empêchait Vivian de parler maintenant. Guy ne pouvait plus l'interrompre.

— Quant à moi, poursuivit-il, c'est un malheur peut-être, en tout cas, c'est une destinée. Telle qu'elle est, je n'ai jamais aimé qu'elle. Je n'en aimerai jamais d'autre, et j'ai la ferme conviction que seul je puis empêcher ses défauts d'entraîner sa vie hors de toutes

les voies du bonheur... et peut-être même de l'honneur.

— Concluez, dit brièvement Guy.

— Cette conclusion, dit lord Vivian, c'est à vous de la tirer; ce que j'ai voulu vous dire moi-même, c'est le motif qui m'amène à Rome, c'est la détermination où je suis de tout tenter pour lui faire maintenir l'engagement qu'elle a déloyalement brisé. Si j'échoue, monsieur le marquis, ah! soyez-en sûr, ce sera le plus grand malheur qui puisse tomber sur nous trois.

Il se leva pour sortir. Guy ne lui répondit pas; depuis quelques minutes, il tenait son mouchoir serré contre sa bouche. Lord Vivian lui tendit la main, Guy la prit sans parler. Il ouvrit la porte et regarda en silence sortir son rival. Dès qu'il fut seul, il fit deux pas vers la cheminée, puis il chancela et il tomba sur le canapé, suffoqué.

Ses émotions trop rapides et trop vives, l'effort violent par lequel il avait contenu l'emportement vingt fois près d'éclater pendant cet entretien, avaient brisé un vaisseau dans sa poitrine, et le canapé sur lequel il était tombé était baigné de son sang.

X

Éveline avait eu cette nuit-là de la peine à s'endormir, car à la fin de la journée qui venait de s'achever; elle était retombée dans un état de perplexité à peu près égal à celui où elle s'était trouvée à Villiers.

Elle avait toujours vaguement appréhendé l'heure où elle aurait à parler à Guy de Vivian, et plus encore celle où, tôt ou tard, elle aurait à revoir celui-ci; et maintenant tout cela était survenu à la fois, et rien, absolument rien, ne s'était passé comme elle l'avait prévu et comme dans son esprit elle l'avait arrangé d'avance. Oh! décidément, un peu plus de franchise et de courage au moment opportun eût beaucoup mieux valu. Éveline le reconnut et regretta sincèrement de s'être laissé entraîner à une duplicité qui, au fait, n'était point de son goût. Éveline, on a dû suffisamment le remarquer, n'avait point un cœur doué d'une grande profondeur d'affection, mais elle avait cependant un naturel droit et élevé. Elle aperçut sa faute en ce moment, et elle se

promit de ne plus jamais en commettre une semblable ; mais, pour cette fois, le mal était fait et il s'agissait déjà d'autre chose. Il s'agissait de la position nouvelle dans laquelle la plaçaient les incidents survenus depuis quelques heures. Elle n'avait échangé dans la soirée que peu de paroles avec Vivian ; mais elles ne lui avaient point laissé de doutes sur ses sentiments et sur sa détermination de disputer tant qu'elle serait libre la main qui lui avait été promise. Cette déclaration, en tous cas, l'eût troublée, car elle aggravait fort ce qu'elle avait à dire à Guy ; mais de son côté, Guy lui-même avait fort ajouté à la difficulté de cet aveu par la manière impérieuse dont il le lui avait tout d'un coup imposé. Elle se souvenait d'ailleurs, avec amertume, des autres torts de Guy ce jour-là. Au contraire, la calme persévérance de Vivian la touchait, et comme par le passé, son ascendant se faisait subir.

Le lecteur trouvera sans doute ces fluctuations bizarres et, toutefois, elles étaient explicables d'une façon assez simple : Éveline et Guy s'étaient trompés l'un et l'autre, et il y avait eu entre eux une double méprise. Séduit par les dons charmants qu'elle possédait, Guy avait prêté à Éveline les qualités qui lui manquaient ; tandis qu'attirée par le rare agrément de l'esprit, des manières et de la figure de Guy et plus encore par la fascination qu'elle exerçait sur lui,

Éveline n'avait nullement apprécié, ni même remarqué les traits les plus élevés et les plus importants de son noble caractère. Seul, lord Vivian ne se trompait ni sur elle, ni sur lui-même, ni même sur Guy, car il était doué d'une pénétration prompte et sûre, que son rival, malgré toutes ses attrayantes qualités, était loin de posséder au même degré que lui. Son amour pour Éveline n'était mêlé d'aucune illusion, et peut-être était-ce là le secret de son ascendant sur elle : il la maîtrisait parce qu'il la connaissait et qu'il savait comment imposer son autorité à ce caractère faible et mobile, à cette femme charmante en dépit de ses défauts, pour laquelle le sentiment qu'il éprouvait, quelque vif et passionné qu'il fût, avait parfois la gravité et la puissance de celle d'un père.

Éveline le sentait sans s'en rendre compte, et elle acceptait cette autorité en dépit d'elle-même, tandis qu'elle se révoltait contre les impétueuses boutades de Guy.

De tout cela, il naissait en ce moment pour elle une confusion qui de son esprit pénétrait jusqu'à son cœur, et elle demeura éveillée jusqu'à ce qu'une bonne et courageuse résolution vint lui apporter un peu de repos. Cette résolution fut celle d'ouvrir son cœur franchement à Guy, lorsqu'il viendrait le lendemain matin, et de lui dire tout sans réserve, *tout*, jusqu'à l'involontaire émotion que venait de

lui causer l'apparition inattendue de son cousin.

Elle se leva tard, il était près de midi lorsqu'elle parut, et lady Cecilia avait presque achevé son déjeuner, lequel n'était, du reste, qu'un léger repas, placé sur une petite table, dans le salon même où Éveline venait d'entrer.

Après avoir fait quelques excuses et pris à la hâte une tasse de thé, celle-ci se mit en devoir d'annoncer à sa tante que Guy allait arriver bientôt et qu'elle lui demandait la permission de le recevoir à cette heure inusitée; elle allait ajouter qu'il désirait lui parler sans témoin, lorsqu'un domestique entra apportant un billet :

— De la part de M. le marquis de Villiers.

Éveline regarda l'adresse avec surprise, elle n'était pas de la main de Guy. Elle l'ouvrit précipitamment, mais dès qu'elle l'eut parcourue, elle pâlit horriblement et se sentit défaillir au point de croire qu'elle allait perdre connaissance. Elle tendit la main vers lady Cecilia comme pour lui demander secours.

— Qu'y a-t-il, ma chère Évy? s'écria celle-ci avec un véritable effroi, en cherchant avec empressement un flacon parmi les objets placés près d'elle.

Éveline prit le flacon, le respira en faisant un effort pour parler.

— M. de Villiers ne peut pas venir, dit-elle et...

Elle essaya d'en dire davantage, mais ses lèvres tremblaient et elle ne put achever.

Voyant l'air sincèrement inquiet de sa tante, elle reprit cependant bientôt :

— Ma chère tante, donnez-moi quelques instants pour me remettre et je vous dirai tout, je vous le promets. En ce moment, je puis seulement vous dire que M. de Villiers est malade et qu'il ne viendra pas ce matin.

Elle se leva en disant ces mots et rentra dans sa chambre, où pendant quelques instants elle eut beaucoup de peine à rassembler ses idées. Bientôt elle rouvrit le billet presque illisible qu'elle venait de recevoir, et le relut avec plus d'attention.

Ce billet de quatre lignes était ainsi conçu :

« Il m'est survenu hier au soir un léger accident qui m'oblige à garder le lit. Je ne pourrai pas venir ce matin : mais je n'ai plus rien à vous demander, Éveline, je sais tout, et je vous dégage de la promesse que vous n'aviez pas le droit de me faire.

« Guy. »

La difficulté avec laquelle ce peu de mots étaient tracés indiquaient un mal plus grave que ne le disait celui qui les avait écrits, l'adresse n'était pas même de son écriture. Puis, non-seulement il lui

annonçait un mal subit, mais il lui rendait sa parole. Il savait tout ! Comment?... Qui lui avait appris ce qui n'était connu que d'elle-même et de Vivian ? Ils s'étaient donc rencontrés !...

A cette pensée, une nouvelle épouvante la saisit, elle se leva et sonna à la hâte.

— La voiture à l'instant ! dit-elle dès qu'un serviteur parut. Puis tout à fait ranimée par l'inquiétude, elle rentra avec précipitation dans le salon où était demeurée lady Cecilia.

— Ma tante ! s'écria-t-elle, je viens vous supplier de m'accompagner jusqu'à sa porte ; il faut que nous sachions par nous-mêmes ce qui est arrivé et dans quel état il est.

Lady Cecilia ne se fit point prier ; sa curiosité et son intérêt étaient pleinement stimulés.

— Je suis à vos ordres, demandez la voiture.

— C'est fait.

— Eh bien, je vous suis.

Les minutes qui s'écoulèrent à attendre la voiture semblèrent des heures.

Enfin on vint annoncer qu'elle était prête, et la tante et la nièce étaient déjà à la porte du salon, lorsqu'elles virent paraître lord Vivian Lyle.

Éveline s'arrêta et poussa un cri... puis sur-le-champ emportée par l'inquiétude :

— Vivian ! s'écria-t-elle, que s'est-il passé entre

vous? dites-moi la vérité, je veux la savoir, je l'exige!

Rien n'était changé dans l'attitude ordinaire de lord Vivian. Cependant, ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'il répondit à cette violente interpellation.

— Si vous me parlez du marquis de Villiers, il me semble que, puisque vous l'avez vu, vous devez le savoir, car il n'est pas homme à vous avoir rien caché.

— Que puis-je savoir? dit Éveline avec angoisse et hors d'elle, et comment l'aurais-je vu, puisqu'il est malade? que sais-je! blessé peut-être!

Et elle se jeta en sanglotant sur une chaise.

La surprise de lord Vivian à ces paroles fut si grande, qu'à peine si elle fut surpassée par celle de lady Cecilia; celle-ci, cependant, regardait tour à tour l'un et l'autre d'un air stupéfait.

— Je n'ai point vu le marquis de Villiers aujourd'hui, j'ignorais absolument qu'il fût malade, dit enfin lord Vivian; et ces simples paroles furent dites de façon à faire évanouir les craintes qui s'étaient emparées de l'imagination d'Éveline.

Elle le comprit et respira.

— Mais d'où vous est venue cette inquiétude, continua lord Vivain, et l'étrange alarme que vous venez de m'exprimer?

Éveline n'était plus disposée à user de la moindre dissimulation. Il lui semblait, d'ailleurs, n'avoir plus rien à ménager, et cédant sur-le-champ à cette impulsion, elle lui donna le billet qu'elle venait de recevoir de Guy.

Vivian était d'ordinaire assez maître de sa physionomie. Toutefois, Éveline, qui le regardait, vit l'éclair de joie qui brilla dans ses yeux, et elle eut comme un éblouissement : tout s'était tellement précipité depuis quelques minutes, et son dernier mouvement avait été si irréfléchi, qu'elle n'avait pas songé à l'espoir que ces lignes allaient rendre à celui qui les lisait.

Ses joues et son front se couvrirent d'une vive rougeur, et son embarras s'accrut pendant le silence qui suivit cette lecture.

Vivian était visiblement troublé, mais il se domina promptement et en revint à la seule partie du billet dont il voulût parler en ce moment ; il était, d'ailleurs, par un autre motif qu'Éveline, surpris et inquiet comme elle.

— Je vais chez lui, dit-il tout d'un coup, et je vous rapporterai de ses nouvelles.

Il sortit, laissant Éveline étonnée, agitée et rêveuse, et lady Cecilia dans un paroxysme de curiosité telle, qu'il fallut absolument la satisfaire sans délai. Éveline, d'ailleurs, nous l'avons dit, était lasse de réticences

et, de plus, en ce moment, dans un état d'agitation qui lui rendait l'expansion nécessaire et salutaire. Elle parla donc sans hésiter, et en peu d'instants lady Cecilia fut mise au courant de tout ce qu'elle avait ignoré jusque-là. La promesse antérieure d'Éveline à Vivian, son engagement subséquent avec Guy, son inquiétude actuelle et sa position étrange entre la persistance de l'un de ses prétendants et le subit abandon de l'autre. « Trop subit! » pensa Éveline avec un certain dépit, et elle retourna encore une fois s'enfermer dans sa chambre, où bientôt cette dernière impression la conduisit à des considérations et à des comparaisons singulièrement favorables au plus obstiné de ses deux fiancés.

Quant à lady Cecilia, elle aimait fort à tout savoir; mais elle n'aimait point du tout à s'agiter, surtout lorsqu'il s'agissait des autres; aussi, après un premier moment de surprise, elle se mit à examiner jusqu'à quel point ce qui allait se passer l'intéressait directement elle-même,

Nous avons déjà expliqué les raisons qui l'avaient fait consentir sans regret au mariage d'Éveline et de Guy : c'était un haut fait de chaperonnage qu'elle n'avait pas été fâchée d'accomplir. Maintenant elle entrevoyait, il est vrai, une rupture de ce côté-là et un changement qui ramènerait la destinée d'Éveline à des conditions moins brillantes mais plus normales

et plus conformes à l'ensemble des prédilections de lady Cecilia, car lord Vivian aussi était son neveu, et un neveu préféré à tous les autres; il ne lui était donc pas indifférent de voir revenir entre ses mains la belle fortune d'Éveline. Bref, elle vit que de toutes les façons elle n'avait pas à se préoccuper beaucoup de l'issue de ce qui allait se passer, parce que, en aucun cas, les choses ne pouvaient tourner d'une façon très-déplaisante pour elle; tout en songeant aux incidents de la matinée, elle reprit donc bientôt paisiblement le cours toujours occupé, quoique assez peu rempli, de sa vie ordinaire.

Cependant, lord Vivian, infiniment plus ému qu'elle, arrivait à la porte de Guy. La première réponse du serviteur qui vint ouvrir fut que son maître était malade et ne pouvait recevoir personne.

— Malade?... depuis quand?

N'ayant entrevu lord Vivian qu'une fois, la veille au soir, le serviteur ne le reconnut pas et dit :

— Depuis hier au soir.

— Mais quelle heure?

— Vers minuit; il avait reçu une visite très-tard dans la soirée, il était bien alors. Après, comme il ne m'appelait pas, je suis entré et je l'ai trouvé presque sans connaissance; il m'a dit d'aller chercher un médecin, parce qu'il avait eu un crachement de sang.

Le serviteur qui faisait ce récit semblait très-ému.

Une grande et cruelle inquiétude saisit Vivian.

—Mon ami, de grâce, dit-il, répondez-moi : qu'a dit le médecin? y a-t-il en ce moment quelqu'un auprès de lui? pourrais-je le voir?... Mais non, murmura-t-il entre ses dents avec agitation, non, non, au fait, pas moi, ma vue lui ferait peut-être plus de mal... Grand Dieu ! que faire?

— M. le marquis n'est pas seul, dit le serviteur.

— Pas seul? le médecin est là, peut-être?

— Oui, et un ami.

— Un ami ! Dieu soit béni ! Et cet ami, pourrais-je lui dire un mot?

— Oui, monsieur.

Vivian entra dans le salon, et presque au même instant, la porte de la chambre de Guy s'ouvrit, et il vit paraître un jeune homme qu'il prit d'abord pour le médecin; mais dès ses premiers mots, il reconnut que c'était l'ami dont on venait de lui parler.

Cet ami, on le devine, c'était Franz. Revenu à Rome, la veille au soir, fort tard, il était accouru dès le matin, selon sa coutume, chez Guy, sans se douter de ce qui lui était survenu. Au premier moment, son épouvante avait été grande ; mais après que son ami lui eut, bien qu'imparfaitement, fait comprendre la

cause de cet accident, et que Franz, à son tour, sans entrer en détail, l'eut communiqué au médecin, celui-ci l'avait rassuré. Si la santé de Guy eût été moins robuste, cet accident aurait pu avoir de longues et dangereuses suites; mais en réfléchissant aux circonstances qui l'avaient amené, il prononça que s'il voulait se soumettre à quelques jours de silence absolu, et à deux mois de soins scrupuleux, il n'en demeurerait, avec le temps, aucune trace.

Tel fut le résumé de la réponse de Franz aux demandes inquiètes de Vivian, et après quelques mots encore échangés entre eux, Vivian allait se retirer, lorsque Franz, touché du vif intérêt témoigné à son ami par cet inconnu, lui demanda son nom.

Vivian hésita un moment.

— Je me nomme lord Vivian Lyle, dit-il.

Franz venait presque à l'instant d'apprendre ce nom pour la première fois.

En l'entendant maintenant il fit un mouvement de surprise.

— Je ne parlerai point aujourd'hui à Villiers de votre visite, dit-il, mais il la saura un jour. Il saura, mylord, votre inquiétude et votre intérêt.

— Dites aussi mon regret, mon regret profond, et qui eût été inconsolable si le déplorable accident qui a suivi notre rencontre d'hier au soir eût été plus grave. Il ne l'est déjà que trop!

Il tendit la main à Franz, qui la prit et la serra cordialement.

— Mylord, dit-il au moment où ils allaient se séparer, le marquis de Villiers désire que miss Devereux ne soit point informée de la cause de sa maladie ni de sa gravité, et qu'on ne lui en parle, comme il l'a fait lui-même, que comme d'un accident sans importance.

— Puisqu'il le veut, il en sera ainsi et j'aurai soin qu'elle n'en apprenne pas davantage.

Ils se quittèrent après s'être encore une fois donné la main ; mais l'accent avec lequel ces dernières paroles avaient été dites firent comprendre à Franz mieux encore que les révélations de Guy le nouveau changement survenu dans la destinée d'Éveline et, ce qui lui importait davantage, dans celle de son ami.

XI

On était au milieu de novembre. La journée était belle et presque chaude. Cela arrive souvent en Italie, à cette époque de l'année qui est celle où

l'habitant du Nord jouit surtout de la douceur du climat, et compare le plus souvent le ciel gris de sa patrie lointaine avec le ciel bleu où son regard se plonge.

Guy avait depuis quelques jours recouvré la faculté de parler, mais il n'en profitait encore que peu, car Franz, le fidèle et unique compagnon de sa solitude, cherchait à prolonger la période de repos qui avait été prescrite à son ami, et Guy lui-même sortait avec peine de ce silence pendant lequel il lui semblait avoir beaucoup vécu. Tout ce qui avait précédé son accident, toutes les circonstances qui s'étaient si rapidement succédé le jour où il avait eu lieu, et qui avaient produit dans son esprit un véritable vertige, étaient devenues pendant cette longue et silencieuse période claires et distinctes. Il se rendait compte maintenant de cette lutte inavouée qui s'était si longtemps livrée dans son âme, entre le charme puissant qui le fascinait et ses meilleures aspirations déçues ! Il sentait que ce charme avait été rompu sans retour dans ce moment, dont il avait failli mourir, où une révélation imprévue avait brisé à jamais sa confiance.

Mais cette rupture, il sentait aussi qu'elle était préparée depuis le jour où il avait revu Éveline à Rome. Aussi, lorsqu'il reçut d'elle une brève réponse, qui était un adieu, et lorsqu'il apprit ensuite que

lady Cecilia et sa nièce quittaient Rome pour aller passer le reste de l'hiver à Florence, ce ne fut pas sans doute avec indifférence; mais ce fut avec une secrète conviction que cette séparation leur rendait à tous deux une chance de bonheur qu'ils eussent en vain cherchée ensemble.

Toutefois, le médecin ayant remarqué en lui ce jour-là une agitation qui aurait pu aggraver son état, il lui avait conseillé de partir avec Franz pour Albano.

C'est là que nous les retrouvons en ce moment, assis tous deux sur une de ces vastes terrasses couvertes, qui, presque partout en Italie, sont l'appendice des plus humbles demeures, ainsi que des palais les plus somptueux. La villa qu'ils habitaient, jadis magnifique, était encore ornée de plus d'un fragment de peinture et de sculpture qui témoignaient du luxe d'une autre époque; mais elle était aujourd'hui passablement délabrée, le jardin était en désordre, et aucun soin n'y venait en aide à la luxuriante nature. Toutefois, exposée au grand soleil, dominant une admirable vue, tout entourée d'orangers, dont les fruits dorés charmaient les yeux, c'était une habitation dont l'aspect était calme et reposant, plutôt que mélancolique. Elle convenait en ce moment mieux que toute autre à ceux qui venaient de s'y établir.

Nous l'avons dit, le charme qui avait fasciné Guy était rompu, et il en résultait pour lui plutôt l'amer-

tume d'une déception que l'une de ces douleurs dont la vie demeure atteinte. Parfois même, en retrouvant avec Franz cette douceur d'être compris lorsqu'à peine il pouvait s'exprimer, il la savourait avec un transport augmenté par le contraste. Cependant, une mélancolie profonde, et qui semblait n'avoir pas de proportion avec sa souffrance morale ou physique, retardait le retour de ses forces et inquiétait Franz, qui n'en devinait pas bien la cause. Plus d'une fois, il avait été au moment d'interroger son ami; mais craignant pour lui un effort, qui, même léger, eût encore pu être fatal, habitué d'ailleurs à attendre plutôt qu'à provoquer sa confiance, Franz attendait en effet, en se taisant, perdu lui-même d'ailleurs bien souvent dans ses rêveries aussi profondes, quoique moins troublées que celles de Guy.

Il en était ainsi au moment dont nous parlons, et le silence entre eux durait depuis quelque temps, lorsque Guy dit enfin tout d'un coup :

— Franz, as-tu revu ton dernier tableau depuis qu'il se trouve à la place qu'il occupe dans l'église à laquelle il était destiné?

— Non, dit Franz brièvement, avec un léger mouvement qu'il ne put maîtriser.

Puis il ajouta :

— Je n'ai pas cherché à le revoir.

— Mais je l'ai revu, moi! dit Guy avec une vivacité

soudaine, et, parlant de sa voix accoutumée, jusque-là encore très-altérée :

— Je l'ai revu, répéta-t-il, et maintenant que je puis parler sans crainte, je vais te dire quand et comment.

Et alors, pour la première fois, il lui fit le récit de l'apparition soudaine qui lui avait causé une impression si profonde et si inattendue.

Une vive joie pénétra le tendre et généreux cœur de celui qui l'écoutait, et elle se peignit sur son visage.

— C'était un bon et beau présage, dit-il, et je bénis l'inspiration qui guida mon pinceau.

— Et moi aussi, je la bénis ! dit Guy avec ardeur, sa mémoire lui retraçant tout ce qu'il avait trouvé de force dans ce souvenir soudainement réveillé.

— Cette inspiration, continua Franz, m'a conduit d'ailleurs à en chercher de plus hautes; mais que Dieu me le pardonne, je ne puis regretter d'avoir ainsi reproduit malgré moi les traits d'Anne Séverin. Qui sait s'il ne sera pas accordé à son image de produire un peu de ce bien qu'elle a le don de faire elle-même ? Toutefois, répéta-t-il d'une voix plus ferme et plus grave, je ne suis point retourné dans cette église depuis que ce tableau y est placé, et je n'y retournerai point.

Tandis que Franz, un instant entraîné par ses sou-

venirs, disait ces mots, Guy était retombé dans le sombre silence qui avait précédé son récit; mais Franz, encouragé par ce qu'il venait d'entendre, allait reprendre la conversation et la ramener à ce sujet qu'il n'avait pas osé aborder, lorsqu'il fut interrompu par un bruit fort inusité dans le lieu écarté où était située leur villa. Ce bruit, c'était celui d'une voiture arrivant avec fracas sur la route, et qui bientôt s'arrêta devant la grille de la villa.

Franz se leva, tout en arrêtant Guy qui voulait le suivre, mais, trop faible encore, il pâlissait de cet effort.

— Non, dit-il, attends ici. Je vais et je reviens.

Il alla, en effet, et revint presque aussitôt.

— Guy, dit-il d'une voix calme pour ne pas agiter son ami, voici une arrivée qui te fera plaisir.

— C'est Pierre! dit Guy vivement, en se levant; j'en suis sûr, je l'attendais.

— Tant mieux, car je craignais pour toi l'effet de la surprise.

— Non, j'avais compté les jours, je savais qu'il viendrait; donne-moi la main, je veux qu'il me trouve debout. Franz, ajouta-t-il tout bas, est-il venu seul?

— Oui, seul.

Guy s'arrêta; mais son visage s'altéra, et lorsque Séverin l'aperçut et le serra dans ses bras, ce fut avec

une joie mêlée d'épouvante. Il ne pouvait le croire en convalescence, et il lui fallut longtemps pour s'accoutumer au changement qu'avait produit dans l'aspect du jeune homme la rude secousse qu'il avait subie.

Bientôt, cependant, cette première émotion s'apaisa; mais celle qui suivit, lorsque Séverin apprit la rupture du mariage de Guy, sembla telle que les deux jeunes gens eurent de la peine à se l'expliquer. On n'aurait pu dire, en effet, s'il était heureux ou malheureux de cette nouvelle; la seule chose évidente, c'était qu'il en était visiblement et fortement troublé.

De son côté, ce fut avec une sorte d'embarras que Guy demanda enfin si *personne* ne lui avait écrit.

Séverin fut tiré de sa distraction par cette demande.

— Des lettres? dit-il; mais oui, sans doute, oui assurément, j'ai des lettres pour vous... de tout le monde. — Je vais aller vous les chercher.

L'émotion et la surprise avaient momentanément augmenté la faiblesse de Guy, et il était si pâle, que Franz hésita à permettre que ces lettres lui fussent remises. Mais Guy, les apercevant, les arracha des mains de Séverin en disant :

— Merci, merci; maintenant laissez-moi.

Resté seul, il les ouvrit et se mit à les lire avidement.

Il y en avait quatre : l'une était d'Anne, l'autre de sa mère, la troisième du curé, la dernière de la vicomtesse de Nébriant, et, chose surprenante, celle-là parut la plus intéressante de toutes à Guy ; nous allons donc la mettre, de préférence aux autres, sous les yeux du lecteur.

XII

« Hauteville, le 5 novembre 183..

« Mon cher Guy,

« Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, mais j'ai eu de tristes raisons pour garder le silence, et maintenant j'en ai heureusement de très-bonnes pour le rompre.

« Mon pauvre Guido!... j'ai été à la mort... et je ne serais plus de ce monde s'il ne se trouvait pas, dans ce même monde, une créature qui se nomme Anne Séverin... et avant d'aller plus loin — car cela me pèse — j'espère que jamais, au grand jamais, il ne vous vient pas en tête de songer à plusieurs sottises que je vous ai dites un jour où vous m'aviez brusquement révélé votre intention juvénile de la prendre

pour femme. Si pourtant, par malheur pour moi, vous ne les avez pas oubliées, veuillez aujourd'hui les effacer de votre mémoire et les regarder à jamais comme non avenues. Tout est pour le mieux : vous épousez une riche héritière, et, de plus, la plus jolie fille de l'Angleterre; mais pourtant, j'ai besoin de vous le dire, Guy, votre première idée était bonne, et, sans regretter ce qui est, je tiens à ne plus être comptée parmi ceux qui eussent trouvé à redire à ce qui aurait pu être.

« J'en viens maintenant à moi, ce qui, ainsi que vous allez le voir, me ramènera à elle. Après votre départ et celui de lady Cecilia de Paris, je suis revenue, comme vous le savez, m'établir à Hauteville, où tous les travaux que j'avais dirigés pendant mon séjour à Villiers se trouvaient assez avancés pour me permettre de prendre possession.

« J'arrive donc, je m'installe, et je commençais à jouir de mon séjour, lorsque éclate à Sérigny, dans mon proche voisinage, une affreuse épidémie, qui jette autour de nous une extrême épouvante, et qui, je ne le cache pas, m'en cause une à moi-même tellement vive, que, dès le premier jour, j'avais perdu la tête et je voulais m'enfuir. Toutefois, sur l'avis du médecin qui me montrait dans la fuite un autre danger plus grand que le premier, je me décidai à rester. Il me disait de me calmer, ce qui était une bêtise, et

me disait que la peur produisait le mal, ce qui en était une autre, car plus il me disait que la peur pourrait me faire cet effet-là, plus, comme de raison, j'avais peur. Bref, mon cher enfant, un beau jour, je fus bel et bien prise de cette effroyable fièvre, et, trois heures après, ma femme de chambre (Denise, que vous connaissez) fut atteinte à son tour de l'épidémie avec non moins de violence que moi. En vérité, Guy, une personne plus brave que je ne le suis eût tremblé...

« J'étais seule, à la chute de ce même jour, en proie à une angoisse morale et physique inexprimable, n'ayant pour me soigner qu'une paysanne appelée à la hâte pour remplacer Denise, et dont le visage inconnu ajoutait une impression sinistre à toutes les autres. Il me semblait être abandonnée du monde entier. Je ne croyais pas pouvoir lutter contre le mal croissant dont je me sentais envahie. J'aurais voulu savoir prier Dieu, et je ne savais pas comment m'y prendre. Je me sentais désespérée...

« Bientôt je n'eus plus ma tête, et je tombai dans un sommeil qui, je le crois, était une défaillance, car tout cela est fort confus dans ma mémoire. Je sais seulement qu'en revenant à moi je n'étais plus seule, je n'avais plus auprès de moi la maladroite paysanne dont la vue m'avait été si déplaisante : une douce main était posée sur mon front, un doux visage était

tout près du mien; cette main, c'était celle d'Anne Séverin; ce doux visage, c'était le sien, et, dès que je pus faire une question, j'appris qu'elle était là non pour me faire seulement une visite, mais pour ne plus me quitter, pour remplacer la paysanne qui me servait, pour me servir, enfin, comme une bonne fée, ou plutôt, comme un ange. Pendant quatre jours et quatre nuits, elle resta là, ne quittant mon lit que pour aller à celui où gisait Denise dans une chambre voisine, sans bruit, sans hâte, sans agitation, nous soignant et nous consolant à la fois avec tant d'exactitude, de fermeté et de douceur, que cela tenait de l'enchantement. Ses petites mains semblaient donner de la vertu aux remèdes et posséder celle de calmer la souffrance, et sa voix si douce avait aussi le talent de faire pénétrer dans mon âme les courtes prières qu'elle faisait près de moi et que je me rappelais ensuite sans peine lorsque je voulais prier toute seule. Que vous dirais-je, Guy? cette maladie, dont j'avais si peur d'avance, elle demeurera pour moi un heureux souvenir, car j'espère être non-seulement guérie pour le moment, mais, grâce à elle, être devenue peut-être meilleure pour toujours.

« Et maintenant, vous savez sans doute comment il se fait qu'elle s'est trouvée près de moi si à propos, cette charmante fille, car on ne vous aura pas, je pense, laissé ignorer qu'elle était venue spontané-

ment s'offrir pour soigner les enfants de l'école, tandis que les sœurs se dévouaient aux malades et je suppose qu'on vous aura raconté aussi son dévouement héroïque lorsque l'épidémie a éclaté dans l'école elle-même, et tout ce qui fait que son nom ne s'oubliera plus dans ce pays; mais, quant à ce qui me regarde, je tenais à vous en informer moi-même, et c'est pourquoi j'ai été longtemps à écrire ces trois pages, car je suis encore faible, et cette lettre... »

« J'en étais là, mon cher Guy, lorsque j'ai reçu avec le plus vif chagrin la nouvelle du grave accident qui vous est survenu. J'ai hâte de vous dire... »

Guy s'arrêta à son tour. Le reste de la lettre ne regardait plus que lui, il ne l'acheva pas...; il n'eût pas été en état de poursuivre.

Ce qu'il venait de lire avait pour ainsi dire rompu une digue dans son cœur, et le flot de sa jeune tendresse pour Anne y rejaillissait avec une force qui semblait accrue maintenant par les circonstances mêmes qui l'avaient réprimé, mais jamais tari. Il rouvrit et relût la lettre qu'il venait de recevoir d'elle. Cette lettre écrite lorsqu'Anne n'était informée que de la maladie de Guy, et nullement de ce qui l'avait précédée et suivie, exprimait son anxiété pour lui dans des termes que la pauvre Anne avait eu grand soin de mesurer, et qui ne rendaient que bien faiblement l'angoisse de son cœur. Cette lettre était donc bien

loin de correspondre aux sentiments de celui qui la lisait. L'amertume passée, redevenue sans cesse présente depuis quelques jours, fut encore augmentée par ce contraste, mais elle ne ramena aucun doute dans son cœur. Ce sanctuaire intérieur où résidait pour lui le bonheur, Éveline n'y avait jamais pénétré. À son propre insu comme à celui d'Anne, c'était elle, elle seule qui en était demeurée gardienne. Il le reconnaissait sans détour, sans regret, et quoique ce fût en ce moment sans espérance, avec une sorte de joie, car les nuages étaient dissipés, il revoyait l'étoile première de sa vie, et, quel que fût l'avenir, il aimait à sentir qu'il ne pourrait plus jamais être entraîné à en suivre aucune autre!

Dans l'état de faiblesse où était Guy, la double émotion que lui avaient causée l'arrivée de Séverin et les lettres dont il était porteur, amenèrent une légère rechute, qui l'obligea à se soumettre quelques jours encore au repos et au silence; mais enfin, lorsqu'il se trouva en état de jouir de la présence de ses deux amis, sa convalescence devint rapide, et leurs causeries à trois eussent été aussi douces qu'autrefois, si une inexprimable contrainte n'eût semblé se glisser entre eux et les faire tomber tour à tour dans des accès de silence qui indiquaient chez tous les trois une pensée que chacun hésitait à exprimer. Quant à Franz, cette habitude était chez lui si ancienne, qu'à

peine si on pouvait s'apercevoir d'un changement, et cependant, plus que de coutume, il semblait avoir maintenant besoin de solitude et de silence ; plus souvent encore que jadis il quittait ce petit cercle intime et restreint pour se retirer dans sa chambre ou pour aller chercher une retraite plus profonde dans de lointaines et solitaires promenades.

Séverin et Guy étaient ainsi demeurés un jour seuls sur la terrasse, le premier tenant à la main un journal qui avait servi de sujet au début de leur conversation ; le second se promenant sous ces longues arcades d'un pas qui annonçait le retour de ses forces, mais qui trahissait aussi une tristesse et une malaise dont la cause préoccupait celui qui l'observait sans en avoir l'air et lui demeurait encore inconnue. Après s'être ainsi promené quelque temps en silence, Guy, était allé s'asseoir sur le bord de la terrasse, et, la tête appuyée contre une des colonnes entourées de vigne grimpante, qui soutenaient les arches de la loggia, il regardait au loin, mais l'expression de ses yeux ne reflétait point la beauté de la nature environnante. Un découragement profond, une mélancolie amère, y semblaient seuls empreints, et Séverin, après l'avoir contemplé un instant, ferma son journal et devint lui-même plus pensif que Guy.

Enfin il se leva, et se rapprochant du jeune homme, il lui dit tout d'un coup :

— A quoi pensez-vous, Guy? dites-le-moi franchement.

Guy était si absorbé, qu'il ne l'avait point entendu venir : il tressaillit et d'abord ne répondit pas.

— Alors, laissez-moi le deviner.

Les longues paupières de Guy se baissèrent comme celles d'une jeune fille.

— Cela ne vous sera pas très-difficile, je pense, dit-il, tandis que son visage, très-pâle encore, se colorait faiblement.

— Eh bien, mon ami, dit Séverin d'une voix paternelle, je devine que la récente blessure saigne encore, le mal était profond, il n'est pas guéri ; mais le temps en viendra à bout, mon enfant. Voyez-vous, il vous faut un effort, vous voilà guéri. Il faut quitter Rome, voyager ; il faut vous distraire, enfin.

Il n'avait pas achevé ces paroles, que les grands yeux de Guy s'étaient relevés avec une expression de surprise si naturelle, que Séverin s'arrêta, surpris à son tour et s'écria :

— Ce n'est pas cela? Je me trompe? Eh bien, alors, que diable avez-vous? Dites-le-moi. Voyons, Guy, parlez : n'avez-vous plus confiance en moi?

Guy passa son bras sous celui de Séverin, avec ce mélange de respect et de familiarité qui avait toujours caractérisé ses rapports avec l'ami de son père.

— Comment, Pierre, lui dit-il enfin, vous connaissez toute ma vie, et vous ne devinez pas quel est le regret qui se réveille plus ardent que jamais depuis que l'illusion que j'avais follement poursuivie s'est évanouie pour moi sans retour?...

Séverin le regarda d'un air incertain.

— Vous ne comprenez pas que mon sort, qui a l'air si brillant, est un sort étrange, malheureux, et je dirais même *injuste*, si cette parole n'exprimait une pensée qu'il faut combattre. Et pourtant, poursuivit-il avec un accent dont la tristesse devenait de plus en plus amère, j'en ai vu plus d'un, parmi ces profanateurs de leur jeunesse, parmi ces hommes de mon âge qui trouvent bon de jeter dans la fange, avec leurs belles années, leur intelligence et leur cœur et leur âme. J'en ai vu enfin trouver, pour accepter ce cœur flétri, un cœur pur parfois comme celui des anges. Oui, je vous le dis, cela se voit souvent, et je n'en veux pas gémir, car je conçois que ce bonheur immérité puisse être un bienfait et un remède que je ne voudrais pas leur ravir... Mais peut-on concevoir de même le contraire? Peut-on concevoir que, lorsqu'un homme a prétendu maintenir dans sa jeunesse les promesses faites au Dieu de son enfance, lorsqu'il n'a profané ni sa vie ni son cœur, lorsqu'il a placé dans une affection sainte sa première et pure ambition, et qu'il n'a rêvé ici-bas d'autre bonheur

que celui d'un pieux et doux foyer, cette affection soit déçue, ce bonheur lui soit refusé, et qu'il retombe enfin de ses hauteurs, dans des déceptions et des mécomptes au delà desquels peut-être pourraient renaître les tentations vaincues? Voilà ce qui est triste, Séverin, et voilà mon histoire. Ma vie eût été préservée de l'épreuve qui l'a presque brisée; ma vie eût été heureuse et bénie, si... si... vous ne l'ignorez pas, je pense, si Anne, qui pour tous est un ange, n'eût été, pour son pauvre ami, froide, indifférente et cruelle!...

Guy acheva ce véhément discours sur un siége où il s'était jeté, et il cherchait à reprendre haleine. Il s'était cru tout à fait rétabli, mais il sentait, après l'effort qu'il venait de faire, qu'il était faible et haletant...

Il demeura ainsi sans parler jusqu'à ce que le silence fût rompu par ce seul mot : « Guy! » prononcé d'une voix émue.

Guy, surpris, leva la tête; les traits d'ordinaire si calmes de Séverin manifestaient une émotion non moins vive que son accent; enfin il dit d'une voix entrecoupée :

— Guy, mon enfant, ce n'est pas elle... ce n'est pas Anne, c'est moi qu'il faut accuser... c'est à moi qu'il faut pardonner.

Il est inutile de rapporter les rapides questions de

Guy, les réponses de Pierre, inutile de dire enfin la joie, les regrets et les espérances qui se succédèrent pendant l'entretien incohérent qu'amena cette subite révélation. Tout dans le passé, le présent et l'avenir semblait être changé et transformé. Anne avait été tendre, ferme, dévouée et fidèle, et c'était lui qui avait été léger, ingrat et aveugle... Mais ce qui dominait tout, c'était la joie de cette heure, joie qui réparait et surpassait toutes les peines. Oh! oui, tout était mieux ainsi. Il n'eût pas si tendrement apprécié et chéri celle qui lui était rendue, s'il n'avait pas cru l'avoir perdue sans retour. Elle n'eût pas été si noble, et Séverin lui-même n'eût pas été si grand, si délicat, si fier, sans cette rigueur passée, sans la simplicité avec laquelle maintenant, après avoir entendu Guy, il acceptait pour son enfant le bonheur qu'il avait d'abord éloigné d'elle et lui rendait la douce mission qu'il avait été si près de lui faire trahir.

— Aujourd'hui, dit Pierre Séverin avec une sorte de solennité, en vous donnant mon consentement, je crois accomplir la volonté de Dieu autant qu'il m'est donné de la comprendre; c'est vous dire, mon cher enfant, que l'opinion du monde à ce sujet ne pourra plus désormais me troubler.

Le visage de Guy rayonnait de joie et d'espérance lorsque Franz revint de sa longue promenade; le premier regard de son ami n'eut pas le temps d'être

suivi d'une question. Guy avait hâte de tout lui dire et était impatient aussi de fixer l'heure de son départ, non qu'il fût pressé d'aller se jeter aux pieds d'Anne et de lui redemander sa main ; mais il avait besoin de la voir, de l'entendre, de la retrouver et de devenir enfin digne d'elle, près d'elle !...

Franz l'écouta avec une attention profonde et attendrie :

— Oh ! que Dieu soit béni ! dit-il, maintenant, j'aurai le courage de te dire adieu.

— Adieu ! répéta Guy, que veux-tu dire ? Plus que jamais n'allons-nous pas être unis ?

Franz ne répondit pas en ce moment. Il voulut laisser à l'agitation de son ami le temps de se calmer. Mais le même soir il reprit avec lui l'entretien interrompu :

— Guy, lui dit-il alors d'une voix douce et sérieuse, il y longtemps que j'hésite à te confier ma résolution, car je me sentais une sorte de terreur à la pensée de te laisser seul ; maintenant, Dieu m'a exaucé, rien ne me retient plus et je puis tout te dire.

— Je te devine, Franz, le bien ne te suffit pas, tu veux le plus, le mieux, le parfait ; mais pourquoi nous dire adieu, pourquoi ma vie, que j'espère rendre utile, doit-elle devenir étrangère à la tienne ?

— Étrangère ? dit Franz : nos âmes sont unies pour

l'éternité, et mes pensées te suivront partout et toujours, mais il faut nous séparer ici-bas.

Il y avait quelque chose de doux mais d'irrévocable dans ce peu de mots. Guy attendit ce que son ami allait ajouter, avec un sentiment où la tendresse était mêlée de respect.

— Je vais partir, dit Franz simplement, et très-probablement pour ne revenir jamais. La vie est toujours belle, mais souvent courte là où je vais, et s'il en est de prolongées ou d'épargnées, je ne désire point que ce soit la mienne. Toutefois, j'embrasse tout, la plus dure vie comme la plus prompte et douloureuse mort. Dieu est mon maître, je suis à lui pour l'une ou pour l'autre.

— Quand pars-tu? dit Guy avec émotion, et dans quel lieu vas-tu?

— A Jérusalem d'abord, dit Franz avec un accent qui donnait à ce grand nom une signification particulière; j'ai à faire là une prière spéciale, une promesse sacrée, une offrande solennelle avant de poursuivre ma route. Mais avant la fin de l'année qui s'achève, je serai en route pour l'extrême Orient. Le lieu précis de notre destination n'est pas encore fixé. Mon compagnon de voyage, tu le connais, ou du moins tu l'as vu, car c'est celui que tu as entendu prêcher au Colisée. Il sera envoyé là où le travail sera le plus rude et le péril le plus grand, et j'ai obtenu

la grâce de ne pas le quitter. Dieu m'a conduit vers lui, et il me conduira à Dieu par le même chemin qu'il a choisi pour lui-même.

Cette résolution de Franz jeta sur les derniers jours de leur réunion à Albano un voile de solennelle tristesse, consolée toutefois par une tendresse qui semblait s'être élevée pour tous deux au-dessus de ce monde et qui donnait à l'un autant de force et de ferveur qu'à l'autre. Parfois cependant le souvenir des paroles de Franz sur le Palatin faisait passer devant les yeux de Guy une vision sanglante, et il frémissait malgré lui.

— Allons donc, mon Guy, lui disait Franz en souriant, depuis quand le sang versé sur un champ de bataille te fait-il peur? Et en est-il un, je te le demande, plus grand et plus glorieux que celui où je suis appelé?

— Non, Franz, non, je ne veux pas trembler pour toi, je ne veux pas te plaindre. Quelque incapable que je sois de t'imiter, je te comprends, et, malgré tout ce que je possède et tout ce qui m'attend, je pourrais dire que je t'envie, car la simple raison me suffit pour comprendre que s'il est doux ici-bas d'aimer sa patrie, s'il est grand et glorieux de mourir pour elle, ceux à qui cet amour est accordé et cette mort réservée pour l'autre, pour la véritable et éternelle patrie, ceux-là sont dès ce monde les plus heureux de tous.

Nous n'en dirons pas davantage sur les adieux des deux amis; nous ne dirons pas de quels sérieux discours, de quelles solennelles promesses, de quelles douces larmes ils furent accompagnés. Nous dirons seulement que ce furent pour tous les deux des discours féconds, des promesses maintenues, des larmes bénies!

L'heure de la séparation vint enfin : au moment où Guy et Séverin allaient s'embarquer, Franz, revêtu du même habit que son vénérable guide, monta avec lui sur le navire qui devait les emmener sans retour, et Guy, debout sur la rive, le suivit d'un regard voilé de larmes jusqu'à ce qu'il l'eut vu disparaître à l'horizon!

XIII

Le vent soufflait et la soirée était froide, comme le jour où, à la même époque l'année précédente, nous avons vu Anne Séverin attendant son père à la grille du petit jardin du chalet. C'est à la même place que nous la retrouvons aujourd'hui ; mais, cette fois, aucune inquiétude ne voile son front. Une douce et

tranquille joie se trahit au contraire dans tous ses mouvements, et sa mère, assise à sa place accoutumée, la suit des yeux en souriant, tandis qu'elle va et vient du foyer au jardin où pétille un feu réjouissant. Enfin, le jour tombe, la nuit vient. Anne ferme la fenêtre, et venant embrasser celle qui lui tend les bras, elle lui dit :

— O chère mère, n'est-ce pas heureux de penser qu'ils ne peuvent plus tarder maintenant, que nous allons les revoir et que tout va redevenir comme autrefois?

« Comme autrefois ! » Tout ce qu'Anne avait connu de bonheur dans sa vie était exprimé par cette parole, et lorsqu'une heure après, Guy fut arrivé et qu'il se retrouva, en effet, au milieu de ses amis comme jadis, on aurait pu croire, tant cette première soirée de réunion fut calme et paisible, qu'à lui aussi ce bonheur suffisait ! Guy revoyait Anne avec un sentiment trop profond pour être pressé de s'épancher. Ce trésor désiré et perdu, poursuivi et retrouvé enfin pour le posséder jusqu'à la mort, il en appréciait le prix mieux que jamais, il osait croire qu'il en était devenu plus digne. Il se sentait mûri par l'épreuve qu'il avait subie, et fortifié par les entretiens et le souvenir de l'ami qui, de loin, les protégeait de ses prières ; mais tout cela, il attendit pour le dire, et n'en fut pas écouté avec moins d'émotion lorsqu'il parla

enfin, et qu'il versa le contenu de son cœur tout entier aux pieds de celle que sa mère avait si bien nommée dès leur enfance « l'ange gardien de son pauvre Guy. »

Aussi, lorsque tout eut été peu à peu dévoilé au bon curé, dans le long entretien au presbytère dont l'heure vint bientôt, il put à bon droit s'écrier :

— Ne l'avais-je pas bien dit que tout vient à point à qui sait espérer, c'est-à-dire, mon cher enfant, tu me comprends bien, n'est-ce pas? à qui sait espérer en Dieu? Car soit qu'il accorde la réalisation dès ce monde, telle qu'elle vous est donnée aujourd'hui, soit qu'il l'ajourne pour la rendre plus complète au delà de la vie, il est toujours et éternellement fidèle!

Aux premiers jours du printemps, l'abbé Gabriel bénit l'union des deux enfants qu'il avait vus naître, et peu après les nouveaux époux partirent pour Rome. Pendant les deux ou trois années suivantes ils y passèrent les hivers, ne revenant à Villiers que pendant la belle saison, cette condition peu rigoureuse ayant été imposée à Guy pour assurer le rétablissement complet de sa santé.

Ces hivers furent beaux ; mais les retours au doux foyer de Villiers ne le furent pas moins. La vicomtesse de Nébriant, qui revenait régulièrement passer tous les étés à Hauteville, s'absentait rarement de ces réunions, et elle ne cédait pas non plus aux au-

tres la part qu'elle se réservait de la correspondance qui charmait les absences. Ce fut pendant la durée de leur second séjour à Rome, que Guy reçut une lettre de la vicomtesse, dans laquelle se trouvait la page suivante. Nous la mettons en finissant sous les yeux du lecteur, espérant qu'il a pris assez d'intérêt aux personnages de ce récit, pour n'être pas fâché de les revoir encore une fois tous avant de les quitter.

« . . . Paris est animé cette année, disait la vicomtesse, et j'ai de la peine à empêcher mon salon d'être envahi par la masse des étrangers qui s'y est donné rendez-vous. Parmi eux, toutefois, j'ai eu grand plaisir à revoir lady Cecilia Morton, qui d'abord ne savait pas si nous étions brouillées, mais je l'ai bien vite mise à son aise en lui parlant la première de lord et lady Vivian Lyle, et nous avons enfin fini par nous féliciter mutuellement de tout ce qui était survenu. Je ne lui ai point caché, mon cher Guy, que vous vous trouviez fort heureux de votre sort; elle m'a répondu : « Cela ne m'étonne pas : Éveline m'a ré-
« pété mille fois que le marquis de Villiers avait
« épousé la seule femme qui lui convenait. » Elle a ajouté que sa nièce avait conservé un si grand attachement pour Anne, que le seul chagrin de sa vie était de s'en trouver séparée par les circonstances, et que tôt ou tard elle espérait la revoir et redevenir son amie. Je l'ai assurée que les choses ayant si bien

tourné pour toutes les deux, je ne voyais aucune raison pour qu'il en fût autrement, et je crois être sûre qu'Anne ne me démentira pas. Il paraît du reste qu'Éveline est, en effet, fort heureuse, quoique son mari, qui pourtant l'adore, ne soit nullement à ses pieds et lui fasse faire sa volonté en toute chose.

« A propos, lady Cecilia prétend que son neveu est devenu un puseyiste de la plus haute volée, ce qui lui déplaît, parce qu'à ses yeux un puseyiste, c'est un *romaniste*, en langue vulgaire, un catholique. Comme elle appartient à la fraction la plus opposée de leur Église, il ne faut pas attacher trop d'importance à ses paroles ; mais si pourtant la chose était véritable, il faut avouer qu'elle serait singulière, car Éveline, à n'en pas douter, suivrait en ce cas l'exemple de son mari. Or, je vous demande si ce ne serait pas le cas de dire alors comme jamais : *Que tous les chemins mènent à Rome?* »

Anne et Guy, après après avoir lu cette lettre en souriant, se prirent la main et demeurèrent doucement pensifs. Ce jour-là, au retour de leur promenade, ils s'arrêtèrent à Saint-Pierre, et ils y firent à genoux, l'un près de l'autre, une prière plus humble et plus fervente que de coutume. Cette prière, c'était celle qu'Anne avait jadis enseignée à Jeanneton, c'était celle qui devrait être sur les lèvres des grands et des petits, des riches et des pauvres, des savants et des

ignorants ; c'était celle qui devrait sortir de tous les cœurs de bonne volonté, quelle que soit la croyance à laquelle ils appartiennent, et s'élever vers le ciel avec cette force devant laquelle la volonté de Dieu incline parfois sa toute-puissance : *Réunissez, ô mon Dieu, dans la même foi tous ceux qui ont ici-bas la même charité et la même espérance!*

FIN

TABLE

